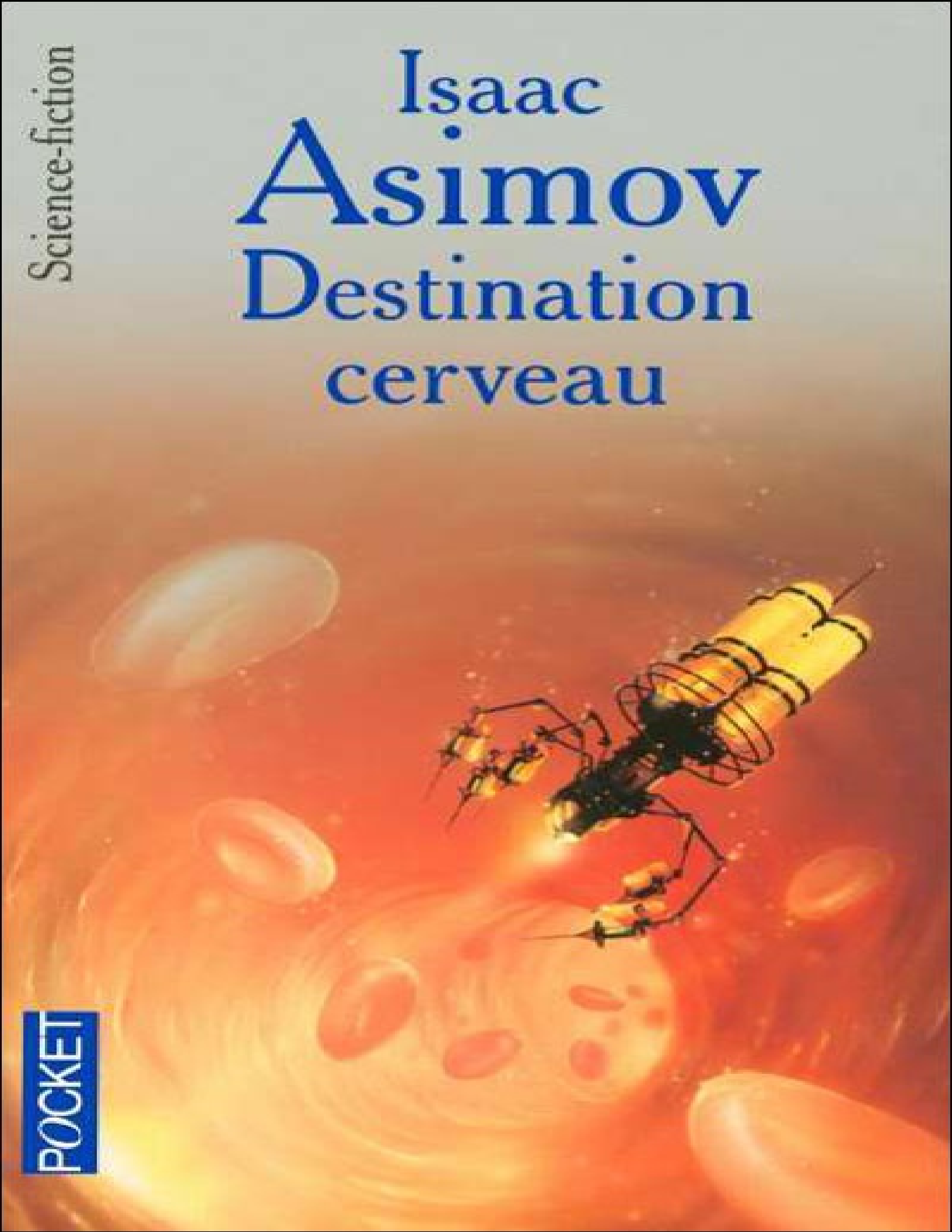


Science-fiction

Isaac  
**Asimov**  
Destination  
cerveau

POCKET



**SCIENCE-FICTION**

*Collection dirigée par Jacques Goimard*

**ISAAC ASIMOV**

**DESTINATION CERVEAU**

**PRESSES DE LA CITÉ**

**Titre original :**  
***FANTASTIC VOYAGE II DESTINATION BRAIN***  
**Traduit par Monique Lebailly**

ISBN 2-258-02364-5

# NOTE DE L'AUTEUR

Mon roman *le Voyage fantastique* fut publié en 1966. C'était, en réalité, la novellisation d'un film dont le scénario avait été écrit par quelqu'un d'autre. J'avais suivi d'aussi près que possible les péripéties de l'intrigue, ne modifiant que les inconséquences scientifiques les plus insupportables.

Je n'ai jamais été satisfait de ce roman – bien qu'il ait très bien marché et soit régulièrement réédité, tant en édition cartonnée que brochée – simplement parce que je n'ai jamais eu l'impression qu'il était vraiment de moi.

Lorsqu'on m'a proposé d'écrire un autre roman sur le même thème – un vaisseau, miniaturisé et habité, à l'intérieur d'un être humain – je n'ai accepté qu'à condition de le rédiger à ma manière.

Voici donc un deuxième « Voyage fantastique » *Destination Cerveau*. On en tirera peut-être un film, mais le texte ne lui devra rien. Pour le meilleur et pour le pire, c'est *mon* roman.

*Isaac Asimov.*

# Chapitre I

## On a besoin de vous

*Celui dont on a besoin doit apprendre à endurer la flatterie.*

Dejhnev père

### 1

— Excusez-moi, mais parlez-vous russe ? chuchota à son oreille une voix de contralto.

Albert Jonas Morrison se redressa sur son siège. La salle était plongée dans l'obscurité et, depuis un moment, il ne suivait plus les graphiques qu'un écran d'ordinateur présentait avec insistance sur l'estrade.

Il avait dû sommeiller un peu. À sa droite, lorsqu'il s'était assis, il y avait un homme. Quand cet homme s'était-il changé en femme ? Ou bien quand s'était-il levé et avait-il été remplacé par elle ?

Morrison s'éclaircit la voix et dit :

— Vous m'avez adressé la parole, madame ?

Il la voyait mal dans la demi-obscurité, et les éclairs lumineux de l'écran ne faisaient qu'empirer les choses. Il distingua des cheveux bruns et raides plaqués autour du crâne et couvrant les oreilles, sans aucune recherche.

— Je vous ai demandé si vous parliez russe.

— Oui. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que cela me faciliterait les choses. Je m'exprime parfois mal en anglais. Mais vous êtes bien le docteur Morrison ? Dans cette pénombre, je n'en suis pas sûre. Si j'ai commis une erreur, je vous prie de m'en excuser.

— Je suis bien A. J. Morrison. Je vous connais ?

— Non. Mais moi, je vous connais. (Elle effleura de la main la manche de sa veste). J'ai terriblement besoin de vous. Vous écoutiez l'exposé ? Vous n'en donnez pas l'impression.

Tous deux chuchotaient, bien entendu.

Morrison jeta un coup d'œil alentour. L'assistance était clairsemée et il n'y avait personne près d'eux. Malgré tout, il reprit en chuchotant de plus belle :

— Et si je n'écoutais pas ?

Elle avait piqué sa curiosité, peut-être simplement parce qu'il s'ennuyait. C'était l'exposé qui l'avait endormi.

— Vous voulez bien venir avec moi ? Je m'appelle Natalia Boranova.

— Pour aller où, madame ?

— À la cafétéria, nous pourrons y parler. Ce que j'ai à vous dire est très important.

C'était ainsi que tout avait commencé. Morrison se dit plus tard que le fait qu'il ait été dans cette salle-là, qu'il n'ait pas écouté attentivement la conférence et qu'il ait été assez intrigué – et

suffisamment flatté – pour suivre volontiers cette femme qui disait avoir besoin de lui, n’avait pas été d’une grande importance.

Elle l’aurait trouvé n’importe où et l’aurait obligé à l’écouter. Dans d’autres circonstances, cela n’aurait peut-être pas été aussi facile mais tout aurait tourné de la même manière, il en était sûr.

Il n’aurait pu y échapper.

## 2

Il la regardait maintenant sous un éclairage normal. Elle était moins jeune qu’il ne l’avait cru. Trente-six ans ? Quarante peut-être ?

Une chevelure brune. Sans un fil blanc. Des traits accusés. Des sourcils épais. Une forte mâchoire. Un nez attrayant. Un corps robuste, mais pas gras. Presque aussi grande que lui bien qu’elle portât des talons plats. Dans l’ensemble, une femme séduisante sans être belle. Le genre de femme dont on ne devait pas se lasser.

Il soupira, car il était en face d’une glace et pouvait se voir. Des cheveux blond-roux, qui s’éclaircissaient. Des yeux bleus, délavés. Un visage mince, un corps maigre, filiforme. Un beau sourire. Du moins il l’espérait. Mais pas un visage qu’on aimerait avoir tous les jours en face de soi. Brenda s’en était lassée en moins de dix ans. En fêtant ses quarante ans, il pourrait aussi célébrer le cinquième anniversaire du jour où son divorce avait été définitivement prononcé.

La serveuse apporta les cafés. Tous deux s’étaient évalués mutuellement en silence. Morrison sentit qu’il lui fallait dire quelque chose.

— Pas de vodka ? demanda-t-il en essayant de plaisanter.

Elle sourit et parut encore plus russe.

— Pas de Coca-Cola ?

— C’est peut-être une coutume américaine, mais au moins le Coca-Cola n’est pas une boisson chère.

— Pour de bonnes raisons !

Morrison rit.

— Avez-vous un aussi bel esprit de repartie en russe ?

— Faisons l’essai. Parlons russe.

— Nous aurions l’air de deux espions.

Boranova avait dit sa dernière phrase en russe. Morrison avait répondu dans la même langue. Cela ne changeait rien pour lui. Il comprenait et parlait le russe aussi bien que l’anglais. Il le fallait. Si un Américain veut être un savant et se tenir au courant de ce qui paraît, il faut qu’il soit capable de se débrouiller en russe, presque autant qu’un savant russe en anglais.

Cette femme, par exemple, bien qu’elle prétendît ne pas se sentir à son aise dans cette langue, la parlait facilement et presque sans accent, remarqua Morrison.

— Pourquoi aurions-nous l’air de deux espions ? dit-elle. Il y a des centaines de milliers d’Américains qui parlent anglais en Union soviétique et des centaines de milliers de citoyens soviétiques qui parlent russe aux États-Unis. Ce n’est plus la guerre froide.

— Exact. Je plaisantais. Mais alors, pourquoi voulez-vous que nous parlions votre langue ?

— Vous êtes chez vous et cela vous apporte un avantage psychologique, n'est-ce pas, monsieur Morrison ? Si nous parlions russe, cela équilibrerait un peu mieux les chances.

Morrison but une gorgée de café.

— Comme vous voulez.

— Dites-moi, me connaissez-vous ?

— Non. Je ne vous ai jamais rencontrée.

— Et mon nom ? Natalia Boranova. Il vous dit quelque chose ?

— Pardonnez-moi. Mais si vous étiez dans ma spécialité, j'aurais entendu parler de vous. Puisque ce n'est pas le cas, c'est que vous ne travaillez pas dans mon domaine. Je devrais vous connaître ?

— Cela aurait pu faciliter les choses, mais tant pis. Moi, je vous connais. Je sais même beaucoup de choses à votre sujet. Quand et où vous êtes né. Vos diplômes. Le fait que vous êtes divorcé et que vous avez deux filles qui vivent avec votre ex-femme. Je connais votre situation à l'université et les recherches que vous faites.

Morrison haussa les épaules.

— Tout cela est facile à trouver dans une société informatisée. Devrais-je me sentir flatté ou ennuyé ?

— À votre avis ?

— Cela dépend. Si vous voulez dire que je suis célèbre en Union soviétique, c'est flatteur ; mais si j'ai fait l'objet d'une enquête, je me sentirai plutôt ennuyé.

— J'ai l'intention d'être franche avec vous. J'ai mené une enquête sur vous... pour des raisons très importantes à mes yeux.

— Quelles raisons ? demanda-t-il avec froideur.

— Pour commencer, vous êtes neurophysicien.

Morrison avait terminé son café et en avait distraitement commandé un deuxième. La tasse de Natalia était à moitié pleine et, apparemment, elle s'en désintéressait.

— Je ne suis pas le seul.

— Il n'y en a pas deux comme vous.

— Clairement, vous essayez nettement de me flatter. Sans doute parce que vous ne savez pas tout sur mon compte. Vous ignorez l'essentiel.

— Le fait que vous n'avez pas réussi ? Que votre méthode d'analyse des ondes cérébrales n'est pas reconnue dans votre domaine ?

— Mais si vous savez cela, alors pourquoi enquêter sur moi ?

— Parce que, dans notre pays, il y a un neurophysicien qui connaît vos travaux et les trouve brillants. Il dit que vous vous êtes lancé dans l'inconnu, et que vous pouvez vous tromper. Mais que, même dans ce cas, vous vous trompez brillamment.

— Se tromper *brillamment* ? Quelle différence avec se tromper tout court ?

— Il pense qu'il est alors impossible de se tromper totalement. Même si vous vous trompez en partie, une grande part de ce que vous soutenez s'avérera utile. De plus, vous avez peut-être raison sur tout.

— Quel est le nom du parangon qui pense cela de moi ? Je parlerai de lui en termes flatteurs dans mon prochain article.

— C'est Piotr Leonovitch Chapiro. Vous le connaissez ?

Morrison se carra dans son siège. Il ne s'était pas attendu à cela.

— Si je le connais ? Oui, je l'ai rencontré. Je l'appelais Pete Chapiro. Mes pairs, ici, aux États Unis, pensent qu'il est aussi fou que moi. Si l'on sait qu'il me soutient, ce sera un clou de plus à mon cercueil. Écoutez, dites à Pete que je suis touché de la confiance qu'il me porte, mais s'il veut vraiment m'aider, qu'il ne dise à personne le bien qu'il pense de moi.

Boranova le regarda avec désapprobation.

— Vous n'êtes pas très sérieux. Vous plaisantez toujours de tout ?

— Non. Seulement de moi. C'est moi qui suis drôle. J'ai trouvé quelque chose d'extraordinaire et je ne peux en convaincre personne. Sauf Pete, comme vous venez de me l'apprendre, et cela ne compte pas. Je ne peux même plus publier un article.

— Alors, venez en Union soviétique. Vous y serez pris au sérieux, vous et vos idées.

— Non, non. Je ne veux pas émigrer.

— Qui parle d'émigrer ? Si vous voulez être américain, restez américain. Mais vous avez déjà visité l'Union soviétique. Vous pouvez y retourner, rester quelque temps avec nous, et puis vous reviendrez dans votre pays.

— Pourquoi y aller ?

— Vous avez des idées folles, nous aussi. Peut-être que vous pouvez nous aider.

— Quelles idées folles ? Je parle des vôtres. Les miennes, je les connais.

— Il est impossible d'en discuter avant de savoir si vous acceptez.

Morrison, toujours appuyé contre le dossier de son siège, entendait vaguement, autour de lui, le bourdonnement des gens qui buvaient, mangeaient et parlaient – la plupart étaient du congrès. Il regardait fixement cette Russe véhémement qui avouait que les siens avaient des idées folles, et il se demandait quelle sorte de...

Il se redressa et s'écria :

— Boranova ! Mais j'ai entendu parler de vous !

Bien sûr. Pete Chapiro a mentionné votre nom. Vous êtes...

Dans son émotion, il s'était remis à parler anglais et la main de Boranova se posa sur la sienne : ses ongles s'enfoncèrent dans sa chair.

Il ravala ce qu'il allait dire et elle ôta sa main en s'excusant.

— Pardonnez-moi. Je n'avais pas l'intention de vous faire mal.

Il regarda les marques, dont l'une commençait à bleuir. Il dit doucement, en russe :

— Vous êtes la Miniaturisatrice.

### 3

Boranova le regarda avec calme.

— Nous pourrions marcher un peu et nous asseoir sur un banc, au bord de la rivière. Il fait beau.



Morrison tenait sa main meurtrie. Quelques personnes avaient tourné la tête vers lui lorsqu'il avait crié en anglais, mais maintenant on ne semblait plus s'intéresser à eux. Il hocha la tête.

— Je crains bien que non. Il faut que j'assiste au congrès.

Boranova sourit comme s'il avait déclaré qu'en effet il faisait beau.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que nous allions bavarder au bord de la rivière.

Durant un bref instant, Morrison pensa qu'en souriant ainsi elle avait peut-être l'intention de le séduire. Elle ne sous-entendait certainement pas que...

Il abandonna cette idée avant même de l'avoir clairement formulée. Ce genre de choses n'était déjà plus de mise dans les films en holovision. « La belle espionne russe se sert de son corps voluptueux pour troubler le naïf Américain. »

Pour commencer, elle n'était pas belle, ni son corps voluptueux... Elle ne semblait pas du genre à entretenir de telles idées. Quant à lui, il n'était pas naïf... et la chose ne l'intéressait pas tellement.

Cependant, il se retrouva sur le campus, avec elle, en train de se diriger vers la rivière.

Ils marchaient lentement, d'un pas nonchalant, et elle lui parlait avec enjouement de son mari Nicolaï et de son fils Alexandre, un collégien qui, chose curieuse, s'intéressait à la biologie alors que sa mère était thermodynamicienne. De plus il se montrait, au grand désappointement de son père, un médiocre joueur d'échecs, mais il semblait très doué pour le violon.

Morrison n'écoutait pas. Il essayait de se remémorer ce qu'il avait entendu dire sur les Soviétiques et la miniaturisation et de comprendre le lien qu'il pouvait y avoir avec ses travaux.

— Celui-là paraît relativement propre, dit-elle en désignant un banc.

Ils s'assirent. Morrison regarda par-delà la rivière, mais sans vraiment les voir, les files de voitures sur l'autoroute – de semblables files de bateaux à rames, comme un mille-pattes géant, encombraient la rivière.

Il restait silencieux et Boranova, qui le contemplait pensivement, finit par dire :

— Cela ne vous intéresse pas ?

— Quoi ?

— L'offre que je viens de vous faire, de venir en Union soviétique.

— Non, répondit-il sèchement.

— Pourquoi ? Puisque vos collègues américains n'acceptent pas vos théories, et puisque cela vous déprime et que vous cherchez un moyen de vous tirer de cette impasse, pourquoi ne pas venir chez nous ?

— L'enquête que vous avez menée vous a appris que mes idées n'étaient pas reconnues, mais qu'est-ce qui vous fait croire que cela m'a déprimé ?

— Tout homme sensé le serait à moins. Et il suffit de vous parler pour en être sûr.

— Et vous, vous admettez mes théories ?

— Moi ? Non, je ne suis pas compétente en ce domaine. Je ne sais rien, ou très peu de chose, sur le système nerveux.

— Je suppose que vous vous appuyez simplement sur le jugement de Chapiro.

— Oui. Et puis, aux grands maux les grands remèdes. Pourquoi ne pas tester vos théories ? Cela n'empirera certainement pas les choses.

— Puisqu'elles ont été publiées, vous les connaissez.

Elle le regarda longuement.

— Nous pensons que toutes vos idées n'ont pas été publiées. C'est pour cela que nous souhaitons vous avoir.

Morrison rit sans gaieté.

— Que pourrais-je vous apporter dans le domaine de la miniaturisation ? J'en sais encore moins là-dessus que vous sur le cerveau. Beaucoup moins.

— Que savez-vous ?

— Seulement deux choses : que les Soviétiques y travaillent... et que c'est impossible.

Le Dr Boranova contempla pensivement la rivière.

— Impossible ? Et si je vous disais que nos recherches ont abouti ?

— Je vous croirais autant que si vous me disiez que les ours polaires peuvent voler.

— Pourquoi vous mentirais-je ?

— Je constate un fait. Vos motivations ne m'intéressent pas.

— Pourquoi êtes-vous certain que la miniaturisation est impossible ?

— Si vous réduisiez un homme à la taille d'une mouche, la masse de cet homme serait concentrée dans le volume d'une mouche. Il aurait une densité d'environ... (il s'arrêta pour réfléchir) cent cinquante fois celle du platine.

— Mais si l'on réduisait aussi la masse ?

— Alors vous auriez, chez l'homme miniaturisé, un atome contre trois millions chez l'original. Il aurait non seulement la taille d'une mouche, mais ses capacités cérébrales !

— Et si les atomes aussi étaient réduits ?

— Si c'est d'atomes miniaturisés que vous parlez, la constante de Planck, qui est un élément mathématique absolument fondamental de notre univers, l'interdit. Les atomes miniaturisés seraient trop petits pour s'intégrer au grain de l'univers.

— Et si je vous disais que la constante de Planck aussi est réduite, si bien qu'un homme miniaturisé serait inclus dans un champ où le grain de l'univers deviendrait incroyablement plus ténu ?

— Alors, je ne vous croirais pas.

— Sans avoir étudié la question ? Vous refuseriez d'y croire à cause d'idées préconçues ? C'est exactement ce que font vos collègues face à vos théories.

Morrison demeura un moment silencieux.

— Ce n'est pas la même chose, finit-il par marmonner.

— Pas la même chose ? (De nouveau, elle contempla pensivement la rivière.) En quoi ?

— Mes collègues pensent que je me trompe. Mes idées ne sont pas théoriquement impossibles, seulement fausses.

— Et la miniaturisation est impossible ?

— Oui.

— Alors, venez voir. S'il s'avère que la miniaturisation est impossible, comme vous le dites, au moins vous aurez passé un mois en Union soviétique en tant qu'invité du gouvernement. Tous frais payés. Et si vous voulez, vous pouvez venir avec une amie. Ou un ami.

Morrison secoua la tête.

— Non, merci. Même si la miniaturisation était possible, ce n'est pas mon domaine. Cela ne présente aucun intérêt pour moi.

— Vous en êtes sûr ? Et si la miniaturisation vous offrait la possibilité d'étudier la neurophysique comme vous n'avez jamais pu le faire jusqu'ici... comme personne n'a jamais pu le faire ? Si, par la même occasion, vous pouviez nous venir en aide ? Nous y trouverions tous notre compte.

— Comment pourriez-vous m'offrir une nouvelle manière d'étudier la neurophysique ?

— Mais c'est de cela que nous sommes en train de parler. Vous ne pouvez pas prouver vos théories parce qu'il est impossible d'étudier en détail les cellules nerveuses sans les endommager. Mais nous pourrions vous offrir un neurone aussi grand que le Kremlin – ou plus encore – afin que vous puissiez l'étudier molécule par molécule.

— Vous pouvez inverser la miniaturisation et agrandir un neurone à volonté ?

— Non, pas encore, mais nous pouvons vous rendre aussi petit que nous le voulons. Cela ne revient-il pas au même ?

Morrison se leva et la regarda, les yeux écarquillés.

— Non, dit-il à mi-voix. Vous êtes folle ? Vous me prenez pour un imbécile ?... Adieu !

Il lui tourna le dos et s'éloigna à grands pas. Elle cria :

— Docteur Morrison ! Écoutez-moi !

Il fit un grand geste de dénégation et traversa la route en courant, évitant de peu les voitures.

Il arriva à l'hôtel, tout essoufflé, et attendit l'ascenseur en sautant d'un pied sur l'autre.

« Elle est folle ! » pensa-t-il. Elle voulait le miniaturiser, tenter une expérience impossible sur lui.

Ou une expérience possible, ce qui serait infiniment pire.

## 4

Morrison tremblait encore lorsqu'il s'arrêta devant sa porte, hors d'haleine, la clef à la main. Il se demanda si elle connaissait le numéro de sa chambre. Elle pourrait le trouver si elle en avait vraiment l'intention. Il inspecta le couloir dans les deux sens, craignant de la voir accourir vers lui, le visage tordu, les cheveux flottants, les mains tendues.

Il secoua la tête. C'était de la folie. Que pouvait-elle lui faire ? Elle ne l'emporterait pas sur son dos. Elle ne pouvait pas le forcer à faire ce qu'il ne voulait pas. Quelle terreur enfantine s'était emparée de lui ?

Morrison respira à fond et fourra le rectangle en plastique dans la fente. Il le retira lorsqu'il entendit la serrure cliqueter, et la porte s'ouvrit toute grande.

L'homme assis dans le fauteuil en osier, près de la fenêtre, lui sourit et dit :

— Entrez.

Morrison le regarda stupéfait, puis tourna la tête pour regarder le numéro de sa chambre.

— Non, non, c'est bien votre chambre ! Entrez et fermez la porte.

Morrison obéit en le regardant, muet d'étonnement.

C'était un homme bien charpenté sans être gras, qui remplissait le fauteuil d'un accoudoir à l'autre. Il était vêtu d'une veste légère en Tergal et d'une chemise si blanche qu'elle semblait miroiter. Il n'était pas encore chauve, et ce qui lui restait de cheveux bruns était crépu. Il ne portait pas de lunettes, pourtant ses petits yeux avaient un regard de myope, qui pouvait être trompeur – ou signifier la présence de verres de contact.

— Vous êtes revenu en courant, hein ? Je vous regardais (il montra la fenêtre), assis sur le banc. Vous vous êtes levé et vous avez regagné l'hôtel au pas de course. J'espérais bien que vous remonteriez dans votre chambre. Je n'avais pas envie de rester là toute la journée à vous attendre.

— Vous êtes venu ici pour me regarder par la fenêtre ?

— Non, pas du tout. C'était un pur hasard. Il s'est trouvé que vous êtes allé vous asseoir avec cette dame sur ce banc. Cela m'arrangeait bien mais ce n'était pas prévu. Si je ne vous avais pas vu de cette fenêtre, de toute façon d'autres vous surveillaient.

Morrison avait alors retrouvé sa respiration et s'était calmé, si bien qu'il posa la question qui aurait dû venir en premier.

— Et d'abord, qui êtes-vous ?

L'homme sourit, sortit un petit portefeuille de sa poche intérieure et l'ouvrit d'un coup sec.

— Signature, hologramme, empreinte digitale, empreinte vocale.

Les yeux de Morrison allèrent de l'hologramme au visage. Même le sourire était ressemblant.

— D'accord, dit-il. Ce n'est pas une raison, parce que vous appartenez aux services secrets, pour entrer dans ma chambre par effraction. Vous auriez pu téléphoner ou venir frapper quand j'étais là.

— Vous avez raison, bien entendu. Mais je souhaitais vous rencontrer le plus discrètement possible. Et puis, nous sommes de vieilles connaissances.

— De vieilles connaissances ?

— Il y a deux ans, vous ne vous rappelez pas ? Au congrès international de Miami ? Vous avez présenté une communication et l'accueil a été houleux...

— Je m'en souviens. Mais de vous, non.

— Cela ne m'étonne pas. Je suis allé vous parler, à la fin. Je vous ai posé des questions et nous avons bu quelques verres ensemble.

— Je n'appelle pas ça une vieille connaissance. Francis Rodano ?

— Oui. Vous avez prononcé mon nom correctement. En mettant l'accent sur la deuxième syllabe. Un *a* long. Mémoire subliminale, de toute évidence.

— Non, je ne me souviens pas de vous. J'ai lu votre nom sur la carte d'identité. Je préférerais que vous sortiez d'ici.

— Moi, j'aimerais vous parler dans l'exercice de mes fonctions.

— Apparemment, tout le monde veut me parler. À propos de quoi ?

— De vos travaux.

— Vous êtes neurophysicien ?

— Vous savez bien que non. J'ai étudié les langues slaves à l'université. Et l'économie en deuxième matière.

— Alors de quoi pouvons-nous parler ? Je suis bon en russe mais vous êtes probablement meilleur que moi. Et je ne connais rien à l'économie.

— Nous parlerons de vos travaux. Comme nous l'avons fait il y a deux ans. Et pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? C'est votre chambre et je n'en ai pas pour longtemps. Si vous voulez le fauteuil dans lequel je me suis installé, je vous le céderai volontiers.

Morrison s'assit à côté du lit.

— Finissons-en. Que voulez-vous savoir ?

— La même chose qu'il y a deux ans. Votre hypothèse qu'il y a dans le cerveau une structure spécifique responsable de la pensée créatrice est-elle fondée ?

— Non, pas exactement une structure. Ce n'est pas quelque chose que vous pouvez mesurer par les moyens ordinaires. C'est un réseau de neurones. Oui, je pense que c'est à peu près ça. Le problème, c'est que personne d'autre n'y croit parce qu'on ne peut pas le situer ni prouver son existence.

— L'avez-vous localisé ?

— Non. Je raisonne en partant des résultats de mes analyses sur les ondes cérébrales, et cela ne suffit pas à convaincre. Mes analyses n'ont rien d'orthodoxe.

Il ajouta d'un ton amer :

— Dans ce domaine, l'orthodoxie ne mène nulle part, mais on ne me permet pas d'en sortir.

— On m'a dit que vous utilisiez, dans vos analyses, des électroencéphalogrammes, des techniques mathématiques non seulement peu orthodoxes, mais encore carrément erronées. Ne pas être orthodoxe, c'est une chose ; se tromper en est une autre.

— Ils disent que je me trompe simplement parce que je ne peux pas prouver que j'ai raison. Si je ne le peux pas, c'est uniquement parce qu'il m'est impossible d'étudier à fond un neurone cérébral isolé.

— Vous avez essayé ? Si vous travailliez sur un cerveau humain vivant, vous pourriez vous exposer à des poursuites graves, peut-être devant la cour d'assises.

— Bien entendu, je ne suis pas fou. J'ai travaillé sur des animaux. Il le faut bien.

— Vous m'avez dit tout cela, il y a deux ans. Je suppose alors que vous n'avez rien découvert d'important depuis cette époque ?

— C'est exact. Mais je suis tout de même certain d'avoir raison.

— Peu importe, du moment que vous n'arrivez pas à convaincre quelqu'un d'autre... J'ai une autre question à vous poser. Avez-vous fait quelque chose, depuis deux ans, qui ait pu convaincre les Soviétiques ?

— Les Soviétiques ?

— Oui. Pourquoi avez-vous l'air surpris ? Ne venez-vous pas de passer deux heures à parler avec le Dr Boranova ? N'est-ce pas elle que vous venez de quitter en courant ?

— Le Dr Boranova ?

Dans son trouble, Morrison ne trouva rien de mieux que de jouer le perroquet. Rodano ne souriait plus.

— Oui. Nous la connaissons bien. Nous ne la perdons pas de vue lorsqu'elle vient aux États-Unis.

— On se croirait revenu au temps de la guerre froide, marmonna Morrison.

Rodano haussa les épaules.

— Non, pas du tout. Il n'y a plus de guerre nucléaire à craindre. Nous sommes en bons termes les uns avec les autres. Nous coopérons dans l'espace. Il y a une mine, sur la Lune, que nous exploitons

ensemble et nos stations spatiales respectives nous sont mutuellement ouvertes. Tout va bien. Mais certaines choses n'ont pas vraiment changé. Nous gardons un œil sur nos excellents amis les Soviétiques, juste pour s'assurer qu'ils restent dans la bonne voie. Pourquoi pas ? Ils font la même chose avec nous.

— Et vous gardez aussi un œil sur moi, dirait-on.

— Puisque vous étiez avec le Dr Boranova, il était inévitable que nous vous voyions.

— Cela ne se reproduira plus, soyez-en certain. Je n'ai pas l'intention de la revoir. C'est une folle.

— Vous voulez dire, au sens propre ?

— Et comment ! Écoutez, je n'ai rien à cacher concernant notre conversation. Ce qu'elle a dit, je peux le répéter. Elle est impliquée dans un prétendu programme de miniaturisation.

— Nous en avons entendu parler. Il y a une ville dans l'Oural, uniquement consacrée aux expériences de miniaturisation.

— Savez-vous s'ils ont abouti à quelque chose ?

— Nous nous posons la question.

— Elle a essayé de me faire croire qu'ils avaient réussi à effectuer de véritables miniaturisations.

Rodano ne répondit rien.

Morrison, qui s'était tu pour le laisser parler, dit alors :

— Mais c'est impossible, je vous assure. Scientifiquement impossible. Il faut que vous le compreniez. Ou plutôt, puisque votre domaine c'est les langues slaves et l'économie, croyez-moi sur parole.

— Je n'en ai pas besoin. Bien d'autres que vous disent la même chose, et pourtant, nous nous interrogeons. Les Soviétiques sont libres de jouer avec la miniaturisation, mais nous ne voulons pas qu'ils deviennent les seuls à en posséder le secret. Après tout, on ne sait pas à quoi cela pourrait servir.

— À rien ! À rien ! répliqua Morrison violemment. Pas la peine de vous inquiéter pour cela. Si notre gouvernement ne veut pas que la technologie soviétique dépasse la nôtre, il doit encourager les Russes dans cette folie. Laissons-les dépenser leur argent, leur temps et leur matériel là-dedans et concentrer sur ce projet l'élite de leurs savants. Tout sera gaspillé pour rien.

— Et pourtant, dit Rodano, je ne crois pas que le Dr Boranova soit folle ou stupide, du moins pas plus que vous. Savez-vous à quoi je pensais en vous regardant parler, tous les deux, sur ce banc ? Je me disais qu'elle était en train de vous demander de les aider. Peut-être pense-t-elle que vos théories les feraient avancer plus vite. Leurs théories bizarres plus vos théories bizarres pourraient donner quelque chose qui ne serait plus du tout bizarre. Du moins, c'est ce que je crois.

Morrison pinça les lèvres.

— Je vous ai dit que je n'avais rien à cacher. Vous ne vous trompez pas. Elle veut que j'aille en Union soviétique participer au projet de miniaturisation. Je ne vous demanderai pas comment vous le savez, mais je doute que vous ayez lancé cette idée au hasard et n'essayez pas de m'en persuader. (Rodano sourit.) En tout cas, j'ai dit non. J'ai refusé catégoriquement. Je me suis levé et je l'ai quittée... en toute hâte. Vous m'avez vu courir. C'est la vérité. Je l'aurais signalée si vous m'en aviez laissé le temps. Et je le fais maintenant, à vous. Car, croyez-moi, quelles que soient les circonstances, je ne prendrai aucune part à un projet aussi absurde. Même si je voulais travailler contre mon pays,

ce qui n'est pas le cas, je suis assez bon dans mon domaine pour ne pas aller m'impliquer dans un projet qui n'a aucune chance d'aboutir. C'est comme s'ils effectuaient des recherches sur le mouvement perpétuel, ou l'anti-gravité, ou les voyages à vitesse hyperluminique, ou...

Il transpirait abondamment. Rodano dit d'une voix douce :

— Je vous en prie, personne ne met votre loyauté en doute. Certainement pas moi. Je ne suis pas ici parce que votre conversation avec une Russe m'a perturbé. Mais parce que nous avons des raisons de penser qu'elle entrerait en contact avec vous et nous craignons que vous refusiez de l'écouter.

— Pardon ?

— Essayez de comprendre, docteur Morrison. Je vous en prie. Nous pensons, ou plutôt nous souhaitons, que vous alliez avec le Dr Boranova en Union soviétique.

## 5

Pâle, les lèvres tremblantes, Morrison regarda fixement Rodano. Il rejeta de la main une mèche en arrière et dit :

— *Pourquoi* voulez-vous que j'aille en Union soviétique ?

— Pas moi personnellement. Mais le gouvernement des États-Unis.

— Pourquoi ?

— Pour des raisons évidentes : si l'URSS s'engage dans des expériences de miniaturisation, nous aimerions en savoir le plus possible à ce sujet.

— Vous avez Mme Boranova. Elle doit en savoir long. Arrêtez-la et faites-la parler.

Rodano soupira.

— Je sais bien que vous plaisantez. Nous ne pouvons plus agir ainsi, vous ne l'ignorez pas. L'Union soviétique riposterait aussitôt, et l'opinion mondiale se rangerait de son côté. Ne perdons pas notre temps à dire des inepties.

— D'accord. Nous ne pouvons rien faire d'expéditif. Mais je suppose que nous avons là-bas des agents qui essaient de dénicher des renseignements.

— Oui, ils « essaient ». Nous avons des agents en Union soviétique, sans parler d'un équipement d'espionnage sophistiqué tant sur Terre que dans l'espace ; comme ils ont des agents ici. Mais si, les uns et les autres, nous sommes très doués pour fouiner ici et là en douce, nous le sommes aussi pour garder les choses secrètes. En cela, l'Union soviétique est même meilleure que nous. Bien que nous ne soyons plus au XX<sup>e</sup> siècle, l'URSS n'est pas une société ouverte à tous, et ils ont une grande expérience du secret.

— Afors, qu'attendez-vous de *moi* ?

— Pour vous, c'est différent. Habituellement, notre agent est envoyé là-bas sous une fausse identité. Il – ou elle – doit s'introduire dans un lieu où il n'est pas le bienvenu et se débrouiller pour obtenir une information tenue secrète. Ce n'est pas facile. Généralement, il – ou elle – échoue et se fait parfois prendre, ce qui est déplaisant pour tout le monde. Dans votre cas, ce sont eux qui vous

réclament, ils se comportent comme s'ils avaient *besoin* de vous. Ils vous installeront au cœur de leurs installations secrètes. Quelle chance vous aurez !

— Mais on vient juste de me le demander il n'y a pas deux heures. Comment pouviez-vous le savoir ?

— Cela fait longtemps qu'ils s'intéressent à vous. L'une des raisons pour lesquelles je vous ai parlé, il y a deux ans, c'était parce qu'ils le faisaient déjà à l'époque et que nous nous demandions pourquoi. Alors, quand ils se sont découverts, nous étions prêts.

Les doigts de Morrison tambourinaient sur le bras du fauteuil, faisant avec les ongles un cliquetis rythmé.

— Mettons les choses au clair. J'accepte de partir avec Natalia Boranova en Union soviétique sans doute pour la région où ils prétendent étudier la miniaturisation. Je fais semblant de les aider et...

— Non. Vous ne faites pas semblant. Aidez-les si vous le pouvez, surtout si cela implique une meilleure connaissance du processus.

— Bon. Je les aide. Et je vous rapporte toutes les informations que j'ai pu obtenir.

— Exactement.

— Et s'il n'y avait rien à ramener ? Et si toute l'histoire n'était qu'un gigantesque bluff ? Ou s'ils étaient en train de suivre un nouveau Lyssenko qui les mènera à une impasse ?

— Alors, vous nous le direz. Même cela, nous aimerions le savoir. C'est *savoir* qu'il nous faut, et non penser. Après tout, les Soviétiques croient que nous progressons dans la recherche sur l'antigravité. C'est peut-être vrai, c'est peut-être faux. Ils n'en sont pas certains et nous les empêchons d'apprendre la vérité... Puisque nous ne demandons pas à un savant soviétique de venir nous aider, nous ne leur rendons pas la tâche aisée. On dit aussi que les Chinois effectuent des recherches sur la propulsion hyperluminique. C'est amusant, vous avez dit que ces deux choses sont théoriquement impossibles. Cependant, je n'ai pas entendu dire que quelqu'un travaillait sur le mouvement perpétuel.

— Les nations jouent à de petits jeux bien ridicules, dit Morrison. Pourquoi ne pas coopérer pour ce type de projets ? On se croirait revenu au XX<sup>e</sup> siècle.

— Pas tout à fait. Mais ce n'est pas le paradis sur Terre. Il y a encore beaucoup de méfiance, et le désir de faire un pas de géant avant tous les autres. C'est peut-être même une bonne chose. Tant que cela ne nous mène pas à la guerre, ces motifs égoïstes nous font faire des progrès plus rapides. Supprimer le désir de dépasser ses voisins et amis, ce serait peut-être se condamner à l'indolence, à la décadence.

— Alors, si j'y vais et me trouve en situation de vous affirmer soit que les Soviétiques poursuivent une chimère, soit qu'ils ont réalisé des progrès de telle ou telle nature, j'aiderai non seulement les États-Unis, mais le monde entier à rester dynamique et à progresser, y compris l'URSS ?

Rodano hocha la tête.

— C'est une bonne manière de voir les choses.

— Je dois reconnaître une chose, vous êtes d'habiles baratineurs. Pourtant, vous ne m'aurez pas. Je suis partisan de la coopération entre les nations et je ne jouerai pas, en ce XXI<sup>e</sup> siècle rationaliste, aux jeux dangereux du XX<sup>e</sup>. J'ai dit au Dr Boranova que je ne partais pas, et je vous répète la même



chose.

— Avez-vous compris que c'est votre gouvernement qui vous le demande ?

— J'ai compris que *vous* me le demandiez et je *vous* dis non. S'il se trouve que vous représentiez vraiment le point de vue du gouvernement, alors je suis prêt à répondre la même chose au gouvernement.

## 6

Morrison était assis, les joues rouges, le menton levé. Son cœur battait la chamade et il se sentait héroïque.

« Rien ne pourra me faire changer d'avis, pensait-il. Que peuvent-ils faire ? Me jeter en prison ? Pour quelle raison ? Il leur faut un chef d'accusation. »

Il s'attendait à ce que son interlocuteur se mette en colère. Ou le menace. Mais Rodano se contentait de le regarder, avec une stupéfaction tranquille.

— Pourquoi refusez-vous ? Vous êtes dépourvu de tout sentiment patriotique ?

— Je suis patriote, oui. Mais fou, non.

— Fou ? Pourquoi ?

— Savez-vous ce qu'ils veulent me faire ?

— Dites.

— Ils ont l'intention de me miniaturiser et de m'introduire dans un corps humain pour étudier l'état neurophysique d'une cellule cérébrale, de l'intérieur.

— Pourquoi veulent-ils que vous fassiez cela ?

— Ils prétendent que cela m'aiderait dans ma recherche et que cela les aiderait eux aussi, mais je n'ai absolument pas envie de me soumettre à une telle expérience.

Rodano se gratta la tête, ce qui décoiffa légèrement ses boucles crépues ; il les aplatit précipitamment, comme s'il avait peur de montrer trop de peau rose.

— Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter. Vous venez de me dire que la miniaturisation est absolument impossible. Alors, ils ne peuvent pas vous miniaturiser, quels que soient leurs intentions ou leurs désirs.

— Ils tenteront tout de même une expérience sur moi. Ils disent qu'ils maîtrisent déjà la miniaturisation, ce qui signifie qu'ils sont soit des menteurs, soit des fous. Dans un cas comme dans l'autre, je n'ai pas envie qu'ils se servent de moi. Que ce soit pour leur faire plaisir, ou pour vous faire plaisir, ou pour faire plaisir au gouvernement américain tout entier.

— Ils ne sont pas fous, et quelles que soient leurs intentions, ils savent très bien que nous les tiendrons pour responsables du bien-être d'un citoyen américain qu'ils ont invité chez eux.

— Merci ! Merci beaucoup ! Les tenir pour responsables, comment ? Leur adresser un blâme officiel ? Retenir l'un de leurs citoyens en représailles ? Et puis, qui vous dit qu'ils m'exécuteraient publiquement sur la place Rouge ? Et s'ils estiment qu'il ne faut pas que je revienne parler de leurs travaux ? Ils auront obtenu de moi ce qu'ils désirent – quoi que ce soit – et ils décideront que le

gouvernement américain n'a pas besoin de bénéficier des connaissances que j'aurai pu leur soutirer. Alors ils organiseront un petit accident. Nous sommes vraiment désolés ! Désolés ! Et ils verseront une indemnité à ma famille éplorée et renverront mon cercueil enveloppé dans un drapeau. Non, merci. Je ne suis pas candidat à une mission suicide.

— Vous dramatisez. Vous serez leur invité. Vous les aiderez, si vous le pouvez ; vous n'avez pas besoin de clamer que vous avez appris des choses. Nous ne vous demandons pas de vous comporter en espion ; nous vous serons reconnaissants du peu que vous ne manquerez pas de recueillir. De plus, il y aura des agents à nous qui, s'ils le peuvent, ne vous perdront pas de vue. Nous ferons tout pour que vous reveniez sain et sauf.

— Si vous le pouvez.

— Dans la mesure de nos moyens, acquiesça Rodano. Nous ne pouvons pas vous promettre de miracle. Est-ce que vous nous croiriez si nous le faisons ?

— Peu importe ce que vous ferez, ce n'est pas un travail pour moi. Je ne suis pas assez courageux. Je n'ai pas l'intention de devenir un pion dans un jeu d'échecs totalement délirant où ma vie serait en jeu, simplement parce que *vous* – ou le gouvernement – me le demandez.

— Vous vous effrayez sans raison.

— Pas tant que ça. La peur a son utilité ; c'est elle qui nous rend prudents et nous garde en vie. Il y a un truc pour rester vivant quand on est quelqu'un comme moi, ça s'appelle la lâcheté. Ce n'est peut-être pas bien d'être un lâche lorsqu'on a les muscles et l'esprit d'un bœuf, mais ce n'est pas un crime pour un gringalet. Pourtant je ne pousse pas la couardise jusqu'à accepter une mission suicide par peur de révéler ma faiblesse. Je l'avoue bien volontiers. Je ne suis pas assez brave pour ce rôle-là. Maintenant, je vous en prie, partez.

Rodano soupira, eut un petit sourire accompagné d'un léger haussement d'épaules, et se remit lentement sur ses pieds.

— Bon, je ne peux pas vous forcer à servir votre pays si vous ne le voulez pas.

Il se dirigea vers la porte en traînant les pieds et, la main sur la poignée, il se retourna.

— Cela m'ennuie tout de même un peu. Je m'aperçois que je me suis trompé et je déteste cela.

— Trompé ? Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez parié cinq dollars que je sauterais sur l'occasion de donner ma vie pour mon pays ?

— Non. Je pensais que vous saisiriez l'occasion de sauver votre carrière. Après tout, vous êtes dans une impasse. On ne vous écoute plus, on ne publie plus vos articles. Votre poste à l'université ne sera probablement pas reconduit. Devenir professeur titulaire ? N'en parlons plus. Des subventions du gouvernement ? Jamais. Pas après votre refus. L'année prochaine, vous n'aurez plus ni revenu ni situation. Et pourtant, vous n'irez pas en Union soviétique, alors que j'étais sûr que vous le feriez pour sauver votre carrière. Après cet échec, qu'allez-vous faire ?

— C'est mon problème.

— Non. C'est *notre* problème. Dans cette nouvelle et merveilleuse société, ce qui compte c'est le progrès technologique : le prestige, l'influence, la capacité de faire ce que les autres puissances ne peuvent pas faire. C'est à cela que jouent les deux principales puissances et leurs alliés respectifs, eux et nous, l'URSS et les États-Unis. En dépit de notre amitié circonspecte, nous sommes toujours des rivaux. Dans ce jeu, les pions, ce sont les savants et les techniciens, et tout pion mécontent peut être utilisé par l'adversaire. Vous êtes un pion mécontent, docteur Morrison. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Je comprends que vous allez m’insulter.

— Vous nous avez déclaré que le Dr Boranova vous invitait à partir pour l’Union soviétique. L’a-t-elle réellement fait ? Peut-être vous a-t-elle proposé de rester aux États-Unis et de travailler pour l’URSS en échange du soutien apporté à vos idées ?

— J’avais raison. Vous m’insultez.

— C’est mon travail de le faire, lorsque c’est nécessaire. Après tout, je ne me suis pas trompé, vous allez bien sauter sur l’occasion de sauver votre carrière. Mais vous allez le faire en restant ici et en acceptant l’argent des Russes, ou leur soutien, en échange des informations que vous pourrez leur passer.

— C’est faux. Vous n’avez aucune preuve et vous ne pourrez pas en trouver.

— Mais si je peux vous soupçonner, d’autres le feront aussi. Nous allons vous garder constamment sous surveillance. Vous ne pourrez plus faire de recherches. Votre vie professionnelle sera terminée... définitivement. Et vous pourriez l’éviter en faisant simplement ce que nous vous demandons : aller en Union soviétique.

Morrison pinça les lèvres et dit, la gorge sèche :

— Vous êtes en train de me menacer ; c’est un véritable chantage, mais je ne capitulerai pas. Je vais tenter ma chance. Ma théorie sur le centre de la pensée est valable et sera reconnue un jour, quoi que vous fassiez, vous et les autres.

— Comment vivrez-vous en attendant ?

— Alors, je mourrai. Je suis peut-être physiquement lâche, mais pas moralement. Adieu.

Rodano lui jeta un dernier coup d’œil presque apitoyé, et partit.

Morrison tremblait de peur et de découragement. Il sentit tout esprit de bravade l’abandonner, le laissant en proie au désespoir.

# Chapitre II

## L'enlèvement

*Si demander poliment ne sert à rien, servez-vous.*

Dejhnev père

### 7

« Alors, je mourrai », pensa Morrison.

Il ne daigna même pas fermer la porte à double tour après que Francis Rodano fut sorti. Il demeura assis, perdu dans ses pensées, le visage sans expression. Le soleil, en passant à l'ouest, traversait obliquement la vitre et il ne se donna pas la peine d'appuyer sur le bouton qui rendrait le verre opaque. Il regardait, avec une fascination hypnotique, les grains de poussière danser.

Il avait fui la Russe par peur, mais il avait tenu tête à l'agent américain avec le courage du désespoir.

Et ce désespoir – moins le courage –, c'était tout ce qu'il ressentait maintenant. Après tout, ce que Rodano avait dit était vrai. Son poste ne serait pas reconduit l'année prochaine et aucune des tentatives qu'il avait faites, ici ou là, n'avait abouti. Même sans tenir compte des manoeuvres sournoises d'un gouvernement offensé, il était brûlé dans les milieux universitaires et ne possédait pas le genre d'expérience – ou pire encore, le genre de relations – qui aurait pu obtenir un poste dans le secteur privé.

Que faire ? Aller au Canada ?

Il y avait bien Janvier, de l'université McGill de Montréal, qui autrefois avait paru s'intéresser à ses travaux. Autrefois ! Morrison n'avait pas poussé les choses plus loin parce qu'il n'avait pas alors l'intention de quitter son pays. Maintenant, il serait peut-être obligé de le faire.

Il y avait l'Amérique latine, où une demi-douzaine d'universités seraient bien contentes d'accueillir un Américain du Nord qui parlerait espagnol ou portugais. Mais il ne savait que quelques mots d'espagnol, et pas du tout le portugais.

Qu'avait-il à perdre ? Rien ne le retenait. Même ses filles semblaient si loin que leur image commençait à s'effacer, comme une vieille photo. Il n'avait pour ainsi dire plus d'amis ; du moins aucun n'avait survécu au naufrage de ses travaux.

Restait son programme, spécialement élaboré par lui. Au départ il avait été conçu, sur ses indications, par une petite entreprise. Depuis lors, il l'avait sans cesse modifié. Il pourrait peut-être le faire breveter. Sauf que personne, à part lui, n'aurait probablement envie de l'utiliser. S'il s'en allait, il l'emmènerait, bien entendu. Il l'avait sur lui, dans la poche intérieure gauche de sa veste, qu'il gonflait comme un gros portefeuille.

Morrison entendit le bruit de sa respiration et s'aperçut qu'il était en train de s'endormir pour fuir

ses pensées qui tournaient inutilement en rond. Comment pourrait-il intéresser quelqu'un, pensa-t-il amèrement, alors qu'il se barbaît lui-même ?

Le soleil n'entrait plus par la fenêtre et le crépuscule commençait à envahir la chambre. Tant mieux.

Le téléphone se mit à bourdonner poliment, mais il ne bougea pas. Il resta les yeux fermés. C'était probablement ce type, ce Rodano, qui l'appelait pour une ultime tentative. Sonne toujours !

Le sommeil l'engloutit et sa tête tomba sur le côté, dans une position si inconfortable qu'il ne pouvait guère rester longtemps endormi.

Un quart d'heure plus tard, il se réveilla en sursaut. Le ciel restait bleu mais la pénombre s'était épaissie dans la pièce, et il se dit, avec un petit sentiment de culpabilité, qu'il avait manqué toutes les interventions de l'après-midi. Puis, dans un accès de rébellion, il pensa : « Bien ! de toute façon, je n'ai pas envie de les entendre ! »

La rébellion s'amplifia. Pourquoi rester ici ? En trois jours, il n'avait pas entendu une seule communication intéressante et n'avait rencontré aucun collègue capable de l'aider. Qu'allait-il faire durant les trois jours qui restaient, à part essayer de fuir les deux seules personnes auxquelles il avait parlé et qu'il ne voulait surtout plus rencontrer.

Il était affamé. Il n'avait pas déjeuné et l'heure du dîner approchait. L'ennui, c'est qu'il ne se sentait pas d'humeur à manger seul dans le somptueux restaurant de l'hôtel, et encore moins à payer ses prix exorbitants. La perspective de faire la queue pour un tabouret à la cafétéria était encore moins alléchante.

C'était décidé. Il en avait assez. Il allait payer sa note et prendre le train. La gare n'était pas loir et l'air frais de la nuit l'aiderait peut-être à chasser ses idées noires. En cinq minutes, son bagage serait fait ; dans dix, il serait parti.

Il s'y mit d'un air résolu. Du moins, il économiserait la moitié de ses frais d'hôtel et s'éloignerait de cet endroit qui, il en était convaincu, ne lui apporterait que des ennuis s'il restait.

Il avait raison, bien sûr, mais aucun mécanisme de prescience ne se déclencha dans son esprit pour l'informer qu'il était déjà resté trop longtemps.

## 8

Après avoir rapidement réglé sa note, Morrison franchit les grandes portes vitrées de l'hôtel, heureux d'être libre mais encore mal à l'aise. Il avait soigneusement scruté le hall pour s'assurer que ni Boranova ni Rodano n'était en vue. Maintenant, il parcourait des yeux la file de taxis et examinait les petits groupes qui entraient et sortaient de l'hôtel.

La voie était libre – semblait-il.

L'alerte était passée, mais il restait un gouvernement en colère, un échec professionnel et des ennuis sans fin en perspective. Plus le temps passait, plus l'université McGill paraissait séduisante... s'il pouvait y entrer.

Il se mit en route, dans le jour qui déclinait, vers la gare trop éloignée pour être visible. Il serait chez lui vers minuit, calcula-t-il, et il ne pourrait sûrement pas dormir dans le train. Il avait un livre

de mots croisés pour passer le temps... à condition que le compartiment soit suffisamment éclairé. Ou...

Morrison se retourna en entendant son nom. Il fit cela machinalement, et pourtant, étant donné les circonstances, il aurait mieux fait de hâter le pas. Il n'avait pas envie de rencontrer un participant au congrès.

— Al ! Al Morrison ! Ça, alors !

La voix était haut perchée et Morrison ne la reconnut pas. Le visage non plus. Rond, d'âge mûr, rasé de près, orné de lunettes aux montures d'acier. L'homme auquel il appartenait était bien habillé.

Morrison subit aussitôt ces affres trop familières consistant à essayer de se remémorer quelqu'un qui le connaissait bien et se comportait comme s'ils étaient bons amis. Mentalement, il feuilleta rapidement son répertoire professionnel.

L'autre parut s'apercevoir de ce malaise, sans s'en offenser outre mesure.

— Vous ne vous souvenez pas de moi, à ce que je vois. C'est normal. Je m'appelle Charlie Norbert. Nous nous sommes rencontrés à un séminaire de l'institut Gordon... Oh, il y a des années. Vous posiez des questions à l'un des intervenants sur les fonctions cérébrales et c'était du bon travail. Très incisif. Aussi, ce n'est pas étonnant que je me souvienne de vous.

— Ah, bon ? marmonna Morrison qui essayait de se rappeler à quand remontait ce séminaire. Il y a environ sept ans, non ? Je suis très flatté.

— Nous avons longuement parlé, ce soir-là. Moi, je m'en souviens parce que vous m'aviez fait une grosse impression. C'est normal que vous m'ayez oublié. Je n'ai rien de frappant. Écoutez, je suis tombé sur votre nom dans la liste. Tout m'est revenu. J'ai appelé votre chambre, il y a une demi-heure environ, mais ça ne répondait pas.

Norbert parut remarquer soudain la valise de Morrison et dit, l'air vraiment consterné :

— Vous partez ?

— Je vais essayer d'attraper le train. Désolé.

— Je vous en prie, accordez-moi quelques minutes. J'ai lu beaucoup de choses sur vos... notions.

Morrison recula légèrement. Même cet intérêt pour ses travaux ne suffisait plus à le retenir. Et puis, la lotion après-rasage de ce type sentait fort et envahissait son espace, comme le personnage lui-même. Rien de ce qu'il lui disait n'évoquait de souvenir.

— Je regrette, mais vous êtes probablement le seul à avoir lu mes articles. J'espère que cela ne vous ennuie pas, mais...

— Cela m'ennuie beaucoup. (Le visage de Norbert devint grave.) J'ai l'impression que vos collègues ne vous apprécient pas à votre juste valeur.

— Ce n'est plus une impression pour moi depuis longtemps, monsieur Norbert.

— Appelez-moi Charlie. Nous en étions aux prénoms, à l'époque. Il ne faut pas rester incompris comme ça, vous savez ?

— Je ne le fais pas exprès. Mais c'est ainsi. Bon...

Morrison se détourna comme pour partir.

— Attendez, Al. Et si je vous obtenais un nouveau poste où l'on comprendrait votre manière de penser ?

Morrison s'arrêta de nouveau et répondit froidement :

— Je dirais que vous êtes en train de rêver.

— Pas du tout, Al, écoutez-moi. Comme je suis content d'être tombé sur vous ! Je voudrais vous présenter à quelqu'un. Vous voyez, nous sommes en train de lancer une nouvelle entreprise, Genetics Mentalics. Nous avons pas mal d'argent et de gros projets. Notre idée, c'est d'améliorer l'esprit humain grâce à l'ingénierie génétique. On perfectionne constamment les ordinateurs, alors pourquoi pas notre ordinateur biologique, hein ? (Et il se frappa le front.) Mais où est-il ? Je suis descendu de sa voiture quand je vous ai vu sortir de l'hôtel. Vous n'avez pas beaucoup changé depuis la dernière fois que je vous ai vu.

Morrison s'en moquait.

— Cette nouvelle entreprise a envie de m'employer ?

— Bien sûr. Nous voulons modifier l'esprit humain, le rendre plus intelligent, plus créatif. Mais comment faire ? C'est vous qui allez nous le dire.

— J'ai bien peur de ne pas être allé aussi loin.

— Nous n'attendons pas de vous des réponses immédiates. Nous voulons simplement que vous cherchiez dans ce sens. Écoutez, quels que soient vos émoluments actuels, nous vous donnons le double. Dites-nous le chiffre et nous le multiplions par deux. D'accord ? Et vous serez votre propre maître.

Morrison fronça les sourcils.

— C'est la première fois que je rencontre le Père Noël en costume trois-pièces. Et rasé de près en plus. C'est une blague ?

— Absolument pas. Où est-il ? Ah, il a dû se garer un peu plus loin. C'est mon patron, Craig Levinson. Ce n'est pas nous qui vous faisons une faveur. C'est vous. Venez.

Morrison n'hésita qu'un bref instant. C'est avant l'aube qu'il fait le plus sombre. Quand on est au fond du puits, il n'y a plus qu'une direction, le haut. La foudre ne frappe jamais... Brusquement, son esprit s'emplissait de vieux dictons.

Il se laissa guider, légèrement récalcitrant.

Norbert fit un grand signe et cria :

— Je l'ai trouvé ! C'est le savant dont je vous ai parlé. Al Morrison. C'est lui qu'il nous faut.

Un homme, assis au volant d'une voiture dernier modèle dont la couleur était incertaine dans le crépuscule, se tourna vers lui. Il sourit, ses dents blanches étincelèrent, et il dit :

— Magnifique !

Le coffre s'ouvrit et Charlie Norbert s'empara de la valise de Morrison.

— Donnez-moi ça que je vous débarrasse.

Il la lança dans le coffre et le referma.

— Attendez une minute, dit Morrison quelque peu surpris.

— Détendez-vous, Al. Si vous ratez ce train-là, vous aurez le prochain. Et si vous voulez, nous vous offrirons un taxi jusque chez vous, après. Montez.

— Dans la voiture ?

— Bien sûr.

La portière aussi s'était ouverte, comme pour l'encourager.

— Pour aller où ?

— Écoutez, dit Norbert. (Sa voix avait baissé d'une demi-octave et de plusieurs décibels.) Ne perdons pas de temps. Montez.

Morrison sentit quelque chose de dur contre son dos et essaya de tourner la tête pour voir ce que c'était.

Il sentit l'objet s'enfoncer dans ses côtes. Norbert chuchota :

— Pas un mot, Al. Et pas tant de manières.

Morrison, soudain effrayé, monta dans la voiture.

Ce que l'homme tenait, c'était un revolver, il en était sûr.

## 9

Morrison se jeta sur la banquette arrière en se demandant s'il ne pourrait pas ouvrir l'autre portière et descendre. Norbert oserait-il se servir de son revolver dans le parking d'un hôtel, avec une centaine de témoins dans un rayon de trente mètres ? Après tout, même s'il avait un silencieux, le corps de Morrison, en s'effondrant, attirerait sûrement l'attention.

Cette possibilité s'évanouit lorsqu'un troisième homme monta de ce côté-là, un gros qui se courba en grognant pour rentrer et regarda Morrison, sinon avec malveillance, du moins avec une expression qui n'avait rien d'amical.

Le savant se retrouva coincé entre les deux hommes et incapable de bouger. La voiture démarra doucement, et prit de la vitesse une fois qu'elle eut atteint l'autoroute.

Morrison dit d'une voix étranglée :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Où allons-nous ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

La voix de Norbert, sans ses aigus et sa bonhomie artificielle, était sinistre.

— Ne vous inquiétez pas, docteur Morrison. Nous ne vous ferons aucun mal. Nous voulons simplement vous avoir avec nous.

— J'étais avec vous, là-bas. (Il essaya de faire un geste, mais ne put dégager sa main droite.)

— Nous voulons vous avoir avec nous... ailleurs qu'ici.

Morrison essaya de prendre un ton menaçant.

— Vous êtes en train de m'enlever de force. C'est un grave délit.

— Non, n'appelons pas ça un enlèvement. Disons que nous vous prouvons notre amitié d'une manière un peu brutale.

— Peu importe comment vous l'appellez, c'est illégal. Ou bien vous êtes peut-être de la police ? Si oui, montrez vos papiers et dites-moi ce que j'ai fait et de quoi il s'agit.

— Nous ne vous accusons de rien. Nous voulons seulement vous avoir avec nous. Je vous conseille de vous taire et de vous calmer. Ça vaudra mieux, pour vous.

— Je ne peux pas rester calme si je ne sais pas ce qui m'arrive.

— Forcez-vous, répondit froidement Norbert.

Morrison ne trouva plus rien à dire et, sans se calmer, décida de se taire.



Les étoiles brillaient maintenant. La nuit était aussi claire que le jour l'avait été. La voiture avançait parmi des milliers de voitures. Dans chacune d'elles un individu, installé derrière son volant, vaquait tranquillement à ses affaires habituelles sans s'apercevoir que, dans le véhicule d'à côté, on enlevait quelqu'un.

Le cœur de Morrison continuait à battre la chamade et ses lèvres tremblaient un peu. Il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet. Ils disaient qu'ils ne lui feraient pas de mal, mais comment les croire ? Jusqu'à présent cet homme, à sa gauche, ne lui avait raconté que des histoires.

Il essaya de se calmer, mais à quel organe de son corps s'adresser pour y arriver ? Il ferma les yeux et se força à respirer à fond, lentement, et à penser rationnellement. Morrison était un savant. Il *devait* penser rationnellement.

C'étaient sûrement des collègues de Rodano. Ils l'emmenaient au quartier général où l'or essaierait de le forcer à accepter cette mission. Mais ils ne pouvaient pas faire cela. Il était américain et on devait le traiter selon certaines lois établies, certaines procédures légales. Ils ne pouvaient pas faire quelque chose d'arbitraire.

Il respira de nouveau à fond. Il n'aurait qu'à dire non et ils seraient impuissants.

La voiture fit une petite embardée et il ouvrit les yeux. Elle avait quitté l'autoroute et s'était engagée dans un chemin de terre étroit.

— Où allons-nous ? demanda-t-il sans réfléchir.

Il n'obtint pas de réponse.

La voiture parcourut en cahotant une assez grande distance et tourna pour entrer dans un champ obscur. À la lueur des phares, Morrison aperçut vaguement un hélicoptère dont les pales tournaient au ralenti et dont le moteur ronflait doucement.

C'était l'un de ces nouveaux modèles « invisibles » dont la surface lisse absorbait les faisceaux radar au lieu de les refléter.

Le moral de Morrison s'effondra. S'ils utilisaient un hélicoptère si coûteux et si rare, c'est qu'il n'était pas une proie ordinaire. On le traitait comme une grosse prise.

« Je ne suis pas si important que cela », pensa-t-il avec désespoir.

La voiture s'arrêta et les phares s'éteignirent. Seuls un léger ronronnement et quelques faibles lumières violettes, à peine visibles, marquaient l'endroit où se trouvait l'hélicoptère.

Le gros homme qui était à sa droite ouvrit la portière et, avec un nouveau grognement, il baissa la tête pour s'extraire de son siège. Sa grande main se tendit vers Morrison. Celui-ci essaya de reculer.

— Où m'emmenez-vous ?

Le gros homme l'empoigna par le haut du bras.

— Venez. Assez parlé.

Moitié tiré, moitié soulevé, Morrison descendit de voiture. Son épaule lui faisait mal, ce qui n'avait rien d'étonnant car elle s'était presque déboîtée.

Mais il n'en tint pas compte. C'était la première fois qu'il entendait le gros type parler. Il s'était bien exprimé en anglais, mais avec l'accent russe.

Morrison se sentit glacé jusqu'aux os. Ce n'étaient pas des Américains qui l'avaient enlevé.

Morrison était monté dans l'hélicoptère – non, ce n'était pas une description exacte de ce qui s'était passé. Le mot « monter » implique une action volontaire et il avait plutôt été fourré dans l'appareil.

Celui-ci avait déjà décollé lorsqu'il s'assit entre les mêmes hommes que dans la voiture. C'était comme si rien n'avait changé, sauf le chuchotement du moteur, nettement plus hypnotique que le ronronnement de l'automobile.

Après une heure de vol – peut-être moins –, ils sortirent des ténèbres de l'atmosphère pour piquer vers les ténèbres de l'océan. Morrison sentit son odeur salée, perçut vaguement dans l'air quelques gouttelettes d'embruns et distingua faiblement la forme sombre d'un navire, noir sur noir.

Comment l'hélicoptère avait-il pu arriver jusqu'à l'océan et localiser un bateau avec précision ? Le bon bateau, il en était sûr. Même plongé dans la stupeur du désespoir, l'esprit de Morrison ne pouvait s'empêcher de chercher des explications. Sans doute le pilote avait-il suivi un faisceau de guidage, protégé et pseudo-randomisé. Cette onde radio semblait aléatoire, mais si l'on en possédait la clef, on pouvait découvrir qu'elle suivait une certaine séquence et identifier sa source. Correctement utilisé, le processus de pseudo-randomisation ne pouvait être infiltré, même par un ordinateur très évolué.

Le navire ne fut guère qu'un gîte temporaire. On lui permit d'utiliser les toilettes, on lui laissa le temps de manger rapidement du pain et une soupe épaisse (qui fut la bienvenue), puis on l'enfourna – il commençait à se soumettre à ce traitement comme à un fait inévitable – dans un avion de taille moyenne. Il y avait dix places (il les compta machinalement), mais à part les deux pilotes et les deux hommes qui l'avaient encadré dans la voiture puis dans l'hélicoptère, *il était* seul.

Morrison se retourna vers ses gardes qui s'étaient installés à l'arrière et qu'il distinguait à peine dans la faible lumière de l'habitacle. Il y avait assez de place et ils n'étaient pas obligés de le serrer de près ; de toute façon, Morrison ne pouvait s'enfuir. Il n'aurait pu que ressortir sur le pont du navire. Et une fois qu'ils auraient décollé, la seule autre issue serait l'atmosphère avec, en dessous, rien que la mer, d'une profondeur indéterminée.

Il se demandait vaguement pourquoi on ne partait pas, lorsque la porte s'ouvrit pour laisser entrer un autre passager. Malgré la pénombre, il la reconnut aussitôt.

Il l'avait rencontrée pour la première fois douze heures auparavant. Comment tout cela avait-il pu se passer en si peu de temps ?

Natalia Boranova s'assit à côté de lui et dit, en russe, à voix basse :

— Je suis désolé, docteur Morrison.

Aussitôt, le bruit des moteurs s'amplifia et l'avion décolla, le pressant contre le dossier de son siège.

Morrison regarda Natalia Boranova en essayant de rassembler ses idées. Il avait obscurément envie de dire quelque chose d'un ton suave et implacable. Sa voix grinça et, même après s'être éclairci la gorge, tout ce qu'il put sortir fut :

— Vous m'avez enlevé.

— Impossible de faire autrement. Je le regrette. Sincèrement. J'ai une mission à accomplir, vous

comprenez. Je devais vous persuader de venir. Sinon...

Elle laissa sa phrase inachevée.

— Mais vous ne pouvez pas faire ça. Nous ne sommes plus au XX<sup>e</sup> siècle. (Il voulait parler raisonnablement et s'étouffa un peu en essayant de réprimer son indignation.) Je ne suis pas un reclus. Je ne suis pas une épave. On va s'apercevoir que j'ai disparu et les services secrets savent que nous nous sommes parlé et que vous voulez que je vienne en Union soviétique. Ils comprendront que j'ai été enlevé — ils le savent peut-être déjà — et votre gouvernement va se trouver avec un incident international sur les bras.

— Pas si sûr, dit-elle avec conviction, ses yeux noirs au même niveau que les siens. Pas si sûr. Évidemment, les vôtres savent ce qui est arrivé, mais ils n'élèveront aucune objection. Nos services secrets se distinguent à la fois par une technologie avancée et par plus d'un siècle d'études approfondies de la psychologie américaine. Les services américains doivent être aussi forts, je n'en doute pas. C'est cette égalité des compétences, partagée par plusieurs autres unités géographiques de la planète, qui nous permet de coopérer. Chacun de nous est fermement convaincu que personne n'est en avance, dans quelque domaine que ce soit, par rapport aux autres.

— Je ne vois pas ce que vous voulez démontrer, dit Morrison.

La planète défilait dans la nuit, ils se hâtaient vers l'orient, vers l'aube.

— Ce qui inquiète le plus les services américains en ce moment, ce sont nos tentatives de miniaturisation.

— Des tentatives ! répéta Morrison d'un air amusé et sardonique.

— Réussies. Les Américains ne savent pas que nous avons réussi. Ils se demandent si le programme de miniaturisation ne cache pas un autre projet totalement différent. Ils savent que nous travaillons sur quelque chose. Je suis sûre qu'ils possèdent une carte détaillée de la zone où se déroulent nos recherches, avec chaque bâtiment, chaque convoi de camions. Ils ont sans doute des agents qui font tout leur possible pour s'y infiltrer.

— Bien sûr, nous faisons tout pour les contrer. Cela ne nous indigne pas. Nous savons que les Américains font des recherches sur l'antigravité, et il serait naïf de croire que nous sommes les seuls à pouvoir progresser, les seuls à remporter des succès.

Morrison se frotta les yeux. La voix égale et tranquille de Natalia Boranova lui faisait prendre conscience que l'heure à laquelle il se mettait habituellement au lit était passée et qu'il avait sommeil. Il lui demanda :

— Quel est le lien entre cela et le fait que mon pays s'indignera de mon enlèvement ?

— Écoutez-moi bien et essayez de comprendre. Pourquoi s'indignerait-il ? Nous avons besoin de vous, mais ils ne savent pas pourquoi. Ils ne croient pas que vos idées aient de la valeur. Ils doivent penser que nous faisons fausse route et que nous ne tirerons rien de vous, mais ils ne sont pas contre le fait d'avoir un Américain dans le programme de miniaturisation. Si cet Américain découvre ce qui se passe, une telle information s'avérerait fort intéressante. Vous ne croyez pas que les vôtres peuvent raisonner ainsi ?

— Je ne sais pas comment ils raisonnent. Et peu m'importe.

— Mais vous avez parlé avec Francis Rodano après m'avoir quittée si brusquement. Vous voyez, même cela, nous le savons. Ne vous a-t-il pas suggéré d'entrer dans notre jeu et d'aller en Union soviétique afin de découvrir le maximum de choses sur notre programme ?

— Vous voulez dire qu’il veut que je vous espionne ?

— N’est-ce pas vrai ? Ne vous l’a-t-il pas proposé ?

De nouveau, Morrison ignora la question.

— Puisque vous êtes convaincus que je suis un espion, vous m’exécuterez lorsque j’aurai fait ce que vous attendez de moi. N’est-ce pas ce qui arrive aux espions ?

— Vous avez vu beaucoup trop de vieux films, docteur Morrison. Tout d’abord, nous veillerons à ce que vous n’appreniez rien d’important – rien du tout, même. Ensuite, un espion est un produit trop précieux pour qu’on le détruise. Nous pouvons l’échanger contre un agent à nous tombé, entre les mains des Américains. Je crois que les États-Unis ont la même attitude.

— Pour commencer, madame, je ne suis pas un espion. Je ne vais pas me comporter en espion. J’ignore tout des opérations des services secrets américains. De plus, je ne vais rien faire pour vous.

— Je n’en suis pas si certaine, docteur Morrison. Je pense que vous allez travailler pour nous.

— Qu’avez-vous l’intention de faire ? M’affamer jusqu’à ce que je cède ? Me frapper ? M’emprisonner ? Me mettre dans un camp ?

Natalia Boranova fronça les sourcils et secoua lentement la tête. Elle paraissait vraiment choquée.

— Qu’allez-vous chercher ? Sommes-nous revenus aux temps où vous proclamiez à tous vents que l’Union soviétique était l’empire du mal et où vous inventiez d’horribles histoires sur nous ? Je ne dis pas que nous ne serons pas tentés d’utiliser des mesures draconiennes si vous refusez de nous aider. Nécessité fait loi parfois, vous le savez. Mais nous ne serons pas obligés d’en arriver là, j’en suis convaincue.

— Pourquoi ? demanda Morrison d’un ton las.

— Vous êtes un savant. Et un homme courageux.

— Moi ? Courageux ? Allons donc, que savez-vous de moi ?

— Que vous avez élaboré une théorie très spéciale. Que vous n’avez cessé de la défendre. Que vous avez vu votre carrière périlcliter. Que vous n’avez convaincu personne. Et qu’en dépit de tout cela, vous vous cramponnez à vos idées et vous continuez à proclamer ce que vous estimez être vrai. Ce n’est pas se comporter en homme courageux, ça ?

Morrison hocha la tête.

— Oui. Oui. C’est une forme de courage. Pourtant, il y a dans l’histoire des sciences des centaines de cinglés qui se sont accrochés toute leur vie à des idées ridicules, contre toute logique, contre toute preuve, contre leur propre intérêt. Je pourrais n’être que l’un d’eux.

— Dans ce cas, nous nous trompons, mais vous êtes tout de même courageux. Croyez-vous que la bravoure ne soit qu’une affaire d’audace physique ?

— Bien sûr que non. Il y a toutes sortes de bravoures, dit-il amèrement, et peut-être chacune d’elles est-elle un signe de démence ou tout au moins d’extravagance.

— Vous ne vous considérez sûrement pas comme un lâche ?

— Pourquoi pas ? D’une certaine manière, je me flatte en disant que je suis sensé.

— Mais fou dans votre entêtement à soutenir certaines thèses de neurophysique ?

— Cela ne me surprendrait pas.

— Pourtant, vous pensez que vous avez raison ?

— Bien entendu. Cela fait partie de ma folie, non ?

Elle hochait la tête.

— Vous n'êtes pas sérieux. Je vous l'ai déjà dit. Mon compatriote Chapiro pense que vous avez raison – ou du moins que vous êtes un génie.

— Un argument de plus. Cela fait partie de sa folie.

— Nous accordons à l'opinion de Chapiro une valeur particulière.

— J'en suis certain. Écoutez, madame, je suis fatigué. Tellement épuisé que je ne sais plus ce que je dis. Je ne suis pas sûr que tout ceci soit vrai. J'espère que non. Accordez-moi un moment de repos.

Boranova soupira et une lueur d'inquiétude parut dans ses yeux.

— Bien sûr, mon pauvre ami. Nous ne voulons pas vous nuire. Je vous en prie, croyez-moi.

Morrison laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Ses yeux se fermèrent. Confusément, il sentit qu'on le poussait doucement sur le côté et qu'on glissait un oreiller sous sa tête.

Le temps s'écoula. Un temps sans rêve.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était toujours dans l'avion. Il n'y avait pas de lumière, mais il le savait.

— Docteur Boranova ?

— Oui, docteur Morrison, répondit-elle aussitôt.

— Personne ne s'est lancé à notre poursuite ?

— Non. Plusieurs de nos avions volent à distance d'intervention, mais ils n'ont rien eu à faire. Allons, mon ami, nous avons besoin de vous et votre gouvernement souhaite que vous veniez chez nous.

— Et vous continuez à soutenir que vous maîtrisez la miniaturisation ? Ce n'est pas du délire ? Ni un canular ?

— Vous verrez bien par vous-même. Vous comprendrez combien c'est merveilleux et vous voudrez participer à nos travaux. Vous *exigerez* d'y prendre part.

— Qu'est-ce que vous allez faire avec la miniaturisation ? demanda pensivement Morrison. En supposant que tout cela ne soit pas une plaisanterie élaborée à mon intention. Vous espérez en faire une arme ? Transporter une armée dans un avion de la taille de celui-ci ? Infiltrer dans tous les pays vos soldats invisibles ? Ce genre de choses... ?

— Oh, c'est répugnant ! (Elle s'éclaircit la gorge comme si elle avait envie de cracher de dégoût.) Comme si nous n'avions pas assez de terres, assez de peuples, de ressources ! N'y a-t-il rien de plus important à faire avec la miniaturisation ? Se peut-il que vous soyez si déformé, si tordu, que vous ne puissiez pas voir quel outil de recherche elle représente ? Imaginez l'étude des systèmes vivants qu'elle permettrait : l'étude de la chimie des cristaux et de la physique des solides, la construction d'ordinateurs et d'appareils de toutes sortes ultraminiaturisés.

Pensez aux progrès que ferait la physique si nous pouvions modifier la constante de Planck à notre gré. Que ne pourrions-nous apprendre en cosmologie ?

Morrison se redressa avec effort. Il était encore à moitié endormi, mais dehors l'aube naissait, et il distinguait vaguement Boranova.

— C'est à cela que vous voulez l'utiliser ? Vous n'avez que de nobles préoccupations scientifiques ?

— Que ferait votre gouvernement s'il l'avait ? Il essaierait de s'imposer par la supériorité militaire, de revenir au siècle dernier ?

— Non. Bien sûr que non.

— Alors, vous seriez les seuls à être nobles et nous les seuls à être mauvais ? Vous croyez vraiment cela ? Peut-être, lorsque la miniaturisation sera suffisamment efficace, l'Union soviétique accomplira-t-elle un grand pas en avant dans la création d'une société axée sur l'espace. Pensez à la possibilité de transporter du matériel miniaturisé d'un monde à l'autre, d'envoyer un million de colons dans un navire spatial qui habituellement peut abriter deux ou trois humains de taille normale. L'espace aurait une coloration soviétique, non parce que le peuple soviétique dominerait et serait le maître, mais parce que la pensée soviétique aurait gagné la bataille des idées. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Alors, je ne vous aiderai certainement pas. Ne vous attendez pas à ce que je le fasse. Je n'imposerai pas un mode de pensée soviétique à l'univers. Je préfère la tradition américaine.

— Vous le croyez, et je ne vous le reprocherai pas. Mais nous allons vous convaincre. Vous verrez.

— Sûrement pas.

— Mon cher Albert – si vous me permettez de vous appeler ainsi –, je vous ai dit que l'on admirerait nos progrès. Pensez-vous y rester insensible ? Mais nous reprendrons cette discussion plus tard.

Elle montra, par le hublot, la mer grise qui commençait à devenir visible.

— Nous survolons la Méditerranée et bientôt nous serons au-dessus de la mer Noire. Puis nous traverserons la Volga et nous arriverons à Malenkigrad - cela veut dire « Petite Ville », n'est-ce pas ? Le soleil se lèvera quand nous atterrirons. Ce sera symbolique. Un jour nouveau. Une lumière nouvelle. Je vous prédis que vous brûlerez de nous aider à construire cette ère nouvelle, et je ne serais pas étonnée que vous n'ayez plus envie de quitter l'Union soviétique.

— Sans que vous me forciez à rester ?

— Nous vous ramènerons chez vous, si vous nous le demandez... après nous avoir aidés.

— Je ne vous aiderai pas.

— Si. Vous le ferez.

— J'exige d'être ramené *maintenant* dans mon pays.

— Maintenant, ça ne compte pas, dit joyeusement Boranova.

Et ils franchirent les dernières centaines de kilomètres qui les séparaient de Malenkigrad.

# Chapitre III

## Malenkigrad

*Un pion, c'est la pièce la plus importante d'un échiquier...  
pour un autre pion.*

Dejhnev père

### 11

Francis Rodano se rendit tôt à son bureau le lendemain matin, qui était un lundi. Qu'il ait travaillé un dimanche, cela n'avait rien de surprenant, il en avait l'habitude. Qu'il n'ait presque pas dormi de la nuit, cela ne faisait que compléter le tableau.

Quand il arriva, avec une demi-heure d'avance, Jonathan Winthrop était déjà là. Ce qui ne l'étonna pas non plus.

Winthrop entra dans le bureau de Rodano deux minutes après l'arrivée de celui-ci. Il s'appuya au mur, croisa les bras et les jambes, le bout de son soulier gauche s'enfonçant dans la moquette.

— Tu as l'air épuisé, Frank, dit-il.

Ses sourcils broussailleux retombaient sur ses yeux noirs.

Rodano regarda la tignasse grise de Jonathan, qui lui rappelait chaque jour que ses propres cheveux s'éclaircissaient, et répondit :

— Je suis épuisé, mais j'espérais que cela ne se verrait pas.

Rodano était sûr d'avoir soigneusement accompli le rituel du matin et de s'être habillé avec beaucoup de discernement.

— Eh bien, ça se voit. Ton visage est le miroir de ton âme. Quel drôle d'agent tu aurais fait sur le terrain...

— Nous ne sommes pas tous faits pour ça.

— Je sais. Et nous ne sommes pas tous faits non plus pour le travail de bureau. (Winthrop frotta son nez bulbeux comme pour le réduire à des dimensions normales.) Je parie que tu te fais du souci pour ton savant, comment s'appelle-t-il déjà ?

— Albert Jonas Morrison, répondit Rodano d'un air las.

On faisait semblant de ne pas savoir ce nom, dans le service, comme pour souligner que cette affaire lui appartenait.

— Bon. Je parie que tu te fais du souci à son sujet.

— Oui, et pour pas mal d'autres choses. Je voudrais bien voir la situation plus clairement.

— Qui ne le veut ? (Winthrop s'assit.) Écoute, ça ne sert à rien de t'inquiéter. Tu as pris l'affaire en main dès le début et je te l'ai confiée parce que tu es efficace. Je suis parfaitement sûr que tu as

fait pour le mieux, parce que tu comprends les Ruskofs.

Rodano fit la grimace.

— Ne les appelle pas comme ça. Tu as regardé beaucoup trop de films du XX<sup>e</sup> siècle. Et puis, ils ne sont pas plus russes que nous sommes anglo-saxons. Ce sont des Soviétiques. Si tu veux les comprendre, essaie de comprendre comment ils se considèrent eux-mêmes.

— D'accord. Tu as raison. As-tu découvert ce qui rend ton savant si important ?

— Non. Pas que je sache. Personne ne le prend au sérieux, sauf les Soviétiques.

— Tu crois qu'ils savent quelque chose que nous ignorons ?

— J'en suis sûr, mais je n'ai aucune idée de ce qu'ils voient en lui. Et puis, ce ne sont pas les Soviétiques, mais l'un de leurs savants en physique théorique : Chapiro. Il est possible que ce soit lui qui ait mis au point la miniaturisation... s'ils ont vraiment réussi. Hors de l'Union soviétique, les avis sont partagés au sujet de Chapiro. Disons, en termes modérés, que c'est un excentrique. Les Soviétiques sont emballés par lui, et lui s'emballe pour Morrison, mais c'est peut-être une marque d'excentricité de plus de sa part. L'intérêt qu'il lui porte est récemment passé de la curiosité à l'obsession.

— Ah ? Comment tu sais cela, Frank ?

— En partie par nos contacts en Union soviétique.

— Ashby ?

— Entre autres.

— Un bon agent.

— Là-bas depuis trop longtemps, et qu'il faudrait remplacer.

— Nous n'avons pas intérêt à rappeler quelqu'un d'aussi efficace.

— En tout cas, dit Rodano qui n'avait pas envie de discuter de cela, il y a deux ou trois ans que je surveille l'intérêt porté à Morrison et il vient brusquement d'augmenter.

— Ce Chapiro a dû avoir une idée de génie au sujet de Morrison, et il a convaincu les Rus... les Soviétiques qu'ils avaient besoin de lui.

— Peut-être, mais le plus drôle, c'est qu'on ne parle plus de Chapiro en ce moment.

— Il n'a plus la cote ?

— Nous n'en savons rien.

— C'est peut-être ça. S'il a raconté des fadaises sur la miniaturisation et qu'on s'en est aperçu, je ne voudrais pas être dans ses souliers. Les temps ont changé, oui, mais les Soviétiques n'ont pas acquis le sens de l'humour, et n'aiment toujours pas qu'on les prenne pour des idiots.

— Il se peut qu'il ait disparu parce que ça chauffe, au programme de miniaturisation. Cela expliquerait leur besoin désespéré de Morrison.

— Il s'y connaît en miniaturisation ?

— Il dit que c'est impossible.

— Ça a l'air dingue, non ?

— C'est pour cela que nous les avons laissés l'enlever. Sa présence peut tout bouleverser et faire office de catalyseur.

Winthrop jeta un coup d'œil à sa montre.



— Il devrait être arrivé maintenant. Malenkigrad. Quel drôle de nom ! On n'a pas signalé d'accident d'avion, aussi je suppose qu'il est là-bas.

— Oui... ce n'est pas le genre de type que j'aurais envoyé, mais c'est lui que voulaient les Soviétiques.

— Pourquoi ? Il n'est pas solide, idéologiquement ?

— Je doute même qu'il ait une idéologie. C'est un zéro. Toute la nuit je n'ai cessé de me dire que nous commettions une erreur. Il manque de cran et n'est pas très brillant, sauf sur le plan universitaire. Je ne le crois pas capable de réfléchir avant de parler. Il n'est pas assez malin pour découvrir quelque chose. Je suppose qu'il va paniquer du début à la fin, et depuis des heures je me dis que nous ne le reverrons jamais. Ils vont l'emprisonner – ou le tuer – et c'est moi qui l'ai envoyé là-bas.

— Tu déprimes parce que tu as mal dormi. Même s'il est nul, il pourra toujours nous décrire une expérience de miniaturisation, par exemple, ou ce qu'ils lui ont fait faire. Pas besoin d'être un observateur génial. Il suffira qu'il nous dise ce qui s'est passé et c'est *nous* qui réfléchirons.

— Mais, Jon, nous ne le reverrons peut-être jamais !

Winthrop posa la main sur l'épaule de Rodano.

— Ne commence pas à imaginer le pire. Je vais prévenir Ashby. Si on peut l'aider en quoi que ce soit, notre agent le fera. Je suis sûr que les Rus... les Soviétiques retrouveront la raison et le laisseront repartir si nous faisons calmement pression sur eux, le moment venu. Ne te rends pas malade pour ça. C'est une manœuvre dans un jeu complexe, et si elle échoue, tant pis. Il y en a un millier d'autres qu'on peut placer sur l'échiquier...

## 12

Morrison se sentait abattu. Il avait dormi presque toute la journée, espérant effacer ainsi l'effet du décalage horaire. Il avait mangé avec gratitude la nourriture apportée dans sa chambre en fin d'après-midi, après avoir pris une douche. On lui avait donné des vêtements propres qui ne lui allaient pas très bien, mais qu'est-ce que cela faisait ! Et la nuit suivante, il l'avait passée à dormir et à lire alternativement.

Et à broyer du noir.

Plus il y pensait, plus il était convaincu que Natalia Boranova ne s'était pas trompée en disant qu'il était ici parce que les États-Unis le souhaitent. Rodano l'avait poussé à partir, l'avait menacé d'ennuis professionnels encore plus graves (comment cela aurait-il été possible ?) s'il ne partait pas. Alors, pourquoi protesteraient-ils contre son enlèvement ? Ils pouvaient le désapprouver par principe, ou parce que cela créerait un précédent regrettable, mais leur propre désir de le voir partir l'emporterait.

Alors, à quoi bon exiger d'être conduit au consulat américain le plus proche ou les menacer de représailles ?

Puisque c'était arrivé avec la complicité des Américains, il serait impossible aux États-Unis d'intervenir en sa faveur ou même d'exprimer une quelconque indignation. Inévitablement, on se

demanderait comment les Soviétiques avaient fait pour l'enlever, et les seules réponses seraient : parce que les Américains étaient des imbéciles, ou bien parce que les Américains étaient d'accord.

Bien entendu, il comprenait les raisons données par Rodano. Le gouvernement américain voulait des informations et lui, Morrison, était dans une situation idéale pour en recueillir.

Idéale ? En quoi ? Les Soviétiques ne seraient pas assez stupides pour lui laisser apprendre les choses qu'ils voulaient garder secrètes. Et même s'il y arrivait, ils ne le laisseraient pas repartir avec.

Plus il y pensait, plus il se disait qu'il ne reverrait jamais son pays et que les services secrets hausseraient les épaules et en feraient leur deuil ; gain nul mais perte minime.

Morrison s'évalua lui-même...

Albert Jonas Morrison, docteur ès sciences, maître-assistant en neurophysique, auteur d'une théorie de la pensée jugée inadmissible et pratiquement ignorée ; avait échoué en tant qu'époux, en tant que père, en tant que savant, et maintenant en tant que pion. Ce n'était pas une grosse perte.

Au cœur de la nuit, dans la chambre d'hôtel d'une ville dont il ne connaissait même pas l'emplacement, dans un pays qui durant plus d'un siècle avait été l'ennemi naturel du sien – bien qu'une coopération méfiante et dépourvue d'enthousiasme se soit établie entre eux depuis quelques dizaines d'années –, Morrison se retrouva en train de pleurer sur son sort, avec un sentiment d'impuissance infantile, à l'idée terriblement humiliante que personne ne se donnerait la peine de lutter pour lui, ou même de le regretter.

Pourtant – une petite étincelle de fierté réussit à émerger – les Soviétiques avaient besoin de lui. Ils s'étaient donné beaucoup de mal pour l'avoir. Quand la persuasion avait échoué, ils n'avaient pas hésité à utiliser la force. Il n'était pas absolument certain que les États-Unis détourneraient les yeux. Ses ravisseurs n'avaient pas risqué un incident international, même peu probable, pour rien.

Et ils se donnaient beaucoup de mal pour le garder en lieu sûr. Il avait remarqué les barreaux aux fenêtres. La porte n'était pas fermée à clef, mais lorsqu'il l'avait ouverte, deux hommes en uniforme et armés, nonchalamment appuyés contre le mur, avaient levé les yeux et lui avaient demandé s'il désirait quelque chose. Cela ne lui plaisait pas d'être emprisonné, mais c'était une preuve qu'on lui accordait de la valeur – du moins pour le moment.

Combien de temps cela durerait-il ? Même s'ils pensaient que sa théorie était valable, Morrison était obligé de reconnaître que les preuves qu'il avait rassemblées étaient terriblement minces et que personne n'avait pu confirmer ses conclusions les plus applicables. Qu'arriverait-il si les Soviétiques découvraient qu'eux non plus ne pouvaient pas les confirmer, que tout cela était trop vague, trop évanescent pour qu'on s'y intéresse.

Boranova avait dit que Chapiro attachait beaucoup de prix à ses travaux, mais tout le monde savait que ce savant soviétique était un esprit extravagant qui changeait d'opinion d'un jour à l'autre.

Si Chapiro haussait les épaules et se détournait de lui, que feraient les Soviétiques ? Renverraient-ils avec dédain leur trophée américain devenu inutile (une humiliation de plus) ou dissimuleraient-ils leur propre stupidité en l'emprisonnant indéfiniment... ou pire ?

C'était sans doute un fonctionnaire qui avait décidé de l'enlever en prenant des risques. Si les choses tournaient mal, comment agirait-il pour sauver sa peau ? Sans doute aux dépens de Morrison.

Mardi, à l'aube, après toute une journée passée en Union soviétique, il avait conclu que chaque hypothèse, chaque dénouement possible, mènerait au désastre. Il vit le jour se lever, mais son esprit resta plongé dans les ténèbres.

À huit heures du matin, on frappa brutalement à sa porte. Il l'entrouvrit. Le soldat tira à lui le battant, comme pour bien montrer qui maîtrisait la situation, et dit, plus fort qu'il n'était nécessaire :

— Mme Boranova sera ici dans une demi-heure pour vous emmener déjeuner. Tenez-vous prêt.

Morrison se hâta de s'habiller et se servit d'un rasoir électrique d'un modèle plutôt antique pour un Américain, tout en se demandant pourquoi diable il s'était étonné d'entendre le soldat appeler le Dr Boranova « madame ». L'expression archaïque « camarade » ne s'employait plus depuis longtemps.

Il se sentait stupide car pourquoi s'attacher à des détails aussi minimes alors qu'il était plongé dans d'énormes problèmes ? Parce que c'était ce qu'on faisait en pareil cas.

Boranova arriva dix minutes plus tard. Elle frappa plus doucement que le soldat et dit en entrant :

— Comment vous sentez-vous, docteur Morrison ?

— Comme quelqu'un qui a été enlevé, répondit-il sèchement.

— À part ça, avez-vous pu dormir ?

— Je n'en sais rien. Franchement, madame, je n'ai pas le cœur à parler de cela. Que voulez-vous de moi ?

— Rien pour le moment, sauf vous emmener déjeuner. Et croyez bien que je suis ici sans l'avoir choisi, comme vous. Je vous assure que j'aimerais mieux être avec mon petit Alexandre. Je l'ai beaucoup négligé ces derniers temps, et Nicolai n'est pas content que je sois absente. Mais quand il m'a épousée, il savait quel métier j'exerçais, comme je ne cesse de le lui répéter.

— Pour ma part, vous êtes libre de me renvoyer dans mon pays et de passer tout votre temps avec Alexandre et Nicolai.

— Ah, si seulement c'était possible ! Hélas, non.

Aussi, allons déjeuner. Nous pourrions manger ici, mais vous auriez l'impression d'être en prison. Vous vous sentirez mieux dans la salle à manger.

— Vous croyez ? Les deux soldats qui sont dans le couloir vont nous suivre, n'est-ce pas ?

— C'est le règlement. Ici, nous sommes soumis à une surveillance constante. Les soldats vous garderont jusqu'à ce que les responsables décident qu'on vous laisse libre... et ils seront difficiles à convaincre. C'est leur métier d'être méfiants.

— Je m'en doute bien, dit Morrison en haussant les épaules.

La veste qu'on lui avait donnée le serrait un peu aux entournures.

— Mais ils ne s'immisceront pas dans notre conversation, assura-t-elle.

— Pourtant, si je m'enfuyais ou si je m'engageais simplement dans une direction non autorisée, je suppose qu'ils me descendraient.

— Non, ce serait mauvais pour eux. Vous n'avez de valeur que vivant. Ils se lanceraient à votre poursuite et, pour finir, s'empareraient de vous. Mais j'en suis sûre, vous n'allez pas nous causer inutilement des ennuis.

Morrison se renfrogna encore plus et ne fit aucun effort pour dissimuler sa colère.

— Quand vais-je récupérer mes bagages, mes vêtements ?

— En temps voulu. La première chose à faire, c'est d'aller manger.

Ils prirent un ascenseur et parcoururent, pendant un certain temps, un couloir désert, avant d'entrer dans une salle à manger assez petite. Elle ne contenait qu'une douzaine de tables de six places chacune, dont certaines étaient occupées.

Ils se trouvèrent seuls à une table et personne ne vint se joindre à eux. Les deux soldats s'étaient installés à une autre table, près de la porte. Tout en mangeant voracement, ils ne quittaient pas le savant des yeux.

Sans leur avoir présenté de menu, on leur servit un petit déjeuner abondant, qui comprenait des œufs durs, des pommes de terre en robe des champs, de la soupe au chou, du caviar et de fines tranches de pain complet. Il n'y avait pas de portion individuelle, chacun se servait dans les plats déposés au centre de la table.

« Peut-être ces plats sont-ils destinés à nourrir six personnes, se dit Morrison, et comme nous ne sommes que deux, nous ne devrions en consommer que le tiers. » Une fois l'estomac plein, il se sentit un peu apaisé.

— Madame Boranova...

— Pourquoi ne pas m'appeler Natalia ? Ici, nous ne faisons pas de manières, et nous allons travailler ensemble peut-être longtemps. Si vous m'appelez sans cesse madame, cela va me donner mal à la tête. Mes amis m'appellent Natacha. Vous pouvez faire pareil, si vous voulez.

Elle sourit, mais Morrison n'était pas du tout disposé à se montrer aimable.

— Madame, quand on me traite amicalement, j'agis de même. Mais je suis victime d'un enlèvement et, n'ayant pas choisi d'être ici, je préfère garder mes distances.

Boranova soupira. Elle mordit un gros morceau de pain et le mâcha d'un air morose. Puis, l'ayant avalé, elle dit :

— Comme vous voudrez, mais je vous en prie, pas de madame. Appelez-moi par mon titre professionnel – pas l'universitaire, beaucoup trop long. Mais je vous ai interrompu...

— Docteur Boranova, dit Morrison encore plus froidement, vous ne m'avez pas dit ce que vous voulez de moi. Vous avez fait allusion à la miniaturisation, mais vous savez comme moi que c'est impossible. Je pense que vous avez parlé de cela uniquement pour nous induire en erreur, moi et toute personne pouvant vous entendre. Alors, *oublions cela*. Ici, plus besoin de simulacres. Dites-moi pourquoi je suis ici. Il le faut bien puisque, paraît-il, vous espérez m'intégrer à votre équipe. Ce qui sera impossible tant que je continuerai à ignorer ce que vous attendez de moi.

Boranova secoua la tête.

— Vous êtes vraiment difficile à convaincre, docteur Morrison. J'ai toujours été franche avec vous. Il s'agit bien du programme de miniaturisation.

— C'est impossible à croire.

— Alors, pourquoi êtes-vous à Malenkigrad ?

— Petite Ville ? Littletown ? Tinyburg ? reprit Morrison. Peut-être parce que c'est une petite ville ?

— Comme je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, vous n'êtes pas sérieux. Pourtant vous cesserez bientôt de douter. Vous allez rencontrer plusieurs personnes. L'une d'elles devrait déjà être ici. (Elle regarda autour d'elle les sourcils froncés.) Où est-il ?

— J'ai remarqué que personne ne s'approchait de nous. De temps à autre, quelqu'un me regarde

puis détourne les yeux.

— On les a avertis, répondit distraitement Boranova. Ne perdons pas notre temps à parler de choses qui ne nous concernent pas. Mais où est-il ?

Elle se leva.

— Excusez-moi, docteur Morrison. Il faut que je le trouve. Je ne serai pas longue.

— Vous n'avez pas peur de me laisser seul ? lança Morrison d'un ton sarcastique.

— Il y a les soldats. Je vous en prie, ne leur donnez pas l'occasion d'agir. L'intelligence n'est pas leur fort et ils sont entraînés à suivre les ordres sans réfléchir, ils pourraient vous brutaliser.

— Ne vous inquiétez pas, je ferai attention.

Elle se hâta de sortir après avoir échangé en passant quelques mots avec les soldats.

Morrison la suivit du regard puis examina la salle à manger d'un air maussade. N'ayant rien vu d'intéressant, il fixa des yeux ses mains croisées sur la table et la nourriture restée devant lui.

— Vous avez terminé, camarade ?

Morrison leva les yeux. Il avait décidé que « camarade » était un archaïsme, non ?

Une femme grassouillette, vêtue d'un uniforme blanc un peu taché, se tenait devant lui, le poing sur la hanche, l'air désinvolte. Ses cheveux étaient brun-roux ainsi que ses sourcils, dédaigneusement haussés.

— Qui êtes-vous ? demanda Morrison, l'air renfrogné.

— Mon nom ? Valerie Paleron. Mes fonctions ? Femme de service, mais citoyenne soviétique et membre du parti. Je vous ai servi tout à l'heure. Vous ne m'avez pas vue ? Je suis sans doute indigne de votre attention.

Morrison s'éclaircit la gorge.

— Je suis désolé, mademoiselle. J'étais absorbé dans mes pensées. Mais il vaut mieux que vous ne desserviez pas. Quelqu'un va venir, je crois.

— Ah ? Et la tsarine ? Elle va revenir aussi, je suppose.

— La tsarine ?

— Vous croyez qu'il n'y a plus de tsarine, en Union soviétique ? Vous vous trompez, camarade. Cette Boranova, petite-fille d'agriculteurs, descendante d'une longue lignée de paysans, se prend pour une dame, j'en suis sûre.

Elle émit un *tss, tss, tss* prolongé, parfumé de mépris et d'une pointe de hareng.

Morrison haussa les épaules.

— Je ne la connais pas très bien.

— Vous êtes américain ?

— Pourquoi dites-vous cela ? répliqua sèchement Morrison.

— À cause de la manière dont vous parlez. Avec cet accent-là, qui pourriez-vous être ? Le fils du tyran Nicolas I<sup>er</sup> ?

— Qu'est-ce qui ne va pas dans ma manière de parler russe ?

— On entend bien que vous l'avez appris à l'école.

On reconnaît un Américain à un kilomètre dès qu'il dit : « Un verre de vodka, je vous prie. » Un Anglais, c'est pire. On le reconnaît à deux kilomètres.

— Bon, d'accord, je suis américain.

— Et vous allez retourner chez vous, un jour ?

— Je l'espère bien.

La femme de service hocha la tête et se mit à essuyer pensivement la table avec un torchon.

— J'aimerais bien visiter les États-Unis.

— Pourquoi pas.

— Il me faudrait un passeport.

— Bien entendu.

— Et comment voulez-vous qu'une simple et loyale femme de service en obtienne un ?

— Je suppose qu'il faut que vous en fassiez la demande.

— Si je vais trouver un fonctionnaire pour lui dire : « Moi, Valerie Paleron, j'ai envie d'aller aux États-Unis », il répondra : « Pourquoi ? »

— Et pourquoi voulez-vous y aller ?

— Pour voir le pays. Les gens. La richesse. Pour savoir comment on y vit... Ce n'est pas une raison suffisante.

— Inventez quelque chose. Que vous voulez écrire un livre sur les États-Unis, pour les jeunes Soviétiques.

— Vous savez combien de livres...

Elle se raidit et recommença à essuyer la table, soudain très absorbée par son travail.

Morrison leva les yeux. Boranova était là, les yeux durs et pleins de colère. Elle lança un mot d'une syllabe qu'il ne comprit pas, mais il aurait juré qu'il s'agissait d'une épithète, et pas très polie.

La femme de service devint toute rouge. Boranova la congédia d'un geste de la main.

Morrison remarqua alors l'homme qui se trouvait derrière Boranova. Petit, un cou de taureau, les yeux comme deux fentes, de grandes oreilles, un corps musclé et large d'épaules. Ses cheveux noirs, plus longs que les Russes ne les portaient habituellement, étaient tout dépeignés comme s'il les empoignait souvent.

Boranova ne fit pas mine de le présenter.

— Cette femme vous parlait ?

— Oui.

— Elle s'est aperçue que vous êtes américain ?

— Elle affirme qu'avec mon accent c'est évident.

— Elle disait qu'elle voulait aller aux États-Unis ?

— Oui.

— Que lui avez-vous répondu ? Avez-vous offert de l'aider ?

— Je lui ai conseillé de demander un passeport.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Ne faites pas attention à elle, docteur Morrison. C'est une femme ignorante, dépourvue de culture. Permettez-moi de vous présenter un ami, Arkady Vissarionovitch Dejhnev. Voici le Dr Albert Jonas Morrison.

Dejhnev salua d'un air gauche.

— J'ai entendu parler de vous. Souvent. Par l'académicien Chapiro.

— C'est flatteur, répondit froidement Morrison. Mais dites-moi, docteur Boranova, si cette femme de service vous ennuie, ce serait facile pour vous de la faire remplacer ou transférer.

Dejhnev rit méchamment et dit :

— Sûrement pas, camarade américain... c'est ainsi qu'elle a dû vous appeler, je pense.

— Pas vraiment.

— Elle l'aurait fait tôt ou tard, si nous ne vous avions pas interrompus. Cette femme peut être un agent des services secrets, l'un de ceux qui nous surveillent.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, dans un programme comme celui-ci, expliqua Dejhnev, on ne peut faire confiance à personne. Quand vous, en Amérique, vous effectuez des recherches scientifiques capitales, on ne vous tient pas sous surveillance constante ?

— Je ne sais pas, répliqua sèchement Morrison. Le gouvernement ne s'est jamais intéressé à mes travaux. Mais pourquoi cette femme agirait-elle ainsi si elle faisait partie des services secrets ?

— C'est un agent provocateur.

— Alors, c'est vous que cela concerne.

— Exactement.

Il se tourna vers Boranova.

— Natalia, vous le lui avez dit ?

— Arkady, je vous en prie.

— Allons, Natacha. Comme disait mon père : « Si tu dois arracher une dent, ce n'est pas de la bonté que de le faire lentement. » Il faut le lui dire.

— Je lui ai dit que nous travaillions sur la miniaturisation.

— C'est tout ?

Il s'assit, tira sa chaise près de celle de Morrison et se pencha vers lui. Ce dernier, son espace intime étant envahi, recula machinalement. Dejhnev se rapprocha encore.

— Camarade américain, mon amie Natacha est sentimentale et croit que vous allez nous aider par amour pour la science. Elle est convaincue que nous pouvons vous persuader de faire de bon cœur ce qui doit être fait. Elle se trompe. On ne vous persuadera pas plus de ça qu'on ne vous a persuadé de venir ici volontairement.

— Arkady, vous vous comportez comme un rustre ! s'écria-t-elle.

— Non, Natacha, je suis franc. Ce qui revient parfois au même. Docteur Morrison – ou Albert pour éviter les cérémonies que je déteste. (Il frémit d'un air théâtral.) Puisqu'on ne peut pas vous convaincre et que le temps nous manque, nous vous forcerons à faire ce que nous voulons, comme nous l'avons fait pour vous amener ici.

— Arkady, vous m'aviez promis de ne pas...

— Ça m'est égal. J'ai réfléchi, depuis, et j'ai décidé que l'Américain devait savoir ce qui l'attendait. Ce sera plus facile pour nous, et pour lui aussi.

Morrison les regarda, l'un après l'autre, et sa gorge se serra. Quoi qu'ils aient prévu de lui faire faire, il comprit qu'il n'aurait pas le choix.

Morrison demeura silencieux tandis que Dejhnev, imperturbable, prenait son petit déjeuner avec plaisir.

La salle à manger s'était plus ou moins vidée et la femme de service, Valerie Paleron, emportait les restes et essuyait les chaises et les tables.

Dejhnev croisa son regard et lui fit signe de desservir.

— Alors, je n'ai pas le choix, dit Morrison. Le choix de quoi, d'ailleurs ?

— Ah, ah ! Natacha ne vous a même pas dit ça ?

— Plusieurs fois, elle m'a parlé de miniaturisation. Mais je sais, comme vous, que la miniaturisation n'existe pas et que, sauf si vous voulez réaliser l'impossible, je ne pourrai certainement pas vous aider en ce domaine. Ce que je veux savoir, c'est ce que vous avez *réellement* prévu de me faire faire.

Cela parut amuser Dejhnev.

— Pourquoi pensez-vous que la miniaturisation est impossible ?

— Parce qu'elle l'est.

— Et si je vous disais que nous maîtrisons cette technique ?

— Je répondrai : prouvez-le-moi.

Dejhnev se tourna vers Boranova qui poussa un soupir et hocha la tête.

L'homme se leva et dit :

— Venez. Nous allons vous conduire à l'Antre.

Morrison se mordit la lèvre, agacé. Même les petites frustrations le blessaient.

— Je ne connais pas le mot russe que vous venez d'employer.

— C'est un laboratoire souterrain, expliqua Bora-nova. Nous l'appelons l'Antre. C'est un mot poétique que l'on n'utilise pas dans les conversations ordinaires. L'Antre, c'est le site du programme de miniaturisation.

Dehors, un air-jet les attendait. Morrison, ébloui par le soleil, cligna des yeux. Il regarda le véhicule sur coussin d'air avec curiosité. Moins élaboré que les modèles américains, il ressemblait plutôt à un traîneau pourvu de petits sièges et d'un moteur compliqué à l'avant. Il devait être inutilisable par temps de pluie ou de grand froid, et il se demanda si les Soviétiques en possédaient une version carrossée. C'était peut-être seulement un véhicule d'été.

Dejhnev se mit aux commandes. Boranova fit asseoir Morrison derrière lui et s'installa à sa



droite. Elle se tourna vers les gardes et leur lança :

— Retournez nous attendre à l'hôtel. À partir de maintenant, nous prenons la responsabilité.

Elle leur tendit un imprimé sur lequel elle apposa sa signature, la date et, après avoir consulté sa montre, l'heure.

Lorsqu'ils arrivèrent à Malenkigrad, Morrison découvrit que c'était vraiment une petite ville. Il y avait des rangées de maisons d'un étage, toutes identiques. Visiblement, la ville avait été construite pour loger, au moindre coût, le personnel du projet qu'ils s'obstinaient à masquer sous cette invraisemblable histoire de miniaturisation. Chaque maison avait son potager et les rues, bien que pavées, avaient un air inachevé.

Le petit appareil, en se déplaçant sur son coussin d'air, soulevait un nuage de poussière. Morrison remarqua que les piétons s'écartaient lorsqu'ils le voyaient arriver.

Il en comprit mieux la raison lorsqu'un autre air-jet les croisa et les submergea de poussière.

Cela parut amuser Boranova. Elle toussa et dit :

— Ne vous inquiétez pas. Nous allons passer à l'aspirateur.

— À l'aspirateur ? demanda Morrison, toussant aussi.

— Oui. Non pas pour nous, qui pouvons supporter un peu de poussière, mais pour l'Antre, où il doit y en avoir le moins possible.

— Il devrait en être de même pour mes poumons. Pourquoi ne pas carrosser vos véhicules ?

— On nous promet des modèles plus élaborés et peut-être arriveront-ils un jour. En attendant, nous sommes dans une ville nouvelle, au cœur de la steppe dont le climat est aride. Il y a des avantages... et aussi des inconvénients. Les gens font pousser des légumes et élèvent quelques bêtes, mais l'agriculture sur une grande échelle ne sera possible que lorsque la communauté se sera agrandie et disposera d'un équipement d'irrigation. Pour l'instant, on s'en passe. C'est la miniaturisation qui importe.

— Vous en parlez si souvent et avec un air si sérieux que vous pourriez presque me faire croire à son existence.

— Vous en serez convaincu en voyant la démonstration que Dejhnev a organisée pour vous.

— Et j'ai eu du mal, intervint celui-ci. J'ai dû, une fois de plus, m'adresser au Comité central de coordination – puissent-ils perdre ce qui leur reste de cheveux gris. Comme disait mon père : « Les singes ont été inventés parce qu'on avait besoin de politiciens. » Comment peut-on être assis à deux mille kilomètres d'ici et décider de notre ligne de conduite ?

Le véhicule glissait doucement vers l'extrémité de la ville, en direction d'un massif rocheux, large et peu élevé, qui se profilait devant eux.

— L'Antre est en dessous, dit Boranova. Il nous offre tout l'espace voulu, nous libère des caprices du temps et reste impénétrable à toute surveillance aérienne, même celle des satellites espions.

— Les satellites espions, c'est illégal, s'indigna Morrison.

— Ce qui est illégal, c'est de les *appeler* satellites espions, répliqua Dejhnev.

L'air-jet vira pour venir atterrir à l'abri d'une crevasse, au cœur du massif rocheux.

— Tout le monde descend ! dit Dejhnev.

Il s'avança, les deux autres le suivirent, et une porte s'ouvrit au flanc de la montagne. Morrison ne comprit pas comment. Cet orifice ne ressemblait pas du tout à une porte mais paraissait faire partie

de la paroi rocheuse et se comporter comme celle de la caverne des quarante voleurs.

Dejhnev fit un pas de côté et, d'un geste, invita ses compagnons à entrer. Morrison passa de l'éclatant soleil matinal à la faible lumière d'une salle souterraine ; ses yeux mirent trente secondes à s'y adapter. Ce n'était pas la caverne des voleurs mais une structure complexe.

Morrison crut qu'il était passé, d'un seul pas, de la Terre à la Lune. Il n'avait jamais été là-haut, bien entendu, mais connaissait, comme presque tout le monde, l'aspect que présentaient les installations lunaires souterraines. On avait, ici aussi, l'impression d'être sur une autre planète, sauf que la pesanteur était bien celle de la Terre.

# Chapitre IV

## L'Antre

*Être petit, c'est parfois formidable : un aigle peut avoir faim,  
un canari en cage, jamais.*

Dejhnev père

### 16

Dans une grande salle d'eau bien éclairée, Bora-nova et Dejhnev commencèrent à se déshabiller. Morrison, alarmé, hésita.

Natalia sourit.

— Vous pouvez garder vos sous-vêtements, docteur Morrison. Mettez tout le reste, sauf vos souliers, dans ce casier. Je suppose que vous n'avez rien dans vos poches. Déposez vos chaussures à côté. Quand nous repartirons, tout aura été nettoyé.

Morrison fit ce qu'on lui disait en s'efforçant de ne pas remarquer que Boranova avait une silhouette plutôt opulente dont elle semblait se désintéresser totalement. « C'est étonnant, pensa-t-il, ce que les vêtements peuvent dissimuler quand ils ne sont pas faits pour révéler. »

Sans économiser le savon, ils se lavèrent le visage, le cou, et les bras jusqu'aux coudes, puis se brossèrent énergiquement les cheveux. De nouveau Morrison hésita et Boranova, lisant dans son esprit, lui dit :

— Les brosses sont nettoyées après usage. Je ne sais ce qu'on vous a raconté sur nous, mais nous connaissons les règles de l'hygiène.

— Tout cela juste pour pénétrer dans l'Antre ? Vous le faites chaque fois ?

— Oui. C'est pourquoi personne n'y entre pour peu de temps. Et même quand on y séjourne, il faut se soumettre à de fréquentes ablutions. Ce qui va suivre pourra vous paraître déplaisant. Fermez les yeux, prenez une bonne respiration et retenez votre souffle. Cela ne durera qu'une minute environ.

Morrison suivit son conseil et fut soudain souffleté par des tourbillons de vent. Il tituba comme un homme ivre et heurta l'un des casiers. Il tint bon. Puis, aussi brusquement que cela avait commencé, tout cessa.

Il ouvrit les yeux. Les cheveux de ses compagnons étaient dressés sur leur tête comme dans un film d'horreur. Il se tâta la tête et sentit qu'il devait offrir le même spectacle. Il tendit la main vers la brosse.

— Pas la peine, dit Boranova. Nous en subirons d'autres.

— Qu'est-ce que c'était ?

Il dut s'éclaircir deux fois la gorge avant de pouvoir parler.

— Je vous ai parlé d'aspirateur tout à l'heure. Ça, ce n'est que la première étape du processus de nettoyage. Par ici, je vous prie.

Elle lui tint la porte. Morrison émergea dans un couloir étroit mais dont les murs étaient fluorescents. Il leva les sourcils.

— Très joli !

— Cela économise l'énergie, expliqua Dejhnev, ce qui est très important. Mais vous faites peut-être allusion à nos progrès technologiques ? Les Américains qui viennent en Union soviétique s'attendent toujours à voir des lampes à pétrole.

Il gloussa et ajouta :

— Je reconnais que nous ne vous avons pas rattrapés sur tous les plans. Nos bordels sont très primitifs, comparés aux vôtres.

— Vous ripostez avant qu'on vous frappe. C'est le signe d'une mauvaise conscience. Si vous étiez désireux de montrer vos progrès technologiques, je vous signale qu'il serait très simple de paver l'avenue qui va de Malenkigrad à l'Antre et d'utiliser des air-jets carrossés. Vous auriez besoin de moins d'ablutions !

Le visage de Dejhnev s'assombrit, mais Boranova s'empressa d'intervenir :

— Le docteur Morrison a raison, Arkady. Vous croyez que, pour être franc, il faut aller jusqu'à la grossièreté. Si vous ne pouvez pas être à la fois franc et poli, taisez-vous.

Dejhnev sourit, l'air gêné.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? Bien sûr, l'Américain a raison. Mais que pouvons-nous faire quand les décisions sont prises à Moscou par des idiots qui font des économies de bouts de chandelle sans tenir compte des conséquences ? Comme disait mon vieux père : « L'ennui, quand on économise, c'est que ça peut coûter très cher. »

— C'est vrai, reprit Boranova. Nous pourrions économiser beaucoup d'argent en faisant les frais d'une bonne route et en carrossant nos air-jets, mais ce n'est pas facile de convaincre ceux qui tiennent les cordons de la bourse. C'est sûrement pareil aux États-Unis.

Elle marchait tout en parlant, et Morrison la suivit dans une petite pièce. Lorsque la porte se referma derrière eux, Dejhnev lui tendit un bracelet.

— Attachez cela à votre poignet droit. Lorsque nous lèverons les bras, faites de même.

Morrison se sentit soudain tout léger tandis que le plancher s'enfonçait sous lui.

— Un ascenseur, dit-il.

— Intelligente déduction, observa Dejhnev.

Puis il se colla la main sur la bouche et dit d'une voix étouffée :

— Il ne faut pas que je sois grossier...

L'ascenseur s'arrêta en douceur et la porte s'ouvrit.

— Identification ! dit une voix péremptoire.

Dejhnev et Boranova levèrent les bras et Morrison fit de même. Sous la lumière pourpre qui émana soudain de l'ascenseur, les trois bracelets scintillèrent. Leurs motifs n'étaient pas exactement semblables, nota Morrison.

Ils parcoururent un autre couloir et entrèrent dans une pièce chaude et humide.

— Ce sera notre dernier nettoyage à fond, dit Boranova. Nous en avons l'habitude, et se déshabiller est devenu pour nous une routine. Cela gagne du temps de le faire en groupe.

— Si vous êtes capables de le supporter, moi aussi, répliqua Morrison d'un air maussade.

— C'est sans importance, fit remarquer Dejhnev. Ce spectacle n'a rien de neuf pour aucun de nous.

Celui-ci se dévêtit rapidement, s'approcha d'une partie du mur où brillait un petit bouton rouge et plaça son pouce juste au-dessus. Un étroit panneau coulissa, révélant des vêtements blancs qui pendaient, tout flasques. Il rangea ses sous-vêtements au fond.

Il ne semblait pas du tout gêné d'être nu. Sa poitrine et ses épaules étaient couvertes de poils noirs et il avait une ancienne cicatrice sur la fesse droite. Morrison se demanda distraitemment comment il avait été blessé.

Boranova se dévêtit à son tour et expliqua :

— Choisissez une lumière allumée. L'empreinte de votre pouce déclenchera l'ouverture. Si vous la touchez de nouveau, elle se fermera. Ensuite, le placard ne s'ouvrira que pour vous, aussi n'oubliez pas son numéro sinon vous serez obligé de les essayer tous avant de retrouver le vôtre.

Puis elle ajouta :

— Si vous avez besoin d'aller aux toilettes, profitez-en.

— Non, merci, dit Morrison.

La pièce fut soudain envahie par un nuage de gouttelettes d'eau.

— Fermez les yeux, cria Boranova, mais une légère sensation de brûlure l'avait déjà obligé à le faire.

Il y avait, dans cette eau, du savon ou autre chose qui piquait les yeux, mettait un goût amer dans la bouche et irritait le nez.

— Levez les bras, lui conseilla Dejhnev. Vous n'avez pas besoin de tourner sur vous-même. Cela vient de partout.

Morrison leva les bras. Le nuage sortait aussi du plancher car il éprouva une sensation désagréable au niveau du scrotum.

— Combien de temps ça va durer ? demanda-t-il en suffoquant.

— Trop longtemps, mais c'est nécessaire.

Morrison compta mentalement. À cinquante-huit, il crut sentir l'amertume diminuer sur ses lèvres. Il entrouvrit les yeux. Oui, les deux autres étaient toujours là. Il continua à compter et à cent vingt-six, l'eau fit place à de l'air sec et chaud.

Il haletait lorsque cela s'arrêta et s'aperçut qu'il avait retenu sa respiration.

— Et tout ça dans quel but ? s'indigna-t-il en détournant les yeux des seins gros mais fermes de Boranova.

Il trouva peu de réconfort à rontempler le torse poilu de Dejhnev.

— Nous sommes secs, habillons-nous, dit Boranova.

Morrison, qui avait hâte de s'habiller, fut très déçu par le pantalon et la blouse de coton blanc suspendus dans le placard. Le pantalon s'attachait avec un cordon. Il y avait aussi une petite casquette et des sandales. Bien que le tissu fût opaque, il eut l'impression que rien, ou bien peu de chose, de son anatomie n'était laissé à l'imagination.

— C'est tout ce que nous mettons ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Boranova. Nous travaillons dans un environnement propre et calme, dont la température est constante. Et on ne peut pas s'attendre à ce que des vêtements jetables soient de

bonne qualité ou à la mode. En fait, sans une certaine répugnance compréhensible de notre part, nous pourrions aisément travailler nus. Bon, venez.

Et Morrison pénétra enfin dans le corps principal de l'Antre, qui s'étendait devant lui, entre des piliers ouvragés, sur une distance qu'il ne put estimer.

Il ne reconnut aucun des appareils. Comment l'aurait-il pu ? Il était un théoricien et, quand il expérimentait, il se servait d'un équipement géré par ordinateur qu'il avait lui-même conçu et modifié. Une nostalgie s'empara de lui en pensant à son laboratoire, à ses livres, à l'odeur des cages des animaux, et même à l'entêtement stupide de ses collègues.

Il y avait des gens partout. On aurait dit une fourmilière géante grouillant de machines et d'êtres humains voués à un même objectif.

Personne ne prêta attention aux nouveaux venus. Tous continuèrent leur travail en silence ; même leurs pas étaient étouffés par les sandales de coton.

De nouveau, Boranova parut lire dans l'esprit de Morrison et elle chuchota :

— Ici, personne n'en sait plus qu'il n'est nécessaire. Il ne doit pas y avoir de fuites.

— Mais ils sont bien obligés de communiquer.

— Quand il le faut, et au minimum. C'est au détriment de la camaraderie, mais c'est inévitable.

— Ce genre de compartimentage fait obstacle au progrès.

— C'est le prix à payer pour assurer la sécurité. Si personne ne vous parle, ce n'est pas pour des raisons personnelles. C'est qu'ils n'ont aucune raison de vous adresser la parole.

— Un étranger, cela excite la curiosité.

— On leur a dit que vous étiez un expert venu de l'extérieur. Ils n'ont pas besoin d'en savoir plus.

— Ils ne s'étonneront pas de voir que l'expert venu de l'extérieur est un Américain ?

— Ils ne savent pas que vous êtes américain.

— Mon accent le leur apprendra tout de suite, comme l'a dit la femme de service.

— Mais vous ne parlerez à personne, sauf à ceux auxquels je vous présenterai.

— Comme vous voulez, dit Morrison avec indifférence.

Il ne cessait de regarder autour de lui. Puisqu'il était là, autant en apprendre le plus possible. Quand il... s'il retournait jamais aux États-Unis, on lui demanderait de raconter tout ce qu'il avait vu et il valait mieux avoir quelque chose à leur dire.

Il chuchota à l'oreille de Boranova :

— Cela a dû coûter cher. Quelle partie du budget national cela représente-t-il ?

— Oui, cela coûte cher, mais le gouvernement fait tout pour limiter les dépenses, se contenta-t-elle de répondre.

— J'ai passé une heure ce matin à les convaincre de m'accorder une petite expérience supplémentaire, en votre faveur, fit remarquer Dejhnev d'un ton amer. Puisse le Comité attraper le choléra !

— Le choléra n'existe plus, même aux Indes, dit Morrison.

— Puisse-t-il reparaître rien que pour le Comité !

— Arkady, si ces expressions prétendument humoristiques arrivaient aux oreilles du Comité, ce serait mauvais pour vous, fit remarquer Boranova.

— Je n'ai pas peur de ces cochons-là, Natacha.

— Moi si. Qu'arrivera-t-il au budget de l'année prochaine si vous les exaspérez ?

Morrison protesta impatiemment mais toujours en chuchotant :

— Le Comité et le budget ne m'intéressent pas. Je veux savoir ce que je fais ici !

— Vous allez assister à une expérience de miniaturisation, répondit Dejhnev, et apprendre pourquoi nous avons besoin de votre aide. Est-ce que cela répond à votre question, camarade am... camarade expert venu de l'extérieur ?

## 17

Morrison suivit ses compagnons jusqu'à un véhicule qui ressemblait à un petit train à l'ancienne mode, sur des rails étroits.

Boranova posa son pouce sur une plaque lisse et la porte s'ouvrit sans bruit.

— Entrez, docteur Morrison.

Il recula.

— Où allons-nous ?

— À la salle de miniaturisation.

— En chemin de fer ? Quelle est donc la taille de ce lieu ?

— Il est vaste, mais pas trop. C'est une question de sécurité. Seuls certains individus peuvent se servir de cet équipement, et seulement pour pénétrer au cœur de l'Antre.

— Vos propres gens sont-ils si peu dignes de confiance ?

— Nous vivons dans un monde complexe, docteur Morrison. Nos gens sont dignes de confiance, mais nous ne voulons pas les soumettre à des tentations inutiles. Et si quelqu'un persuadait l'un de nous de partir... ailleurs, comme nous l'avons fait avec vous, il vaudrait mieux que ses connaissances soient limitées, vous comprenez. Je vous en prie, montez.

Morrison pénétra dans le wagon avec difficulté. Dejhnev le suivit avec autant de mal en bougonnant :

— Voilà un autre exemple d'économie de bouts de chandelle absurde. Pourquoi l'avoir fait si petit ? Parce que les bureaucrates dépensent des millions de roubles sur un projet et se sentent vertueux s'ils en économisent quelques centaines, même si cela doit brimer les travailleurs...

Boranova s'installa sur le siège avant, Morrison ne put voir comment elle manipulait les commandes, ni même s'il y avait des commandes à manipuler. Le véhicule était probablement contrôlé par un ordinateur. Le wagon se mit brusquement en marche avec une secousse qui plaqua Morrison contre son dossier.

Il y avait une petite fenêtre de chaque côté, mais la vitre n'était pas transparente. Elle offrait à Morrison une vision trouble, zébrée et ondulée, d'une petite partie de la caverne. Apparemment, les fenêtres n'étaient pas conçues pour cela, mais seulement pour rendre l'exiguïté moins insupportable à ceux qui pourraient souffrir de claustrophobie.

Les individus que Morrison réussit à distinguer semblaient ne prêter aucune attention au passage

du wagon. « Tout le monde ici est bien dressé », pensa-t-il. Montrer de l'intérêt pour toute procédure ne vous concernant pas directement devait être un signe d'impolitesse – ou pire.

Ils arrivaient maintenant au fond de la caverne et, avec une autre petite secousse, le véhicule ralentit. Une partie de la paroi coulisssa dans la roche ; le wagon reprit de la vitesse et franchit l'ouverture.

Ils se retrouvèrent dans l'obscurité. La petite lumière de l'habacle ne fit que changer la nuit en crépuscule.

Ils étaient dans un tunnel étroit que le wagon remplissait presque, sauf à gauche où Morrison crut apercevoir une autre paire de rails. Il y avait donc au moins deux véhicules, qui pouvaient se croiser dans ce tunnel.

Celui-ci était mal éclairé et plein de virages. Soit il avait été creusé en suivant les lignes de moindre résistance afin d'économiser de l'argent, soit on l'avait conçu ainsi délibérément, croyant, de manière obscure, par atavisme, que le fait de compliquer les choses assurerait la sécurité du projet. L'obscurité, à l'intérieur et à l'extérieur du véhicule, concourait peut-être au même but.

Morrison s'inquiéta :

— Combien de temps cela va-t-il encore durer... euh...

Dejhnev lui jeta dans la pénombre un regard indéchiffrable.

— Vous ne savez pas comment vous adresser à moi ? je n'ai pas de titre universitaire, alors pourquoi pas Arkady ? C'est comme ça qu'on m'appelle ici. Mon père disait toujours : « Ce qui compte c'est la personne, pas le nom. »

— D'accord. Arkady, combien de temps va durer ce trajet ?

— Pas très longtemps, Albert, répondit-il joyeusement et Morrison, s'étant laissé persuader, par ruse, de passer à la familiarité du prénom, ne put élever d'objection.

Il découvrit qu'il n'avait même pas envie de le faire. Avec tous les aphorismes de son père, Dejhnev n'était pas un être compliqué, et Morrison accueillait avec soulagement cette chance d'esquiver la tension permanente à laquelle Boranova semblait le soumettre.

Le wagon ne se déplaçait pas plus vite qu'un piéton en promenade, mais il vacillait sur ses rails chaque fois qu'il négociait un tournant. Apparemment, les garde-fous entraient dans la catégorie des petites économies.

Soudain, sans le moindre avertissement, le véhicule fut inondé de lumière et s'arrêta avec un grincement.

Morrison descendit en clignant des yeux. La salle où ils se trouvaient n'était pas aussi grande que celle qu'ils avaient quittée et elle était pratiquement vide, à part les rails qui dessinaient un grand arc de cercle et retournaient vers le mur dont ils avaient émergé. Il vit un autre petit wagon disparaître dans l'ouverture qui se referma derrière lui. Celui dans lequel ils étaient arrivés parcourut lentement la boucle et vint s'arrêter près du mur.

Morrison regarda autour de lui. Il y avait de nombreuses portes et le plafond était relativement bas. Il eut l'impression d'être dans une sorte d'échiquier à trois dimensions, comportant de nombreuses petites salles sur plusieurs niveaux.

Boranova l'attendait, observant ses regards curieux d'un air un peu désapprobateur.

— Vous êtes prêt, docteur Morrison ?

— Non, docteur Boranova. Puisque je ne sais ni où je vais, ni ce que je fais, je ne suis pas prêt.



Cependant, si vous me montrez le chemin, je vous suivrai.

— Cela me suffit. Par ici, alors. Il faut que vous fassiez connaissance avec quelqu'un d'autre.

Ils franchirent l'une des portes et entrèrent dans une autre petite pièce. Celle-là était bien éclairée et des câbles épais s'alignaient sur ses murs.

Une jeune femme leva les yeux lorsqu'ils entrèrent et repoussa sur le côté quelque chose qui devait être un rapport technique. Elle était très jolie, dans le genre pâle et vulnérable. Ses cheveux blond cendré étaient coupés court, mais assez ondulés pour que cette coiffure ne soit pas trop sévère. L'uniforme de coton réduit à sa plus simple expression, qui, Morrison le savait maintenant, était la norme dans l'Antre, révélait qu'elle était mince et bien faite. Son visage était gâté, ou peut-être mis en valeur (suivant les goûts), par un minuscule grain de beauté, juste sous le coin gauche de la bouche. Ses pommettes étaient hautes, ses mains fines et gracieuses. Elle n'avait pas l'air très souriante.

Morrison sourit cependant. Pour la première fois depuis son enlèvement, il se dit que la situation lugubre dans laquelle il était plongé pouvait avoir de bons côtés.

— Bonjour. Heureux de faire votre connaissance, dit-il en essayant de se débarrasser de cet accent américain que la femme de service avait si facilement détecté.

La jeune femme ne lui répondit pas mais, se tournant vers Boranova, elle demanda d'une voix légèrement voilée :

— C'est l'Américain ?

— Oui. Je vous présente le Dr Albert Jonas Morrison, professeur de neurophysique.

— Maître-assistant, rectifia modestement Morrison.

Boranova fit mine de ne pas avoir entendu.

— Et voici le Dr Sophia Kalinine, qui est notre expert en électromagnétisme.

— Elle a l'air bien trop jeune pour cela, émit galamment Morrison.

Cela n'eut pas l'heur d'amuser la jeune femme.

— J'ai peut-être l'air plus jeune que je ne suis. J'ai trente et un ans.

Morrison parut décontenancé et Boranova intervint :

— Allons, nous sommes prêts à commencer. S'il vous plaît, vérifiez les circuits et mettez les choses en route. Rapidement.

Kalinine sortit en hâte.

Dejhnev la suivit des yeux avec un grand sourire.

— Je suis content de voir qu'elle n'aime pas les Américains. Cela élimine au moins cent millions de rivaux éventuels. Et si, en plus, elle n'aimait pas les Russes et daignait s'apercevoir que je suis carélo-finnois, comme elle.

— Vous, carélo-finnois ? s'exclama Boranova, obligée de sourire. Qui pourrait le croire, espèce de fou ?

— *Elle...* si elle voulait y mettre du sien.

— C'est chose impossible.

Boranova se tourna vers Morrison.

— Je vous en prie, docteur Morrison, ne vous croyez pas personnellement visé par l'attitude de Sophia. Beaucoup de nos concitoyens passent par une phase ultrapatriotique et trouvent que cela fait

très soviétique de détester les Américains. Une fois que nous commencerons à travailler ensemble, je suis sûre que ces barrières tomberont.

— Je comprends tout à fait. C'est pareil chez moi. En ce moment, je n'aime pas beaucoup les Soviétiques – à juste titre je pense. Mais (il sourit) je pourrais très facilement faire une exception pour le Dr Kalinine.

— Les Américains comme vous, ou les Russes comme Arkady, ont une manière de penser spécifiquement masculine qui transcende les frontières nationales et les différences culturelles...

— Cela ne veut pas dire que je vais travailler avec elle ou n'importe qui d'autre. Je suis las de vous répéter que je ne crois pas à la possibilité de la miniaturisation et que je ne peux, ni ne veux, vous aider en quoi que ce soit.

— Albert pourrait presque nous convaincre ! dit Dejhnev en riant. Il parle si sérieusement.

— Regardez, docteur Morrison. Voici Katinka.

Boranova tapota une cage que Morrison, très surpris, remarqua pour la première fois. Le Dr Kalinine avait retenu son attention et, même après son départ, il avait continué à regarder la porte qu'elle avait franchie, s'attendant à la voir reparaître.

Il se concentra sur cette cage en treillis métallique. Katinka était un lapin blanc de taille moyenne, l'air placide, qui mâchait de la verdure avec la profonde concentration propre à son espèce.

Morrison s'aperçut du bruit qu'il faisait et de son odeur, qu'il avait dû percevoir inconsciemment et dont il n'avait pas tenu compte.

— Oui. Je vois. C'est un lapin.

— Pas n'importe quel lapin. C'est un animal exceptionnel. Il va influencer le cours de l'Histoire bien plus que le catalogue de guerres et de calamités que l'on range habituellement sous ce nom. Si nous ne tenons pas compte des créatures accidentellement impliquées, tels les vers, les puces et les parasites microscopiques, Katinka est le premier être vivant que nous ayons miniaturisé. Trois fois. Et il l'aurait été des douzaines de fois si nous avions pu nous le permettre. Il a énormément contribué à nos connaissances sur la miniaturisation des êtres vivants et, comme vous le constatez, ces expériences ne l'ont pas affecté.

— Je ne veux pas être insultant, mais le fait que vous affirmiez que ce lapin a été miniaturisé trois fois ne m'apporte pas la preuve que c'est arrivé. Je n'ai pas l'intention de jeter le discrédit sur votre honnêteté, mais, dans un cas comme celui-là, vous comprendrez qu'il faudrait que je sois témoin du fait pour y croire.

— Certainement. C'est pour cette raison que, malgré le coût prohibitif de l'opération, Katinka va être maintenant miniaturisé pour la quatrième fois.

## 18

Sophia Kalinine revint en coup de vent et lui demanda, d'un ton cassant :

— Avez-vous une montre, ou quelque chose de métallique sur vous ?

— Je n'ai rien sur moi, docteur Kalinine. Rien sauf les vêtements que je porte et dont l'unique poche est vide. Même ce bracelet d'identification qu'on m'a donné semble en plastique.

— C'est simplement qu'il y a un fort champ électromagnétique et que le métal pourrait interférer.

— Provoquer des effets physiologiques ?

— Aucun. Du moins, aucun que nous ayons détecté jusqu'à maintenant.

Morrison, attendant qu'ils cessent de jouer cette comédie et se demandant combien de temps ils allaient continuer (il les en blâmait de plus en plus), dit avec un peu de malice :

— Une surexposition pourrait-elle provoquer des imperfections de naissance si vous étiez enceinte, docteur Kalinine ?

— J'ai un bébé, répondit-elle en rougissant. Elle est parfaitement normale.

— Avez-vous été exposée pendant que vous étiez enceinte ?

— Une fois.

— L'interrogatoire est-il terminé, docteur Morrison ? demanda Boranova. Pouvons-nous commencer ?

— Vous prétendez toujours que vous allez miniaturiser ce lapin ?

— Bien entendu.

— Alors, allons-y. Je suis tout yeux.

« C'est insensé, pensa-t-il, sarcastique. Ils vont dire que quelque chose ne marche pas, mais à quoi tout cela rime-t-il ? »

— Pour commencer, docteur Morrison, voulez-vous soulever la cage ? proposa Boranova.

Morrison ne bougea pas. Plein de soupçon et d'incertitude, il regarda les trois Soviétiques l'un après l'autre.

— Allez-y ! intervint Dejhnev. Ne craignez rien. Cela ne va même pas vous salir les mains, et pourtant, les mains sont faites pour se salir au travail...

Morrison mit les poignées de chaque côté de la cage et la souleva. Elle pesait environ dix kilos, estima-t-il. Il grogna.

— Je peux la reposer, maintenant ?

— Bien sûr, répondit Boranova.

— Doucement, pour ne pas effrayer Katinka, lui intima Kalinine.

Morrison reposa la cage avec précaution. Le lapin, qui s'était arrêté de manger, renifla l'air et reprit, non sans hésitation, sa lente mastication.

Boranova hocha la tête et Sophia se dirigea vers l'endroit où un clavier de commande était pratiquement caché sous les câbles. Elle regarda la cage par-dessus son épaule comme pour évaluer sa position, puis revint la déplacer un peu. Elle retourna au clavier et, enfin, appuya sur un bouton.

Un bruit plaintif s'éleva. La cage commença à briller et à miroiter comme si quelque chose, pourtant invisible, s'interposait entre elle et eux. Le scintillement s'étendit sous la cage, la séparant de la table sur laquelle elle reposait.

— La cage est maintenant enfermée dans le champ de miniaturisation. Seuls les objets qui sont dans ce champ seront miniaturisés.

Un petit doute commença à s'emparer de Morrison. Allaient-ils tenter un tour de prestidigitation et lui faire croire qu'il était témoin d'une miniaturisation ?

— Et comment produisez-vous ce prétendu champ de miniaturisation ? demanda-t-il.

— Cela, nous n'avons pas l'intention de vous le dire, répondit Boranova. Il s'agit d'une information classée secrète. Continuez, Sophia.

La plainte devint stridente et s'intensifia. Morrison trouvait ce bruit désagréable, mais les autres l'enduraient sans broncher. Pour les regarder, il avait quitté la cage des yeux. Lorsqu'il y revint, elle semblait avoir rapetissé.

Il fronça les sourcils et pencha la tête pour aligner le bord de la cage et un câble vertical, sur le mur opposé. Il tint la tête immobile, mais le bord de la cage s'éloigna de la ligne de référence. Pas de doute, la cage devenait plus petite. Il cligna des yeux, profondément troublé.

Boranova eut un mince sourire.

— Elle est vraiment en train de rapetisser. Vos yeux doivent vous le dire.

Le gémissement continua... ainsi que le processus de réduction. La cage avait à peu près diminué de moitié.

Morrison objecta, avec un manque évident de conviction :

— Les illusions d'optique, ça existe.

— Sophia, cria Boranova, arrêtez un moment !

Le bruit s'éteignit lentement, le scintillement du champ de miniaturisation s'affaiblit et mourut. La cage reposait toujours sur la table, version considérablement réduite de ce qu'elle avait été. À l'intérieur, il y avait un lapin – un très petit lapin, aussi bien proportionné que l'original, en train de mâcher des feuilles très petites, entouré de très petits morceaux de carotte dispersés sur le plancher de la cage.

— Vous pensez vraiment que c'est une illusion d'optique ? lui lança Boranova.

Morrison resta silencieux et Dejhnev lança :

— Allons, Albert, acceptez l'évidence. Cette expérience a consommé une énorme quantité d'énergie et, si vous restez sceptique, nos intelligents administrateurs nous en voudront d'avoir gaspillé de l'argent. Alors, qu'en dites-vous ?

Morrison, piteux et déconcerté, répliqua :

— Je ne sais pas quoi dire.

— Voudriez-vous soulever la cage de nouveau, docteur Morrison ? demanda Boranova.

Comme il hésitait, elle précisa :

— Le champ de miniaturisation ne cause aucune radioactivité. Votre main non miniaturisée ne l'affectera en rien, et l'état de miniaturisation ne vous affectera pas non plus. Vous voyez ?

Elle posa doucement la main à plat, au sommet de la cage.

L'hésitation de Morrison ne résista pas à ce geste. Avec précaution, il mit les mains de chaque côté de la cage et la souleva. Il poussa un cri de stupeur car elle ne pesait pas plus d'un kilo. La cage trembla dans ses mains et le lapin miniaturisé, affolé, sauta dans un coin et s'y blottit, tout tremblant.

Morrison avait cru reposer la cage à sa place initiale, mais Kalinine s'avança et la déplaça légèrement.

— Qu'en pensez-vous, docteur Morrison ? interrogea Boranova.

— Elle pèse considérablement moins. Avez-vous pu, d'une manière ou d'une autre, me jouer un tour ?

— Vous jouer un tour ? Vous voulez dire remplacer l'objet plus grand par un plus petit pendant

que vous regardiez ? Et que le plus petit soit exactement semblable en tout au plus grand ? Docteur Morrison, je vous en prie !

Il n'insista pas. Même lui ne pouvait y croire. Elle reprit :

— Remarquez que non seulement la taille a diminué, mais aussi la masse, et proportionnellement. La taille et la masse des atomes et des molécules dont sont composés la cage et son contenu ont été réduites. La constante de Planck a diminué, aussi, rien à l'intérieur n'a changé relativement à ses propres parties. Pour le lapin lui-même, sa nourriture et tout ce qui est dans sa cage semblent parfaitement normaux. Le monde extérieur s'est agrandi par rapport à lui, mais, bien sûr, il n'en a pas conscience.

— Le champ de miniaturisation a disparu, dit Morrison. Pourquoi est-ce que la cage et son contenu ne retrouvent pas leurs dimensions normales ?

— Pour deux raisons. Tout d'abord, l'état miniaturisé est métastable. C'est l'une des découvertes fondamentales qui rendent la miniaturisation possible. Quel que soit le point où nous arrêtons le processus, il faut très peu d'énergie pour le maintenir dans cet état. Deuxièmement, le champ de miniaturisation n'a pas totalement disparu. Il est simplement réduit au minimum et retenu à l'intérieur, si bien qu'il empêche toujours l'air de la cage de se répandre à l'extérieur et les molécules extérieures de s'y introduire. Ce qui permet à des mains non miniaturisées de toucher les parois de la cage. Mais nous n'avons pas fini, docteur Morrison. Pouvons-nous poursuivre ?

Morrison, troublé et incapable de nier le témoignage de ses sens, se demanda si on ne l'avait pas drogué pour le rendre influençable. Au point de lui faire croire qu'il voyait ce qu'on lui disait de voir. D'une voix étranglée, il avoua :

— Vous me révélez beaucoup de choses.

— Oui, mais superficiellement. Si vous racontez cela en Amérique, personne ne vous croira et rien de ce que vous direz ne fournira le moindre indice sur la technique de la miniaturisation.

Boranova leva la main et Kalinine appuya de nouveau sur le bouton.

Le gémissement reprit et la cage recommença à diminuer. La miniaturisation parut s'accélérer et Boranova dit :

— Plus elle diminue, moins il y a de masse à enlever et plus le processus s'accélère.

Morrison, presque en état de choc, regarda la cage qui ne mesurait plus qu'un centimètre et continuait à rapetisser.

Mais Boranova leva de nouveau la main et le gémissement se tut.

— Faites attention, docteur Morrison. Elle ne pèse plus qu'une centaine de milligrammes, c'est un objet fragile par rapport à nous. Tenez. Servez-vous de cela.

Elle lui tendit une loupe. Morrison, sans dire un mot, la prit et la tint au-dessus de la minuscule cage. Il n'aurait pu distinguer ce qui bougeait à l'intérieur s'il ne l'avait pas vu auparavant ; son esprit n'aurait pas accepté l'idée d'un lapin aussi petit.

Mais il l'avait vu rapetisser et il le regardait maintenant avec un mélange de désarroi et de fascination.

Il leva les yeux sur Boranova.

— Est-ce vraiment arrivé ?

— Vous pensez encore à une illusion d'optique, ou à de l'hypnotisme, ou à quoi d'autre ?

— Une drogue ?

— Si c'était l'effet d'une drogue, celle-ci serait une découverte encore plus spectaculaire que la miniaturisation. Regardez autour de vous. Est-ce que tout ne vous paraît pas normal ? Ce serait une drogue vraiment extraordinaire, qui altérerait votre perception d'un unique objet en laissant tout le reste de la pièce inchangé. Allons, ce que vous avez vu est bien réel.

— Agrandissez-la, dit-il haletant.

Dejhnev se mit à rire puis se contint aussitôt.

— Si je ris, mon souffle pourrait faire s'envoler Katinka, et alors Natacha et Sophia me tomberaient dessus à bras raccourcis. Si vous voulez qu'on agrandisse la cage, il vous faudra attendre.

— Dejhnev a raison, dit Boranova. Docteur Morrison, vous avez été témoin d'une expérience scientifique et non d'un tour de magie. Si c'était de la magie, je claquerais des doigts et le lapin retrouverait sa taille normale dans une cage normale... et vous sauriez que vous avez été victime d'une illusion d'optique. Il faut une énorme quantité d'énergie pour réduire la constante de Planck à une fraction aussi minuscule de sa valeur normale, même dans une partie relativement petite de l'Univers ; c'est pourquoi la miniaturisation est une technique très coûteuse. Redonner à la constante de Planck sa valeur normale produit une énergie égale à celle qui a été consommée au départ, car la loi de conservation de l'énergie persiste au cours du processus de miniaturisation. Il faut nous défaire de la chaleur résultant de la déminiaturisation, cela prend beaucoup de temps... bien plus que pour miniaturiser.

Morrison demeura silencieux un moment. Il trouvait l'explication sur la conservation de l'énergie plus convaincante que la démonstration elle-même. Des charlatans ne se seraient pas montrés aussi scrupuleusement soumis aux contraintes de la physique.

— Alors, il me semble que votre processus de miniaturisation n'est pas un système très pratique ! Au mieux, il pourrait peut-être servir à développer la théorie des quanta...

— Ce qui suffirait déjà à le justifier, mais ne jugez pas une technique sur sa phase initiale. Nous apprendrons sans doute à résoudre ce problème de conversion de l'énergie ; nous trouverons des méthodes de miniaturisation et de déminiaturisation plus efficaces. L'énergie du champ électromagnétique consommée par la miniaturisation doit-elle forcément resurgir sous forme de chaleur lors de la déminiaturisation ? Ne pourrait-on la reconvertir en un nouveau champ électromagnétique, plus facile à manipuler ?

— Avez-vous annulé la seconde loi de la thermodynamique ? demanda Morrison d'un ton trop poli.

— Pas du tout. Nous savons qu'une conversion à cent pour cent est impossible. Si nous pouvions convertir soixante-quinze pour cent de l'énergie de la déminiaturisation en un champ électromagnétique – ou même seulement vingt-cinq pour cent –, ce serait une grande amélioration. Cependant, il est question d'une technique encore plus subtile et bien plus efficace, et c'est là que *vous* entrez en jeu.

Les yeux de Morrison s'agrandirent.

— Moi ? Je n'ai rien à faire là-dedans ! Pourquoi m'avoir choisi ? Vous auriez autant de chances avec un enfant de la maternelle.

— Non. Nous savons ce que nous faisons. Venez, docteur Morrison. Pendant que Sophia et Dejhnev vont redonner à Katinka sa taille normale, nous allons discuter dans mon bureau. Je vais vous prouver que vous en savez assez pour nous aider à rendre la miniaturisation plus efficace et en

faire une entreprise commercialement rentable. Vous verrez que vous êtes *le seul* à pouvoir nous aider à réaliser cela.

# Chapitre V

## Le coma

*La vie est agréable. La mort est paisible.  
C'est la transition qui est pénible.*

Dejhnev père

## 19

— Voici *mon* Antre, dit Boranova.

Elle s'assit dans un fauteuil un peu délabré qu'elle devait trouver confortable, se dit Morrison, parce que au cours des années elle l'avait façonné à son corps.

Il s'assit dans un autre, plus petit et plus austère, au siège recouvert de satin, et qui était moins confortable qu'il n'en avait l'air. Il regarda autour de lui et ressentit fortement le mal du pays. Par certains côtés, ce bureau lui rappelait le sien. Notamment le terminal d'ordinateur et le grand écran. (Celui de Boranova était plus orné que le sien. Le style soviétique avait tendance aux fioritures et Morrison se demanda quelle pouvait en être la raison, avant de rejeter ce problème comme trivial.)

Comme dans son bureau, la pile de listings témoignait d'une propension au désordre ; la même odeur particulière émanait des mêmes livres anciens mêlés aux cassettes vidéo. Morrison essaya de lire le titre de l'un d'eux, mais le livre était trop loin et trop vieux (les livres avaient toujours l'air vieux, même quand ils étaient neufs). Il avait l'impression que c'était un ouvrage en anglais, ce qui ne l'aurait pas étonné. Lui-même avait plusieurs classiques russes dans son laboratoire, pour réviser la langue de temps à autre.

— Nous sommes tranquilles, ici. Personne ne peut nous entendre et nous ne serons pas dérangés. Plus tard nous pourrions nous faire servir à déjeuner ici.

— Vous êtes bien aimable, dit Morrison en essayant de ne pas avoir l'air sarcastique.

Boranova sembla prendre cela pour argent comptant.

— Pas du tout. Je n'ai pu m'empêcher de remarquer qu'Arkady vous appelle par votre prénom. Bien sûr, il manque un peu d'éducation et a tendance à prendre des libertés. Pourtant, je me demande si, malgré les conditions de votre venue ici, nous ne pourrions pas être plus familiers l'un avec l'autre ?

Morrison hésita.

— Bon, appelez-moi Albert, alors. Mais par simple commodité, non en signe d'amitié.

— J'ai essayé de vous persuader de venir volontairement ici. Si la nécessité ne nous y avait pas poussés, nous n'aurions pas été plus loin.

— Si vous êtes gênée par ce que vous avez fait, renvoyez-moi aux États-Unis. Je suis prêt à tout oublier ; et je ne me plaindrai pas à mon gouvernement.

— Vous savez que c'est impossible, objecta Boranova en secouant la tête. Nous avons toujours



besoin de votre aide. Vous comprendrez bientôt pourquoi. Mais en attendant, Albert, parlons. Nous faisons tous deux partie de la grande famille de la science ; elle transcende les nationalités et autres distinctions qui séparent artificiellement les êtres humains. Maintenant, vous admettez que la miniaturisation existe ?

— Oui, j’y suis bien obligé.

Morrison hocha la tête, presque à regret.

— Et vous voyez quel est notre problème ?

— Oui, elle dépense beaucoup trop d’énergie.

— Imaginez, cependant, que nous puissions réduire considérablement ce coût énergétique. Imaginez que l’on puisse effectuer la miniaturisation en branchant un fil électrique dans une prise murale, sans consommer plus qu’un grille-pain.

— Je peux l’imaginer, mais c’est apparemment impossible. Ou, du moins, vous ne pouvez pas le faire. Alors pourquoi maintenir le secret ? Pourquoi ne pas publier votre découverte et accepter les contributions des savants des autres pays ? Le secret semble impliquer que l’Union soviétique compte utiliser la miniaturisation comme une arme assez puissante pour briser l’entente mutuelle qui a permis d’établir, depuis deux générations et dans le monde entier, la paix et la coopération internationales.

— C’est faux. L’Union soviétique n’essaie pas d’établir son hégémonie sur la planète.

— J’espère bien que non. Pourtant, si votre pays garde le secret sur ses recherches, il est normal que les autres membres de l’alliance mondiale se demandent s’il ne vise pas la conquête du globe.

— Les États-Unis aussi ont leurs secrets, non ?

— Je n’en sais rien. Le gouvernement américain ne se confie pas à moi. S’il a des secrets – et je suppose que oui – je le désapprouve aussi. Mais dites-moi pourquoi le secret est nécessaire ? En quoi cela importe-t-il que la miniaturisation soit développée par vous, ou par nous, ou par notre coopération... ou par les Africains ? Les Américains ont inventé l’avion et le téléphone, mais maintenant tout le monde en profite. Nous sommes arrivés les premiers sur la Lune, mais vous partagez nos installations là-bas. D’autre part, vous avez été les premiers à résoudre le problème de la fusion et à édifier une centrale solaire spatiale, or nous participons pleinement à ces deux programmes.

— Tout ce que vous dites est vrai. Néanmoins, depuis plus d’un siècle, le monde considère comme allant de soi que la technologie américaine est supérieure à la nôtre. C’est vexant et, s’il était clairement reconnu que l’Union soviétique a pris la tête dans un projet aussi fondamental et révolutionnaire que la miniaturisation, ce serait merveilleux pour nous.

— Et la famille scientifique universelle à laquelle vous en appelez ? Est-ce que vous en faites vraiment partie ? Ou êtes-vous seulement un savant soviétique ?

— Je considère que je fais partie des deux communautés, répondit Boranova, légèrement en colère. Si les choses dépendaient de moi, peut-être ouvrirais-je les portes de notre centre de recherches au reste du monde. Mais c’est mon gouvernement qui décide et je lui dois obéissance. Et votre pays ne nous permet guère de faire autrement. Vous clamez aux quatre vents que vous êtes les premiers en tout, ce qui nous pousse à adopter une attitude défensive.

— Le fait d’être obligés d’avoir recours à un Américain ne froisse pas votre fierté de Soviétiques ?

— Bien sûr que si, cela gâche, un peu notre enthousiasme. Mais du moins les États-Unis prendront part à notre exploit. En nous aidant, vous ferez acte de patriotisme, ce qui ne pourra qu'améliorer votre réputation.

— Vous cherchez à me corrompre ? répliqua Morrison en souriant avec amertume.

Boranova haussa les épaules.

— Si vous le prenez comme ça, je n'y peux rien. Mais conversons amicalement et voyons ce qui en sortira.

— Dans ce cas, commencez par me fournir un peu plus d'informations. Maintenant que je suis forcé de croire à la miniaturisation, pouvez-vous me dire sur quelles bases scientifiques elle s'appuie ? Je suis curieux de l'apprendre.

— Vous devriez avoir un peu plus de bon sens, Albert. Il serait dangereux pour vous d'en savoir trop. Comment pourrions-nous alors vous laisser repartir pour votre pays ? Et puis, bien que je puisse faire marcher l'appareil de miniaturisation, je n'en connais pas les principes de base. Sinon, notre gouvernement n'aurait pas pris le risque de m'envoyer aux États-Unis.

— Vous voulez dire que nos services secrets auraient pu vous enlever comme vous l'avez fait pour moi. Croyez-vous que les États-Unis pratiquent l'enlèvement ?

— Si la nécessité les y poussait, j'en suis convaincue.

— Mais alors, *qui* connaît les principes de base de la miniaturisation ?

— Cela aussi, il est préférable que vous ne le sachiez pas. Cependant, je peux soulever un coin du rideau : Piotr Chapiro est du nombre.

— Ce dingue de Peter ! s'exclama Morrison en souriant. Cela ne m'étonne pas.

— Je suis sûre que vous plaisantez en le traitant de dingue, mais il est le premier à avoir posé le raisonnement qui est à la base de la miniaturisation. Il se peut, ajouta-t-elle pensivement, que cela exige une certaine dose de folie, ou plutôt une forme particulière de pensée. C'est aussi Chapiro qui, le premier, a proposé une méthode de miniaturisation n'entraînant qu'une dépense minimale d'énergie.

— La conversion de la déminiaturisation en champ électromagnétique ?

Boranova fit une moue de désapprobation.

— Je vous citais simplement un exemple. La méthode de Chapiro est bien plus subtile.

— Pouvez-vous me l'expliquer ?

— *Grosso modo* seulement. Chapiro a fait remarquer que les deux grands aspects de la théorie unifiée de l'Univers – l'aspect quantique et l'aspect relativiste – dépendent chacun d'une constante qui la limite. Dans la théorie des quanta, c'est la constante de Planck, qui est très petite sans être égale à zéro. Dans la relativité, c'est la vitesse de la lumière, qui est très grande sans être infinie. La constante de Planck pose la limite inférieure des transferts d'énergie ; la vitesse de la lumière pose la limite supérieure de la vitesse de transmission de l'information. En outre, Chapiro maintient que ces deux limites sont liées. En d'autres termes, si l'on réduit la constante de Planck, on augmente la vitesse de la lumière. Si l'on réduisait la constante de Planck à zéro, la vitesse de la lumière serait infinie.

— Auquel cas, l'Univers serait newtonien dans ses propriétés, ajouta aussitôt Morrison.

— Oui. Selon Chapiro, si la miniaturisation consomme une telle quantité d'énergie, c'est que les deux limites ne sont pas couplées, que l'on peut réduire la constante de Planck sans augmenter la

vitesse de la lumière. Si les deux étaient couplées lors de la miniaturisation, l'énergie s'écoulerait de la limite de la vitesse de la lumière vers celle de la constante de Planck, et inversement pendant la déminiaturisation ; si bien que la vitesse de la lumière s'élèverait durant la première opération et s'abaisserait durant la seconde. Le rendement atteindrait presque cent pour cent. On aurait besoin de très peu d'énergie pour miniaturiser, et le retour à la normale se produirait très rapidement.

— Est-ce que Chapiro sait comment il faut faire pour réaliser la miniaturisation et la déminiaturisation en couplant les deux limites ?

— Il disait que oui.

— Disait ? Pourquoi parlez-vous au passé ? Est-ce qu'il a changé d'avis ?

— Pas vraiment ?

— Alors quoi ?

Boranova hésita.

— Albert, dit-elle d'un ton presque suppliant, n'allez pas trop vite. Je veux que vous réfléchissiez. Vous savez que la miniaturisation est possible. Vous savez que ce pourrait être une bénédiction pour l'humanité. Rappelez-vous aussi que je vous ai dit que nous n'avions pas l'intention de l'utiliser à des fins militaires. Une fois reconnue notre suprématie technologique, ce que nous désirons pour les raisons psychologiques que je vous ai présentées très franchement, je suis certaine que nous partagerons la miniaturisation avec toutes les nations de la Terre.

— Vraiment, Natalia ? Est-ce que, dans le cas contraire, votre pays et vous-mêmes feriez confiance aux États-Unis ?

— Confiance ? (Boranova poussa un long soupir.) La confiance n'est pas un sentiment naturel. L'une des faiblesses de l'homme, c'est de toujours s'attendre au pire de la part des autres. Mais il faut bien qu'il y en ait un qui commence à faire confiance à l'autre, sinon la fragile coopération que nous pratiquons depuis longtemps cessera et nous reviendrons au XX<sup>e</sup> siècle et à toutes ses horreurs. Puisque les États-Unis sont certains d'être les plus forts et les plus avancés technologiquement, ne devraient-ils pas être les premiers à faire confiance à un autre pays ?

— Je ne peux vous répondre. Je suis un simple citoyen et je ne représente pas mon pays.

— En tant que simple citoyen, vous pourriez nous aider, sachant que vous ne causerez pas de tort à votre pays.

— Ça, je n'en suis pas certain puisque je n'ai que votre parole et que vous ne représentez pas plus votre pays que moi le mien. Mais tout cela est hors du sujet. Même si je le voulais, comment diable pourrais-je vous aider à rendre la miniaturisation plus efficace, alors que je n'y connais rien ?

— Soyez patient. Nous allons déjeuner. Dejhnev et Kalinine auront terminé la déminiaturisation de Katinka et ils nous rejoindront en compagnie de quelqu'un dont il faut que vous fassiez la connaissance. Ensuite, je vous emmènerai voir Chapiro.

— Là, je ne suis pas d'accord, Natalia. Vous venez de me dire que ce serait dangereux pour moi de rencontrer quelqu'un qui connaît à fond la miniaturisation. J'en apprendrais trop long et cela pourrait mettre obstacle à mon retour aux États-Unis. Alors, pourquoi prendrais-je le risque de voir Chapiro ?

— C'est un cas exceptionnel, répondit tristement Boranova. Je vous promets qu'en le voyant vous comprendrez pourquoi, et aussi pour quelle raison nous avons besoin de vous.

— Ça, je ne le comprendrai jamais ! dit Morrison avec autant de conviction qu'il proclamait

## 20

Ils déjeunèrent dans une pièce bien éclairée car les rampes des murs et le plafond tout entier étaient électroluminescents. Boranova le lui fit remarquer avec fierté et Morrison se retint de faire une comparaison blessante avec les États-Unis où l'électroluminescence était largement répandue.

Il ne montra pas non plus son amusement en voyant au centre du plafond un petit lustre très orné. Ses ampoules ne contribuaient en rien à éclairer la pièce mais la rendaient indubitablement moins aseptisée.

Comme Boranova l'avait prédit, une cinquième personne se joignit à eux, qu'elle lui présenta comme Iouri Konev.

— Un neurophysicien comme vous, Albert.

Konev était un homme d'environ trente-cinq ans, à la beauté sombre, et à l'air de jeunesse un peu gauche. Il serra la main de Morrison avec une curiosité pleine de circonspection.

— Je suis très heureux de faire votre connaissance, dit-il dans un anglais honorable, avec l'accent américain.

— Vous avez résidé aux États-Unis, je pense ? répondit Morrison en anglais.

— J'ai passé deux ans à Harvard. C'était une excellente occasion d'améliorer mon anglais.

— Néanmoins, intervint Boranova, le Dr Albert Morrison parle très bien notre langue, Iouri, et nous ne devons pas gâcher la chance qu'il a de s'exercer.

— Bien entendu, assura Konev en russe.

Morrison avait presque oublié qu'il était sous terre. Il n'y avait pas de fenêtre, mais c'était fréquent dans les immeubles de bureaux.

L'atmosphère n'était pas folichonne. Arkady Dejhnev se concentrait, en silence, sur sa nourriture. Kalinine semblait préoccupée ; elle jetait parfois un coup d'œil vers Morrison et ignorait totalement Konev. Boranova observait tout le monde mais intervenait rarement. Elle laissait avec une satisfaction évidente la parole à Konev.

— Docteur Morrison, dit celui-ci, j'ai suivi vos travaux avec beaucoup d'attention.

Morrison, qui était en train de se régaler d'une épaisse soupe au chou, lui adressa un bref sourire. C'était la première fois depuis qu'il était arrivé en Union soviétique qu'ils parlaient non de leurs travaux mais des siens.

— Merci de vous y intéresser, mais Natalia et Arkady m'appellent Albert. Faisons de même durant le peu de temps qu'il nous reste avant que je retourne dans mon pays.

— Aidez-nous, et vous y retournerez bientôt... lui souffla Boranova.

— Je veux partir, sans conditions, répliqua-t-il également à voix basse.

Konev éleva la voix comme pour ramener la conversation sur le sujet qu'il avait choisi.

— Mais je dois vous avouer, Albert, que je n'ai pas pu reproduire vos expériences.

— Les neurophysiciens américains aussi s'en sont plaints.

— Pourquoi ? L'académicien Chapiro est très intéressé par vos théories et prétend que vous avez probablement raison, du moins en partie.

— Pourtant Chapiro n'est pas neurophysicien, que je sache ?

— Non, mais il a un flair extraordinaire pour déceler les bonnes idées. Je ne l'ai jamais entendu dire « j'ai l'impression que c'est exact », sans que son propos ne s'avère juste, du moins en partie. Il dit que vous étiez probablement sur le point d'établir une intéressante station relais.

— Une station relais ? Que veut-il dire par là ?

— Je l'ai entendu dire cela une fois où il pensait tout haut.

Konev jeta un regard pénétrant sur Morrison, comme s'il attendait un commentaire.

Morrison se contenta de hausser les épaules.

— J'ai simplement mis au point un nouveau type d'analyse des ondes cérébrales émises par le cerveau, et détecté dans celui-ci la présence d'un réseau spécifique de la pensée créatrice.

— Vous êtes peut-être un peu trop optimiste, Albert. Je ne suis pas convaincu de l'existence de ce réseau.

— Mes résultats l'ont très clairement délimité.

— Chez les chiens et les singes. Le reste, c'est de l'extrapolation. Il n'est pas certain que nous puissions étendre cette donnée à la structure beaucoup plus complexe du cerveau humain.

— J'admets que je n'ai pas travaillé anatomiquement sur le cerveau humain, mais j'ai analysé très soigneusement les ondes cérébrales humaines et ces résultats sont compatibles avec mon hypothèse d'une structure créatrice.

— C'est cela que je n'ai pu reproduire, et les chercheurs américains non plus.

De nouveau, Morrison haussa les épaules et dit :

— Une analyse satisfaisante des ondes cérébrales est d'une difficulté monumentale, et personne n'a consacré à ce problème autant d'années que moi.

— ...Ni ne possède l'équipement spécial géré par ordinateur. Vous avez conçu votre propre programme en vue de cette analyse des ondes cérébrales, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous l'avez décrit dans vos publications ?

— Assurément. Si je ne décrivais pas le programme avec lequel j'ai obtenu des résultats, ceux-ci ne vaudraient rien. Qui pourrait confirmer mes résultats sans un programme équivalent ?

— Oui. J'ai entendu dire, à la Conférence internationale de neurophysique de Bruxelles, l'année dernière, que vous ne cessiez de modifier votre programme et que vous imputiez le manque de confirmation de vos résultats à l'utilisation de programmes qui n'étaient pas assez complexes pour amener l'analyse de Fourier à un niveau suffisant de précision.

— Non, Iouri, c'est faux. Entièrement faux. J'ai modifié de temps en temps mon programme, mais j'ai soigneusement décrit chaque amélioration dans *Computer Technology*. Je souhaitais publier ces données dans *The American Journal of Neurophysics*, mais, depuis quelques années, ils ne veulent plus de mes articles. Si les autres chercheurs ne lisent que ce journal, ce n'est pas ma faute.

— Et pourtant... (Konev s'arrêta et fronça les sourcils.) Je ne sais pas si je dois dire ça parce que c'est quelque chose qui va peut-être vous contrarier.

— Allez-y. Depuis quelque temps, j'ai appris à accepter toutes sortes de remarques – hostiles,

sarcastiques et, pire encore, apitoyées. Je me suis endurci... Ces côtelettes Kiev sont délicieuses, soit dit en passant.

— C'est un plat pour invité, fit remarquer Kalinine presque à mi-voix. Beaucoup trop de beurre... mauvais pour la ligne.

— Ah, dit tout fort Dejhnev. Mauvais pour la ligne. C'est une remarque américaine qui ne veut rien dire en russe. Mon père disait toujours : « Mon corps sait de quoi il a besoin. C'est pour cela que certaines choses ont bon goût. »

Kalinine ferma les yeux, l'air écœuré.

— Une recette bonne pour se suicider, dit-elle.

Morrison remarqua que Konev n'avait pas jeté un seul coup d'œil sur la jeune femme durant cette petite comédie.

— Vous disiez, Iouri ? Au sujet de quelque chose qui pourrait me contrarier ?

— Oui. Est-ce vrai ou non, Albert, que vous avez donné votre programme à un collègue et que celui-ci, tout en l'utilisant sur votre ordinateur, n'a pas pu reproduire vos résultats ?

— C'est vrai. Du moins mon collègue, un homme assez compétent, *a dit* qu'il n'avait pas pu le faire.

— Vous le soupçonnez d'avoir menti ?

— Non. Pas vraiment. C'est seulement que ces observations sont tellement subtiles que l'on peut aboutir à un échec lorsqu'on est certain d'échouer, du moins me semble-t-il.

— Ne peut-on inverser ce raisonnement, Albert, et dire qu'être sûr du succès peut amener à se l'imaginer ?

— C'est possible. On me l'a fait remarquer plusieurs fois. Mais je ne crois pas.

— Une autre rumeur. J'hésite à vous en parler, mais c'est important. Est-ce vrai qu'au cours de votre analyse des ondes cérébrales, vous avez parfois capté de vraies pensées ?

Morrison secoua vigoureusement la tête.

— Je n'ai jamais rapporté cela dans mes articles. J'ai dit une ou deux fois à un collègue que, lorsque je me concentrais sur l'analyse des ondes cérébrales, il me semblait parfois que des pensées envahissaient mon esprit. Je ne peux pas dire si ces pensées sont les miennes ou si mes propres ondes cérébrales sont en résonance avec celles du sujet.

— Un tel phénomène de résonance est-il possible ?

— Je suppose que oui. Les ondes cérébrales produisent de minuscules fluctuations du champ électromagnétique.

— Ah ! C'est à cause de cela, je pense, que l'académicien Chapiro a fait cette remarque au sujet d'une station relais. Les ondes cérébrales produisent toujours des fluctuations du champ électromagnétique, avec ou sans analyse. Vous n'entrez pas en résonance – si résonance il y a – avec les pensées de quelqu'un qui est en votre présence, même s'il pense intensément. La résonance n'a lieu que lorsque vous êtes occupé à étudier les ondes cérébrales avec votre programme d'ordinateur. C'est donc lui qui doit agir comme une station relais en amplifiant les ondes cérébrales du sujet et en les projetant dans votre esprit.

— Je n'ai aucune preuve. Ce n'est qu'une impression fugace et peu fréquente. C'est insuffisant.

— En tout cas, c'est possible. Le cerveau humain est de loin le plus complexe que nous

connaissions.

— Et les dauphins ? demanda Dejhnev la bouche pleine.

— Un point de vue démythifié, répondit aussitôt Konev. Ils sont intelligents, mais les menus détails de la nage occupent trop leur cerveau et ne laissent pas de place à une pensée abstraite, à l'échelle humaine.

— Je n'ai jamais étudié les dauphins, dit Morrison avec indifférence.

— Ne vous en occupez pas, répliqua Konev avec une certaine impatience. Concentrez-vous sur le fait que votre ordinateur, programmé correctement, peut agir comme une station relais et transmettre à votre cerveau les pensées du sujet que vous étudiez. S'il en est ainsi, Albert, c'est *vraiment* de vous, et de personne d'autre, que nous avons besoin...

Morrison fronça les sourcils puis repoussa sa chaise loin de la table.

— Même si je peux capter les pensées grâce à mon programme d'ordinateur – ce que je n'ai jamais dit et qu'en fait je nie –, quel est le rapport avec la miniaturisation ?

Boranova se leva et regarda sa montre.

— Il est l'heure. Allons voir Chapirov.

— Ce qu'il va dire ne changera rien, en ce qui me concerne.

— Vous verrez, il ne dira rien. (La voix de Boranova avait la dureté de l'acier.) Mais il vous convaincra tout de même.

## 21

Jusque-là, Morrison avait gardé son calme. Après tout, les Soviétiques le traitaient en invité, et s'il oubliait qu'il avait été amené ici de force, il avait bien peu de motifs de se plaindre.

Mais où voulaient-ils en venir ? Boranova lui avait présenté les autres un par un – Dejhnev d'abord, puis Kalinine, et enfin Konev – pour une raison qu'il n'avait pas comprise. Elle n'avait cessé de faire allusion à son aide, sans jamais dire en quoi elle pouvait consister. Konev venait d'en parler et s'était montré tout aussi réservé.

Et maintenant, ils allaient voir Chapirov. C'était sûrement le point culminant de la visite. Depuis que Boranova avait mentionné son nom, au congrès, deux jours auparavant, Chapirov n'avait cessé de planer au-dessus de lui comme un brouillard qui s'épaississait. C'était lui qui avait inventé la miniaturisation, lui qui avait détecté un lien entre la constante de Planck et la vitesse de la lumière, lui qui semblait accorder de la valeur aux théories neurophysiques de Morrison, et lui enfin qui avait fait cette remarque à propos du programme d'ordinateur comme station relais, remarque qui avait apparemment convaincu Konev que Morrison – et *lui seul* – pouvait les aider.

Il lui faudrait résister, maintenant, aux flatteries et aux arguments de Chapirov. S'il continuait à refuser de les aider, que feraient-ils ? Le menaceraient-ils d'utiliser la force – ou la torture ? Le lavage de cerveau ?

Morrison perdit courage. Il ne fallait pas dire qu'il ne *voulait* pas, mais les persuader qu'il ne *pouvait* pas les aider. Ce serait un point de départ raisonnable. Qu'est-ce que la neurophysique – et une théorie de neurophysique douteuse, que personne ne reconnaissait – avait à voir avec la

miniaturisation ?

Mais alors pourquoi ne s'en rendaient-ils pas compte ? Pourquoi agissaient-ils comme s'il était concevable qu'un homme comme lui, qui n'avait jamais pensé jusqu'ici à la miniaturisation, puisse faire quelque chose pour eux – *eux*, les seuls experts en ce domaine – et mener à bien une opération qu'ils seraient incapables d'effectuer ?

Ils marchèrent longtemps dans les couloirs et, perdu dans ses désagréables pensées, Morrison n'avait pas remarqué qu'il était à présent seul avec Natalia.

Il lui demanda brusquement :

— Où sont les autres ?

— Ils sont retournés travailler. Nous ne disposons pas de l'éternité pour faire tout ce qu'il y a à faire, vous savez !

Morrison secoua la tête. Bavards, ils ne l'étaient pas. Aucun d'eux ne fournissait volontiers de renseignements. Toujours bouche cousue. Une vieille habitude soviétique, peut-être, ou qu'ils avaient acquise pour ce projet secret où même les savants n'osaient s'aventurer hors des limites étroites et bien déterminées de leur tâche.

Cherchaient-ils en lui le savant américain omniscient des romans ? Rien de ce qu'il avait fait n'aurait pu leur donner cette impression. En réalité, il était lui-même un spécialiste borné, ne sachant pratiquement rien en dehors de la neurophysique. C'était d'ailleurs ce dont souffrait de plus en plus la science moderne, pensa-t-il.

Sans qu'il le remarque, ils avaient emprunté un ascenseur et se trouvaient maintenant à un autre niveau. Il regarda autour de lui et reconnut certaines caractéristiques qui semblaient transcender les différences nationales.

— Sommes-nous dans un hôpital ?

— Oui. L'Antre est un complexe scientifique indépendant.

— Pourquoi sommes-nous ici ? Suis-je...

Il se tut soudain. Une horrible pensée lui était venue. Allait-on le droguer ? Ou, par quelque autre moyen médical, le rendre plus docile ?

Boranova, qui avançait toujours, s'arrêta, regarda derrière elle et revint vers lui en lui lançant, d'un ton mordant :

— De quoi avez-vous peur, maintenant ?

Morrison se sentit honteux. L'expression de son visage était-elle si éloquente ?

— De rien du tout, grogna-t-il. Je suis simplement fatigué de marcher sans but.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ? J'ai dit que nous allions voir Piotr Chapiro. Venez, nous n'avons plus que quelques mètres à faire.

Ils tournèrent à l'angle et Boranova lui fit signe de la rejoindre devant une vitre.

Il vit une chambre avec quatre lits dont un seul était occupé et entouré d'appareils qu'il ne reconnut pas. Des tubes et des appareils de verre les reliaient au lit, et Morrison compta dans la pièce une douzaine de personnes qui pouvaient être des médecins, des infirmières ou des techniciens.

— Voici l'académicien Chapiro, annonça Boranova.

— Lequel ? demanda Morrison en les regardant tour à tour et sans en découvrir aucun qui ressemblât au savant.



— Dans le lit.

— Dans le lit ? Il est malade ?

— Pire que malade. Dans le coma. Depuis plus d'un mois, et nous craignons que son état ne soit irréversible.

— Je suis désolé de l'apprendre. Je suppose que c'est pour cette raison que vous parliez de lui au passé.

— Oui. Le Chapirov que nous avons connu appartient au passé, sauf si...

— Sauf s'il guérit ? Mais vous venez de dire que son coma était probablement irréversible.

— C'est exact. Mais il n'est pas en coma dépassé. Le cerveau est certainement lésé, mais il n'est pas sérieusement endommagé et Konev, qui a suivi de près vos travaux, estime que son réseau pensant est intact.

— Ah ! s'exclama Morrison, brusquement illuminé. Je commence à comprendre... Pourquoi ne m'avez-vous pas expliqué cela dès le début ? Si vous m'aviez dit que vous vouliez me consulter sur ce cas, je vous aurais peut-être suivi volontairement. Cependant, même si j'étudiais son fonctionnement cérébral et que je vous dise : « Oui, Iouri Konev a raison », qu'est-ce que cela vous apporterait ?

— Rien du tout. Vous n'avez pas encore compris le problème et je ne peux pas vous expliquer ce que nous voulons de vous tant que vous ne l'aurez pas fait. Savez-vous ce qui est enseveli dans la partie encore vivante du cerveau de Chapirov ?

— Ses pensées, je suppose.

— Oui, surtout celles qui concernent le lien entre la constante de Planck et la vitesse de la lumière. Son idée d'une méthode qui permettrait de rendre la miniaturisation et la déminiaturisation plus rapides, efficaces et peu coûteuses. Avec ces pensées-là, nous pourrions donner à l'humanité une technique qui révolutionnerait la science, la technologie – et la société – plus que toute autre depuis l'invention du transistor. Peut-être depuis l'invention du feu. Qui peut le dire ?

— Vous êtes sûre de ne pas dramatiser un peu ?

— Non, Albert. Avez-vous pensé que si l'on peut associer la miniaturisation à l'accélération de la vitesse de la lumière, on pourrait envoyer un vaisseau spatial, suffisamment miniaturisé, n'importe où dans l'univers, à une vitesse multiple de celle de la lumière ? Nous n'aurions pas besoin d'une propulsion hyperluminique. La lumière voyagerait assez vite pour nous. Nous n'aurions pas besoin de l'antigravité car la masse d'un vaisseau miniaturisé est presque nulle.

— Tout cela me paraît incroyable.

— Vous ne vouliez pas croire à la miniaturisation.

— Je ne dis pas qu'il est impossible de croire aux applications de la miniaturisation. Je veux dire que je n'arrive pas à croire que la solution du problème soit définitivement enfermée dans le cerveau d'un homme. D'autres finiront par y penser. Sinon maintenant, du moins l'année prochaine ou dans dix ans.

— C'est facile d'attendre, Albert, quand on n'est pas concerné. L'ennui, c'est que nous n'avons pas dix ans, ni même un an. Cet Antre que vous voyez là a coûté à l'Union soviétique autant qu'une petite guerre. Chaque fois que nous miniaturisons quelque chose, même Katinka, nous consommons l'énergie dont une ville moyenne a besoin quotidiennement. Déjà nos dirigeants regardent d'un mauvais œil cette dépense, et beaucoup de savants, qui ne comprennent pas l'importance de la

miniaturisation ou qui sont simplement égoïstes, se plaignent que l'Antre est en train de ruiner la science soviétique. Si nous ne trouvons pas rapidement un moyen d'économiser sérieusement l'énergie, ce programme sera supprimé.

— Pourtant, Natalia, si vous publiez ce que vous savez déjà et mettiez vos données à la disposition de l'Association mondiale pour le progrès de la science, d'innombrables savants s'attelleraient au problème et, assez vite, quelqu'un concevrait un moyen de coupler la constante de Planck à la vitesse de la lumière.

— Oui, mais peut-être ce savant serait-il américain ou français, nigérien ou uruguayen. C'est un Soviétique qui a trouvé la clef de la miniaturisation à faible énergie, et nous ne voulons pas en perdre le bénéfice.

— Vous oubliez la confrérie universelle de la science.

— Vous parleriez différemment si un Américain était sur le point d'effectuer une découverte et si l'on vous demandait de faire quelque chose qui pourrait en donner tout le crédit à l'un d'entre nous. Vous vous souvenez de la réaction des Américains lorsque l'Union soviétique a été la première à mettre un satellite en orbite ?

— Nous avons sûrement évolué depuis.

— Oui, un peu, mais pas tant que ça. Le monde ne pense toujours pas en termes d'universalité. L'orgueil national est encore très puissant.

— C'est grand dommage pour le monde. En ce cas, j'ai moi-même mon orgueil national. En tant qu'Américain, pourquoi devrais-je m'émouvoir à l'idée qu'un savant soviétique perdrait le crédit de cette découverte ?

— Je vous demande seulement d'appréhender l'importance que cela a pour *nous*. Je vous demande de vous mettre un moment à notre place et d'essayer de comprendre pourquoi nous ferons tout ce que nous pourrons pour découvrir ce que sait Chapiro.

— D'accord, Natalia. Je comprends. Je n'approuve pas, mais je comprends. Alors, que voulez-vous de moi ?

— Nous voulons que vous nous aidiez à découvrir quelles sont les pensées de Chapiro, celles qui existent encore, qui sont toujours vivantes.

— Quoi ? Il n'y a rien dans ma théorie qui rende cela possible ! Même en admettant que le réseau pensant existe et que l'on puisse analyser dans leurs moindres détails les ondes cérébrales, et en supposant que je puisse parfois capter une image mentale, peut-être imaginaire, peut-être un artefact, il reste que l'on ne peut pas traduire les ondes cérébrales en pensées concrètes.

— Pas même si vous pouviez analyser en détail les ondes cérébrales d'une unique cellule nerveuse qui ferait partie d'un réseau pensant ?

— Je ne peux pas étudier une cellule nerveuse d'une manière suffisamment détaillée.

— Vous oubliez quelque chose. Nous pouvons vous miniaturiser et vous introduire dans la cellule nerveuse en question...

Morrison la regarda fixement, horrifié. Elle avait déjà dit quelque chose de semblable lors de leur premier entretien, et il avait écarté cela comme une absurdité – c'était horrible, mais absurde puisqu'il était alors certain que la miniaturisation était impossible. Or, ce n'était pas impossible, et une terreur sans mélange s'empara de lui.

Morrison ne se souvint jamais clairement, même bien après, de ce qui s'ensuivit. Tout était devenu flou, tout était devenu noir.

Il se retrouva couché sur un divan, dans un petit bureau. Boranova, debout à côté de lui, le regardait et les trois autres, Dejhnev, Kalinine et Konev, se tenaient derrière elle. L'image de ceux-ci ne se précisa que lentement.

Il fit des efforts pour se redresser, mais Konev s'avança et posa la main sur son épaule.

— Je vous en prie, Albert, reposez-vous un moment. Récupérez vos forces.

Morrison les regarda, troublé. Quelque chose l'avait bouleversé, mais il ne se rappelait pas quoi.

— Que s'est-il passé ? Comment... comment suis-je arrivé ici ?

Il regarda de nouveau autour de lui. Non, il n'était jamais venu là. Il avait vu, au travers d'une vitre, un homme couché dans un lit d'hôpital.

— Je me suis évanoui ? demanda-t-il, perplexe.

— Pas vraiment, répondit Boranova, mais vous n'étiez plus vous-même. Vous avez subi un choc.

Maintenant, Morrison se rappelait. De nouveau, il essaya de se redresser, en faisant cette fois plus d'efforts. Il repoussa la main de Konev qui le retenait et se retrouva assis, les mains appuyées sur le divan, de chaque côté de lui.

— Je me souviens. Vous vouliez me miniaturiser. Que m'est-il arrivé quand vous avez dit cela ?

— Vous avez simplement vacillé et... votre visage s'est décomposé. Je vous ai fait allonger sur un brancard et transporter ici. J'ai pensé que vous n'aviez pas besoin de soins, mais simplement d'un peu de repos.

— Pas de médicament ?

Morrison regarda vaguement ses bras comme s'il s'attendait à voir des marques d'aiguilles au travers de la manche de sa blouse en coton.

— Rien, je vous assure.

— Qu'est-ce que j'ai dit avant de m'effondrer ?

— Pas un mot.

— Alors, je vais vous répondre. Vous ne me miniaturiserez pas. Est-ce clair ?

— Ce que vous dites est clair.

Dejhnev s'assit sur le divan à côté de lui. Il tenait une bouteille pleine et un verre vide.

— Cela va vous faire du bien, dit-il en remplissant à moitié le verre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Morrison en levant le bras pour l'écarter.

— De la vodka. Ce n'est pas un médicament.

— Je ne bois jamais.

— Il y a un temps pour tout, mon cher Albert. C'est le moment de se réchauffer avec un peu de vodka, même si l'on n'a pas l'habitude de boire.

— Je ne fais pas cela par principe. C'est simplement que je ne peux pas boire. Je ne tiens pas l'alcool. Si j'avale deux gorgées de cela, je serai ivre dans cinq minutes. Ivre mort.

— Et alors ? (Dejhnev haussa les épaules.) Pour quelle autre raison boirait-on ? Allons, si vous avez la chance d'atteindre votre but en quelques petites gorgées, rendez-en grâce à... qui vous voudrez. Mais un peu de vodka vous réchauffera, stimulera votre circulation périphérique, vous éclaircira la tête, concentrera votre pensée. Cela vous donnera même du courage.

Kalinine chuchota, mais d'une manière audible :

— Il ne faut pas attendre de miracle d'un peu d'alcool !

Morrison tourna brusquement la tête et la regarda. Elle ne lui parut pas aussi jolie qu'à leur première rencontre. Elle avait l'air dure et implacable.

— Je n'ai jamais prétendu que j'étais courageux, protesta-t-il. Je n'ai jamais prétendu que je vous aiderais. Dès le début j'ai soutenu que je ne pouvais rien pour vous. Si je suis ici, c'est sous la contrainte, vous le savez bien. Je ne vous dois rien. À aucun d'entre vous.

— Albert, vous frissonnez, dit Boranova. Buvez une gorgée de vodka. Vous ne serez pas ivre avec une gorgée et nous n'allons rien vous imposer de plus.

Presque par bravade Morrison, après un moment d'hésitation, prit le verre de la main de Dejhnev et avala une gorgée. L'alcool lui brûla la gorge. Le goût était plus douceâtre que fort. Il but une autre gorgée et rendit le verre. Dejhnev le prit et le remplaça, ainsi que la bouteille, sur une petite table près du divan.

Morrison essaya de parler, mais toussa. Il attendit, s'éclaircit la voix et dit, presque aphone :

— Ce n'est pas si mauvais que ça. Si cela ne vous fait rien, Arkady...

Dejhnev tendit la main vers le verre, mais Boranova s'y opposa.

— Non. Ça suffit, Albert. (Son geste impérieux arrêta Dejhnev.) Nous n'avons pas envie que *vous* soyez ivre. Juste un peu amical. Suffisamment pour nous écouter.

Morrison sentit la chaleur l'envahir, comme lors des rares occasions sociales où il avait bu du xérès et l'unique fois où il avait pris un Martini. Il se dit qu'il pouvait maintenant répondre à tous les arguments qu'elle lui présenterait.

— Bon, parlez, dit-il en prenant une expression ferme et assurée.

— Je n'ai pas dit que vous nous *deviez* quelque chose, Albert, et je suis désolée de vous avoir bouleversé ainsi. Nous savons que vous n'êtes pas un téméraire. Nous avons essayé de vous apprendre la chose le plus doucement possible. J'espérais que vous verriez tout seul combien c'est capital, sans qu'il soit nécessaire de vous l'expliquer.

— Vous aviez tort. À aucun moment une chose aussi folle ne m'est venue à l'esprit.

— Vous comprenez que c'est important ?

— Je vois que ça l'est pour *vous*, pas pour *moi*.

— Vous auriez pu penser que vous vous deviez à la science.

— La science est une abstraction que j'admire, mais je n'ai pas envie de sacrifier mon corps très concret à une abstraction qui n'a même pas l'air d'exister. Pour vous, c'est la science soviétique qui est en cause, pas la science tout court.

— Alors pensez à la science américaine, dit Bora-nova. Si vous nous aidez, elle participera à la réussite. La miniaturisation sera une victoire soviético-américaine.

— Rendez-vous publique ma participation ? Ou la chose sera-t-elle annoncée comme purement soviétique ?

— Vous avez ma parole, assura Boranova.

— Vous ne pouvez pas vous engager pour le gouvernement soviétique.

— C'est horrible, dit Kalinine. Il juge notre gouvernement d'après le sien.

— Attends, Natalia, intervint Konev. Laisse-moi parler à notre ami américain, d'homme à homme.

(Il s'assit près de Morrison et reprit :) Albert, je fais appel à l'intérêt que vous portez à vos travaux. Jusqu'à maintenant, vous avez obtenu peu de succès. Vous n'avez convaincu personne dans votre pays et n'avez aucune chance de le faire aussi longtemps que vous ne disposerez pas de nouveaux moyens. Nous vous offrons un outil meilleur, dont vous n'auriez même pas rêvé il y a trois jours, un outil que vous ne retrouverez jamais si vous le refusez maintenant. Albert, vous avez la chance de pouvoir passer des spéculations romanesques aux preuves irréfutables. Faites cela pour nous et vous deviendrez, d'un coup, le plus célèbre neurophysicien du monde.

— Vous me demandez de risquer ma vie sur une technique que personne n'a jamais expérimentée.

— Il y a des précédents. À travers toute l'histoire, des savants ont risqué leur vie afin de poursuivre leurs recherches. Ils sont montés en ballon, ont plongé dans l'océan à bord de sphères blindées rudimentaires, afin de prendre des mesures et effectuer des observations. Des chimistes ont manipulé des poisons et des explosifs, des biologistes ont fait de même avec des microbes pathogènes de toutes sortes. Des médecins se sont injecté des vaccins au stade expérimental, et des physiciens cherchant à établir une réaction nucléaire en chaîne savaient que l'explosion qui pouvait en résulter les détruirait, eux et peut-être toute la planète.

— Vous me racontez des histoires. Jamais vous n'avouerez qu'un Américain vous a aidés. Pas après avoir confessé votre désespoir à l'idée que la science soviétique pourrait perdre le crédit de cette invention.

— Soyons honnêtes les uns avec les autres, dit Konev. Il nous serait impossible de taire votre participation, Albert, même si nous le voulions. Le gouvernement n'ignore pas que vous êtes ici. Si l'on n'a rien fait pour nous arrêter, c'est qu'on savait que nous allions vous amener à Malenkigrad. Une fois que nous aurons annoncé notre succès, les services secrets américains comprendront pourquoi nous avons besoin de vous, et quel rôle vous avez joué. Ils feront tout pour que la science américaine, en votre personne, partage avec nous la faveur de cette découverte.

Morrison resta assis en silence, la tête penchée. Sur chacune de ses joues il y avait une tache rouge, à cause de la vodka qu'il avait bue. Sans lever les yeux, il savait que quatre regards restaient fixés sur lui, et il supposait que les Soviétiques retenaient leur souffle.

Il se redressa et dit :

— J'ai encore une question à vous poser. Pourquoi Chapiro est-il tombé dans le coma ?

Il y eut de nouveau un silence et trois regards se reportèrent alors sur Natalia Boranova.

Voyant cela, Morrison se tourna aussi vers elle.

— Alors ? questionna-t-il.

— Albert, je vais vous dire la vérité, même si cela va à l'encontre de notre intérêt. Si je vous mentais, vous auriez le droit de ne plus croire un mot de ce que nous disons. Si vous réalisez que nous sommes sincères, alors vous nous croirez, à l'avenir. L'académicien Chapiro est dans le coma parce qu'il a été miniaturisé. Un incident s'est produit pendant l'expérience, détruisant une partie de son cerveau, apparemment de façon irréversible. Vous le voyez, c'est quelque chose qui peut se produire, et nous ne vous le cachons pas. Reconnaissez que nous sommes totalement francs avec vous et dites que vous allez nous aider.



# Chapitre VI

## La décision

*On est toujours sûr que la décision qu'on vient de prendre est mauvaise.*

Dejhnev père

### 23

Pour finir Morrison se leva. Il se sentait un peu branlant sur ses jambes, mais que cela provînt de la vodka, de la tension à laquelle il avait été soumis aujourd'hui ou de cette dernière révélation, peu lui importait. Il sautilla d'un pied sur l'autre, puis marcha jusqu'au bout de la pièce et revint sur ses pas.

Il se tourna vers Boranova et dit, d'une voix rauque :

— Vous pouvez miniaturiser un lapin et il aura l'air indemne. Mais vous n'avez pas pensé que le cerveau humain est l'organe le plus complexe que l'on connaisse ? Et que, même si n'importe quoi aurait pu survivre, lui pouvait en mourir ?

— Bien sûr que si, répondit Boranova, imperturbable, mais toutes nos recherches ont montré que la miniaturisation n'affecte en rien les corrélations internes de l'objet miniaturisé. En théorie, même le cerveau humain n'est pas affecté par la miniaturisation.

— En théorie ! répéta Morrison d'un ton méprisant. Comment avez-vous pu expérimenter sur Chapiro, dont le cerveau a une telle valeur pour vous, en vous basant uniquement sur la théorie ? Et comment, ayant échoué à votre grand dam, pouvez-vous être assez fous pour vouloir retrouver ce que vous avez perdu en renouvelant l'expérience sur moi ? Vous allez tout simplement échouer aussi avec moi, et c'est inacceptable.

— Ne dites pas de bêtises, intervint Dejhnev. Nous ne sommes pas si stupides. Nous n'avons rien entrepris à la légère. C'est la faute de Chapiro.

— C'est vrai, en partie, confirma Boranova. Chapiro avait un comportement excentrique. Ce « dingue de Peter », je crois que vous l'avez appelé comme ça en anglais, et ce n'est pas complètement faux. Il voulait expérimenter lui-même la miniaturisation. Il devenait vieux, disait-il, et ne voulait pas, comme Moïse, atteindre la Terre promise sans pouvoir y entrer.

— On aurait dû le lui interdire.

— Qui, moi ? J'aurais interdit quelque chose à Chapiro ? Vous ne parlez pas sérieusement.

— Pas vous. Votre gouvernement. Si la miniaturisation est tellement importante pour l'Union soviétique...

— Chapiro a menacé d'abandonner le projet si on ne lui laissait pas les coudées franches. Notre gouvernement n'est plus aussi autoritaire qu'autrefois avec ses savants. Il accorde beaucoup d'importance à l'opinion publique. C'est la contrepartie de la coopération mondiale. Donc, Chapiro

a fini par être miniaturisé.

— C’était de la folie, murmura Morrison.

— Non, car nous ne l’avons pas fait sans prendre des précautions, objecta Boranova. Bien que la miniaturisation soit coûteuse et que cela donne froid dans le dos au Comité central de coordination, nous avons insisté pour multiplier les tentatives préliminaires. À deux reprises, nous avons miniaturisé des chimpanzés et chaque fois nous n’avons constaté aucune modification de leur comportement ni aucun changement de l’image de leur cerveau sous scanner.

— Un chimpanzé n’est pas un être humain.

— Nous en étions tout à fait conscients, répliqua gravement Boranova. Ensuite, nous avons miniaturisé un être humain. Un volontaire. Iouri Konev.

— Il fallait que je le fasse. J’avais toujours soutenu que le cerveau humain n’en serait pas affecté. Je suis le neurophysicien du projet et c’était moi qui faisais les calculs. Je n’aurais pas exigé d’un autre être humain qu’il risque sa santé mentale sur mes calculs et mes certitudes. La vie est une chose, nous la perdons tous tôt ou tard. La santé mentale en est une autre.

— Quelle bravoure, chuchota Kalinine en contemplant ses ongles. Voilà un vrai héros soviétique ! Ses lèvres tremblaient comme si elle était sur le point de ricaner.

Les yeux fixés sur Morrison, Konev poursuivit :

— Je suis un fidèle citoyen soviétique, mais je n’ai pas fait cela pour des raisons nationalistes qui, de toute façon, n’entraient pas en ligne de compte. C’était une question d’éthique scientifique. J’avais confiance dans mes analyses. Quelle valeur pourrait-on leur accorder si moi-même je ne misais pas dessus ? Et je l’ai aussi fait pour une autre raison. Quand on écrira l’histoire de la miniaturisation, je serai le premier être humain miniaturisé. Cela ramènera au second plan les hauts faits de mon arrière-grand-oncle, général qui a lutté contre l’Allemagne nazie. Et je m’en réjouirai, non par vanité, mais parce que je crois qu’on devrait estimer les conquêtes de la paix supérieures aux victoires de la guerre.

— Mettons l’idéal de côté et passons aux faits, coupa Boranova. Iouri fut miniaturisé deux fois. La première, on le réduisit de moitié et on lui rendit sa taille normale sans problème. Puis on le fit aussi petit qu’une souris et la déminiaturisation se passa tout aussi bien.

— Bon. Et Chapiro ?

— Même à ce stade, il n’était pas facile à contrôler. Il aurait voulu être le premier homme miniaturisé, et les discussions avaient été violentes. Après la première tentative effectuée par Konev, nous avons eu du mal à le persuader d’attendre qu’une deuxième, plus poussée, ait lieu. Après cela, impossible de le retenir. Non seulement nous devons le miniaturiser, mais encore il jura qu’il passerait à l’étranger si nous ne le réduisions pas infiniment plus que Konev.

— Nous n’avions pas le choix. Si ce « dingue de Peter », comme vous l’appeleriez, était assez fou pour parler de passer à l’étranger, le gouvernement, bien que plus libéral qu’autrefois, ne l’accepterait pas. Nous ne voulions pas qu’il aille en prison. Nous l’avons donc réduit à la taille d’une cellule.

— Et cela dépassait les limites de sécurité ?

— Non. Nous avons toutes raisons de croire qu’il était indemne, même ainsi miniaturisé. C’est au cours de la déminiaturisation que l’accident s’est produit. Celle-ci a eu lieu un peu trop rapidement et la température du corps de Chapiro s’est légèrement élevée. Ce qui a provoqué une forte fièvre,



incapable de le tuer mais qui a lésé son cerveau de manière définitive. On aurait pu le sauver en le soignant tout de suite. Mais impossible d'interrompre le processus, qui prend du temps. C'est une épouvantable catastrophe, et nous n'avons plus qu'un seul espoir : sauver ce qui reste de son cerveau.

— Si vous me miniaturisez, un accident semblable peut se produire, n'est-ce pas ?

— Oui. Je ne le nie pas, avoua Boranova. Il y a eu des échecs et des accidents tout au long de l'histoire de la science. Vous n'avez sans doute pas oublié les morts de cosmonautes, tant américains que soviétiques. Cela ne nous a pas empêchés de nous établir sur la Lune et dans l'espace, et d'en faire le nouvel habitat de l'humanité.

— Peut-être, mais tous les pionniers de l'espace étaient des volontaires. Personne n'a été envoyé là-bas contre son gré. Je ne me suis pas porté volontaire pour la miniaturisation.

— Vous ne devez pas avoir peur. Nous avons fait de notre mieux pour la rendre aussi sûre que possible. Et puis vous ne partirez pas seul. Konev et Chapiro l'ont fait seuls, et aussi démunis que Katinka car, comme le lapin, ils étaient dans un champ miniaturisé à l'air libre. Vous, au contraire, vous serez dans un vaisseau, une espèce de sous-marin adapté. Lui aussi a été miniaturisé et déminiaturisé, sans dommage. C'est un peu moins coûteux de faire subir l'opération à un objet inanimé car il peut supporter plus facilement une forte élévation de température. Cela sert même à tester la solidité et la stabilité de ses composants.

— Je ne vais pas me laisser miniaturiser, Natalia, ni seul ni avec l'Armée rouge !

Boranova fit comme si elle n'avait pas entendu sa remarque.

— Il y aura quatre personnes à bord avec vous : Sophia, Iouri, Arkady et moi. C'est pour cela que je vous les ai présentés. Nous sommes tous coéquipiers, pour le plus extraordinaire voyage d'exploration ! Nous n'allons pas traverser les mers, ni franchir le vide de l'espace. Nous allons entrer dans un océan microscopique et pénétrer dans un cerveau humain. Comment un savant comme vous – un neurophysicien – peut-il résister à cette perspective ?

— Je *peux* y résister. Très facilement. Je n'irai pas !

— Nous avons votre logiciel, votre programme. Vous l'emportez toujours avec vous et vous l'aviez quand vous êtes arrivé ici. Il y aura un ordinateur pour vous à bord, l'exacte réplique de celui dont vous vous servez dans votre laboratoire. Le voyage ne durera pas longtemps. Nous serons tous miniaturisés, nous prendrons les mêmes risques que vous. Vous aurez vos données d'ordinateur et vous enregistrerez tout. Puis nous serons déminiaturisés et vous pourrez repartir. Dites que vous allez vous joindre à nous. Dites que vous allez le faire.

Les poings serrés, Morrison s'obstina :

— Je ne me joindrai pas à vous. Je ne le ferai pas.

— Je suis vraiment désolée, Albert, répliqua Boranova, mais ce n'est pas la bonne réponse. Nous ne l'acceptons pas.

Morrison sentit son cœur battre de nouveau la chamade. Dans cette lutte entre deux volontés, il n'était pas sûr de venir à bout de cette femme qui, en dépit de son apparente douceur, semblait faite

en acier spécial. En outre, elle avait derrière elle tout l'appareil de l'Union soviétique, alors qu'il était seul. Il reprit la parole avec acharnement :

— Vous ne pouvez pas ignorer que tout cela, ce sont des notions forgées de toutes pièces. Comment savez-vous qu'il y a une relation entre la constante de Planck et la vitesse de la lumière ? Chapiro vous l'a dit, c'est tout. Est-ce exact ? Vous a-t-il donné des détails ? Une preuve ? Des explications ? Une analyse mathématique ? Et si ce n'était qu'une déclaration faite en passant, une conjecture issue de son imagination ?

Morrison essayait d'avoir l'air sûr de lui. Après tout, si Chapiro leur avait fourni des notions plus substantielles, ils n'essaieraient pas de violer son cerveau à la recherche de quelque chose d'utilisable. Il retint son souffle, attendant leur réponse.

Boranova regarda Konev, puis dit, un peu à contrecœur :

— Nous continuerons à vous dire la vérité, sans ambages ni fioritures. Comme vous l'avez deviné, nous n'avons de Chapiro que quelques remarques. Il adorait garder ses idées pour lui jusqu'à ce qu'il puisse les sortir soudain, bien habillées pourrait-on dire. Il avait à ce sujet un comportement très enfantin. Cela faisait peut-être partie de son excentricité... ou de son génie – ou des deux.

— Mais alors, comment pouvez-vous accorder quelque valeur à une supposition non vérifiée ?

— Quand Chapiro disait « je sens qu'il doit en être ainsi », cela s'avérait juste.

— Allons... Toujours ?

— Presque toujours.

— *Presque* toujours. Il s'est peut-être trompé, cette fois.

— Je l'admets.

— Et même s'il avait eu une idée valable, elle pourrait être localisée dans la partie de son cerveau qui a été détruite.

— C'est concevable.

— Et même si cette idée est utilisable et dans la partie intacte de son cerveau, il se pourrait que je ne puisse pas interpréter comme il faut les ondes cérébrales.

— C'est possible.

— Réunissez tout cela... L'hypothèse de Chapiro est peut-être fausse. Si elle est juste, elle peut être hors de portée. Et même si elle ne l'est pas, je pourrais être incapable de l'interpréter. Quelles sont les chances de réussir ? Vous ne voyez donc pas que nous mettons nos vies en danger pour quelque chose que nous ne réussirons probablement pas à obtenir ?

— Objectivement, vous avez raison, les chances semblent faibles. Cependant, si nous ne risquons pas nos vies, elles sont réduites à zéro. Si nous essayons, elles sont faibles, mais supérieures à zéro. Nous devons donc courir le risque.

— J'estime que le risque est trop grand et les chances de réussir trop faibles.

Boranova posa la main sur l'épaule de Morrison et dit :

— Ce n'est sûrement pas une réponse définitive.

— Si.

— Réfléchissez. Pensez à l'importance de cette découverte, aux bénéfices que votre pays tirera de votre participation. Pensez aux besoins de la science, à votre carrière et à votre renommée. Tout cela doit vous pousser à le faire. De l'autre côté, il n'y a que la peur. Elle est légitime, mais dans la vie,

pour réussir, il faut surmonter sa peur.

— Cela ne me fait pas changer d’avis.

— Réfléchissez tout de même jusqu’à demain matin. Cela fait quinze heures, et c’est tout ce que nous pouvons vous accorder. Après tout, on peut passer sa vie à balancer entre ses peurs et ses espoirs, et nous n’avons pas le temps. Ce pauvre Chapiro peut rester dans le coma pendant dix ans, mais nous ne savons pas si ce qui reste de son cerveau retiendra ses idées, et nous n’osons pas attendre trop longtemps.

— Je ne peux, ni ne veux, m’intéresser à vos problèmes.

Boranova ne semblait pas entendre ses refus et ses protestations. Elle dit, de sa voix toujours douce :

— Nous allons, pour le moment, cesser d’essayer de vous persuader. Vous pourrez dîner tranquillement. Si vous en avez envie, vous pourrez regarder nos programmes d’holovision, visionner nos livres, réfléchir, dormir. Arkady va vous ramener à l’hôtel, et si vous avez d’autres questions à poser, adressez-vous à lui.

Morrison hocha la tête.

— Et n’oubliez pas, Albert, que vous nous donnerez votre réponse demain matin, lui rappela-t-elle encore.

— Vous l’avez déjà dit. Je ne changerai pas d’avis.

— Il faut que vous nous aidiez. Veillez donc à prendre la bonne décision, il le faut, et ce sera plus facile pour nous tous si vous le faites volontairement et de bon cœur.

## 25

Morrison resta silencieux et pensif pendant le repas, qu’il ne put manger que du bout des dents. Dejhnev ne parut pas affecté par le manque d’appétit de son compagnon. Il dévora et parla sans cesse, puisant dans un stock apparemment vaste d’histoires drôles – dans lesquelles son père jouait toujours un rôle important – et il semblait ravi de les essayer sur un nouveau public.

Morrison souriait faiblement de temps à autre, non parce qu’il l’écoutait mais parce que en entendant sa voix s’élever il comprenait qu’il en était au trait final.

C’était Valerie Paleron qui les servait. Sa journée de travail était longue ; elle faisait des heures supplémentaires, soit pour augmenter ses revenus, soit pour accomplir sa tâche extraprofessionnelle. En tout cas, elle jetait des regards noirs à Dejhnev chaque fois qu’elle passait près de leur table, peut-être (pensa distraitement Morrison) parce qu’elle était choquée par ses histoires quelque peu irrespectueuses vis-à-vis du régime soviétique.

Les pensées de Morrison n’étaient pas roses. Maintenant qu’il envisageait la possibilité de quitter l’Antre, Malenkigrad, l’Union soviétique, il commençait à regretter, avec une pointe de perversité, l’occasion qu’il allait manquer. Il se surprit en train de rêvasser un peu à la miniaturisation, à la possibilité de l’utiliser pour prouver la validité de sa théorie, pour triompher des imbéciles pleins de suffisance qui l’avaient rejetée d’emblée.

De tous les arguments présentés par Boranova, seuls ceux qui le concernaient personnellement

l'avaient touché. Toute allusion au bien de la science et de l'humanité, à la gloire de son pays, n'était que vaine rhétorique. Sa propre renommée de savant comptait bien plus. C'était cela qui bouillonnait en lui.

Lorsque la serveuse s'approcha de leur table, il se força à lui demander :

— Jusqu'à quelle heure êtes-vous obligée de rester ?

— Jusqu'à ce que les deux grands-ducs s'en aillent.

— Nous ne sommes pas pressés, dit Dejhnev en vidant son verre. (Il commençait à avoir des difficultés d'élocution et son visage était rouge.) J'aime tellement la camarade serveuse que, pour contempler son visage, je resterais volontiers tant que la Volga coulera.

— Pourvu que je ne sois pas obligée de contempler le vôtre, murmura Paleron.

Morrison remplit le verre de Dejhnev et le questionna :

— Que pensez-vous de Mme Boranova ?

Dejhnev contempla fixement son verre, comme un hibou, sans le lever immédiatement. Il articula, en essayant d'être grave :

— Ce n'est pas un savant hors pair, m'a-t-on dit, mais une excellente admi... administratrice. Elle prend rapidement les décisions, elle est zélée et totalement incor... corruptible. Une enquiquineuse. Si un administrateur est incor... horriblement honnête, ça rend la vie dure aux autres. Elle vénère Chapiro et pense que ce qu'il dit est ina... non, irréf... irrécusable. Voilà...

Morrison n'était pas sûr d'avoir bien compris ce dernier mot russe.

— Vous voulez dire qu'elle pense qu'il a toujours raison ?

— Exactement. S'il dit qu'il sait ce qu'il faut faire pour rendre la miniaturisation moins coûteuse, elle le croit. Iouri Konev aussi le croit. Lui aussi vénère Chapiro. Mais c'est Bora... Boranova qui va vous envoyer dans son cerveau. Elle y arrivera, d'une manière ou d'une autre... Quant à Iouri, ce gamin, c'est le vrai savant du groupe. Très brillant.

Dejhnev hocha la tête d'un air solennel et but une gorgée du verre que Morrison venait de lui verser.

— Je m'intéresse à Iouri Konev, dit l'Américain en suivant le verre des yeux, et à cette jeune femme, Sophia Kalinine.

Dejhnev prit un air concupiscent.

— Un joli brin de fille ! (Puis, tristement, il hocha la tête.) Mais elle manque d'humour...

— J'ai cru comprendre qu'elle était mariée.

— Elle a une petite fille, mais on n'a pas besoin de signer le registre des mariages pour être enceinte. Il suffit d'une partie de jambes en l'air, qu'on soit mariés ou non.

— Et votre gouvernement puritain approuve cela ?

— Non, mais on ne lui demande jamais la permission. (Il éclata de rire.) Et puis, en tant que savant de Malenkigrad, elle a une dispense spéciale. Le gouvernement ferme les yeux.

— Je crois que Sophia s'intéresse énormément à Iouri Konev.

— Ah, vous vous en êtes aperçu ? Il faut être assez perspicace pour le voir. Elle s'y intéresse tant qu'elle n'a pas caché que son enfant était le résultat de la collaboration de Iouri à ce petit jeu dont je viens de parler.

— Ah ?

— Mais lui nie. Énergiquement, même. C'est amusant, bien qu'un peu cruel, qu'il soit forcé de continuer à travailler avec elle. Le projet ne peut se passer ni de l'un ni de l'autre, et Iouri peut seulement faire comme si elle n'existait pas.

— J'ai remarqué qu'il ne la regardait jamais, mais ils ont pourtant dû être amis, autrefois.

— Très amis, si l'on en croit Sophia. Mais si c'est vrai, ils ont été bien discrets. Qu'est-ce que ça change ? Elle n'a pas besoin de lui pour élever son enfant. Elle a un gros salaire et la crèche s'occupe tendrement de sa fille pendant qu'elle travaille. C'est juste une question de sentiment.

— Qu'est-ce qui a provoqué la rupture, je me le demande.

— Qui sait ? Les amants prennent les disputes au sérieux. Moi, je ne suis jamais tombé amoureux – pas comme ça. Si j'aime bien une fille, je m'amuse avec elle. Si je m'en fatigue, je m'en vais. J'ai de la chance, les femmes qui m'intéressent sont aussi prag... pragmatiques – c'est le mot, non ? – que moi et ne font pas beaucoup d'histoires. Comme disait toujours mon père : « Une femme qui ne fait pas d'histoires est sans défaut ! » Je dois avouer que, parfois, elles se lassent avant moi. Et alors ? Une fille qui se lasse de moi n'est sans doute pas celle qu'il me faut. Et puis, il y en a d'autres.

— Je suppose que Iouri est comme vous ?

Dejhnev avait de nouveau vidé son verre et il leva la main lorsque Morrison fit mine de le remplir.

— Assez ! Assez !

— Jamais assez, dit calmement Morrison. Vous me parliez de Iouri.

— Qu'y a-t-il à en dire ? Iouri ne court pas les femmes, mais j'ai entendu dire... (Son regard se faisait vague.) Vous savez comment c'est... quelqu'un dit à un autre, qui le dit à un autre, que... et qui sait si ce qui arrive au bout de la chaîne ressemble à ce qui a commencé. Mais on m'a dit que Iouri, lorsqu'il était aux États-Unis, a rencontré une jeune fille américaine. La belle Américaine a pris la place de Sophia, la pauvre petite Soviétique. C'est peut-être vrai. Quand il est revenu, il n'était plus le même, et peut-être rêve-t-il encore de son amour perdu, de l'autre côté de l'Océan.

— Et c'est pour cela que Sophia est mal disposée envers les Américains ?

Dejhnev regarda fixement son verre de vodka et but une gorgée.

— Non. Sophia n'a jamais aimé les Américains. Pas étonnant... (Il se pencha vers Morrison ; son haleine sentait fort la nourriture et l'alcool.) Les Américains ne sont pas aimables – cela dit sans vouloir vous offenser.

— Vous ne m'offensez pas, répondit Morrison d'une voix égale.

La tête de Dejhnev tomba lentement et vint reposer sur son bras droit, posé sur la table. Le Russe se mit à ronfler.

Morrison le regarda pendant environ une minute puis leva la main pour appeler la serveuse.

Elle arriva aussitôt en balançant les hanches. Elle contempla Dejhnev inconscient en ricanant.

— Vous voulez que je prenne votre prince avec de grandes pincettes et que je le porte au lit ?

— Non, pas encore, mademoiselle Paleron. Comme vous le savez, je suis américain.

— Comme tout le monde le sait. Vous n'avez qu'à dire trois mots, les tables et les chaises hochent la tête et se disent : « Un Américain ! »

Morrison fit la grimace. Il avait toujours été fier de la pureté de son accent russe et c'était la

seconde fois que cette femme s'en moquait.

— On m'a fait venir ici de force, contre ma volonté. Je crois que votre gouvernement l'ignore, et qu'il aurait désapprouvé et empêché cet enlèvement s'il l'avait su. Les gens d'ici... – le Dr Boranova, que vous appelez la tsarine, a pris ça sur elle. Il faudrait mettre votre gouvernement au courant, et il me renverrait chez moi pour éviter un incident international, dont personne n'a envie. Vous êtes d'accord avec moi, je pense ?

Valerie Paleron mit les poings sur les hanches et rétorqua brutalement :

— En quoi le fait que je sois, d'accord ou pas intéresse-t-il les gens d'ici ou les États-Unis ? Suis-je diplomate ? Suis-je la réincarnation du tsar Pierre le Grand Buveur ?

— Vous pourriez peut-être mettre le gouvernement au courant ? Sans perdre de temps, ajouta Morrison, un peu ébranlé.

— Qu'est-ce vous croyez, l'Américain ? Que je n'ai qu'à le dire à mon amant, qui est au Présidium, et alors tout finira bien pour vous ? Qu'est-ce que j'ai à voir avec le gouvernement ? Et en plus – je ne plaisante pas, camarade étranger – je n'ai pas envie que vous me parliez. Beaucoup de bons et loyaux citoyens ont été compromis à cause d'étrangers trop bavards. Je vais sur-le-champ vous dénoncer à la camarade Boranova et elle veillera à ce que, dorénavant, vous ne m'insultiez plus comme ça !

Elle sortit, indignée et furieuse. Morrison la suivit des yeux, consterné. Puis il tourna la tête, stupéfait, en entendant Dejhnev.

— Albert, Albert, êtes-vous satisfait, mon enfant ?

Dejhnev avait relevé la tête et, bien que ses yeux soient quelque peu injectés de sang, sa voix n'était plus celle d'un homme ivre.

— Je me demandais pourquoi vous étiez si pressé de remplir mon verre, aussi j'ai bu gloutonnement et j'ai fait semblant de m'effondrer. C'était très intéressant.

— Vous n'étiez pas ivre ? s'exclama Morrison en le regardant avec des yeux en billes de loto.

— Il m'est arrivé d'être plus sobre, c'est évident, mais je n'ai pas perdu conscience. Vous, les non-buveurs, vous avez une fausse idée de la rapidité avec laquelle un citoyen soviétique digne de ce nom tombera ivre mort. Ce qui montre le danger qu'il y a à être non-buveur.

Morrison ne s'était pas encore remis du refus cuisant de la serveuse.

— Vous avez dit qu'elle était un agent des services secrets...

— Moi ? (Dejhnev haussa les épaules.) J'ai dit que je la soupçonnais. C'est tout. Mais on soupçonne souvent à tort. Et puis, elle me connaît mieux que vous, mon petit Albert, et elle n'est pas tombée dans le piège. Je vous parie dix roubles contre un kopeck qu'elle savait que j'écoutais. Que pouvait-elle dire d'autre, dans ce cas-là ?

— Elle a tout de même écouté ce que je disais et va en informer le gouvernement. Pour éviter un pénible incident diplomatique, il va vous ordonner de me libérer, avec des excuses, et vous serez obligés de fournir des explications. Vous feriez mieux de me renvoyer de vous-mêmes aux États-Unis.

Dejhnev éclata de rire.

— Vous perdez votre temps, petit malin. Vous avez une idée trop romanesque de notre gouvernement. Nous vous laisserons peut-être repartir un jour, mais pas avant que vous ayez été miniaturisé...

— Je ne crois pas que mon enlèvement soit connu des autorités. Quand ils seront au courant, ils vous désapprouveront.

— Peut-être l'ignorent-ils et grinceront-ils des dents quand ils l'apprendront, mais que peuvent-ils faire ? Ils ont investi trop d'argent dans ce projet pour vous laisser partir avant que vous nous ayez aidés à rendre notre découverte rentable. Et puis, c'est l'occasion de rembourser ce qu'ils ont investi... plus quelques bénéfices, bien entendu. Alors ? Ce n'est pas logique, ce que je dis là ?

— Non. Parce que je ne vous aiderai pas.

Morrison sentit son courage s'affermir de nouveau.

— Je ne vous laisserai pas me miniaturiser !

— C'est à Natacha d'en décider. Elle va être furieuse contre vous, je le sais, et ne montrera aucune pitié. Vous avez tenté cyniquement de brouiller le personnel du projet avec le gouvernement, de lui faire perdre son travail... ou pire. Alors que nous vous avons traité avec gentillesse.

— Vous m'avez enlevé !

— Même cela, nous l'avons fait avec gentillesse. Vous a-t-on maltraité ? Pourtant, vous avez essayé de nous faire du tort. Natacha vous le revaudra.

— Comment ? Par la force ? La torture ? Des drogues ?

Dejhnev leva les yeux au ciel.

— Vous connaissez bien mal notre Natacha. Elle est incapable de faire cela. Moi, oui, mais pas elle. À sa manière, c'est une gentille froussarde comme vous, vilain Albert. Mais elle vous obligera à collaborer avec nous.

— Alors, comment ?

— Je n'en sais rien. Je n'arrive jamais à comprendre comment elle fait. Mais elle y arrivera. Vous verrez.

Son sourire se fit un peu cruel. Morrison, en le voyant, comprit enfin qu'il ne pourrait y échapper.

## 26

Le lendemain matin, Morrison et Dejhnev retournèrent à l'Antre. Ils entrèrent dans un bureau sans fenêtre, au plafond éclairant. Ce n'était pas celui de Boranova et sa grandeur ostentatoire le rendait impressionnant.

Boranova était assise à un immense bureau. Sur le mur, derrière elle, était accroché un portrait du président, l'air grave. Dans un coin, à gauche, il y avait un distributeur d'eau réfrigérée ; à droite, un classeur à microfilms. Sur le bureau, une petite machine à traitement de textes. C'était tout. La pièce était vide.

Dejhnev lança à Boranova :

— Vous voyez, je vous l'ai ramené. Ce méchant garçon a essayé d'utiliser la charmante Paleron pour traiter avec le gouvernement derrière notre dos.

— J'ai reçu son rapport, répondit-elle tranquillement. Je vous en prie, Arkady, laissez-nous. Je souhaite rester seule avec le professeur Albert Morrison.

— Est-ce raisonnable, Natacha ?

— Je crois que oui. À mon avis, Albert n'est pas violent. Je n'ai rien à craindre, n'est-ce pas, Albert ?

Morrison parla pour la première fois ce jour-là.

— Ne vous moquez pas de moi. Que voulez-vous, Natalia ?

Boranova fit un geste péremptoire et Dejhnev sortit. Quand la porte se fut refermée sur lui, elle s'adressa à Morrison :

— Pourquoi avez-vous fait cela ? Pourquoi avez-vous essayé de comploter avec quelqu'un que vous soupçonniez d'être un agent chargé de nous surveiller ? Est-ce que nous vous avons maltraité ?

— Oui, répliqua Morrison en colère. Pourquoi ne comprenez-vous pas que je ne puis accepter le fait d'avoir été enlevé ? Pourquoi attendez-vous de moi que je vous montre de la reconnaissance ? Parce que, ce faisant, vous ne m'avez pas cassé la tête ? Vous l'auriez sans doute fait si elle n'avait pas eu de valeur à vos yeux.

— Si votre tête n'avait eu aucune valeur à nos yeux, nous vous aurions laissé tranquille. Vous le savez et vous connaissez aussi l'impérieuse nécessité qui nous a poussés. Nous vous avons expliqué tout cela. Si vous aviez simplement essayé de vous enfuir, j'aurais compris, mais vos manœuvres avec Paleron auraient pu ruiner le projet – et nous avec – si vous aviez réussi. Vous espériez que le gouvernement nous désapprouverait. Que croyez-vous qu'il nous serait arrivé, alors ?

Morrison pinça les lèvres d'un air maussade.

— Je n'ai trouvé aucun autre moyen de m'en tirer. Vous parlez de nécessité impérieuse. Moi aussi, j'en ai une.

— Albert, nous avons tenté par tous les moyens raisonnables de vous convaincre de nous aider. Nous n'avons pas utilisé la force, nous ne vous avons pas menacé, nous ne nous sommes jamais montrés désagréables depuis que vous êtes ici. Est-ce vrai ?

— Je pense que oui.

— C'est vrai. Mais tout a échoué. Vous refusez toujours de nous aider, je suppose...

— Je refuse et refuserai toujours.

— Alors je suis obligée, bien à contrecœur, d'avoir recours à une autre mesure.

La peur s'empara de Morrison et le cœur lui manqua, mais il essaya d'avoir l'air intraitable.

— Quelle mesure ?

— Vous voulez rentrer chez vous, retourner aux États-Unis. Très bien. Puisque nous n'avons pas réussi à vous convaincre, vous rentrerez.

— Vous parlez sérieusement ?

— Cela vous étonne ?

— Non. Mais j'accepte. Je vous prends au mot. Quand partirai-je ?

— Dès que nous aurons mis au point l'histoire que nous allons raconter.

— Où est le problème ? Disons la vérité.

— Ce serait un peu difficile, Albert. Cela embarrasserait mon gouvernement, qui serait obligé de nier qu'il nous a permis d'agir. J'aurais de graves ennuis. Vous ne pouvez pas attendre cela de moi.

— Que direz-vous, alors ?

— Que vous êtes venu librement, afin de nous aider.



Morrison secoua la tête avec véhémence.

— C'est pour moi aussi embarrassant que pour vous de reconnaître mon enlèvement. Notre époque est peut-être idyllique, mais les vieilles habitudes sont longues à mourir et le public américain se méfierait d'un savant américain qui serait parti pour l'Union soviétique afin de participer à un projet important. La compétition existe toujours et il faut que je pense à ma réputation.

— Oui, c'est très délicat, reconnut Boranova. Mais j'aimerais mieux que ce soit vous qui ayez des difficultés, plutôt que moi.

— Je ne vous le permettrai pas. Croyez-vous que j'hésiterais à dire toute la vérité ?

— Mais, Albert, êtes-vous sûr qu'on va vous croire ?

— Bien entendu. Le gouvernement américain sait que vous m'avez demandé de venir en Union soviétique, que j'ai refusé et que vous avez été obligés de m'enlever.

— J'ai bien peur que votre gouvernement ne refuse de le reconnaître, Albert. Aura-t-il envie d'avouer que des agents soviétiques ont arraché un Américain à sa confortable chambre d'hôtel et l'ont emporté par terre, par mer et par air, sans que les forces défensives du pays s'en soient aperçues ? Considérant la haute technologie américaine dont votre peuple est si fier, cela voudrait dire que soit vos services secrets sont incompetents, soit ils trahissent. Je pense que votre gouvernement préférerait que l'on croie que vous êtes parti volontairement pour l'Union soviétique. Et puis, il avait envie que vous le fassiez, n'est-ce pas ?

Morrison demeura silencieux.

— Bien sûr que oui, reprit Boranova. Ils voulaient que vous trouviez le plus de renseignements possible sur la miniaturisation. Il faudra leur avouer que vous avez refusé d'être miniaturisé. Tout ce que vous pourrez dire, c'est que vous avez assisté à la réduction d'un lapin. Ils penseront que nous nous sommes moqués de vous ; ils estimeront que nous vous avons trompé et que vous avez gravement manqué à votre mission. Ils ne seront pas disposés à vous soutenir.

Morrison tourna tout cela dans sa tête.

— Vous avez vraiment l'intention de me faire passer pour un espion et un traître à ma patrie ? C'est ce que vous allez essayer de faire ?

— Non, Albert. Nous resterons le plus près possible de la vérité. Nous aimerions vous protéger, bien que vous ne montriez pas la même sollicitude à notre égard. Nous expliquerons que notre grand savant Piotr Chapiro est dans le coma et qu'il a dit beaucoup de bien de votre théorie neurophysique avant que cette tragédie s'abatte sur lui. Nous sommes donc allés vous trouver et nous vous avons demandé d'utiliser votre théorie et votre compétence pour le sortir du coma. Vous n'avez rien à objecter à cela. Vous passerez aux yeux du monde pour un savant humanitaire. Votre gouvernement pourra vous soutenir et cela lui évitera, ainsi qu'au nôtre, de se couvrir de honte. En plus, c'est presque la vérité.

— Et la miniaturisation ?

— Il vaut mieux ne pas en parler.

— Qu'est-ce qui m'empêchera de le faire ?

— Le fait que personne ne vous croira. L'acceptiez-vous avant de le voir de vos propres yeux ? Votre gouvernement n'a sûrement pas envie de répandre la nouvelle que l'Union soviétique possède le secret de la miniaturisation. Il ne voudra pas effrayer le public américain avant d'être sûr que c'est vrai, et, encore mieux, avant de le maîtriser lui aussi. Nous allons donc vous renvoyer chez vous en

racontant une histoire qui ne mentionnera pas la miniaturisation, n'embarrassera ni votre pays ni le nôtre et ne vous fera pas passer pour un traître. Êtes-vous satisfait ?

Morrison regarda Boranova d'un air incertain et se frictionna les cheveux jusqu'à ce qu'ils se dressent en épis.

— Mais quelle raison allez-vous donner de mon renvoi ? Cela aussi, il va falloir l'expliquer. Vous ne pouvez pas dire que Chapiro a guéri grâce à moi, à moins que cela ne lui arrive vraiment et que vous n'en donniez la preuve. Vous ne pouvez pas dire non plus qu'il est mort avant que j'aie pu faire quoi que ce soit, à moins qu'il ne meure vraiment bientôt. Car autrement, il vous faudrait expliquer pourquoi il est toujours dans le coma ou pourquoi, peut-être, il en est sorti. Vous ne pourrez pas cacher indéfiniment la situation.

— C'est un problème qui nous tracasse, Albert, et c'est très intelligent à vous de l'avoir compris. Après tout, nous vous renvoyons quelques jours seulement après votre arrivée, et pourquoi ? La seule raison logique, j'en ai peur, c'est que nous avons découvert que vous êtes un charlatan. Nous vous avons amené ici dans l'espoir de sauver notre pauvre Chapiro, mais très vite il s'est avéré que votre théorie n'était qu'un tissu d'inepties. Fort dépités, nous vous renvoyons donc. Cela ne vous causera pas grand tort, Albert. Être un charlatan, ce n'est pas la même chose qu'être un espion.

— Ne faites pas l'innocente, Natalia. Vous ne pouvez pas agir ainsi.

Il était devenu blanc de colère. Elle reprit sur le même ton :

— Ça se tient, non ? Vos collègues ne vous prennent pas au sérieux. Ils se moquent de vous. Ils seront d'accord avec nous pour dire qu'en effet vos théories neurophysiques sont un tissu d'inepties. Nous serons un peu gênés d'avoir été assez naïfs pour vous prendre au sérieux, mais après tout c'est Chapiro qui pensait du bien de vous et il était, chose que nous ignorions, sur le point d'avoir une attaque et une dépression nerveuse. Aussi, personne ne pourrait le blâmer de vous avoir admiré.

Les lèvres de Morrison tremblaient.

— Vous ne pouvez pas me faire passer pour un clown. Vous ne pouvez pas ruiner ainsi ma réputation.

— Mais de quelle réputation parlez-vous, Albert ? Votre femme vous a quitté et certaines personnes pensent que le fait de voir votre carrière échouer à cause de vos idées folles en a été la cause. Nous avons entendu dire que votre contrat n'a pas été renouvelé et que vous n'avez pas réussi à trouver un autre poste. Quoi qu'il en soit, votre carrière scientifique est fichue et notre histoire ne fera que confirmer ce qui est en train de se passer. Peut-être trouverez-vous un autre moyen de gagner votre vie, en dehors de la science. Cela vous serait probablement arrivé, même si nous ne vous avions pas contacté. C'est une consolation.

— Mais vous mentez, et vous le savez, Natalia. Vous n'avez donc aucune moralité ? Un savant respectable peut-il faire cela à un honorable confrère ?

— Hier, vous êtes resté insensible aux abstractions, Albert, et aujourd'hui je fais de même.

— Un jour, des savants découvriront que j'avais raison. Que ferez-vous alors ?

— Nous serons peut-être tous morts d'ici là. Et puis, vous savez bien que cela ne se passe pas comme ça. Franz Anton Mesmer, lorsqu'il découvrit l'hypnotisme, fut considéré comme un imposteur et un charlatan. Quand James Braid redécouvrit l'hypnotisme, il en eut tout le bénéfice et Mesmer es encore considéré comme un imposteur et un charlatan. De plus, mentons-nous vraiment lorsque nous vous traitons de charlatan ?

— Bien sûr que oui !

— Raisonçons un peu là-dessus. Pourquoi refusez-vous de vous lancer dans une expérience de miniaturisation qui peut vous permettre de prouver votre théorie et qui élargira probablement d'une façon extraordinaire votre connaissance du cerveau humain ? Sans doute parce que vous savez que vos théories sont fausses, que vous êtes soit un incapable, soit un imposteur, soit les deux. Vous ne voulez pas que cela se découvre, ce qui se produirait si vous vous soumettiez à la miniaturisation.

— Ce n'est pas pour cela que je refuse.

— Nous n'arrivons pas à croire que vous refusez la miniaturisation simplement parce que vous avez peur. Que vous refusez la chance d'acquérir connaissance, renommée, et triomphe, et de prendre votre revanche sur des années de mépris, uniquement parce que vous êtes effrayé. Allons, nous nous refusons à penser que vous êtes un lâche. Il est bien plus probable que vous êtes un imposteur, aussi nous n'hésiterons pas à le dire.

— Les Américains ne croiront pas à ces calomnies soviétiques contre l'un de leurs savants.

— Oh, Albert, bien sûr qu'ils y croiront. Quand nous vous relâcherons avec notre explication, cela paraîtra aussitôt dans tous vos journaux. Ils ne parleront que de ça. Ce sont les plus hardis du monde et les plus libres, comme vous aimez à le dire ; ils ne reçoivent d'ordre de personne. Ils en sont fiers et ne se lassent pas d'en faire étalage aux yeux de notre presse, plus posée. Ce sera une si belle histoire pour eux : « Un escroc américain berne de stupides Soviétiques. » Je vois d'ici les gros titres. En fait, Albert, vous pourriez gagner pas mal d'argent avec des tournées de conférences. Vous savez : « Comment j'ai embobiné les Soviétiques. » Vous leur direz toutes les choses ridicules que vous nous avez fait croire avant que nous vous démasquions, et vos auditeurs riront comme des fous.

Morrison soupira.

— Natalia, pourquoi me faites-vous cela ?

— Moi ? Je ne fais rien. C'est *vous* qui le faites. Vous voulez rentrer chez vous et, puisque nous n'avons pas pu obtenir que vous vous soumettiez à la miniaturisation, nous n'avons pas d'autre choix que de consentir à votre demande. Et tout le reste s'ensuit, logiquement.

— Dans ce cas, je ne peux pas rentrer chez moi. Je ne veux pas ruiner définitivement ma vie.

— Qui s'en préoccupera, Albert ? Votre femme, dont vous êtes séparé ? Vos enfants, qui ne vous connaissent plus et peuvent, de toute façon, changer de nom ? Votre université, qui vous a vidé ? Vos collègues qui se moquent de vous ? Votre gouvernement qui vous a abandonné ? Ne vous en faites pas. Personne n'y attachera d'importance. Un grand éclat de rire se propagera d'un bout à l'autre du pays, et puis on vous oubliera. Quand vous mourrez, il n'y aura même pas de rubrique nécrologique, sauf dans certains journaux qui n'hésiteront pas, avec un mauvais goût évident, à ressortir cette vieille plaisanterie pour qu'un dernier éclat de rire vous accompagne au tombeau.

Morrison secoua la tête, désespéré.

— Je ne peux plus rentrer chez moi.

— Il le faut pourtant. Sauf si vous acceptiez de nous aider, ce qui n'est pas le cas, vous ne pouvez pas rester ici.

— Mais je ne peux pas rentrer dans les conditions que vous m'imposez !

— Quelle autre solution voyez-vous ?

Morrison regarda fixement cette femme qui semblait le considérer avec une douce sollicitude. Il chuchota :

— J'accepte.

— Je ne voudrais pas commettre d’erreur, Albert. Parlez plus clairement.

— Voici l’alternative : soit consentir à être miniaturisé, soit consentir à être brisé. C’est ça ?

— Vous vous exprimez sans nuances. Je préfère que vous envisagiez la situation ainsi : ou vous acceptez de nous aider avant midi, ou vous embarquez dans un avion pour les États-Unis vers quatorze heures. Qu’en dites-vous ? Il est presque onze heures. Vous avez soixante minutes pour vous décider.

— À quoi bon ? Une heure ne changera rien à l’affaire. Miniaturisez-moi.

— *Nous* serons miniaturisés. Vous ne serez pas seul.

Boranova appuya sur un bouton. Dejhnev entra.

— Eh bien, Albert. Votre visage est si décomposé, vos yeux si tristes, que vous avez dû décider de nous aider.

— Ne faites pas de remarques désagréables. Albert va nous aider et nous en lui sommes reconnaissants. Il a pris volontairement cette décision.

— Ça, j’en suis sûr. Comment vous avez fait pour la lui arracher, je me le demande ; mais je savais que vous y arriveriez. Je vous félicite, Albert. Il lui a fallu plus de temps que je ne pensais.

Morrison les regardait d’un air absent. Il avait l’impression d’avoir avalé un glaçon – qui ne fondait pas mais, au contraire, gelait son abdomen.

Il frissonnait, et ce n’était pas une impression.

# Chapitre VII

## Le vaisseau

*Aucun voyage n'est dangereux pour celui qui, du rivage, fait des signes d'adieu.*

Dejhnev père

### 27

Morrison se sentit comme engourdi tout au long du déjeuner, et pourtant la tension qui pesait sur lui avait disparu. Plus de voix opiniâtre le harcelant, plus d'explications et d'arguments persuasifs émis avec véhémence, plus de sourires enjôleurs, plus de têtes penchées vers lui.

Bien sûr, ils l'avaient prévenu clairement, sur un ton froid, qu'il ne quitterait plus l'Antre jusqu'à ce que tout soit fini, et qu'on ne s'évadait pas de ces lieux.

Et puis, de temps à autre, une pensée tourbillonnait dans sa tête...

Il avait accepté qu'on le miniaturise !

On le conduisit à une chambre de l'Antre, préparée pour lui, où il pourrait visionner des livres-films ; on lui en avait même fourni quelques-uns en anglais, au cas où il voudrait passer les heures qui lui restaient dans une sorte d'intimité intellectuelle et se rapprocher ainsi de son pays. Alors il s'assit et fixa à l'aide d'une sangle une visionneuse devant ses yeux, mais son esprit restait indifférent à ce qu'il voyait.

Il avait accepté qu'on le miniaturise !

On lui avait dit qu'il pouvait faire ce qu'il voulait jusqu'à ce qu'on vienne le chercher. Tout, sauf partir. Il y avait des gardes partout.

Morrison était conscient que sa terreur s'était évanouie. C'était le résultat de cet engourdissement ; et puis, plus on se répète une phrase, plus sa signification s'affaiblit. *Il avait accepté qu'on le miniaturise*. Plus cela sonnait et sonnait comme un glas dans sa tête, plus l'horreur dont ces mots étaient imprégnés disparaissait, faisant place à une absence totale de sensations.

Il entendit la porte s'ouvrir, au loin. Quelqu'un, supposa-t-il vaguement, venait le chercher. Il ôta la visionneuse, leva les yeux et, durant un instant, éprouva une faible lueur d'intérêt.

Sophia Kalinine semblait jolie, même à ses sens endormis. Elle dit, en anglais :

— Bon après-midi, monsieur.

Il fit une petite grimace. Il aurait préféré l'entendre parler russe plutôt qu'avec cet accent-là. Il répondit d'un air maussade, en russe :

— Je vous en prie Sophia, parlez dans votre langue.

Son propre accent était peut-être aussi déplaisant pour cette femme que le sien l'avait été pour lui, mais il s'en moquait. Il était ici à cause d'eux et, si ses points faibles les agaçaient, tant pis pour eux.

Elle eut un petit haussement d'épaules et dit en russe :

— D'accord... si c'est ce que vous souhaitez.

Puis elle le regarda d'un air pensif. Il soutint calmement son regard ; la regarder, elle, ou regarder autre chose – ou rien du tout – revenait au même, en ce moment.

— J'ai cru comprendre que vous aviez accepté de nous accompagner dans notre aventure, reprit-elle.

— Oui, c'est exact.

— C'est gentil à vous. Nous vous en sommes tous reconnaissants. En toute sincérité. Je ne pensais pas que vous le feriez, parce que vous êtes américain. Je m'excuse.

Morrison dit avec une faible pointe de regret et de colère :

— Je n'ai pas pris volontairement cette décision. On m'a persuadé – un expert en la matière.

— Natalia Boranova ?

Morrison hocha la tête.

— Oui, elle est très forte en ce domaine, admit Kalinine. Pas très gentille, mais très efficace. Moi aussi, il a fallu me persuader.

— Pourquoi ?

— J'avais d'autres raisons que vous, qui comptaient beaucoup à mes yeux.

— Ah oui ? Lesquelles ?

— ...mais qui n'ont pour vous aucun intérêt.

S'ensuivit un silence gênant.

— Bon, on m'a chargée de vous montrer le vaisseau.

— Le vaisseau ? Depuis combien de temps vous préparez-vous ? Vous avez trouvé le temps de construire un véhicule ?

— En vue de sonder le cerveau de Chapiro de l'intérieur ? Bien sûr que non. Ce vaisseau était destiné à d'autres objectifs plus simples, mais c'est le seul que nous ayons à notre disposition. Natalia pense qu'il vaudrait mieux vous habituer à lui, le voir, le palper. Il se peut, Albert, que le côté terre à terre de la technologie vous réconcilie avec notre tâche.

— Pourquoi faut-il que je le voie maintenant ? On ne m'accorde donc pas le temps de m'habituer à l'idée de la miniaturisation de ma personne ?

— Ce serait imprudent, Albert. Si vous restiez longtemps dans votre chambre à broyer du noir, vous deviendriez de plus en plus irrésolu. Et puis, nous n'avons pas le temps. Vous croyez que nous pouvons laisser encore longtemps l'état mental de Chapiro se dégrader et ses pensées s'affaiblir constamment ? Nous embarquons demain matin.

— Demain matin !... murmura Morrison, la gorge sèche.

Bêtement, il regarda sa montre.

— Il ne vous reste que quelques heures, mais ça suffit. Pas la peine de consulter votre montre, nous n'oublierons pas l'heure. Demain matin, le vaisseau pénétrera dans un corps humain. Et vous serez à bord.

Puis, sans avertissement, elle le gifla durement.

— Vos yeux commençaient à tourner. Aviez-vous l'intention de vous évanouir ?

Morrison se frotta la joue en grimaçant de douleur.

— Absolument pas, marmonna-t-il, mais je pourrais m'évanouir sans en avoir l'intention. Vous n'auriez pas pu m'annoncer les choses avec plus de ménagement ?

— Vous ai-je réellement pris par surprise, alors que vous savez déjà que vous allez être miniaturisé et qu'il est évident que nous n'avons guère de temps ?

Elle eut un geste péremptoire.

— Maintenant, venez avec moi.

Et Morrison, plein de rage et d'humiliation, la suivit, tout en continuant à se frotter la joue.

## 28

Ils étaient de retour dans le secteur de miniaturisation, parmi les gens affairés, préoccupés de leur propre tâche et qui ne s'accordaient mutuellement que peu d'intérêt. Kalinine passait parmi eux la tête haute, avec cet air aristocratique de ceux devant qui on s'incline toujours.

Elle faisait partie des gros bonnets, Morrison s'en aperçut (il gardait la main sur sa joue en feu, qu'il ne voulait pas exposer aux regards), et tous ceux qui la croisaient ou qui passaient à proximité la saluaient d'un signe de tête en reculant, comme s'ils craignaient d'entraver sa progression. Personne ne semblait s'apercevoir de la présence de Morrison.

Les salles se succédaient, l'une après l'autre, et partout il sentait vibrer une énergie sous pression contenue.

Kalinine devait la sentir aussi, toute familière qu'elle lui soit, parce qu'elle murmura à Morrison avec une certaine fierté :

— Il y a, dans l'espace, une centrale solaire dont la majeure partie de la production est réservée à Malenkigrad.

Puis ils se retrouvèrent brusquement devant le vaisseau. La salle n'était pas très grande et l'objet n'avait pas des dimensions impressionnantes. D'ailleurs, Morrison pensa d'abord qu'il s'agissait d'un ouvrage d'art.

C'était un véhicule aérodynamique, guère plus grand qu'une automobile, quoique plus haut. Et transparent !

Machinalement, Morrison posa la main sur la coque.

Ce n'était pas froid au toucher. La paroi semblait lisse et presque humide, mais lorsqu'il ôta la main le bout de ses doigts était parfaitement sec. Il essaya de nouveau et les fit courir sur toute la surface ; ils semblaient y adhérer légèrement, mais ne laissaient aucune trace moite. Pris d'une impulsion, il souffla sur la coque. Cela fit une ombre de condensation qui disparut rapidement.

— C'est une matière plastique dont j'ignore la composition, expliqua Kalinine. De toute façon, même si je la savais, elle serait classée top secret. En tout cas, c'est plus solide que l'acier, plus résistant aux chocs.

— Poids pour poids, peut-être, répliqua Morrison dont à ce moment la curiosité scientifique l'emportait sur la peur. Mais une telle épaisseur de matière plastique ne peut pas être aussi solide

qu'une même épaisseur de métal. Elle n'est pas aussi résistante volume pour volume.

— Oui, mais où allons-nous ? Il n'y aura pas de pression différentielle entre l'intérieur et l'extérieur ; nous n'avons pas besoin de nous protéger contre des météorites ou même contre la poussière spatiale. Il n'y aura autour de nous qu'une tendre structure cellulaire. Le plastique assurera une protection suffisante, et il est léger. À nous deux, nous pourrions le soulever. Et cela, c'est important. Il faut économiser de la masse. Lors de la miniaturisation, chaque kilo supplémentaire entraîne un accroissement de la consommation d'énergie électromagnétique, et lors de la déminiaturisation, il rejette une chaleur considérable.

— Le vaisseau peut-il contenir un équipage suffisant ? demanda Morrison en regardant à l'intérieur.

— Oui. Il y a peu de place, mais il peut abriter six personnes. Nous ne serons que cinq. Il renferme aussi une quantité impressionnante d'équipements spéciaux. Pas autant que nous l'aurions souhaité, bien entendu. Les plans, au départ... Mais qu'y pouvons-nous ? La nécessité de faire des économies – même injustifiables – s'impose à nous.

Morrison l'interrogea avec un peu d'inquiétude :

— Quelles économies ? Tout fonctionne bien ?

— Je vous certifie que oui.

Le visage de Sophia s'était illuminé. Maintenant que sa profonde mélancolie l'avait abandonnée (temporairement, Morrison en était sûr), elle était incontestablement jolie.

— Tout a été testé à fond, précisa-t-elle, chaque appareil séparément, puis tous ensemble. L'absence totale de risque est impossible, mais nous en sommes raisonnablement près. Il n'y a pour ainsi dire pas de métal. Avec les micropuces, les fibres optiques et les jonctions de Manuisky, notre équipement pèse en tout moins de cinq kilos. C'est pour cela que le vaisseau peut être si petit. Après tout, les voyages dans le microcosme ne devraient pas durer plus de quelques heures, aussi pas besoin de lit, d'équipement de recyclage, de nourriture ni de réserve d'air, simplement un appareil pour les fonctions excrétoires.

— Qui sera aux commandes ?

— Arkady.

— Arkady Dejhnev ?

— Vous avez l'air surpris.

— Pourquoi le serais-je ? Je suppose qu'il est qualifié.

— Tout à fait. Il est ingénieur en équipement et c'est un génie dans son domaine. Croyez-vous que nous pourrions supporter son humour grossier et ses poses s'il n'était pas un génie ? Il a conçu le vaisseau et tous ses appareils. Il a su diminuer la masse de leur encombrement d'une manière totalement nouvelle. Vous n'avez pas l'équivalent aux États-Unis.

— J'ignore si les États-Unis possèdent ou non des équipements de ce type, dit sèchement Morrison.

— Je suis sûre que non. Dejhnev est quelqu'un d'exceptionnel, malgré cette manie qu'il a de jouer les malotrus. C'est un descendant de Semion Ivanov Dejhnev. Vous avez entendu parler de lui, je pense.

Morrison secoua la tête.

— Vraiment ? (La voix de Kalinine devint glacée.) C'est le célèbre explorateur qui, sous Pierre le



Grand, parcourut la Sibérie jusqu'à son extrémité orientale et rapporta qu'il y avait une mer qui la séparait de l'Amérique du Nord, plusieurs dizaines d'années avant que Vitus Béring découvrit le détroit qui porte son nom. Vous ne connaissez pas Dejhnev ? C'est typiquement américain ! Du moment que ce n'est pas un Occidental, vous n'en avez jamais entendu parler.

— Ne vous croyez pas tout le temps insultée, Sophia. Je ne suis pas spécialiste des explorations. Il y a un grand nombre d'explorateurs américains que je ne connais pas – et vous non plus, d'ailleurs. (Il la menaça du doigt et, se souvenant de la gifle, se frotta de nouveau la joue.) Vous recherchez tout ce qui peut nourrir votre haine, même des choses triviales que vous devriez avoir honte de mentionner.

— Semion Dejhnev était un grand explorateur, et ses découvertes ne sont pas triviales.

— Je suis prêt à l'admettre. Et très content d'apprendre son existence, de m'émerveiller de ses exploits. Mais ce n'est pas parce que je n'en ai jamais entendu parler qu'il faut remettre sur le tapis la rivalité entre les Soviétiques et les Américains. Cette attitude est indigne de vous !

Kalinine baissa les yeux puis les releva pour regarder la joue de Morrison. (Y avait-il une meurtrissure ? se demanda-t-il.)

— Je regrette de vous avoir giflé, Albert. Je n'aurais pas dû vous frapper aussi fort. Je me suis dit que je n'aurais pas la patience de m'occuper d'un Américain évanoui. Mais ma colère était injustifiée.

— J'admets que vous avez cru bien faire, mais j'aurais préféré que votre gifle ne soit pas aussi cinglante. Cependant j'accepte vos excuses.

— Alors, entrons dans le navire.

Morrison lui sourit tout de même. Il préférerait avoir affaire à Kalinine plutôt qu'à Dejhnev ou à Konev – ou même à Boranova. Une jolie femme encore très jeune réussit mieux que quiconque à distraire un homme de ses soucis.

— Vous ne craignez pas que j'essaie de le saboter ?

Kalinine s'arrêta.

— Non. Je pense que le respect que vous devez forcément porter au véhicule d'une exploration scientifique suffira à vous empêcher de l'endommager. Et en outre – je parle sérieusement, Albert – les lois contre le sabotage sont extrêmement sévères en Union soviétique. La plus légère erreur commise en manipulant quoi que ce soit à bord du vaisseau déclencherait un signal d'alarme qui attirerait les gardes ici en quelques secondes. Nous avons des règlements qui interdisent à la police de passer les saboteurs à tabac, mais parfois ils ont tendance à l'oublier dans leur indignation. Je vous en prie, ne touchez à rien.

Tout en parlant, elle posa la main sur la coque et appuya sans doute sur un interrupteur. Une porte rectangulaire s'ouvrit, dont l'épaisseur semblait double. (Servait-elle de sas ?)

L'ouverture était basse. Kalinine, qui entra la première, fut obligée de baisser la tête.

— Attention, Albert, dit-elle.

Morrison se courba et dut, de plus, entrer en biais. Une fois à l'intérieur, il découvrit qu'il était impossible de s'y tenir droit. Quand il se fut heurté doucement la tête, il regarda le plafond, surpris.

— Nous serons assis la plupart du temps, dit Kalinine, alors ne vous inquiétez pas pour le plafond.

— Je ne pense pas qu'un claustrophobe aimerait ça.

— Vous l'êtes ?

— Non.

Kalinine parut soulagée.

— C'est bien. Nous sommes obligés d'économiser l'espace, vous comprenez. Que puis-je vous dire ?

Morrison regarda autour de lui. Il y avait six sièges, disposés deux par deux. Il s'assit dans le plus proche et fit remarquer :

— Ce n'est pas très spacieux...

— Non. On ne pourrait pas accueillir des haltérophiles !

— Ce vaisseau a été construit bien avant que Chapirov tombe dans le coma ?

— Bien entendu. Il y a longtemps que nous projetions d'envoyer du personnel miniaturisé dans les tissus vivants. C'est le seul moyen de faire d'importantes découvertes en biologie. Naturellement, nous espérons pouvoir travailler d'abord sur des animaux et commencer par étudier à fond le système circulatoire. C'est pour cela que ce vaisseau a été conçu. Personne n'aurait pu prévoir que, lors de notre premier microvoyage, le sujet serait non seulement un corps humain, mais encore celui de Chapirov lui-même.

Morrison examinait toujours l'intérieur du vaisseau. Il paraissait nu. Il était étonnamment difficile de distinguer les détails des éléments, transparents sur fond transparent ; l'équipement paraissait classique, bien que de taille très réduite.

— Nous serons cinq, dit-il. Boranova, Konev, Dejhnev, vous et moi.

— C'est exact.

— Et quelle tâche sera dévolue à chacun de nous ?

— Arkady sera aux commandes du vaisseau. C'est le fruit de ses mains et de son intelligence. Il sera dans le siège avant gauche. À sa droite, il y aura l'autre mâle, qui a une cane complète du système neurocirculatoire du cerveau de Chapirov. Il fera office de pilote. Je serai derrière Arkady et je contrôlerai le réseau électromagnétique des parois du vaisseau.

— Un réseau électromagnétique ? Pour quoi faire ?

— Mon cher Albert, vous identifiez les objets grâce à la lumière qu'ils réfléchissent, un chien les identifie à l'odeur qu'ils émettent, une molécule reconnaît un objet au réseau électromagnétique de sa surface. Si, en tant qu'objet miniaturisé, nous voulons circuler entre les molécules, il faut que nous présentions la configuration électromagnétique qui convient afin d'être traités en amis, et non en ennemis.

— Ça a l'air compliqué.

— Ça l'est, mais j'ai étudié cela toute ma vie. Natalia sera derrière moi. C'est elle le capitaine de l'expédition. Elle prendra les décisions.

— Quelle sorte de décisions ?

— Toutes celles qui seront nécessaires. On ne peut pas les prévoir à l'avance. Quant à vous, vous serez assis à ma droite.

Morrison se leva, réussit à se glisser dans l'étroite allée et recula d'un siège. Il s'était tout à l'heure installé dans le fauteuil de Konev et s'assit à présent dans celui qui serait le sien. Il sentit son cœur s'emballer en s'imaginant le jour suivant, dans ce même siège, en train de subir la miniaturisation.

Il dit, d'une voix étranglée :

— Un seul homme, Iouri Konev, a été miniaturisé puis déminiaturisé et s'en est sorti indemne.

— Oui.

— Et il n'a éprouvé aucune sensation pénible durant l'opération, aucun malaise, aucun trouble mental ?

— Il n'a rien signalé de la sorte.

— Serait-ce parce qu'il est stoïque ? Trouverait-il indigne d'un héros de la science soviétique de se plaindre ?

— Ne soyez pas stupide. Nous ne sommes pas des héros de la science soviétique, et celui dont vous parlez encore moins. Nous sommes des êtres humains, des savants, et si nous éprouvions un malaise quelconque, nous serions obligés de le décrire minutieusement afin de pouvoir l'éliminer en modifiant le processus, et rendre ainsi les futures miniaturisations moins pénibles. Cacher une partie de la vérité, ce ne serait ni scientifique, ni moral ; et en plus ce serait dangereux. Vous qui êtes un savant, vous ne comprenez pas cela ?

— Si, mais il y a des différences d'un individu à l'autre. Iouri Konev s'en est tiré vivant, et indemne. Piotr Chapiro s'en est tiré vivant, mais dans le coma.

— Cela n'a rien à voir avec les différences individuelles, répliqua Kalinine avec impatience.

— On ne peut pas l'affirmer, n'est-ce pas ?

— Jugez-en par vous-même, Albert. Vous croyiez que nous allions partir sans un dernier test de miniaturisation, d'abord du vaisseau seul, puis du vaisseau avec des humains à bord ? Le premier a eu lieu cette nuit. Une miniaturisation peu poussée, mais suffisante pour constater que tout fonctionnait bien.

Morrison se démena pour s'extraire de son siège.

— Dans ce cas, si vous le permettez, Sophia, je vais sortir avant que le deuxième test soit tenté.

— Trop tard, Albert !

— Comment ?

— Regardez à l'extérieur. Heureusement, vous ne l'avez pas encore fait depuis que vous êtes ici. Mais regardez maintenant. Allez-y. Les parois sont transparentes et la phase de miniaturisation est terminée. Je vous en prie, regardez !

Morrison, alarmé, regarda. Puis ses genoux fléchirent très lentement et il se rassit. Il demanda, tout en sachant que sa question était stupide :

— Est-ce que les parois du vaisseau ont un effet grossissant ?

— Bien sûr que non. Tout à l'extérieur est resté comme d'habitude. Le vaisseau, moi et vous, nous avons été miniaturisés de moitié.

Morrison fut pris de vertige. Il mit la tête entre ses jambes et respira lentement, profondément. Lorsqu'il la releva, il vit que Kalinine le contemplait pensivement. Elle était debout dans l'allée.

légèrement penchée en avant, les mains posées sur le bras du siège, afin que sa tête ne heurte pas le plafond.

— Vous pouvez vous évanouir, cette fois, cela ne me dérangera pas. On est en train de nous déminiaturiser et cela va prendre bien plus de temps que la miniaturisation, qui n'a duré que trois ou quatre minutes. Il faudra environ une heure, aussi vous aurez tout le temps de vous remettre.

— Ce n'est pas bien d'avoir fait cela sans me le dire, Sophia.

— Au contraire. C'était par bonté. Seriez-vous entré aussi librement et aussi calmement dans le vaisseau si vous aviez su que nous serions miniaturisés ? L'auriez-vous examiné aussi froidement ? Et si vous vous étiez attendu à cela, n'auriez-vous pas présenté des symptômes psychogéniques de toutes sortes ?

Morrison demeura silencieux.

— Avez-vous senti quelque chose ? Vous êtes-vous aperçu que l'on vous miniaturisait ?

— Non, avoua Morrison en hochant la tête.

Puis, poussé par une certaine honte, il ajouta :

— Pour vous aussi, c'était la première fois, n'est-ce pas ?

— Oui. Jusqu'à aujourd'hui, Konev et Chapirov étaient les seuls êtres humains à avoir subi la miniaturisation.

— Et vous n'avez pas eu peur ?

— Je ne dirais pas cela. Je n'étais pas tranquille. Notre expérience des voyages dans l'espace nous a appris, comme vous l'avez dit plus tôt, que les réactions à un environnement inhabituel sont différentes suivant les individus. Je n'étais pas sûre de la manière dont je réagirais. Vous avez des nausées ?

— Je n'ai rien eu jusqu'à ce que je découvre que nous avons été miniaturisés, mais je suppose que ce malaise ne compte pas. Qui a décidé cela ?

— Natalia.

— Bien entendu. J'aurais dû m'en douter, dit-il sèchement.

— Elle avait ses raisons. Elle ne voulait pas que vous vous effondriez une fois le voyage commencé. Si vous aviez alors une crise de nerfs, nous n'aurions pas le temps de nous occuper de vous.

— Je pense que je mérite ce manque de confiance, dit Morrison, gêné, en détournant les yeux. Et j'imagine qu'elle vous a chargée de distraire mon attention.

— Non. Ça, c'est une idée à moi. Elle voulait vous accompagner, mais je me suis dit qu'avec elle vous pourriez vous méfier.

— Tandis qu'avec vous, je me sentirais à l'aise.

— Du moins, disons, vous auriez l'esprit occupé à autre chose. Je suis encore assez jeune pour détourner l'attention des hommes. (Puis avec un peu d'amertume :) De la plupart des hommes...

Morrison leva les yeux.

— Vous dites que j'aurais pu me méfier.

— Je voulais dire, avec Natalia.

— Pourquoi pas avec vous ? Tout ce que je vois, en ce moment, c'est que l'extérieur semble avoir grandi. Puis-je être certain que ce n'est pas une illusion, quelque chose conçu pour me faire croire

que j'ai été miniaturisé et que l'opération est sans danger, simplement afin que je reste calme demain ?

— C'est ridicule, Albert, mais réfléchissez. Vous et moi avons perdu la moitié de nos dimensions linéaires, dans toutes les directions. La force de nos muscles dépend de leur section transversale. Ils font en ce moment la moitié de leur largeur normale et la moitié de leur épaisseur normale, et le quart de leur section transversale ; ils ne disposent donc que du quart de leur force normale. Vous voyez ce que je veux dire ? Vous comprenez ?

— Bien sûr. C'est élémentaire, répondit Morrison agacé.

— Mais nos corps, dans leur ensemble, sont moitié aussi grands, moitié aussi larges et moitié aussi épais, si bien que le volume total – ainsi que la masse et le poids – est la moitié de la moitié de la moitié, ou le huitième, de ce qu'il était auparavant. *Si* nous sommes miniaturisés, bien entendu.

— C'est la loi des carrés et des cubes. On sait cela depuis Galilée.

— D'accord, mais réfléchissez encore. Si j'essaie de vous porter, je ne soulèverai que le huitième de votre poids et je le ferai avec des muscles qui ont un quart de leur force habituelle. Ceux-ci, par rapport à votre poids, seront deux fois plus forts que si nous n'étions pas miniaturisés.

En disant cela, Kalinine le prit sous les aisselles et, avec un grognement, le souleva de son siège.

Elle le tint en l'air pendant deux respirations haletantes puis le reposa.

— Ce n'est pas facile, fit-elle pantelante, mais je peux le faire. Et puisque vous allez dire : « Ah, oui, mais cette Sophia, c'est une athlète soviétique », faites de même avec moi.

Kalinine s'assit à côté de lui, écarta les bras et lui intima :

— Allez-y, soulevez-moi.

Morrison se leva et se tourna vers elle. Le fait d'être obligé de se pencher, à cause du plafond bas, le mettait dans une position inconfortable. Il hésita.

— Allez, prenez-moi sous les bras. J'utilise du déodorant. Et vous n'avez pas besoin d'avoir peur de toucher mes seins. D'autres l'ont fait avant vous. Allons, je pèse moins lourd que vous et vous êtes plus fort que moi. Puisque j'ai pu vous soulever, vous n'aurez aucune difficulté à le faire.

Il ne pouvait utiliser toute sa force à cause de sa posture mais, s'appuyant sur des années d'expérience, il utilisa celle qu'il jugeait nécessaire pour un objet de cette taille. Sophia flotta aussitôt, comme si elle ne pesait rien. En dépit du fait qu'il avait été intellectuellement préparé à cette possibilité, il faillit la lâcher.

— Estimez-vous qu'il s'agit d'une illusion ? demanda Kalinine. Ou sommes-nous bien miniaturisés ?

— Nous le sommes. Mais comment avez-vous fait ? Je ne vous ai vue utiliser aucune des commandes de l'appareil.

— Tout est effectué de l'extérieur. Le vaisseau est équipé d'appareils de miniaturisation, mais je n'oserais pas m'en servir. Cela fait partie du travail de Natalia.

— La déminiaturisation est aussi commandée de l'extérieur ?

— Oui.

— Si le processus s'emballe, nos cerveaux seront aussi endommagés que celui de Chapiro – ou pire encore.

— La probabilité est faible, dit Kalinine en étendant ses jambes dans l'allée, et y penser ne sert à

rien. Pourquoi ne pas vous détendre et fermer les yeux ?

Morrison insista :

— Mais un accident est-il possible ?

— Bien sûr que oui. Tout est possible, ou presque. Une météorite de trois mètres de diamètre peut tomber sur la Terre, traverser la montagne qui nous surplombe, surgir dans la salle et nous réduire en miettes, nous et le vaisseau... ou même détruire l'Antre en quelques secondes. Mais il y a peu de chances que cela arrive.

Morrison mit les mains derrière la tête et se demanda si, le vaisseau venant à s'échauffer, il sentirait la chaleur avant que les protéines de son cerveau soient dénaturées.

## 30

Une bonne demi-heure s'écoula avant que Morrison pût se dire que les objets extérieurs commençaient à rapetisser et à retrouver graduellement leur taille normale.

— Je suis en train de penser à un paradoxe, dit-il.

— Lequel ? demanda Kalinine en bâillant. Apparemment, elle avait suivi son propre conseil et s'était détendue.

— Les objets extérieurs semblent grandir lorsque *nous* rapetissons, expliqua-t-il. La longueur d'onde de la lumière ne devrait-elle pas augmenter aussi ? Ne devrions-nous pas voir tout devenir rouge à l'extérieur, puisqu'il ne peut y avoir assez de rayons ultraviolets au-dehors pour remplacer la lumière visible qui a une longueur d'onde plus courte ?

— Si vous pouviez voir les ondes lumineuses à l'extérieur, c'est ainsi qu'elles vous apparaîtraient. Mais c'est impossible. Vous ne les voyez qu'une fois qu'elles sont entrées dans le vaisseau et qu'elles ont touché votre rétine. Et lorsqu'elles pénètrent à l'intérieur, elles se trouvent soumises au champ de miniaturisation et diminuent donc de longueur d'onde, si bien que vous les voyez à l'intérieur exactement comme vous le feriez si vous étiez à l'extérieur.

— Si elles diminuent de longueur d'onde, elles doivent gagner de l'énergie.

— Il en serait ainsi si la constante de Planck restait la même à l'intérieur du champ de miniaturisation. Mais elle décroît – c'est la base même de la miniaturisation. Les longueurs d'ondes, en diminuant, gardent le même rapport à la constante de Planck devenue plus petite, elles ne gagnent donc pas d'énergie. Les atomes sont dans le même cas. Eux aussi rapetissent, mais leurs interrelations et celles des particules subatomiques qui les composent restent les mêmes, pour nous qui sommes à l'intérieur du vaisseau.

— Pourtant la pesanteur change. Elle devient plus faible.

— Les interactions électriques, fortes et faibles, relèvent de la théorie des quanta. Elles dépendent toutes de la constante de Planck. Quant à la gravitation... (Kalinine haussa les épaules.) En deux siècles de recherches, on n'a jamais pu intégrer la gravitation à la théorie des quanta. Franchement, je pense que le changement gravitationnel lié à la miniaturisation prouve que la gravitation est d'une nature fondamentalement non quantique.

— Moi, je ne le crois pas. Si nous avons échoué depuis deux siècles, c'est dû à notre

incompétence. La théorie des supercordes a presque résolu le problème du champ unifié.

Cela le rassurait de discuter. Il ne pourrait sûrement pas le faire si son cerveau était en train de s'échauffer.

— « Presque », ça ne compte pas. Pourtant, Chapiro dit la même chose. Voilà son idée : quand nous aurons couplé la constante de Planck à la vitesse de la lumière, nous n'aurons pas seulement une miniaturisation et une déminiaturisation qui ne consommeront pratiquement pas d'énergie ; dans le domaine théorique, nous trouverons aussi le lien entre la théorie des quanta et la relativité, et nous pourrions établir une bonne théorie du champ unifié.

— Peut-être.

Il n'en savait pas assez pour continuer à faire des commentaires.

— Chapiro dit, poursuit Kalinine qui s'enthousiasmait de plus en plus, que dans l'ultraminia-turisation l'effet gravitationnel se rapprocherait suffisamment de zéro pour qu'on n'en tienne pas compte, et que la vitesse de la lumière serait si grande qu'on pourrait la considérer comme infinie. Avec une masse pratiquement nulle, l'inertie serait proche de zéro et tout objet, tel le vaisseau par exemple, pourrait accélérer indéfiniment, avec une consommation énergétique quasiment nulle. Nous aurions, pratiquement parlant, l'antigravité et des vitesses supérieures à celle de la lumière. La propulsion chimique nous a livré le système solaire, disait-il, la propulsion ionique nous livrera les étoiles les plus proches, mais la miniaturisation relativiste nous livrera tout l'Univers.

— C'est un beau rêve, convint Morrison, transporté.

— Alors, vous voyez ce que nous cherchons, maintenant ?

Morrison hocha la tête.

— Si nous arrivons à déchiffrer l'esprit de Chapiro. Et s'il avait réellement une idée, pas un simple rêve.

— Cette éventualité ne vaut-elle pas la peine qu'on prenne des risques ?

— Je suis sur le point de le croire. Vous êtes terriblement convaincante. Pourquoi Natalia n'a-t-elle pas utilisé avec moi des arguments de ce type ?

— Natalia est... Natalia. C'est quelqu'un de pragmatique, pas une rêveuse. Elle concrétise les idées.

Morrison examina Kalinine, assise dans le siège à sa gauche. Elle regardait droit devant elle, absorbée dans ses pensées, ce qui lui donnait l'expression rêveuse du visionnaire – mais elle n'avait quand même pas l'air de quelqu'un qui, comme Chapiro, rêvait de conquérir l'Univers. Avec elle, il s'agissait tout de même de quelque chose de plus familier.

— Je ne devrais pas me mêler de vos ennuis, Sophia, comme vous me l'avez déjà dit, mais on m'a parlé de Iouri.

Ses yeux lancèrent un éclair.

— Arkady ! Je sais que c'est lui. C'est un... un... (Elle secoua la tête.) Malgré son éducation et son génie, il est toujours resté un paysan. Je le vois toujours en moujik barbu avec une bouteille de vodka à la main.

— Je crois qu'il s'inquiète pour vous, à sa manière, même s'il n'exprime pas cela de façon poétique. Tout le monde doit se faire du souci pour vous.

Kalinine regarda Morrison d'un air furieux, comme si elle se retenait de répondre.

— Pourquoi ne m'en parlez-vous pas ? Cela vous soulagerait et ce serait assez logique, puisque je

suis étranger au groupe. Je vous assure qu'on peut avoir confiance en moi.

Elle le regarda de nouveau, cette fois avec gratitude.

— Iouri, cracha-t-elle. Tout le monde se fait du souci pour moi, sauf Iouri. Il est dénué de sentiment.

— Il a dû être amoureux de vous.

— Lui ? Je ne le crois pas. Il a une... un...

Elle leva les yeux au ciel et écarta ses mains tremblantes, comme si, ne trouvant pas le mot qu'elle cherchait, elle devait se contenter d'un autre, moins riche :

— ... un rêve.

— Nous ne sommes pas toujours maîtres de nos émotions et de nos affections, Sophia. S'il a rencontré une autre femme et rêve d'elle...

— Ce n'est pas une femme. Absolument pas ! Il se sert de ça comme excuse. Il ne m'a aimée que distraitemment ; simplement parce que j'étais disponible, que je contentais un vague besoin physique et que je travaillais sur le même projet. Comme ça, il ne perdait pas beaucoup de temps en badinant avec moi. Du moment qu'il avait le projet bien en main, cela ne le gênait pas de coucher avec moi – discrètement, en douce – à ses moments de liberté.

— Le travail d'un homme...

— Ne doit pas remplir tous les instants de sa vie. Je vous ai dit qu'il avait un rêve. Il veut être un nouveau Newton, un nouvel Einstein. Il veut faire des découvertes si grandes, si essentielles, qu'il ne restera plus rien aux chercheurs du futur. Il veut s'approprier les hypothèses de Chapiro et les changer en véritable science. Iouri Konev établira la totalité des lois de la nature, et le reste ne sera plus que commentaires !

— Est-ce qu'on ne peut pas considérer que c'est une ambition admirable ?

— Pas si elle pousse un homme à sacrifier les autres, à rejeter son propre enfant. Moi, qu'est-ce que cela peut faire ? On peut me délaisser, me rejeter. Je suis une adulte. Je peux me débrouiller toute seule. Mais un bébé ? Une enfant ? La priver d'un père ? La repousser ? Elle le distrairait de son travail, elle exigerait quelque chose de lui, elle dévorerait quelques instants de son temps si précieux... Aussi préfère-t-il affirmer qu'il n'est pas son père.

— Une analyse génétique...

— Non. Vais-je le traîner devant les tribunaux et lui imposer une décision légale ? -Réfléchissez à ce que sous-entendent ses dénégations. Ce n'est pas l'enfant d'une vierge. Il laisse entendre – non, il affirme – que j'ai eu plusieurs partenaires. Il n'a pas hésité à dire que je ne savais même pas qui était le père de mon enfant. Vais-je m'évertuer à établir la preuve légale qu'il est le père de mon enfant contre sa volonté ? Non. Il n'a qu'à venir me trouver, reconnaître qu'il est le père... s'excuser de ce qu'il a fait... je lui permettrais de voir l'enfant, de temps à autre.

— Pourtant, j'ai l'impression que vous l'aimez toujours.

— Si c'est vrai, répondit amèrement Kalinine, que je sois la seule à en souffrir. Je n'imposerai pas ça à mon enfant.

— C'est pour cela qu'il a fallu insister pour que vous participiez à cette expérience de miniaturisation ?

— Et pour que je travaille avec lui ? Oui, c'est pour cela. Mais on m'a dit qu'il était impossible de me remplacer, que le service de la science devait transcender les sentiments personnels... la



colère, la haine. Et puis...

— Et puis ?

— Si j'abandonne le projet, je perdrai mon statut de savant soviétique, et avec lui beaucoup de privilèges, d'à-côtés, qui m'importent peu, mais ma fille les perdrait aussi... et, elle, elle compte beaucoup pour moi.

— A-t-il aussi fallu convaincre Iouri de travailler avec vous ?

— Lui ? Bien sûr que non. Il ne vit que pour le projet. Il ne me regarde même pas. Il ne me voit pas. S'il devait mourir durant le voyage... (Elle tendit les mains vers lui d'un air suppliant.) Je vous en prie, comprenez bien que je ne crois pas un seul instant que cela puisse arriver. Ce n'est qu'une idée stupide, sentimentale, avec laquelle je me torture par pur masochisme. S'il mourait, il ne s'apercevrait peut-être même pas que je meurs aussi à ses côtés.

Morrison se mit à trembler.

— Ne parlez pas de ça. Qu'arriverait-il à votre fille, dans ce cas ? Natalia vous en a-t-elle parlé ?

— Pas besoin, je le sais déjà. Ma fille serait élevée par l'État, comme l'enfant d'une martyre de la science soviétique. Elle y gagnerait même, peut-être.

Sophia se tut et regarda autour d'elle.

— Tout semble normal à l'extérieur. Nous n'allons pas tarder à sortir du vaisseau. (Morrison haussa les épaules.) Vous allez passer le reste de la journée à subir des examens physiques et mentaux. Moi aussi. C'est assommant, mais il le faut. Comment vous sentez-vous ?

— Je me sentirais mieux si vous n'aviez pas parlé de mourir, dit Morrison dans un élan de sincérité. Dites-moi ! Demain, quand nous pénétrerons dans le corps de Chapiro, nous serons miniaturisés jusqu'à quel point ?

— C'est Natalia qui décidera de cela. Au moins à la taille d'une cellule. Peut-être d'une molécule.

— Est-ce déjà arrivé à quelqu'un ?

— Pas que je sache.

— À des lapins ? À des objets ?

Kalinine secoua la tête et répéta :

— Pas que je sache.

— Alors comment sait-on que la miniaturisation est possible à cette échelle ? Ou que nous pourrions y survivre ?

— La théorie dit que oui. Jusqu'à maintenant, toutes les expériences ont confirmé la théorie.

— Oui, mais il y a toujours des limites. Ne vaudrait-il pas mieux tester l'ultraminiaurisation sur un morceau de plastique, puis sur un lapin, et ensuite sur un...

— Oui, bien sûr. Mais ce serait très difficile de persuader le Comité central de dépenser autant d'énergie, et puis de telles expériences prendraient des mois ou des années. Nous n'avons pas le temps ! Il faut sonder l'esprit de Chapiro le plus vite possible.

— Mais nous tentons quelque chose d'inédit. Nous nous engageons dans un territoire vierge, avec pour seuls guides les « peut-être » d'une théorie...

— Oui, oui. Venez, la lumière clignote, il faut sortir et suivre les médecins qui nous attendent.

L'euphorie momentanée qui s'était emparée de Morrison en constatant que cette miniaturisation

avait réussi disparaissait peu à peu. Ce qu'il avait expérimenté aujourd'hui ne lui donnait aucune idée de ce qu'il allait devoir affronter le lendemain.

L'épouvante était revenue.

# Chapitre VIII

## Les préliminaires

*Le plus grand obstacle se présente au début. Cela s'appelle  
« se préparer ».*

Dejhnev père

### 31

Plus tard, ce soir-là, après un examen médical long et fastidieux, il rejoignit les quatre chercheurs soviétiques pour dîner. « La Cène », pensa lugubrement Morrison.

En s'asseyant, il éclata :

— Personne ne m'a dit les résultats de mes examens ! (Il se tourna vers Kalinine.) – On vous a aussi examinée, Sophia ?

— Bien sûr, Albert.

— Vous a-t-on donné les résultats ?

— Je crains bien que non. Puisque ce n'est pas nous qui payons, je suppose qu'ils ne se croient pas obligés de nous les donner.

— Peu importe, dit Dejhnev d'un ton jovial. Mon vieux père disait toujours : « Les mauvaises nouvelles ont les ailes de l'aigle, les bonnes nouvelles les pattes d'un paresseux. » S'ils ne vous ont rien dit, c'est qu'il n'y avait rien à signaler.

— Les mauvaises nouvelles, c'est à moi qu'on les aurait apprises, intervint Boranova, et à moi seule. Qui nous accompagnera, c'est moi qui en décide.

— Que vous ont-ils dit à mon sujet ? demanda Morrison.

— Que vous n'aviez rien de grave. Vous viendrez avec nous, et dans douze heures l'aventure commencera.

— Que vous ont-ils dit exactement, Natalia ? insista-t-il.

— Rien qui vaille la peine d'être mentionné, sinon que vous aviez, selon l'un des médecins, « une mauvaise humeur typiquement américaine ».

— Ah ! Eh bien, l'une des libertés américaines, c'est justement d'être de mauvaise humeur quand les médecins montrent un manque d'intérêt typiquement soviétique envers leurs patients.

Il cessa de s'inquiéter à propos de son état, mais inévitablement son appréhension de l'imminente miniaturisation augmenta.

Il se tut et mangea lentement, sans grand appétit.

Iouri Konev fut le premier à se lever de table. Il resta debout un moment, son jeune visage exalté légèrement renfrogné.

— Natalia, il faut que j’emmène Albert dans mon bureau, dit-il. Nous devons discuter du travail qui nous attend demain et nous y préparer.

— Souvenez-vous, je vous prie, que nous avons tous besoin d’une bonne nuit de sommeil. Je voudrais bien que vous n’oubliez pas l’heure qu’il est. Voulez-vous qu’Arkady vous accompagne ?

— Je n’ai pas besoin de lui, répondit-il avec arrogance.

— Il y aura deux gardes à la porte de votre bureau et vous pourrez les appeler si nécessaire.

Konev se tourna vers elle, l’air agacé, et dit :

— Je suis sûr que ce ne sera pas nécessaire. Venez, Albert.

Morrison, qui les avait observés les sourcils froncés, se leva en bougonnant.

— Ce n’est pas trop loin ? J’en ai assez d’être baladé d’un bout à l’autre de l’Antre.

Il savait bien qu’il se montrait impoli, mais cela ne parut pas gêner Konev qui répondit sur le même ton :

— Je croyais qu’un professeur avait l’habitude de courir d’un bout à l’autre du campus universitaire.

Ensemble, ils franchirent la porte et s’engagèrent en silence dans le couloir. À un moment donné, il entendit les pas de deux gardes faire écho aux leurs. Il se retourna.

— C’est encore loin, Iouri ?

— C’est une question stupide, Albert. Je n’ai pas l’intention de vous promener pour rien. Quand nous serons arrivés à destination, nous nous arrêterons. Si nous marchons toujours, c’est que nous n’y sommes pas encore.

— Avec tous ces couloirs, vous auriez pu installer des petites voitures.

— Pour que nos muscles s’atrophient, Albert ? Allons, vous n’êtes pas vieux au point de ne plus pouvoir marcher, ni assez jeune pour qu’on vous porte.

« Si j’étais cette pauvre femme, avec son enfant, pensa Morrison, j’aurais hurlé de joie lorsqu’il a refusé d’en reconnaître la paternité. »

Ils arrivèrent enfin au bureau de Konev. Du moins, c’est ce que Morrison supposa lorsque le Soviétique aboya : « Ouvre ! » et que la porte, réagissant à son empreinte vocale, s’ouvrit silencieusement. Konev entra le premier à grands pas.

— Et si quelqu’un imitait votre voix ? demanda Morrison. Elle n’a rien de caractéristique.

— La porte analyse aussi mon visage. Elle ne s’ouvre qu’aux deux.

— Et si vous étiez enrhumé ?

— Une fois, cela m’est arrivé. Pendant trois jours je n’ai pas pu entrer dans mon bureau et j’ai finalement été obligé de l’ouvrir mécaniquement. Si j’avais la figure meurtrie ou marquée par un accident, j’aurais les mêmes ennuis. Mais c’est le prix à payer pour la sécurité.

— Les gens ici sont-ils si... curieux qu’ils s’insinueraient dans votre vie privée ?

— Les gens sont ce qu’ils sont, et il n’est pas raisonnable d’exposer même les meilleurs d’entre eux à la tentation. J’ai ici des choses qui, pour moi, sont uniques et que l’on ne peut voir que si je le permets. Ceci, par exemple.

Sa main fine et soignée (il négligeait peut-être certaines choses au profit de son travail, pensa Morrison, mais pas sa personne) se posa sur un énorme volume installé sur un pupitre visiblement conçu pour lui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'académicien Chapiro – ou du moins son essence.

Il ouvrit le livre et le feuilleta. Les pages étaient couvertes de symboles rangés en diagrammes.

— Je l'ai sur microfilm, bien sûr, mais sous forme de livre il présente certains avantages.

Il tapota presque tendrement les pages.

— Je ne comprends toujours pas, insista Morrison.

— C'est la structure fondamentale du cerveau de Chapiro, traduite en symboles que j'ai inventés. Introduit dans le logiciel approprié, cela constitue une carte en trois dimensions très détaillée de son cerveau, lisible sur un écran d'ordinateur.

— Si vous êtes sérieux, c'est extraordinaire.

— Je suis sérieux. J'ai passé toute ma carrière à cela : traduire la structure cérébrale en symboles et ces symboles en structure cérébrale. J'ai inventé et perfectionné la science de la cérébrographie.

— Et vous avez pris Chapiro pour sujet.

— J'ai eu cette chance incroyable. Ou plutôt, ce n'était pas un hasard, c'était inévitable. Nous avons tous nos petites vanités et Chapiro pensait que son cerveau valait la peine d'être transcrit dans les moindres détails. Dès que j'ai commencé à travailler dans ce domaine, sous sa direction – car nous pensions déjà que nous pourrions un jour explorer au moins le cerveau des animaux –, il insista pour que son propre cerveau soit analysé cérébrographiquement.

Cela excita soudain l'intérêt de Morrison.

— Vous pourriez extraire ses théories de cet enregistrement de sa structure cérébrale ?

— Bien sûr que non. Ces symboles représentent un balayage de son cerveau effectué il y a trois ans, bien avant qu'il ait élaboré ses récentes théories. En tout cas, ce que j'ai préservé là n'est malheureusement que la structure physique, et non les pensées. Pourtant, cette cérébrographie sera d'une valeur inestimable pour notre voyage de demain.

— Je m'en doute, mais je n'en avais jamais entendu parler.

— Cela ne m'étonne pas. J'ai publié des articles là-dessus, mais seulement dans la revue interne de l'Antre, qui est classée document secret. Personne hors d'ici, même en Union soviétique, n'est au courant.

— C'est une mauvaise politique. Quelqu'un d'autre va vous devancer en publiant ses travaux, et on lui accordera la priorité.

Konev secoua la tête.

— Dès les moindres signes de recherches intéressantes dans cette direction effectuées ailleurs, une première partie de mes résultats sera publiée afin d'établir ma priorité. J'ai, par exemple, des cérébro-graphies de cerveaux de chiens, que je peux publier. Mais laissons cela. L'essentiel, c'est que nous ayons une carte du cerveau de Chapiro pour nous guider. Je l'ai établie sans savoir que nous pourrions en avoir besoin un jour pour nous diriger dans cette jungle cérébrale.

Konev se tourna vers un ordinateur et, avec la dextérité que donne une longue habitude, y introduisit cinq grandes disquettes.

— Chacune d’elles peut aisément contenir toutes les données de la Bibliothèque centrale de Moscou. Elles sont toutes consacrées au cerveau de Chapiro.

— Voulez-vous me faire croire, s’indigna Morrison, que vous avez pu transférer toutes ces informations, tout le cerveau de Chapiro, dans le livre que vous avez là ?

— Non, répondit Konev en jetant un coup d’œil au volume. Par rapport au total, ce livre n’est qu’un opuscule. Cependant il contient le squelette de base, pourrait-on dire, de la structure neuronique de Chapiro. Et j’ai pu m’en servir comme d’un guide pour mettre au point un programme informatique qui a tracé la carte dans les moindres détails. Cela a pris des mois à l’ordinateur le plus évolué que nous possédions ici.

— Et même ainsi, Albert, nous n’arrivons qu’au niveau cellulaire. Si nous mettions ce cerveau en carte au niveau moléculaire et si nous essayions d’enregistrer toutes les permutations et les combinaisons, toutes les pensées concevables qui peuvent surgir d’un cerveau humain exceptionnel comme celui de Chapiro, toute sa créativité effective et potentielle, je suppose qu’il faudrait un ordinateur aussi grand que l’Univers et travaillant depuis avant le Big Bang. Cependant, ce que j’ai suffira peut-être pour notre travail.

Morrison, grisé, demanda :

— Iouri, pouvez-vous me montrer comment cela fonctionne ?

Konev se retourna vers l’ordinateur – qui était branché, comme Morrison s’en aperçut au doux ronronnement de son mécanisme de refroidissement – puis enclencha des touches. Sur l’écran apparut une vue latérale d’un cerveau humain.

— On peut le voir selon n’importe quel plan de coupe transversale, dit Konev.

Il appuya sur une touche et le cerveau commença à peler, comme s’il était coupé par un microtome ultra-mince en milliers de tranches par seconde.

— À ce rythme, il faudrait une heure et quart pour arriver au bout, précisa-t-il, mais je peux l’arrêter à n’importe quel endroit. Je peux aussi couper des tranches plus épaisses, ou une seule tranche d’une épaisseur calculée, afin d’arriver rapidement à la coupe transversale choisie.

Tout en parlant, il effectuait la démonstration.

— Je peux encore l’orienter dans une autre direction, ou le faire tourner sur un axe quelconque. Je peux aussi le grossir jusqu’au niveau cellulaire, soit lentement, soit, comme vous le voyez, rapidement.

Alors qu’il disait cela, l’image cérébrale s’agrandit dans toutes les directions à partir d’un point central et Morrison, pris de vertige, cligna des yeux et se détourna.

— Voici maintenant le niveau cellulaire, poursuivit Konev. Ces petites choses, ce sont les neurones, et si j’agrandis encore plus l’image, vous verrez les axones et les dendrites. Si nous le voulons, nous pouvons suivre un seul axone à travers la cellule, dans une dendrite, et passer par une synapse jusqu’à un autre neurone, et ainsi de suite ; voyager, grâce à l’ordinateur, dans un cerveau en trois dimensions. L’ordinateur est équipé pour produire des images holographiques.

Morrison fit remarquer, d’un ton de défi :

— Alors pourquoi avez-vous besoin de la miniaturisation ? Pourquoi envoyer un vaisseau dans le cerveau ?

Une expression de mépris passa brièvement sur le visage de Konev.

— C’est une question stupide, Albert, et je suppose qu’elle est inspirée par votre peur d’être

miniaturisé. Vous cherchez une excuse, n'importe laquelle, pour l'éviter. Ce que vous voyez là, sur l'écran, c'est une carte du cerveau en trois dimensions *seulement*. Elle a été prise à un moment bien précis. Nous voyons, en réalité, un matériau qui ne change pas, qui est mort. Ce que nous voulons détecter, c'est l'activité vivante des neurones, celle qui change avec le temps. Nous voulons une vue en quatre dimensions du potentiel électrique qui s'élève et diminue, des microcourants qui voyagent le long des cellules et des filaments cellulaires, afin de pouvoir les traduire en pensées. C'est votre tâche, Albert. Arkady Dejhnev conduira le vaisseau selon l'itinéraire que j'ai choisi, et vous nous donnerez les pensées.

— Sur quels critères avez-vous choisi cet itinéraire ?

— En me basant sur vos articles, Albert. J'ai choisi les zones qui, à votre avis, constituent le réseau neuronique de la pensée créatrice et, en me servant de ce livre et de ses représentations codées du cerveau de Chapiro, j'ai calculé les lieux où l'on pourrait trouver les voies plus ou moins directes menant aux différentes parties de votre réseau. Je les ai localisés avec plus de précision sur ordinateur et c'est dans l'un de ces centres que nous pénétrerons demain.

— J'ai bien peur de ne pouvoir garantir notre capacité à identifier les vraies pensées, même si nous trouvons les centres où s'effectue l'acte de penser. C'est comme si nous arrivions dans un endroit où des gens parlent une langue que nous ne connaissons pas... Ce n'est pas parce que nous y serions que nous comprendrions ce qu'ils disent.

— On ne peut pas savoir à l'avance. Les potentiels électriques variables de l'esprit de Chapiro doivent ressembler aux nôtres, et nous pouvons simplement prendre conscience de ses pensées sans savoir par quel mécanisme. En tout cas, impossible d'en parler à moins d'y aller et d'essayer.

— Alors, préparez-vous à une déception.

— Jamais, répondit Konev avec le plus grand sérieux. J'ai l'intention d'être l'homme auquel le cerveau humain livrera tous ses secrets. Je résoudrai totalement l'ultime mystère physique de l'humanité, peut-être de l'Univers... si nous sommes les systèmes pensants les plus évolués qui existent. Alors, nous allons travailler ensemble demain, vous et moi. Je veux que vous soyez prêt à m'aider, à me guider en étudiant soigneusement les ondes cérébrales que nous rencontrerons. Je veux que vous interprétiez les pensées de Chapiro, et plus particulièrement ses pensées sur l'association de la théorie des quanta et de la relativité, afin que des voyages comme celui ci demain deviennent courants et que nous puissions entamer sérieusement l'étude du cerveau.

Il s'arrêta, regarda Morrison avec attention et dit :

— Eh bien ?

— Eh bien, quoi ?

— Cela ne vous impressionne pas ?

— Si, bien sûr, mais... j'ai une question à vous poser. Quand j'ai assisté à la miniaturisation du lapin, il y a eu un bruit strident durant tout le processus, et un grondement lorsqu'on l'a déminiaturisé. Rien de tout cela ne s'est produit lorsque j'y ai été soumis... ou sinon, je me serais aperçu de ce qui se passait.

— Ah ! dit Konev en levant un doigt. Vous n'entendez ce bruit que si vous êtes dans l'espace normal, mais ce n'est pas le cas dans l'espace miniaturisé. J'ai été le premier à m'en apercevoir, lorsqu'on m'a miniaturisé, et je l'ai signalé. Nous ne savons toujours pas pourquoi le champ de miniaturisation arrête les ondes sonores et non pas les ondes lumineuses, mais il faut s'attendre à découvrir d'autres aspects du processus au fur et à mesure de nos progrès.

— Du moment que nous n'en découvrons pas les effets négatifs... murmura Morrison. Vous n'avez peur de rien, Iouri ?

— J'ai peur de ne pas pouvoir terminer mes travaux. Cela arriverait si je mourais demain ou si je refusais de subir la miniaturisation. La probabilité que je meure est assez réduite, mais si je refuse d'être miniaturisé, alors je mets définitivement fin à mes recherches. C'est pourquoi je préfère risquer la mort plutôt que de choisir la deuxième solution.

— Cela ne vous ennuie pas que Sophia subisse la miniaturisation avec vous ?

Konev se renfroigna.

— Pardon ?

— Si vous ne vous souvenez pas de son prénom, je peux l'appeler Kalinine, cela vous aidera peut-être.

— Elle fait partie du groupe et sera à bord, oui.

— Et cela ne vous ennuie pas ?

— Pourquoi cela m'ennuierait-il ?

— Après tout, elle a l'impression que vous l'avez abandonnée.

Konev se renfroigna encore plus et un peu de rose lui monta aux joues.

— Sa folie a-t-elle grandi au point qu'elle confie ses délires à un étranger ? Si l'on n'avait pas besoin d'elle pour ce projet...

— Excusez-moi, mais je n'ai pas tellement eu l'impression qu'elle délirait.

Morrison ne savait pourquoi il le harcelait ainsi. Peut-être se sentait-il diminué de craindre une épreuve que son interlocuteur accueillait si ardemment et souhaitait-il l'abaisser.

— Vous n'avez jamais été son... ami ? lança-t-il.

— Ami ? (Le visage de Konev prit une expression de mépris.) Qu'est-ce que l'amitié ? Quand je me suis joint au projet, je l'ai trouvée là ; elle était arrivée un mois plus tôt. Nous avons travaillé ensemble. Nous étions tous deux nouveaux et pas encore intégrés. Bien sûr, il y a eu entre nous ce qu'on pourrait appeler de l'amitié, un besoin d'intimité physique. Et alors ? Nous étions jeunes et manquions d'assurance. C'était une phase transitoire.

— Une phase dont il reste quelque chose. Un enfant.

— Il n'est pas de moi.

— Elle dit que...

— Elle aurait bien voulu m'en coller la responsabilité, mais cela n'a pas marché.

— Avez-vous pensé à une analyse génétique ?

— Non ! L'enfant est suffisamment bien soignée, je pense, et même si l'analyse génétique indiquait que j'en suis peut-être le père, je refuserais de m'y attacher émotionnellement. Alors, qu'est-ce que cette femme y gagnerait ?

— Vous êtes aussi impitoyable que cela ?

— Impitoyable ? Que croyez-vous que j'ai fait ? Que j'ai perverti une jeune vierge innocente ! C'est elle qui m'a fait des avances. Dans la triste histoire qu'elle a dû vous raconter, a-t-elle dit qu'elle avait déjà été enceinte, qu'elle avait avorté quelques années avant que je la rencontre ? Je ne sais pas qui était le père, ni qui l'est maintenant. Peut-être ne le sait-elle pas elle-même.

— Vous n'êtes pas tendre avec elle !



— C'est elle qui ne l'est pas avec moi. J'ai un amour. Ce projet. Le cerveau humain, son étude, son analyse, et tout ce à quoi cela peut mener. Cette femme a été, au mieux, une distraction, au pire, une destruction. La petite conversation que nous avons – sur votre initiative – à laquelle elle vous a sans doute incité...

— Absolument pas, interrompit Morrison.

— Elle l'a peut-être fait à votre insu. Cette discussion peut me causer une nuit d'insomnie et me rendre demain moins vigilant, au moment où j'en aurai le plus besoin. Est-ce cela que vous voulez ?

— Non. Bien sûr que non, répondit calmement Morrison.

— Alors, c'était son intention à elle. Vous n'avez pas idée des moyens qu'elle a mis en œuvre pour me contrecarrer, et le nombre de fois où elle a réussi. Je ne la regarde pas, je ne lui parle pas, pourtant elle ne me laissera pas tranquille. Les torts qu'elle me prête sont aussi vivaces dans son esprit que lorsque j'ai rompu. Oui. Cela m'ennuie qu'elle soit avec moi à bord du vaisseau et je l'ai dit à Boranova, mais elle a répondu que nous étions tous deux indispensables. Êtes-vous satisfait ?

— Je suis désolé. Je n'avais pas l'intention de vous bouleverser ainsi.

— À quoi vous attendiez-vous ? À une conversation bien tranquille ? « Parlez-moi un peu de toutes ces trahisons et de ces vilains tours que vous avez commis ? » À un entretien amical ?

Morrison demeura silencieux, courbant légèrement la tête sous la colère de son interlocuteur. Trois personnes sur cinq à bord du vaisseau – les deux amants et lui – allaient œuvrer dans un climat émotionnel pénible. Il se demanda si, après un interrogatoire soigné, Dejhnev et Boranova ne se révéleraient pas aussi troublés.

Konev dit durement :

— Vous feriez mieux de partir. Je vous avais fait venir ici pour atténuer votre peur en vous intéressant au projet. J'ai échoué. Les histoires de coucherie vous intéressent davantage. Allez, les gardes qui sont dans le couloir vous ramèneront à votre chambre. Il faut que vous dormiez.

Morrison soupira. Dormir ?

## 33

Cependant, durant cette troisième nuit en Union soviétique, Morrison dormit.

Dejhnev l'avait attendu avec les gardes, à la porte du bureau de Konev, un sourire sur son large visage, ses grandes oreilles frémissant presque de joie. Après l'intense et sombre personnalité de Konev, Morrison accueillit avec plaisir le bavardage de Dejhnev, qui aborda tous les sujets... sauf la miniaturisation du lendemain.

Il l'invita à boire avec lui.

— Ce n'est pas de la vodka, ou de l'alcool. C'est du lait aromatisé et sucré, je l'ai volé à l'intendance. Il était sans doute destiné aux animaux car tous ces fonctionnaires pensent que les hommes sont plus facilement remplaçables que les bêtes. C'est l'inconvénient de la surpopulation. Comme disait mon père : « Pour avoir un être humain, il suffit d'un instant de plaisir, mais pour avoir un cheval, cela coûte de l'argent. » Buvons. Cela va vous calmer l'estomac, je vous le promets.

La boisson était dans une boîte métallique. Morrison la perça, puis il versa le liquide dans la tasse

que lui tendait Dejhnev. Ce n'était pas mauvais. Il remercia presque joyeusement le Soviétique.

Quand ils arrivèrent à la chambre de Morrison, Dejhnev dit :

— Maintenant, il faut que vous dormiez, c'est l'essentiel. Bien dormir. Je vais vous montrer vos affaires.

Ce faisant, il se mit à ressembler à une grosse mère poule un peu ébouriffée. Puis avec un cordial : « Bonne nuit, dormez le plus longtemps possible », il quitta la pièce.

Et Morrison dormit. Dès qu'il se fut installé dans sa position favorite – sur le ventre, la jambe gauche repliée, le genou hors du lit –, le sommeil le gagna. Il avait peu dormi les deux nuits précédentes, mais il devina que la tasse avait dû contenir un léger sédatif. Il se dit que Konev en aurait peut-être besoin, lui aussi. Puis... le néant.

Lorsqu'il se réveilla, il ne se souvenait même pas de ses rêves.

D'ailleurs, il ne s'éveilla pas de lui-même. Ce fut Dejhnev qui vint le secouer, aussi joyeux que la veille, aussi alerte et même aussi pimpant que cette meule de foin habillée pouvait l'être.

— Réveillez-vous, camarade américain, il est l'heure ! Il faut vous raser et faire votre toilette. Il y a des serviettes et des gants, du savon, du déodorant et un peigne dans la salle de bains. Je le sais parce que c'est moi qui vous les ai apportés. Et aussi un rasoir électrique tout neuf. Plus des vêtements de coton renforcés à l'entrejambe, pour que vous vous sentiez moins... exposé. Ces salauds de bureaucrates, ils ont tout ce qu'on veut, si on sait le demander... avec le poing.

Et il brandit le sien d'un air féroce.

Morrison s'assit dans son lit. Il lui fallut un moment pour comprendre où il se trouvait, puis surmonter le choc en réalisant qu'on était jeudi matin et que la miniaturisation l'attendait.

Une demi-heure plus tard, lorsque Morrison ressortit de la salle de bains, bien baigné, séché, déodorisé, rasé, peigné, et qu'il tendit la main pour prendre son uniforme en coton et ses sandales, Dejhnev dit :

— Vous avez bien éliminé, mon gars ? Pas de constipation ?

— Tout va bien.

— Bon ! Je ne vous demande pas ça par curiosité mal placée. Les excréments ne me fascinent pas. C'est seulement que le vaisseau n'est pas merveilleusement équipé sur ce plan-là. Il vaut mieux partir les intestins vides. Moi, je ne fais pas confiance à la nature. J'ai pris un léger laxatif.

— Pendant combien de temps allons-nous rester miniaturisés ?

— Peut-être pas longtemps. Une heure, si nous avons de la chance, douze si nous n'en avons pas.

— Mais écoutez, confia Morrison. Je peux compter sur mon côlon, mais je ne peux pas tenir douze heures sans uriner.

— Qui le peut ? s'exclama jovialement Dejhnev. Chaque siège est équipé pour une telle éventualité. Il y a une cavité et un dessus amovible. Des cabinets intégrés, pour ainsi dire. C'est moi qui les ai conçus. Mais ce ne sera pas facile, et embarrassant si vous êtes pudique. Un jour, quand le processus de miniaturisation coûtera très peu d'énergie, on pourra construire des paquebots destinés à la miniaturisation et y vivre comme des tsars.

— Eh bien, espérons que l'expédition ne s'éternisera pas.

Il trouva étrange que la peur de la mort ou de l'incapacité mentale se soit momentanément transformée en une simple appréhension concernant la manipulation d'un couvercle de cabinets et la manière de procéder la plus discrète possible. Il se dit que la grossièreté et l'indécence avaient dû

régner dans les grands voyages d'exploration du passé, choses dont on ne parlait jamais.

Il avait revêtu ses vêtements de coton et ses sandales lorsque Dejhnev, habillé de la même façon à plusieurs tailles près, dit :

— Allons déjeuner. On va nous donner de la bonne nourriture, beaucoup de calories sous un petit volume, car nous ne pourrons pas manger à bord. Il y aura de l'eau et des jus de fruits, mais pas de véritable boisson. Lorsque j'ai fait remarquer à la douce Natacha que nous pourrions avoir besoin d'une goutte de vodka de temps en temps, elle m'a gratifié d'une grimace. Plus une bonne quantité de commentaires injustifiés sur les sots et les ivrognes. Albert, Albert, je suis incompris et persécuté !

Le petit déjeuner fut abondant, mais pas vraiment substantiel. Il y avait de la crème anglaise, d'épaisses tartines de pain blanc avec du beurre et de la confiture d'oranges, des jus de fruits et plusieurs variétés de pilules à avaler.

La conversation ne fut que modérément animée et traita surtout du tournoi d'échecs local. On ne parla ni du vaisseau, ni de la miniaturisation. (Avaient-ils peur que cela leur porte malheur ?)

Morrison n'en fut pas mécontent. Il lança même quelques remarques sur ses propres aventures de modeste joueur d'échecs.

Et puis, bien trop tôt, on débarrassa la table et ce fut l'heure...

Ils partirent pour le vaisseau.

## 34

Ils marchaient en file indienne, laissant un espace entre chacun d'eux. Dejhnev allait en tête, puis venaient Kalinine, Boranova, Morrison, et en dernier Konev.

Presque aussitôt, Morrison comprit pourquoi. Ils étaient exposés aux regards qui allaient les individualiser. Tout le long du couloir, des hommes et des femmes – le personnel du projet sans doute – les contemplaient avec avidité. Eux, du moins, savaient ce qui allait se passer, même si le reste de l'Union soviétique – et du monde – l'ignorait.

Dejhnev, à l'avant, saluait avec empressement, à droite et à gauche, comme un monarque populaire, et la foule réagissait comme convenu, criant, le saluant de la main et l'appelant par son nom.

On acclamait chacun d'eux nominalement, car les membres de l'équipage étaient apparemment connus de tous. Les deux femmes répondaient avec plus de retenue ; Konev, que Morrison pouvait voir lorsqu'il regardait derrière lui, avançait les yeux fixés devant lui, sans réagir.

Morrison fut très surpris d'entendre quelqu'un crier en anglais :

— Bravo, l'Américain !

Il regarda dans la direction d'où venait la voix et salua machinalement, soulevant une marée d'acclamations qui noya tout le reste.

Morrison ne put garder son attitude de résignation maussade. Il n'avait jamais été l'objet de l'enthousiasme populaire et il réagit immédiatement, sans problème, saluant et souriant éperdument. Il surprit l'air amusé de Boranova et vit Dejhnev pointer le doigt vers lui comme pour le désigner avec ostentation, mais cela ne le troubla pas.

Puis ils dépassèrent les files de spectateurs et entrèrent dans la grande chambre où Chapiro reposait dans le cocon mental de son coma. Le vaisseau était là.

Morrison regarda autour de lui avec étonnement.

— Il y a aussi une équipe de tournage ?

Kalinine était à côté de lui. « Comme ses seins sont beaux », pensa-t-il. Ils étaient voilés mais non cachés par le mince tissu de coton et il comprit pourquoi Konev l'avait qualifiée de « distraction ».

— Oui, c'est la télévision, expliqua-t-elle. Chaque expérience est soigneusement filmée et commentée par des journalistes. Hier, il y avait une caméra quand nous avons été miniaturisés, mais nous l'avions dissimulée pour que vous ne sachiez pas ce qui se passait.

— Mais si c'est un projet secret...

— Il ne le sera pas éternellement. Quand nous aurons vraiment réussi, tout sera révélé à notre peuple et au monde entier. Et même avant, s'il s'avère qu'un autre pays fait des progrès dans ce domaine.

— Ce n'est pas bien, cette obsession d'être les premiers, objecta Morrison en hochant la tête. Les progrès seraient plus rapides si l'on consacrait plus de savants et plus de ressources à ces recherches.

— Seriez-vous prêt à abandonner la primauté de votre théorie ?

Morrison demeura silencieux. C'était la seule réplique possible.

— Je m'en doutais, fit Kalinine. C'est facile d'être généreux avec l'argent des autres.

Pendant ce temps, Boranova parlait à un homme qui l'écoutait avidement. Morrison, estimant qu'il s'agissait d'un journaliste, reporta sur eux toute son attention.

Boranova disait :

— C'est le savant américain, Albert Jonas Morrison, professeur de neurophysique. Il est ici en tant qu'observateur américain et comme assistant de l'académicien Konev.

— Vous serez cinq à bord du vaisseau ?

— Oui. Il n'y aura plus jamais cinq personnes aussi remarquables réunies pour un événement aussi marquant. L'académicien Konev est le premier être humain à avoir été miniaturisé. Le Dr Sophia Kalinine est la première femme et le Dr Albert Morrison le premier Américain à l'avoir été aussi. Kalinine et Morrison sont les premiers à avoir été miniaturisés ensemble à bord du vaisseau. Quant au voyage d'aujourd'hui, ce sera la première miniaturisation simultanée de cinq êtres humains et la première fois qu'un vaisseau et son équipage miniaturisés seront introduits dans un être humain vivant. Celui-ci est, bien sûr, l'académicien Piotr Chapiro qui fut le deuxième être humain miniaturisé mais la première victime de ce processus.

Dejhnev surgit brusquement à côté de Morrison et lui chuchota bruyamment à l'oreille :

— Vous y voilà, Albert. Vous serez dorénavant une note indélébile en bas de page de l'Histoire. Vous avez pu croire jusqu'à maintenant que votre carrière était un échec, mais c'est terminé. Personne ne pourra vous ôter l'honneur d'avoir été le premier Américain miniaturisé. Même si vos compatriotes mettent au point leur propre méthode de miniaturisation et la font subir à un Américain, il ne sera toujours que le second.

Morrison n'avait pas pensé à cela. Il goûta cette nouvelle dimension, durable, de sa personne – *si* les Soviétiques publiaient un jour, intégralement, les déclarations de Boranova – et la trouva savoureuse.

Cependant, il n'était pas satisfait.

— Ce n'est pas pour cela que je voudrais qu'on se souvienne de moi.

— Faites un bon boulot pendant le voyage et vous serez célèbre pour des raisons plus essentielles.

Et puis, comme disait mon père : « C'est bon de présider à table, même s'il n'y a qu'un seul autre convive et juste un bol de soupe au chou à partager. »

Dejhnev s'éloigna et Kalinine s'approcha de Morrison.

— Oui, Sophia ?

— Vous étiez avec *lui* après dîner, hier soir, n'est-ce pas ?

— Il m'a montré la carte du cerveau de Chapiro. C'est extraordinaire !

— Que vous a-t-il dit de moi ?

Morrison hésita.

— Pourquoi m'aurait-il parlé de vous ?

— Parce que vous êtes curieux et que vous essayez de fuir vos propres démons. Vous l'avez questionné.

Cette remarque personnelle lui arracha une grimace.

— Il s'est défendu.

— Comment ?

— Il a dit que vous aviez déjà été enceinte, et que vous aviez avorté. Sophia, je n'y croirai que si vous me le confirmez vous-même.

Les yeux de Kalinine se remplirent de larmes.

— Vous a-t-il... vous a-t-il décrit les circonstances ?

— Non, Sophia. Je ne l'ai pas questionné.

— Il aurait pu vous le dire, tout de même. J'ai été violée à dix-sept ans. Il s'ensuivit une grossesse indésirable et mes parents ont pris les mesures permises par la loi.

— Je comprends... Peut-être que Iouri a décidé de ne pas y croire.

— Ou bien il pense que je l'ai cherché, mais il y a un rapport de police et le violeur est encore en prison. La loi soviétique est impitoyable pour ce type de délit, mais seulement si la preuve est irréfutable. Je sais que certaines femmes accusent fausement un homme de les avoir violées, mais ce n'était pas le cas et Iouri le sait bien. Comme c'est lâche de sa part d'avoir présenté les choses ainsi !

— Il ne faut plus y penser, mais je comprends que cela vous ait profondément affectée, dit gentiment Morrison. Nous avons un travail complexe à effectuer dans ce vaisseau et nous aurons besoin de toute notre concentration d'esprit et de toute notre compétence. Je vous assure que je suis de votre côté, et pas du sien.

La jeune femme hocha la tête et répondit :

— Merci de votre sympathie et de votre gentillesse, mais n'ayez pas peur, je ferai mon travail.

À ce moment, Boranova commanda :

— Nous allons maintenant entrer dans l'ordre où j'appelle vos noms : Dejhnev, Konev, Kalinine, Morrison et moi-même.

Elle vint se placer derrière Morrison et lui murmura :

— Comment vous sentez-vous, Albert ?

— Dans un état épouvantable. Vous attendiez-vous à une autre réponse ?

— Non. Mais néanmoins, j’espère que vous allez faire votre travail comme si vous étiez en pleine forme. D’accord ?

— Je vais essayer, dit Morrison entre ses lèvres serrées, et, à la suite de Kalinine, il entra pour la seconde fois dans le vaisseau.

## 35

Un par un, ils s’installèrent dans leur siège. Dejhnev était aux commandes, Konev au premier rang à sa droite, Kalinine au rang du milieu à gauche, Morrison à côté d’elle, et Boranova au dernier rang, à gauche.

Morrison cligna des yeux et se moucha avec un Kleenex qu’il trouva dans sa poche. Et s’il avait besoin d’autres mouchoirs ? (Quelle drôle d’idée de s’inquiéter d’un détail pareil, mais cela valait mieux que de penser à d’autres choses.) Son front était moite. Était-ce à cause du manque d’espace ? Est-ce que cinq personnes – peut-être en état d’hyperventilation –, respirant dans un aussi maigre volume d’air, élèveraient l’humidité au maximum ? L’aération serait-elle suffisante ?

Il pensa soudain aux premiers astronautes du siècle précédent, encore plus impuissants qu’eux, dans un habitacle encore plus restreint, mais eux se lançaient dans un espace en partie connu et compris, non dans un microcosme quasiment vierge.

Lorsque Morrison s’assit, il sentit sa terreur s’émousser. Après tout, il était déjà venu dans ce vaisseau. Il avait été miniaturisé puis déminiaturisé et ne s’en portait pas plus mal.

Il regarda autour de lui pour voir comment les autres réagissaient. Le visage de Kalinine était dépourvu d’expression. Une beauté plutôt glacée. Cette absence de peur ou d’anxiété était impressionnante mais elle était probablement, elle aussi, en train de se battre avec ses propres démons.

Dejhnev regarda derrière lui, peut-être pour voir les réactions de ses coéquipiers, mais probablement pour des raisons différentes. Morrison tentait de renforcer le peu de courage qu’il avait en le nourrissant de celui des autres, alors que Dejhnev devait observer leurs réactions pour évaluer les chances de succès de l’expédition.

Konev regardait droit devant lui et Morrison ne voyait que sa nuque. Boranova était encore en train de s’installer.

— Mes amis, commença Dejhnev. Mes compagnons de voyage. Avant de partir, nous allons inspecter notre équipement. Une fois que nous serons partis, si l’on me dit que quelque chose ne fonctionne pas je ne prendrai pas ça pour une plaisanterie désopilante. Comme disait mon père : « Un trapéziste vraiment prudent n’examine pas ses ongles en plein saut. » C’est à moi de m’assurer que les commandes du vaisseau sont en bon état de marche, ce dont je suis certain puisque c’est moi qui les ai conçues et que j’en ai dirigé la fabrication.

— Quant à vous, Iouri, mon ami, votre cérébromachin – votre carte du cerveau, comme toute personne sensée l’appellerait – a été transféré, point par point, dans le logiciel de l’ordinateur logé

sous le plateau qui est devant vous. Je vous en prie, vérifiez que vous pouvez l'ouvrir et voyez si la carte du cerveau fonctionne bien.

— Sophia, ma petite colombe, j'ignore ce que vous faites, sauf que cela touche à l'électricité, donc assurez-vous que vous pouvez opérer de la manière qui vous convient le mieux.

— Natalia (il éleva légèrement la voix), tout va bien, là-bas derrière ?

— Parfaitement bien. Je vous en prie, contrôlez Albert. C'est lui qui a le plus besoin de votre aide.

— Je l'ai gardé pour la bonne bouche, répondit Dejhnev en se tournant vers Morrison. Albert, savez-vous comment fonctionne le panneau qui est devant vous ?

— Bien sûr que non. Comment le saurais-je ?

— Vous l'apprendrez dans deux secondes. Cet interrupteur, c'est pour l'ouvrir, et celui-là, c'est pour le fermer. Ouvrez-le, Albert ! Ah, vous voyez, il se rabat sans bruit. Fermez-le, maintenant. Parfait. Vous voyez que vous savez. Vous avez vu ce qu'il y a à l'intérieur ?

— Un ordinateur.

— Encore parfait, mais faites-moi la faveur de vérifier que cet ordinateur est équivalent au vôtre. Votre logiciel est dans le casier adjacent. Je vous en prie, assurez-vous qu'il est compatible avec l'ordinateur et qu'il opère comme il faut. Je compte sur vous pour me le dire. Si vous avez le moindre doute, le plus petit soupçon que quelque chose ne va pas, nous retarderons le départ jusqu'à ce que ce soit réparé à votre entière satisfaction.

— Arkady, ne dramatisez pas, intervint Boranova. Nous n'avons pas le temps.

Dejhnev fit comme s'il ne l'avait pas entendue.

— Mais si vous me dites que quelque chose cloche et que ce n'est pas vrai, mon bon Albert, Iouri s'en apercevra, je vous l'assure. Et ni lui, ni moi, ni personne, ne sera content. Alors, si vous vous êtes mis dans la tête qu'inventer une panne pourrait retarder ou même annuler le voyage, renoncez-y.

Morrison sentit qu'il rougissait. Il espéra que cela serait mis sur le compte d'une noble colère devant cette accusation de malhonnêteté, et non parce qu'il se sentait coupable d'un complot déjoué.

Tandis qu'il se penchait sur l'ordinateur, il se remémora ce à quoi la conception de son programme et les différentes modifications qu'il y avait apportées avaient abouti... des impressions rares et fugitives. C'était difficile à définir ; comme si ses propres centres de pensée étaient directement stimulés par les ondes cérébrales qu'il était en train d'analyser. Il en avait parlé à l'occasion et la chose s'était ébruitée. Chapiro avait appelé son programme une « station relais » à cause de cela – d'après Iouri. Alors, comment vérifier que cela fonctionnait alors qu'il n'avait eu cette sensation que rarement, et toujours à des moments imprévisibles ?

C'était peut-être simplement la « volonté d'y croire », cette même volonté qui avait amené Percival Lowell à voir les canaux de Mars.

Il s'aperçut que l'idée ne lui était jamais venue d'essayer de faire obstacle à cette expérience en disant que son programme ne fonctionnait pas. Il souhaitait ardemment éviter le danger, mais il ne le ferait pas en calomniant son logiciel.

Puis une nouvelle terreur s'empara de lui. Et si son programme avait été endommagé pendant le voyage ? Comment pourrait-il les persuader qu'il y avait vraiment quelque chose qui clochait et qu'il ne faisait pas semblant ?

Mais tout fonctionnait admirablement, du moins autant qu'il pouvait le dire sans être en contact

réel avec un crâne derrière lequel s'abritait un cerveau actif.

Dejhnev précisa, en regardant pianoter Morrison :

— Nous avons mis de nouvelles piles dedans. Des piles *américaines*.

— Tout fonctionne bien, autant que je puisse en juger.

— Bon. Tout le monde est satisfait de son équipement ? Alors, soulevez vos jolis derrières et vérifiez si le dessus de votre siège glisse bien. Ça marche ? Croyez-moi, vous seriez malheureux s'il se coinçait.

Morrison regarda Kalinine ouvrir et refermer le siège (couvert d'une mince couche de tissu d'ameublement) sur lequel elle était assise. Le sien fonctionna de la même manière lorsqu'il imita ses gestes.

— Il peut recevoir les matières solides, poursuivit Dejhnev, mais espérons que nous n'aurons pas l'occasion de le vérifier. En envisageant le pire, il y a un petit rouleau de papier hygiénique sous le bord du siège. Quand on est miniaturisé, la masse diminue et les excréments flottent. Il y aura donc un courant d'air, soufflant vers le bas, pour empêcher cet inconvénient. Que cela ne vous fasse pas sursauter. Il y a un litre d'eau dans un petit réfrigérateur à côté de votre siège. C'est uniquement pour boire. Si vous trouvez que vous êtes sale, suant ou malodorant, résignez-vous. Impossible de se laver avant d'être sorti d'ici. Ni de manger. Si nous perdons quelques grammes, tant mieux.

— Si vous perdiez six ou sept kilos, Arkady, nous consommerions moins d'énergie, dit sèchement Boranova.

— J'y ai déjà pensé, Natacha, répliqua froidement Dejhnev. Je vais maintenant vérifier les commandes de l'appareil, et si elles réagissent bien, ce dont je suis certain, nous pourrons partir.

Morrison trouva l'attente pénible, dans un silence tendu que rompait seulement le léger sifflement de Dejhnev penché sur ses commandes.

Il se redressa en s'essuyant le front avec sa manche.

— Tout fonctionne bien. Camarades, le voyage fantastique va commencer.

Il introduisit un écouteur dans son oreille gauche et dit dans un minuscule micro :

— Tout est opérationnel dans le vaisseau. Êtes-vous opérationnels à l'extérieur ?... Très bien, alors souhaitez-nous bonne chance, camarades.

Apparemment il ne se passait rien, aussi Morrison jeta-t-il un petit coup d'œil sur Kalinine. Elle était immobile, mais en sentant son regard, elle se tourna vers lui et confirma :

— Oui, on est en train de nous miniaturiser.

Le sang rugit dans les oreilles de Morrison. C'était la première fois qu'il subissait *consciemment* la miniaturisation.



# Chapitre IX

## L'artère

*Si le flot t'emporte là où tu veux aller, ne discute pas.*

Dejhnev père

### 36

Les yeux de Morrison restaient fixés sur l'ordinateur et le logiciel qu'il y avait inséré. Le logiciel... l'unique objet provenant de son passé.

Son passé ? Il y avait moins de cent heures, il dormait à moitié en écoutant l'exposé ennuyeux de son dernier jour au congrès, en se demandant s'il pourrait sauver sa carrière universitaire. Subjectivement, cent années s'étaient écoulées depuis, et il n'arrivait plus à évoquer clairement l'université et la triste vie de frustration qu'il y avait dernièrement menée.

Il y a cent heures, il aurait donné cher pour briser le cycle déprimant de cette lutte inutile. Maintenant, il donnerait encore plus, beaucoup plus, pour s'y retrouver plongé, s'éveiller et découvrir que cette centaine d'heures – ou d'années – n'avait jamais existé.

Il jeta un coup d'œil au travers de la paroi transparente du vaisseau, les yeux mi-clos, comme à contrecœur. Il n'avait pas envie de voir les choses plus grandes qu'elles ne l'étaient. Cela réduirait à néant l'espoir insensé que le processus de miniaturisation était tombé en panne, ou que tout cela n'était qu'une illusion.

Mais un homme passa dans son champ de vision. Il était grand, il faisait plus de deux mètres. Peut-être était-ce sa taille normale ?

D'autres apparurent. Ils ne pouvaient tous être des géants.

Il se ratatina dans son siège et ne regarda plus dehors. Cela suffisait. Il savait que la miniaturisation s'accomplissait inexorablement.

Le silence, à l'intérieur du vaisseau, était oppressant, insupportable. Il fallait qu'il entende une voix, ne serait-ce que la sienne.

C'était à Kalinine, assise à sa gauche, qu'il pouvait parler le plus facilement. En outre, il n'avait pas envie de la jovialité déplacée de Dejhnev, ni de la concentration d'esprit unidimensionnelle de Boranova, ni de la sombre véhémence de Konev. Aussi se tourna-t-il vers le chagrin glacé de Kalinine.

— Sophia, comment allons-nous pénétrer dans le corps de Chapiro ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Enfin ses lèvres pâles bougèrent et elle chuchota :

— Par injection.

Puis, en un suprême effort, elle parut décider qu'elle devait se montrer plus sociable, aussi reprit-elle :

— Quand nous serons assez miniaturisés, on nous aspirera dans une aiguille intraveineuse et on

nous injectera dans l'artère carotide gauche de l'académicien Chapirov.

— Nous allons être secoués comme des dés !

— Absolument pas. C'est une opération délicate, mais qui a été préparée dans les moindres détails.

— Comment le savez-vous ? Cela n'a jamais été fait auparavant. Jamais avec un vaisseau. Jamais dans une aiguille intraveineuse. Jamais dans un corps humain.

— C'est vrai, mais ces problèmes – et d'autres beaucoup plus simples, bien sûr – ont été étudiés depuis longtemps. Nous avons suivi de nombreux séminaires sur cette mission durant ces derniers jours. Vous ne croyez tout de même pas que les déclarations d'Arkady, sur le papier hygiénique et le reste, étaient nouvelles pour nous ? Nous avons déjà entendu cela de nombreuses fois. Elles vous étaient destinées, puisque vous n'avez suivi aucune réunion préparatoire ; en plus cela lui faisait tellement plaisir...

— Alors, dites-moi ce qui va se passer.

— Je vous expliquerai les choses au fur et à mesure. Pour le moment, nous ne faisons rien jusqu'à ce que nous ne mesurons plus qu'un centimètre. Cela va prendre environ vingt minutes, mais ce ne sera pas toujours aussi lent. Plus nous rapetissons, plus nous nous miniaturisons vite. Vous n'éprouvez aucun malaise ?

Morrison fit abstraction des battements précipités de son cœur et du halètement de ses poumons et dit :

— Non... Du moins pour le moment.

— Bon, alors ? fit Kalinine en fermant les yeux comme pour montrer qu'elle était lasse de parler.

Morrison se dit que ce n'était pas une mauvaise idée et ferma aussi les siens.

Il s'endormit peut-être ou bien il se réfugia dans un état semi inconscient, car lorsqu'un léger choc le ramena à la réalité, il crut tout d'abord qu'il ne s'était écoulé que quelques secondes.

Il ouvrit les yeux et se retrouva à un centimètre au-dessus de son siège. Il avait l'impression bizarre de dériver au moindre souffle d'air.

Boranova avait changé de siège pour se mettre derrière lui et posa les mains sur ses épaules. En le repoussant dans son fauteuil, elle dit :

— Albert, mettez votre ceinture. Sophia, montrez-lui comment faire. Je suis désolée, nous aurions dû vous dire tout cela avant de partir, mais nous avons eu si peu de temps et vous étiez déjà assez inquiet comme cela. Nous ne voulions pas vous réduire à l'impuissance en vous accablant d'informations.

À sa grande surprise, Morrison avait plutôt apprécié cette impression d'être assis sur un coussin d'air.

Kalinine toucha son siège, entre ses genoux, et une ceinture qui l'entourait se détacha brusquement. Il ne l'avait pas vue avant de fermer les yeux, il en était certain. Avec un claquement sec, elle disparut dans un bras du fauteuil. Sophia se tourna vers lui et expliqua :

— Là, sur votre gauche, c'est l'éjecteur de ceinture.

Maintenant qu'elle était détachée, elle put se soulever pour l'aider. Elle appuya sur l'éjecteur – un cercle plus foncé sur le bras clair du siège – et un lacs de plastique flexible jaillit avec un léger sifflement, s'enroula autour de lui et alla enfouir sa triple extrémité dans l'autre bras. Il se retrouva maintenu dans une sorte d'élastique.

— Si vous voulez vous libérer, le bouton est là, juste entre vos genoux.

Kalinine se pencha pour lui montrer l'emplacement et Morrison apprécia la pression de son corps contre le sien.

Elle ne parut pas s'en apercevoir et, ayant terminé sa démonstration, elle se réinstalla dans son fauteuil et fixa de nouveau sa ceinture.

Morrison jeta un rapide coup d'œil autour de lui, se soulevant et se penchant aussi loin que sa propre ceinture le lui permettait. Tous les cinq étaient attachés sur leur siège.

— Nous avons été miniaturisés au point d'être presque dépourvus de poids ? demanda-t-il.

— Nous ne pesons qu'environ vingt-cinq milligrammes, précisa Boranova, si bien que nous sommes quasiment en apesanteur. Et puis, à l'extérieur, ils ont soulevé le vaisseau.

Morrison regarda Kalinine d'un air de reproche. La jeune femme haussa les épaules.

— Je vous ai dit que je décrirais les choses au fur et à mesure qu'elles arriveraient, mais vous dormiez et je n'ai pas voulu vous déranger. Le choc de la pince vous a réveillé et soulevé de votre siège.

— La pince ?

Il regarda la paroi. Il avait bien aperçu une ombre de chaque côté ; mais vu que des parois, normalement, sont opaques, il n'avait pas réfléchi plus loin. Alors il se souvint que celles du vaisseau étaient transparentes ; la lumière devait donc être occultée par quelque chose.

— Une pince nous a saisis et nous stabilise afin que nous ne soyons pas secoués sans raison. Elle a l'air énorme mais c'est une très petite pince capitonnée. Elle est plongée dans une solution saline. Nous sommes également maintenus par un appel d'air qui va nous aspirer dans une canule époutée. Nous sommes donc stabilisés de trois manières différentes.

Morrison regarda à l'extérieur. Les objets qui, au-dessus d'eux, n'étaient occultés ni par la pince, ni par la canule, demeuraient invisibles. Morrison ne pouvait voir que des passages occasionnels d'ombre et de lumière, et il comprit que tout ce qui existait dehors était trop grand pour que ses yeux minuscules puissent le voir. Si les photons qui traversaient les parois n'avaient pas été miniaturisés en pénétrant dans le champ, ils se seraient comportés comme des ondes radio et il n'aurait rien pu voir du tout.

Le vaisseau fut de nouveau secoué lorsque la pince se retira. Ce mouvement fut trop rapide pour que Morrison le perçoive visuellement. Il se sentit légèrement pressé contre sa ceinture et en déduisit que le navire s'abaissait. Le vaisseau se mit à danser comme un bouchon sur l'eau.

Dejhnev montra du doigt une ligne horizontale foncée qui montait et descendait contre la paroi du vaisseau et dit d'un air satisfait :

— C'est la surface de l'eau. J'avais pensé que ce serait pire. Apparemment, il y a parmi eux des ingénieurs aussi compétents que moi.

— L'ingénierie n'a rien à voir là-dedans, intervint Boranova. Nous sommes soumis à la pression superficielle. Elle agira tant que nous serons à la surface d'un fluide. Une fois dans le corps de Chapiro, ce mouvement cessera.

— Mais, cet effet d'ondulations, Natacha ? Ce mouvement ascendant et descendant ? Est-ce qu'il y a une incidence sur lui ?

Boranova étudia ses instruments, et en particulier un petit écran sur lequel une ligne horizontale, sans jamais bouger au centre, semblait continuellement jaillir vers l'extérieur. Morrison, en se

tortillant et en se soulevant jusqu'à se faire mal au dos, réussit tout juste à l'entrevoir.

— Lui est aussi stable que votre main quand vous êtes sobre, Arkady.

— Pas mieux que cela ? demanda Dejhnev en éclatant d'un rire tonitruant.

« Il a l'air soulagé », se dit Morrison, en se demandant ce que pouvait bien être ce « lui » qui aurait pu être affecté.

— Qu'est-ce qui va se passer ?

Konev prit la parole pour la première fois depuis que la miniaturisation avait commencé.

— Sommes-nous obligés de tout vous expliquer ?

— Oui ! À vous, on a tout expliqué. Pourquoi pas à moi ?

— Albert a tout à fait raison, répliqua Boranova. Je vous en prie, Iouri, contrôlez-vous et essayez d'être raisonnable. Vous aurez bientôt besoin de son aide et j'espère qu'il n'aura pas l'impolitesse de vous parler comme vous le faites.

Konev eut un mouvement convulsif des épaules, mais ne répondit pas. C'est Boranova qui dut le faire :

— La seringue d'une aiguille à injection va nous aspirer, Albert. Tout est télécommandé.

Comme si la seringue avait attendu ces paroles, une ombre se referma sur eux et les avala. Une brève lueur apparut devant eux, puis s'évanouit.

— On a fixé l'aiguille. Maintenant, il faut attendre un peu.

L'intérieur du vaisseau, qui avait été plongé dans l'obscurité, fut soudain baigné d'une lumière blanche, très douce et plus reposante que celle d'avant.

— À partir de maintenant, précisa-t-elle, nous ne percevrons plus de lumière extérieure jusqu'à ce que le voyage soit terminé. Nous ne devons compter que sur notre propre éclairage.

Perplexe, Morrison chercha autour de lui quelle en était la source. La lumière semblait émaner des parois du vaisseau.

Kalinine interpréta son regard.

— Électroluminescence.

— Mais d'où tirez-vous l'énergie ?

— Nous avons trois moteurs à microfusion, dit-elle fièrement. Les meilleurs du monde. (Elle répéta :) *Du monde !*

Morrison ne réagit pas. Il aurait bien parlé des moteurs à microfusion américains qui équipaient les plus récents vaisseaux spatiaux... mais à quoi bon ? Un jour, l'humanité se libérerait de ces ferveurs nationalistes, mais ce n'était pas pour demain. Aussi longtemps que le patriotisme ne versait pas dans la violence, ou les menaces de violence, la situation restait supportable.

Dejhnev, appuyé au dossier de son fauteuil, les mains derrière la nuque, dit en ayant l'air de s'adresser à la paroi qui irradiait une douce lumière :

— Un jour, nous agrandirons une seringue, nous y introduirons un vaisseau de taille normale et nous miniaturiserons le tout. Nous serons alors débarrassés de toutes ces manœuvres à petite échelle.

— Oh, vous pouvez aussi faire l'inverse ? demanda Morrison. Comment appelez-vous ça ? « Maximisation » ? « Gigantisation » ?

— Cela n'a pas de nom parce que c'est impossible, répliqua Konev d'un ton cassant.

— Peut-être un jour ?

— Non. Jamais. C’est physiquement impossible. Il faut déjà beaucoup d’énergie pour miniaturiser, il en faudrait une quantité infinie pour maximiser.

— Même si vous combiniez cela à la relativité ?

— Même ainsi.

Dejhnev fit un bruit inconvenant avec ses lèvres.

— Voilà pour votre « physiquement impossible ». Un jour, vous verrez...

Konev retomba dans un silence indigné.

— Qu’est-ce que vous attendez ? demanda Morrison.

— L’ultime préparation de Chapiro, répondit Boranova, puis l’élévation de l’aiguille et son introduction dans la carotide.

Tandis qu’elle parlait, le vaisseau repartit en avant avec une secousse.

— Ça y est ? demanda Morrison.

— Pas encore. Ils enlèvent simplement les bulles d’air. Ne vous inquiétez pas, Albert. Nous le saurons.

— Comment ?

— Ils nous le diront. Arkady est en contact avec eux. Ce n’est pas difficile. Les photons des ondes radio se miniaturisent en traversant les frontières du champ et se déminiaturisent en repassant de l’autre côté. Cela absorbe très peu d’énergie, encore moins que dans le cas de la lumière.

— Il est temps de monter à la base de l’aiguille, fit remarquer Dejhnev.

— Alors, allons-y, répondit Boranova. Nous testerons ainsi l’unité motrice sous miniaturisation.

Un grondement s’éleva puis diminua jusqu’à n’être plus qu’un bourdonnement sourd. Morrison se tordit le cou pour regarder derrière lui autant que le lui permettait sa ceinture.

De l’eau bouillonnait derrière eux, comme si des roues à aubes tournaient. En l’absence de tout point de repère extérieur, il était impossible d’estimer à quelle vitesse ils se déplaçaient, mais la progression lui parut lente.

— Nous avançons vite ? demanda-t-il.

— Non, mais ce n’est pas nécessaire. Inutile de gaspiller de l’énergie pour progresser plus rapidement. Nous nous frayons un chemin entre des molécules de taille normale, ce qui à notre échelle représente une forte viscosité.

— Mais avec des moteurs à microfusion...

— Nous aurons besoin de l’énergie pour autre chose que la propulsion.

— Je me demandais seulement combien de temps il va nous falloir pour atteindre les points clefs du cerveau.

— Moi aussi, je me pose la question, avoua Boranova, mais le courant artériel va nous emporter.

— Nous y sommes ! s’exclama Dejhnev. Vous voyez ?

Droit devant on voyait, dans les phares du vaisseau, un cercle parfaitement rond. Morrison devina que ce devait être la base de l’aiguille.

À l’extrémité de celle-ci, ils se retrouveraient dans le sang de Chapiro et seraient vraiment à l’intérieur d’un corps humain.

— Natalia, nous sommes trop grands pour entrer dans l'aiguille ! s'écria Morrison.

Il était en proie à diverses émotions. En premier venait l'espoir que l'expérience échouerait. Or ne pourrait pas les rendre plus petits. Il faudrait les déminiaturiser et l'épreuve serait terminée.

Derrière cette pensée clairement formulée, il y avait une légère déception. Puisqu'il était venu jusque-là, pourquoi ne pas pénétrer dans ce corps et étudier une cellule nerveuse de l'intérieur ? N'étant ni risque-tout ni amateur de performances, Morrison se serait, en temps ordinaire, détourné avec horreur de cette idée – il s'en détournait avec horreur – mais puisqu'il était déjà miniaturisé, puisqu'il était arrivé jusque-là, puisqu'il avait survécu, malgré son effroi, cela valait peut-être la peine de pousser plus loin ?

Ses désirs contradictoires étaient endigués par son esprit logique. Impossible que ces gens soient stupides au point de s'embarquer dans un vaisseau qui ne pouvait pas être réduit suffisamment pour passer par l'aiguille qu'ils avaient prévu d'utiliser.

Et Boranova, comme si elle avait lu ses pensées, dit avec une certaine indifférence :

— Oui, actuellement nous sommes trop grands, mais nous n'allons pas rester comme ça. À partir de maintenant, c'est moi qui m'en occupe.

— Vous ? s'exclama Morrison, interdit.

— Bien entendu. Jusqu'ici, nous avons été miniaturisés par notre appareil normal de miniaturisation. Maintenant, les ajustements délicats seront effectués par moi.

— C'est l'une des choses pour lesquelles nous devons économiser au maximum nos moteurs à microfusion, murmura Kalinine.

— Avons-nous assez d'énergie à bord pour effectuer une autre miniaturisation ? Je croyais qu'il en fallait d'énormes quantités pour...

— Albert, culpa Boranova, si la gravitation était *quantifiée*, il nous faudrait une énorme quantité d'énergie pour réduire une masse de moitié, quelle que soit sa valeur initiale. Pour miniaturiser une souris de moitié, il faudrait autant d'énergie que pour miniaturiser un éléphant de moitié. Mais l'interaction gravitationnelle n'est pas quantifiée, et donc la perte de masse ne l'est pas non plus. Ce qui veut dire que l'énergie requise pour réduire la masse décroît avec cette masse. Elle n'est pas vraiment proportionnelle, mais presque. Nous avons si peu de masse maintenant qu'il faut beaucoup moins d'énergie pour nous miniaturiser davantage.

— Mais puisque vous n'avez jamais miniaturisé quelque chose d'aussi grand que ce vaisseau à un tel degré, vous dépendez d'une extrapolation de données obtenues lors d'une série de miniaturisations plus modestes. (« Ils n'ont pas affaire à un enfant, pensa-t-il indigné. Je suis leur égal ! »)

— Oui, reconnut Boranova. Nous misons sur le fait que cette extrapolation se vérifiera, que rien d'inattendu ne se produira. Dans l'univers où nous vivons, nous sommes de temps à autre confrontés à des incertitudes. On ne peut pas y échapper.

— Mais c'est à la mort que nous serons tous confrontés si quelque chose tourne mal !

— Vous ne l'aviez pas encore compris ? dit calmement Boranova. Vous êtes-vous angoissé au sujet de ce voyage par pur masochisme ? Sachez que nous ne sommes pas les seuls en danger. Si

quelque chose tourne mal et que l'énergie emmagasinée pour la miniaturisation se dégage d'un seul coup, non seulement elle nous tuera, mais elle causera d'énormes dégâts dans l'Antre tout entier. Je suis sûre que plus d'une personne non miniaturisée, là-bas, retient sa respiration en se demandant si elle survivrait à l'explosion. Vous voyez, Albert, même ceux qui n'ont pas couru le risque de la miniaturisation ne sont pas en sécurité.

Dejhnev se retourna et leur fit un grand sourire. Morrison remarqua que l'une de ses canines supérieures avait une couronne et n'était pas du même blanc jaunâtre que les autres.

— Dites-vous bien, mon ami, que si quelque chose tourne mal, vous n'en saurez rien. Mon père disait toujours : « Puisque nous devons tous mourir, que demander de mieux qu'une mort soudaine et rapide ? »

— Jules César a dit la même chose.

— Oui, mais nous n'aurons pas le temps de dire : « *Tu quoque filii* ».

— Nous ne mourrons pas, dit sèchement Konev, et c'est stupide de parler de mort. Il n'y a aucune erreur dans nos calculs.

— Ah ! À l'ère de la superstition, les gens s'en remettaient à la protection de Dieu. Équations merci, nous avons maintenant des Équations sur lesquelles nous nous reposons.

— Vous n'êtes pas drôle, répliqua Konev.

— Je n'avais pas l'intention d'être drôle, Iouri. Natacha, là-bas, ils sont prêts à poursuivre.

— Alors, pas la peine de continuer à s'interroger, dit Boranova. Allons-y.

Morrison s'agrippa à son fauteuil, mais il ne sentit rien. Devant eux, le cercle qu'il avait remarqué s'agrandit, devint de plus en plus flou tout en reculant lentement, et finit par disparaître.

— Nous avançons ? demanda-t-il.

C'était le genre de question qu'on est incapable de retenir, même si la réponse est évidente.

— Oui, confirma Kalinine. Et pourtant, nous ne dépensons pas d'énergie. Nous n'avons pas à lutter contre des molécules d'eau. Nous sommes emportés par le courant dans l'aiguille grâce à la poussée du piston.

Morrison compta mentalement. Cela occupait mieux l'esprit que de regarder sa montre.

Quand il arriva à cent, il grogna :

— Cela va durer longtemps ?

— Quoi ? demanda Kalinine.

— Quand allons-nous arriver dans le sang ?

— Dans quelques minutes, répondit Dejhnev. Ils procèdent très lentement de peur de créer des microturbulences. Comme disait mon père : « C'est plus lent, mais plus sûr, de descendre pas à pas un sentier que de sauter du haut de la falaise. »

Morrison ne put s'empêcher d'ajouter :

— Nous continuons à nous miniaturiser ?

— Non, répliqua Dejhnev. Nous sommes maintenant au niveau cellulaire et ça suffit pour le moment.

Morrison découvrit avec surprise qu'il tremblait. Après tout, il se passait tant de choses, il y avait tant de sujets auxquels penser, qu'il n'avait pas le temps d'avoir peur. Et pourtant, il continuait à trembler.

Il essaya de se détendre, de s'appuyer contre le dossier de son fauteuil, mais cela exigeait trop d'effort. Il aurait eu besoin de la poussée gravitationnelle et il n'y en avait pour ainsi dire pas. Il ferma les yeux, respira plus lentement. Il essaya même de chanter tout bas le choral de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven.

Finalement, il se força à dire :

— Je suis désolé. On dirait que je tremble.

Dejhnev hennit doucement.

— Ah, ah ! Je me demandais qui en parlerait le premier.

— Ce n'est pas vous, Albert, dit Boranova. Nous tremblons tous un peu. C'est le vaisseau.

Morrison fut aussitôt saisi de frayeur.

— Il y a quelque chose qui cloche ?

— Non. C'est juste une question de taille. Il est assez petit pour être soumis au mouvement brownien. Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ?

Elle lui demandait ça pour la forme. N'importe quel étudiant en physique connaît le mouvement brownien, mais pourtant Morrison se surprit à se l'expliquer mentalement.

Tout objet suspendu dans un liquide est bombardé de toutes parts par les atomes ou les molécules de ce liquide. Les particules le frappent au hasard, et donc inégalement ; mais cette irrégularité est si infime comparée à l'effet global qu'elle est indécélable et non mesurable. Cependant, lorsqu'un objet devient plus petit, l'irrégularité devient plus grande au sein d'un nombre de plus en plus petit de particules qui frappent l'objet à un moment donné. Le vaisseau était assez petit à présent pour réagir aux légers excès de collisions – d'abord dans une direction, puis dans une autre – qui se produisaient au hasard. Il bougeait donc légèrement, d'où le tremblement brownien.

— J'aurais dû y penser, dit Morrison. Plus nous rapetisserons, plus cela va empirer.

— Non, répliqua Boranova. Il y aura d'autres effets qui le contrebalanceront.

— Je n'en connais aucun.

— Néanmoins, il y en aura.

— Faites confiance aux Équations, ironisa Dejhnev en affectant un ton pieux. Les Équations savent.

— Je pense que cela pourrait nous donner le mal de mer, remarqua Morrison.

— Certainement, poursuivit Boranova, mais il existe un traitement chimique. On nous a administré le même médicament que celui qu'utilisent les cosmonautes contre le mal de l'espace.

— Pas à moi ! s'exclama Morrison, indigné. Non seulement on ne m'a rien donné, mais on ne m'a pas averti.

— Nous vous avons parlé aussi peu que possible des inconvénients et des dangers, Albert, par égard pour votre bien-être mental. Quant au traitement, vous l'avez pris avec le petit déjeuner. Comment vous sentez-vous ?

Morrison, qui avait commencé à éprouver un petit mal de cœur, décida qu'il se sentait bien. « Étonnant, pensa-t-il, la tyrannie qu'exerce l'esprit sur le corps ! »

Il admit, à voix basse :

— C'est tolérable.

— Bon. Parce que nous sommes maintenant dans le sang de l'académicien Chapiro.



Morrison regarda à travers les parois transparentes du vaisseau.

Du sang ?

Il s'attendait à voir rouge. Quoi d'autre, n'est-ce pas ?

Il plissa légèrement les yeux, mais ne vit rien, même à la lumière éclatante du vaisseau. Il aurait aussi bien pu être dans une barque glissant à la surface d'un étang par une nuit obscure et sans lune.

Morrison se dit que, dans l'absolu, la lumière à l'intérieur du vaisseau avait la longueur d'onde des rayons gamma – et de rayons gamma très durs. Pourtant, cette longueur d'onde résultait de la miniaturisation de la lumière visible ordinaire et, pour les rétines et les globes oculaires également miniaturisés de l'équipage, c'étaient toujours des rayons de lumière, avec toutes leurs propriétés habituelles.

À l'extérieur, au-delà de la coque du vaisseau, là où cessait le champ de miniaturisation, les photons reprenaient leur taille ordinaire, et ceux qui étaient renvoyés vers le vaisseau se miniaturisaient de nouveau en traversant la frontière du champ. Les Soviétiques étaient peut-être habitués à cette situation bourrée de paradoxes, mais l'esprit de Morrison vacillait lorsqu'il tentait de saisir l'effet d'une bulle miniaturisée dans une mer de normalité. Y avait-il une frontière tangible séparant le miniaturisé du normal ? Y avait-il une discontinuité quelque part ?

Poursuivant cette idée, il chuchota à Kalinine, penchée sur ses instruments :

— Sophia, quand notre lumière quitte le champ de miniaturisation et s'étend, elle doit dégager de l'énergie sous forme de chaleur, et quand elle revient dans le navire, il faut qu'elle absorbe de l'énergie afin d'être miniaturisée, et cette énergie est fournie par nous. Est-ce que je me trompe ?

— Absolument pas, Albert, dit Kalinine sans lever les yeux. En nous éclairant, nous utilisons une petite partie de l'énergie que peuvent nous fournir nos moteurs. Mais ce n'est pas une quantité importante.

— Sommes-nous vraiment dans le sang ?

— Ne craignez rien. Nous y sommes. Boranova va probablement mettre notre éclairage en veilleuse et vous verrez mieux l'extérieur.

Presque aussitôt, Boranova dit :

— Là ! Maintenant, nous pouvons nous détendre un moment.

La lumière baissa. Aussitôt, ce qui était à l'extérieur du vaisseau devint vaguement visible. Morrison ne distinguait pas grand-chose mais ils étaient immergés dans quelque chose d'hétérogène, qui pouvait bien être du sang.

Il s'agita, inquiet, mettant sa ceinture à rude épreuve.

— Mais si nous sommes dans le sang, qui a une température de trente-sept degrés Celsius, nous allons...

— Le vaisseau est climatisé. Écoutez, Albert, nous avons pensé à tout cela.

— Peut-être, répliqua-t-il un peu vexé, mais on ne m'a pas mis au courant. Et puis, comment

faites-vous pour refroidir l'atmosphère du vaisseau, alors que vous ne disposez pas de système d'évacuation de la chaleur ?

— Nous n'en avons pas, mais il y a l'espace intercellulaire, n'est-ce pas ? Les moteurs à micro-fusion émettent une fine brume de particules subatomiques qui, étant miniaturisées, ont une masse presque nulle. Elles se déplacent donc pratiquement à la vitesse de la lumière, pénétrant la matière aussi aisément que le font les protons, et transportant l'énergie. En moins d'une seconde elles sont dans l'espace intercellulaire. C'est ainsi que nous transférons la chaleur du vaisseau dans le cosmos et que nous pouvons rester au frais. Vous comprenez ?

— Je comprends, murmura Morrison.

C'était ingénieux, et sans doute évident pour ceux qui avaient l'habitude de penser en termes de miniaturisation.

Morrison remarqua que les commandes du vaisseau étaient lumineuses sous les mains de Dejhnev et qu'il en était de même pour les instruments de Kalinine. Il se démena pour se soulever de son siège et réussit à voir l'un des coins de l'écran d'ordinateur qui était devant Konev. Il présentait probablement la carte du système circulatoire du cou. Avant de cesser de lutter contre les sangles de sa ceinture et de retomber sur son siège, Morrison aperçut sur l'écran un minuscule point rouge qui, pensa-t-il, devait marquer la position du vaisseau dans l'artère carotide gauche.

Il haletait un peu et mit quelques instants à retrouver la maîtrise de sa respiration. La cavité dans laquelle reposait son ordinateur était éclairée et il s'en protégea en levant la main gauche. Puis il regarda dehors.

Au loin, Morrison vit quelque chose qui ressemblait à un mur. Cela s'éloignait, puis se rapprochait, puis s'éloignait de nouveau, sur un rythme régulier. Machinalement, il regarda sa montre durant quelques secondes. C'était clairement la pulsation de la paroi artérielle.

S'adressant à Kalinine, il dit à voix basse :

— L'écoulement du temps n'est pas affecté par la miniaturisation. Du moins, les battements du cœur restent les mêmes, bien que je les voie avec des yeux miniaturisés et que je les mesure avec une montre également miniaturisée.

Ce fut Konev qui répondit :

— Apparemment, le temps n'est pas *quantifié*, ou du moins il n'est pas affecté par le champ de miniaturisation, ce qui revient au même. C'est commode. Si nous devons prendre en compte un flot temporel changeant, les choses deviendraient incroyablement compliquées.

Morrison acquiesça en silence et tourna ses pensées dans une autre direction.

S'ils étaient bien à l'intérieur d'une artère et si le vaisseau se laissait emporter par le sang, le mouvement devait se faire par à-coups, à chaque contraction du cœur (un cœur très éloigné, par rapport à leur taille actuelle). Et s'il en était ainsi, il devrait sentir ces à-coups.

Il ferma les yeux, essaya de rester totalement immobile, mis à part le tremblement dû au mouvement brownien qu'il était incapable de maîtriser.

Ah, il pouvait le sentir... Une légère poussée en arrière lorsque l'impulsion se faisait sentir, une légère poussée en avant lorsqu'elle cessait.

Mais pourquoi ces à-coups n'étaient-ils pas plus énergiques ? Pourquoi l'équipage n'était-il pas secoué d'avant en arrière d'une façon fort pénible ?

Il pensa alors au peu de masse qu'ils avaient maintenant ; leur force d'inertie aussi était minuscule.

La viscosité normale du sang exerçait un énorme effet d'amortissement et les à-coups se perdaient dans le mouvement brownien.

Morrison commença à se détendre un peu. L'environnement miniaturisé se révélait, à sa grande surprise, bénin.

Il regarda de nouveau à travers la coque transparente du vaisseau, concentrant son attention sur ce qu'il y avait entre la paroi artérielle et lui. Il aperçut des bulles aux contours vagues. Non, pas des bulles, mais des choses plus substantielles – et nombreuses. Certaines tournaient lentement en changeant apparemment de forme : ce n'était donc pas des sphères, mais des disques.

La vérité éclata et l'humilia. Pourquoi avait-il tant tardé à les identifier, sachant qu'il était dans une artère ? Mais il connaissait la réponse. Il n'arrivait pas à croire qu'il se trouvait dans le sang d'un homme ; c'était plus facile de supposer qu'il était dans un sous-marin au fond de l'océan. Il s'attendait donc à voir ce qu'on trouve au fond des mers et se sentait bêtement perplexe devant tout ce qui ne confortait pas cette impression.

Ce qu'il voyait, c'étaient des globules rouges – des érythrocytes –, et il ne les reconnaissait pas.

Bien sûr, ils n'étaient pas rouges, mais un peu jaunâtres. Chacun d'eux, pour présenter cette couleur, absorbait de la lumière à ondes courtes. Rassemblez-les par millions, par milliards, et ils absorberont assez de cette lumière pour paraître rouges – dans le sang artériel, en tout cas, et c'est là qu'ils étaient tous les cinq. En se déchargeant dans les cellules de l'oxygène qu'ils portaient, les globules rouges pris séparément devenaient légèrement bleuâtres, et, en masse, bleu-violet.

Il observa les hématies avec intérêt. Il les distinguait clairement, maintenant qu'il les reconnaissait pour ce qu'elles étaient.

C'étaient des disques biconcaves, qui lui paraissaient énormes, étant donné qu'ordinairement ils étaient microscopiques, faisant à peu près sept micromètres et demi de diamètre et un peu plus de deux d'épaisseur. Là, ils avaient la taille de sa main.

Ils étaient très nombreux et avaient tendance à s'empiler les uns sur les autres. Ces entassements n'avaient rien de statique. Des globules rouges se détachaient de ces piles, d'autres venaient s'y coller, et certains restaient solitaires. Ceux qu'il voyait avaient tendance à rester en vue et ne bougeaient pas par rapport au vaisseau.

— Je suppose, dit-il, que nous nous laissons porter par le courant.

— Oui, répondit Kalinine. Cela économise l'énergie.

Mais les globules rouges ne demeuraient pas tous stationnaires par rapport au vaisseau. Morrison en remarqua un qui dérivait lentement vers eux, peut-être porté par une microturbulence ou par une poussée aveugle du mouvement brownien. L'hématie s'aplatit légèrement en heurtant la paroi de plastique, puis rebondit en arrière.

Morrison se tourna vers Kalinine.

— Vous avez vu, Sophia ?

— Le globule rouge qui est venu se cogner contre nous ? Oui.

— Pourquoi ne s'est-il pas miniaturisé ? Il a sûrement pénétré dans le champ.

— Pas tout à fait, Albert. Il a rebondi sur le champ qui déborde légèrement de tout objet miniaturisé – tel notre vaisseau –, dans toutes les directions. Il se produit une certaine répulsion entre la matière normale et la matière miniaturisée, et plus la miniaturisation est accentuée, plus la répulsion est forte. C'est pourquoi des objets microscopiques, comme les atomes ou les particules

subatomiques miniaturisés, traversent la matière sans aucune action réciproque. C'est ce qui garde la miniaturisation métastable.

— Que voulez-vous dire ?

— Un objet miniaturisé est toujours environné de matière normale, à moins d'être dans les profondeurs de l'espace. Si rien ne maintenait la matière normale hors du champ, elle se miniaturiserait sans fin et, ce faisant, absorberait l'énergie de l'objet miniaturisé. La saignée serait considérable, et celui-ci se déminiaturiserait rapidement. En réalité, il serait même impossible, dans ce cas, de déclencher une miniaturisation car l'énergie dont serait empli l'objet à miniaturiser s'échapperait aussitôt. Ce qu'on essaierait alors de faire équivaldrait à miniaturiser tout l'univers. Bien entendu, la répulsion n'est pas très forte, à notre échelle. Si un globule rouge nous heurtait avec suffisamment de force, il pourrait subir une miniaturisation partielle.

Morrison retourna à son observation et, presque aussitôt, un globule rouge déchiqueté apparut.

— Ah ! s'exclama Morrison. En voilà un qui a dû entrer en collision avec nous trop violemment, non ?

Kalinine se pencha sur lui pour mieux voir dans la direction qu'il montrait. Elle secoua la tête.

— Je ne crois pas, Albert. Les globules rouges ont une durée de vie qui ne dépasse pas cent vingt jours. Les pauvres s'usent et tombent en lambeaux. Sur la totalité de la population que nous observons, il en meurt des douzaines par minute, aussi verrons-nous souvent des globules rouges déchirés. Et c'est une bonne chose, car cela signifie que si nous étions obligés d'utiliser notre moteur et de foncer en fauchant quelques dizaines ou même quelques millions d'entre eux, ce ne serait pas grave pour Chapiro. Nous ne pouvons pas détruire autant de globules rouges qu'il en meurt naturellement.

— Et les plaquettes ?

— Pourquoi demandez-vous cela ?

— Parce que je crois que j'en aperçois une, là-bas. (Il la montra du doigt.) Elle est en forme de lentille et ne mesure que la moitié d'un globule rouge.

— Ah, oui. Je la vois maintenant, dit Kalinine après un petit silence. C'est bien une plaquette. Il y en a une pour vingt globules rouges.

— À mon avis, Sophia, les plaquettes sont plus fragiles que les globules rouges et, quand elles se détériorent, elles entament un processus de coagulation. Si nous en détruisions quelques-unes, nous pourrions provoquer la formation d'un caillot dans l'artère. Chapiro ferait une embolie et mourrait.

Boranova, qui avait écouté cette conversation entre Morrison et Kalinine, intervint alors :

— Tout d'abord, les plaquettes ne sont pas si fragiles. Elles peuvent nous heurter et rebondir sans dommage. Le danger d'une embolie réside plutôt dans la paroi artérielle. Les plaquettes bougent beaucoup plus vite par rapport à la paroi interne de l'artère carotide que par rapport à nous. Et cette paroi peut comporter une couche de cholestérol et de lipides de toutes sortes. La surface en est donc beaucoup plus rugueuse et irrégulière que celle de la coque en plastique de notre vaisseau. C'est sur la paroi artérielle que se forment les caillots, pas ici. Et ce n'est pas un si grand danger que cela. Une plaquette peut être détruite, ou même une centaine d'entre elles, sans que cela suffise à déclencher un processus de coagulation irréversible. Il en faut une quantité énorme.

Morrison suivit des yeux la plaquette qui disparaissait, de temps à autre, derrière les nombreux globules rouges. Il voulait voir si elle allait entrer en contact avec le vaisseau et ce qui en découlerait. Cependant, elle restait à distance.

Il s'aperçut soudain que la plaquette paraissait aussi grande que sa main. Comment était-ce possible puisqu'elle mesurait moitié moins qu'un globule rouge, qui était aussi grand que sa main ? Il chercha des yeux un globule rouge et constata qu'il avait notablement augmenté de taille.

Il fit remarquer, inquiet :

— À l'extérieur, les objets sont en train de grandir.

— C'est que nous continuons à nous miniaturiser, répondit Konev d'une voix forte, apparemment agacé par l'incapacité de Morrison à tirer les conclusions évidentes du fait observé.

— C'est vrai, Albert, expliqua Boranova. L'artère coronaire se rétrécit et il faut que nous gardions la même taille par rapport à elle.

— Si nous étions trop gros, nous pourrions rester coincés dans la tuyauterie, intervint cordialement Dejhnev. (Puis, une autre idée lui venant à l'esprit, il ajouta :) Vous savez, Natacha, je n'ai jamais été aussi mince de ma vie.

— Vous êtes aussi gros qu'avant, Arkady, proportionnellement à la constante de Planck.

Morrison n'était pas d'humeur à supporter de tels badinages.

— Mais jusqu'où allons-nous continuer comme ça ?

— Jusqu'à la taille d'une molécule, Albert.

Et toutes les appréhensions de Morrison resurgirent.

## 39

Morrison se sentait tout bête de n'avoir pas compris qu'ils se miniaturisaient toujours ; en même temps, il en voulait à Konev de l'avoir ouvertement souligné. Les autres avaient pensé à la miniaturisation durant des années tandis que lui, nouveau venu à ce concept, essayait encore de le faire entrer de force dans son cerveau. Ne pouvaient-ils sympathiser un peu avec lui ?

Il examina d'un air maussade les globules rouges. Ils avaient nettement grandi. Ils étaient plus larges que sa poitrine et leurs contours se faisaient moins nets. Leur surface tremblotait comme un sac de toile plein de sirop.

Il s'adressa à voix basse à sa voisine :

— La taille d'une molécule ?

Elle lui jeta un bref regard, puis détourna les yeux et dit :

— Oui.

— Je ne sais pas pourquoi cela m'ennuie, étant donné la petite taille que nous avons déjà atteinte, mais il y a quelque chose d'effrayant à l'idée d'être grand comme une molécule. Quel type de molécule ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle en haussant les épaules. C'est Boranova qui s'occupe de ça. Un virus, peut-être.

— Mais on n'a jamais tenté cela ?

— Nous effectuons le relevé d'un territoire inconnu.

Après un silence, Morrison reprit :

— Vous n’avez pas peur ?

Elle lui jeta un regard furieux et répondit, toujours en chuchotant :

— Bien sûr que j’ai peur. Pour qui me prenez-vous ? Il serait déraisonnable de ne pas éprouver de frayeur lorsqu’on a une bonne raison pour cela. J’ai eu peur quand on m’a violée. J’ai eu peur lorsque je me suis retrouvée enceinte et abandonnée. J’ai passé la moitié de ma vie à avoir peur. Comme tout le monde. C’est pour cela que les gens boivent autant. C’est pour oublier la peur qui les tenaille. (Elle sifflait littéralement entre ses dents serrées.) Vous voulez que je vous plaigne parce que *vous* avez peur ?

— Non, murmura Morrison, interloqué.

— C’est tout à fait normal d’avoir peur, du moment que vous n’agissez pas en fonction de cette peur, que cela ne vous réduit pas à l’impuissance, à l’échec, du moment que vos nerfs ne craquent pas... (Elle s’interrompit pour s’accuser amèrement, toujours en chuchotant.) Il fut un temps où mes nerfs craquaient.

Et son regard se posa sur le dos droit, raide et immobile, de Konev. Elle reprit plus calmement :

— Mais j’ai l’intention de faire mon travail, même si je suis à moitié morte de frayeur. Personne ne pourra dire, en me voyant agir, que j’ai peur. Il faut qu’il en soit de même pour vous, monsieur l’Américain.

Morrison déglutit avec peine et répondit : « Oui, bien sûr », mais d’un ton qui n’avait rien de convaincu, même à ses propres oreilles.

Il regarda les autres. Inutile de chuchoter dans cet espace confiné. On vous entendait toujours.

Derrière Kalinine, Boranova semblait très occupée par son appareil de miniaturisation, mais il y avait un petit sourire sur son visage. D’approbation ? De mépris ? Impossible de le dire.

Quant à Dejhnev, il tourna la tête et s’écria :

— Natacha, cela se rétrécit encore. Pouvez-vous accélérer la miniaturisation ?

— Je fais ce qu’il faut, Arkady.

Dejhnev croisa le regard de Morrison et lui fit un clin d’œil tout en souriant :

— Ne croyez pas notre petite Sophia, dit-il en feignant de chuchoter. Elle n’a pas peur. Jamais peur. C’est seulement qu’elle ne veut pas vous laisser seul avec votre inquiétude. Elle a très bon cœur, notre Sophia, elle est aussi douce que ses...

— Taisez-vous, Arkady ! dit Kalinine. Votre père ne vous a apparemment pas dit qu’il ne fallait pas battre le samovar vide que vous appelez votre tête avec la cuillère rouillée que vous appelez votre langue.

— Ah, s’exclama Dejhnev en roulant des yeux, c’est méchant, ça. Ce que mon père disait, c’était qu’aucun couteau ne pouvait être aussi aiguisé qu’une langue de femme. Mais sérieusement, Albert, être aussi petit qu’une molécule, ce n’est rien. Lorsque nous aurons appris à rattacher la relativité à la théorie des quanta, nous nous miniaturiserons au niveau subatomique grâce à une minuscule bouffée d’énergie. Alors là, vous verrez.

— Qu’est-ce que je verrai ?

— L’accélération instantanée. Nous partirons (il ôta les mains des commandes pour faire le geste de fendre l’air, accompagné d’un sifflement aigu)... comme ça !

Boranova ordonna calmement :

— Les mains sur les commandes, Arkady !

— Bien sûr, ma chère Natacha. Je me suis laissé emporter par l'enthousiasme, c'est excusable. (Puis s'adressant à Morrison :) Nous partirons instantanément à la vitesse de la lumière, une vitesse encore bien plus grande qu'à l'ordinaire. En dix minutes, nous traverserons la Galaxie, en trois heures nous serons dans la nébuleuse d'Andromède, en deux années nous atteindrons le quasar le plus proche. Et si ce n'est pas assez rapide, nous pourrions devenir encore plus petits. Nous aurons les voyages ultraluminiques, nous aurons l'antigravité, nous aurons tout. L'Union soviétique ouvrira la voie.

— Et comment piloterez-vous ?

— Pardon ?

— Comment piloterez-vous ? Dès que le navire se miniaturisera, en piqué, jusqu'à l'absence de masse et de taille désirées, il rayonnera vers l'extérieur à des centaines d'années-lumière par seconde. Ce qui signifie que, s'il y avait des milliards de vaisseaux, ils partiraient dans toutes les directions en symétrie sphérique, comme la lumière du soleil. Mais s'il n'y en a qu'un, il partira bien dans une direction particulière, mais totalement imprévisible.

— C'est un problème pour les théoriciens brillants, comme Iouri.

Konev, qui n'avait pas paru intéressé par la conversation, poussa alors un grognement.

— Je ne suis pas certain qu'il soit sage de développer un mode de voyage en traitant le pilotage à la légère. Votre père ne vous a-t-il pas dit : « Un homme sage ne bâtit pas sa maison en commençant par le toit » ?

— Peut-être bien, mais une fois, il m'a dit : « Si tu trouves une clef d'or sans serrure, ne la jette pas. L'or suffit. »

Boranova s'agita dans son siège, derrière Morri-son.

— Assez de dictons, mes amis. Où sommes-nous, Iouri ? Est-ce que nous progressons ?

— J'estime que oui, mais j'aimerais que l'Américain confirme mon jugement, ou le corrige.

— Comment le pourrais-je ? Je suis attaché ici.

— Alors, détachez-vous. Si vous flottez un peu, du moins vous n'irez pas loin.

Morrison tâtonna, ayant oublié l'emplacement du mécanisme, mais la main de Kalinine le libéra rapidement.

— Merci, Sophia.

— Vous finirez par apprendre, répliqua-t-elle avec indifférence.

— Soulevez-vous pour regarder par-dessus mon épaule, lui conseilla Konev.

Forcément, il s'appuya trop fort sur le dossier du siège de celui-ci et s'éleva brusquement, se tapant la tête au plafond. Si c'était arrivé à la même vitesse dans le monde normal, il se serait fait mal, mais le manque de masse et d'inertie qui l'avait expédié là-haut le fit aussitôt rebondir sur son siège, indemne.

Konev fit claquer sa langue.

— Doucement. Contentez-vous de lever les mains perpendiculairement à mon dossier, puis posez-les et appuyez-vous dessus lentement. Vous pigez ?

— Oui, j'ai compris.

Morrison suivit ces conseils et se souleva doucement. Il s'agrippa à l'épaule du Soviétique et demeura suspendu.

— Maintenant, regardez la cérébrographie. Vous voyez où nous sommes, en ce moment ?

Il vit un réseau en trois dimensions, terriblement complexe, formé de ruisselets qui sinuaient et se ramifiaient comme une sorte d'arbre dépourvu de feuilles. Dans l'une des branches les plus larges, un petit point rouge se déplaçait lentement.

— Pouvez-vous me donner une vue plus générale du secteur afin que je puisse le situer ?

Konev, avec un autre claquement de langue qui était peut-être un signe d'impatience, fit ce qu'il demandait.

— Ça vous va comme ça ?

— Oui, nous sommes tout près du cerveau. (Il en reconnaissait les circonvolutions et les fissures.) Où avez-vous l'intention d'aller ?

Konev grossit un peu l'image et dit :

— Nous tournerons ici pour entrer dans la couche des neurones – la matière grise. Et par cette route, j'aimerais me diriger vers... (il nomma les zones en russe, rapidement, et Morrison les traduisit mentalement, non sans peine, en anglais) l'endroit où, si j'ai bien lu vos articles, se trouve le nœud essentiel du réseau de neurones.

— Il n'y a pas deux cerveaux semblables. Je ne peux rien situer avec certitude, surtout si je n'ai jamais étudié le cerveau en question. Pourtant, je dirais que la zone vers laquelle vous allez semble prometteuse.

— Bon, jusqu'ici, ça va. Quand nous atteindrons ma destination, serez-vous capable de dire avec plus de précision si nous sommes au carrefour de plusieurs branches de ce réseau, ou sinon dans quelle direction il se trouve et s'il est loin ou pas ?

— Je peux essayer, répondit prudemment Morrison, mais je vous en prie, souvenez-vous que je ne vous ai pas garanti que j'en serais capable, je ne vous ai fait aucune promesse. Je ne me suis pas porté volontaire pour...

— Nous le savons, Albert, intervint Boranova. Nous vous demandons seulement de faire tout votre possible.

— Dans ce cas, reprit Konev, c'est là que nous irons d'abord, et nous y serons bientôt, même si le courant ralentit. Après tout, nous sommes presque assez petits pour les capillaires. Attachez-vous, Albert. Je vous préviendrai si j'ai besoin de vous.

Morrison réussit à manœuvrer seul sa ceinture, se prouvant que même les petites victoires peuvent être agréables.

« Assez petits pour les capillaires », pensa-t-il. Il regarda au travers des parois du navire.

La paroi du vaisseau sanguin était encore à bonne distance, mais elle avait changé d'aspect. Auparavant, elle battait régulièrement et ne présentait aucun trait marquant. À présent, le battement n'était plus visible, et la paroi avait l'air comme carrelée. Morrison comprit qu'il voyait les cellules qui constituaient les parois devenues plus minces.

Il les distinguait mal car il y avait de nombreux globules rouges. C'étaient maintenant des sacs mous presque aussi grands que le navire. Parfois, l'un d'eux venait heurter comme un ballon la paroi de plastique, sans dommage visible.

Une fois, il resta une tache. Le contact avait sans doute été plus violent et une ligne de molécules



miniaturisées avait dû se former sur la coque, pensa Morrison. Elle s'effaça rapidement, dissoute par le fluide ambiant.

Quant aux plaquettes, c'était une autre histoire, puisque de par leur nature elles étaient beaucoup plus fragiles que les globules rouges.

L'une entra en collision de plein fouet avec le vaisseau. Peut-être avait-elle été ralentie par une rencontre avec un globule rouge, si bien que le navire l'avait rattrapée. La proue la pénétra profondément et la membrane creva. Son contenu suinta lentement, se mélangeant avec le plasma et formant deux ou trois longs filaments enchevêtrés qui s'accrochèrent à la coque et traînèrent derrière elle. Morrison attendit de voir si un caillot se formait. Mais non.

Quelques secondes plus tard, il aperçut devant eux un brouillard laiteux qui semblait emplir le vaisseau sanguin d'une paroi à l'autre ; cela palpitait et ondulait. À l'intérieur, de sombres granulations se déplaçaient régulièrement d'un côté à l'autre. Morrison crut voir un monstre malfaisant et ne put retenir un cri d'horreur.

# Chapitre X

## Le capillaire

*Quand vous voulez savoir si l'eau bout, n'y plongez pas la main.*

Dejhnev père

### 40

Dejhnev tourna la tête et dit :

— C'est un globule blanc, Albert, un leucocyte. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

Morrison, gêné, déglutit.

— Je sais que c'est un globule blanc. Il m'a surpris. Il est plus gros que je ne m'y attendais.

— C'est un simple morceau de brioche, pas plus gros qu'il ne devrait être. C'est nous qui sommes très petits. Et même s'il était aussi grand que Moscou... il se contente de dériver dans le sang, comme nous.

— En fait, intervint gentiment Kalinine, il ne sait même pas que nous sommes là – je veux dire, que nous sommes quelque chose de spécial. Il pense que nous sommes un globule rouge.

Konev, paraissant s'adresser à l'air qui était devant lui, énonça comme un prédicat :

— Les globules blancs ne pensent pas.

Un éclair de ressentiment illumina brièvement le visage de Sophia qui rougit un peu, mais sa voix demeura calme.

— Je n'ai utilisé le mot « pense » que comme une articulation du discours. Ce que je voulais dire, Albert, c'est que le leucocyte se comporte vis-à-vis de nous comme si nous étions un globule rouge.

Morrison jeta un autre coup d'œil sur la grande cellule qui ondulait devant eux et estima que, inoffensive ou non, son apparence était désagréable. Il contempla avec plaisir le contraste offert par le joli visage aux pommettes hautes de Sophia et se demanda pourquoi elle n'avait jamais fait enlever le petit grain de beauté qu'elle avait au coin gauche de la bouche. Puis il se dit que cela ajoutait peut-être du piquant à une joliesse que l'on aurait pu considérer comme manquant de caractère.

Cette petite digression lui fit du bien et il revint à ce que la jeune femme venait de dire.

— Agit-il comme si nous étions un globule rouge parce que nous en avons la taille ?

— Peut-être, mais ce n'est pas la vraie raison. Vous identifiez un globule rouge parce que vous le voyez comme tel... Le globule blanc l'identifie parce qu'il « sent » à sa surface la structure électromagnétique caractéristique d'un globule rouge. Les leucocytes ont appris – encore une figure du discours – à l'ignorer.

— Mais notre vaisseau n'a pas la charge électromagnétique d'un globule rouge... Ah, mais je suppose que vous y avez veillé ?

Kalinine sourit, contente d'elle.

— Oui. C'est ma spécialité.

— C'est vrai, Albert, intervint Dejhnev. Notre petite Sophia a dans la tête (il se tapota la tempe gauche) la structure de chaque cellule, de chaque bactérie, de chaque virus, de chaque molécule de protéine, de chaque...

— Pas tout à fait, coupa la jeune femme, mais celles que j'ai oubliées, mon ordinateur me les donne. Et j'ai là un appareil qui utilise l'énergie des moteurs à microfusion pour placer des charges électriques positives et négatives sur la coque selon la structure que j'ai choisie. J'ai copié, du mieux possible, celle d'un globule rouge, si bien que les leucocytes réagissent – ou plutôt ne réagissent pas – en conséquence.

— Quand avez-vous fait cela, Sophia ?

— Dès que nous avons atteint la taille qui pouvait faire de nous un objet d'intérêt pour un globule blanc ou pour tout autre corpuscule du système immunitaire. Nous n'avons pas envie que les anticorps pullulent autour de nous.

— Pourquoi est-ce que le mouvement brownien n'empire pas au fur et à mesure que nous rapetissons ? J'aurais cru que plus nous serions petits, plus il se ferait sentir.

— Il en serait ainsi si nous étions des objets aussi petits mais non miniaturisés, intervint Boranova. Comme nous sommes miniaturisés, il y a des raisons qui empêchent le mouvement brownien de devenir trop gênant. Vous n'avez pas à vous inquiéter de ça.

Morrison haussa les épaules. Ils ne voulaient pas lui en dire trop sur la miniaturisation, mais qu'est-ce que cela pouvait faire ? Le mouvement brownien n'allait pas empirer. Il devenait même moins désagréable. (Ou bien finissait-il par s'y habituer ?) Donc, pas la peine de s'en inquiéter, comme l'avait dit Boranova.

— Vous avez beaucoup travaillé dans cette spécialité, Sophia ?

— Depuis que j'ai mes diplômes. Même si Chapiro n'était pas tombé dans le coma, nous aurions exploré un système circulatoire. Cela fait très longtemps que nous nous y préparons et nous savions que ce genre de compétence serait nécessaire.

— Vous auriez pu envoyer un vaisseau automatisé, sans équipage.

— Nous le ferons peut-être un jour, dit Boranova, mais pas tout de suite. Nous ne sommes pas encore capables de fabriquer un robot doué de la souplesse et de l'ingéniosité du cerveau humain.

— C'est vrai, reprit Kalinine. Un appareil automatisé pourrait nous donner la structure électromagnétique d'un globule rouge, en suivant la loi du moindre effort, mais pas grand-chose de plus. Après tout, ce serait une dépense inutile, et peut-être un exercice peu réaliste, que d'essayer d'inculquer à un tel appareil la capacité de réagir à toutes sortes de conditions exceptionnelles. Quand je suis là, je peux le faire, en grande partie. Je peux changer la structure pour affronter une situation critique imprévue, tester l'efficacité d'une solution à laquelle nous n'avons jamais pensé, ou simplement suivre une lubie. Par exemple, je peux faire adopter au vaisseau la structure d'une bactérie *E. coli* et le globule blanc nous attaquerait aussitôt.

— J'en suis sûr, mais ne le faites pas, je vous en prie.

— Non, n'ayez pas peur.

Mais Boranova, sous le coup d'une excitation qui ne lui était pas coutumière, s'écria :

— Au contraire, Sophia, faites-le !

— Mais, Natalia...

— Je le répète, Sophia. Faites-le ! Nous n'avons pas testé votre appareil sur le terrain, vous le savez. Mettons-le à l'essai.

C'est une perte de temps, Natalia, lui murmura Konev. Rendons-nous plutôt où nous devons aller.

— Cela ne nous servira à rien d'y aller si nous ne pouvons pas pénétrer dans une cellule ! Voici l'occasion rêvée de voir si Sophia peut contrôler le comportement d'une cellule.

— Je suis d'accord, intervint Dejhnev avec enthousiasme. Jusqu'ici, le voyage a vraiment été peu mouvementé.

— Ce qui est une bonne chose, objecta Morrison.

Dejhnev tendit la main en un geste de désapprobation.

— Mon vieux père disait toujours : « Vouloir la paix et la tranquillité à tout prix, c'est attendre la mort. »

— Allez-y, Sophia. Nous perdons du temps, ordonna Boranova d'une voix ferme.

Kalinine hésita un instant – le temps requis pour se souvenir que Boranova était le capitaine –, puis sa main voltigea sur les commandes de son appareil. Les configurations sur son écran changèrent de manière évidente.

Morrison admira, avec une certaine appréhension, la rapidité de la jeune femme. Il leva les yeux sur le globule blanc et, durant un moment, ne remarqua aucune modification. Puis le monstre se mit à trembler et Dejhnev chuchota :

— Ah, ah, il reconnaît la présence de sa proie !

Tout l'avant du leucocyte se gonfla et, formant un cercle irrégulier, s'approcha comme pour les envelopper. En même temps, il se rétracta au centre comme s'il était aspiré de l'intérieur. Morrison eut l'impression qu'une mâchoire de monstre se préparait à les dévorer.

Konev dit :

— Ça marche, Natalia, cette créature se prépare à nous engloutir.

— Très bien, répondit-elle. Sophia, redonnez-nous maintenant la structure d'un globule rouge.

De nouveau, les doigts de Kalinine pianotèrent et les configurations de l'écran redevinrent telles qu'avant – autant que Morrison pouvait en juger.

Mais cette fois, le globule blanc parut indifférent à la manœuvre. Son rebord extérieur avait dépassé le vaisseau, qui s'enfonçait dans la profonde cavité centrale.

## 41

Morrison était épouvanté. Quelque chose qui ressemblait à une espèce de brume recouvrait le vaisseau tout entier – une brume grumeleuse, granuleuse, dans laquelle un objet multilobé un peu plus dense que le reste avançait vers eux en se contorsionnant. Morrison devina que ce devait être le noyau du globule blanc.

Konev, furieux, lança d'un ton cassant :

— Apparemment, une fois qu'un leucocyte s'est préparé à engloutir quelque chose, il poursuit

automatiquement le processus et rien ne peut l'arrêter. Alors, Natalia ?

— Je reconnais que je ne m'attendais pas à cela, répliqua calmement Boranova. C'est ma faute.

— Qu'est-ce que ça change ? dit Dejhnev en fronçant les sourcils. Quel mal peut nous faire cette grosse tache ? Elle ne va pas nous broyer. Ce n'est pas un boa constrictor !

— Ce leucocyte peut essayer de nous digérer, riposta Konev. Nous sommes dans une vacuole nutritive et des enzymes digestives se déversent sur nous.

— Je leur souhaite bien du bonheur. La paroi du vaisseau n'est pas digestible pour un globule blanc. Au bout d'un moment, il va nous recracher.

— Comment le saura-t-il ? demanda Konev.

— Comment saura-t-il quoi ?

— Que nous ne sommes pas digestibles. Il a été trompé par notre structure électromagnétique de bactérie.

— Que vous avez remodifiée.

— Oui, affirma Sophia. Mais comme quelqu'un l'a fait remarquer, une fois stimulé, le globule blanc doit apparemment accomplir entièrement son cycle d'activité. Ce n'est pas un organisme pensant, c'est un système automatique. (Kalinine se renfroga et regarda tous les autres.) Je crois que le leucocyte va continuer à essayer de nous digérer, jusqu'à ce qu'on lui fournisse le stimulus approprié qui inversera le mécanisme d'absorption et lui permettra de nous rejeter.

— Mais nous avons de nouveau la structure de charge d'un globule rouge. Pensez-vous que cela va déclencher le rejet ? Il ne mange pas les globules rouges, insista Boranova.

— Je pense qu'il est trop tard. (Kalinine parlait avec une certaine timidité, comme si elle avait peur de contredire le capitaine.) La structure du globule rouge empêche qu'il soit absorbé par les leucocytes, mais une fois qu'il l'est, cette même structure ne semble pas suffire à déclencher un rejet. Après tout, nous sommes toujours dans la vacuole ; et le globule blanc n'a pas l'air prêt à nous recracher.

Elle surveillait des yeux, avec inquiétude, les parois du vaisseau – cinq autres paires d'yeux faisaient de même. Ils étaient piégés dans ce globule nébuleux.

— Je pense, poursuivit Kalinine, qu'il y a une structure électromagnétique propre au genre de résidu indigeste laissé par les bactéries que le globule blanc a tendance à absorber, et que seul cet agencement de charges électriques pourra déclencher notre expulsion.

— Dans ce cas, dit Dejhnev, Sophia, mon petit poulet, donnez-lui la structure qu'il veut.

— Je le ferais volontiers, si vous me la décriviez, parce que je ne la connais pas. Je ne peux pas les essayer toutes au hasard. Le nombre des combinaisons possibles est astronomique.

— Sommes-nous même certains que le globule blanc éjecte quelque chose ? demanda Konev. Peut-être les résidus indigestes s'intègrent-ils aux granulations et restent-ils là jusqu'à ce que le leucocyte soit détruit dans la rate.

Boranova dit sèchement (sans doute se sentait-elle un peu responsable de la situation, pensa Morri-son) :

— Ne dites pas n'importe quoi. Quelqu'un a-t-il une hypothèse constructive ?

— Je pourrais allumer les moteurs à microfusion et me frayer un chemin hors du globule blanc, proposa Dejhnev.

— Non, répliqua Boranova, toujours sur le même ton. Savez-vous dans quelle direction pointe maintenant notre proue ? Au cœur de cette vacuole digestive, nous tournons peut-être lentement ; la vacuole elle-même pourrait être en train de dériver dans la substance du globule. Si vous foncez à l’aveuglette, vous pourriez endommager la paroi du vaisseau sanguin et le cerveau lui-même.

— Les globules blancs peuvent sortir d’un capillaire en se frayant un chemin entre les cellules qui forment sa paroi. Puisque le chemin que nous avons suivi nous a emmenés dans une artériole qui se rétrécissait, nous ne sommes même pas sûrs d’être encore dans un vaisseau sanguin.

— Si, nous pouvons le savoir, intervint Morrison. Le globule blanc se comprime pour passer entre les cellules, mais il ne peut pas nous comprimer. S’il voulait traverser la paroi du vaisseau, il serait forcé de nous laisser derrière lui – ce qui serait une bonne chose, mais il ne l’a pas encore fait.

— Nous y voilà, s’écria Dejhnev, j’aurais dû y penser avant ! Natacha, rendez-nous plus grands et faites éclater le globule blanc. Donnez-lui une indigestion comme il n’en a jamais connu.

— Pour faire éclater le vaisseau sanguin ? répliqua Boranova. Il est très petit maintenant, guère plus large que le leucocyte lui-même.

— Si Arkady peut entrer en contact avec l’Antre, proposa Kalinine, peut-être que quelqu’un là-bas aura une idée.

Il y eut un silence, puis Boranova s’y opposa d’une voix un peu étranglée.

— Pas encore. Nous avons fait – j’ai fait – quelque chose de stupide et vous savez aussi bien que moi qu’il vaudrait mieux, pour nous tous, que nous nous en tirions seuls.

— Nous ne pouvons pas attendre indéfiniment, grogna Konev de plus en plus énervé. Le fait est que je ne sais plus où nous sommes. Je ne peux pas compter sur le globule blanc pour nous emmener dans la bonne direction, et à vitesse constante, qui plus est. Une fois perdus, cela peut nous prendre un temps fou pour nous situer, et nous aurons tout de même besoin de l’aide de l’Antre. Et vous savez bien qu’il faudra leur expliquer pourquoi nous ne savons plus où nous sommes.

— Et la climatisation ? émit Morrison.

— Que voulez-vous dire, Albert ? demanda Bora-nova.

— Eh bien, nous éjectons des particules subatomiques miniaturisées. Elles évacuent la chaleur hors du navire, m’a-t-on dit, de sorte que nous pouvons rester au frais malgré la chaleur du corps dans lequel nous sommes. Le globule blanc ne devrait pas être conçu pour supporter cette fraîcheur. Si nous devenions plus froids, il se pourrait que le globule blanc soit incommodé au point de nous rejeter.

Boranova réfléchit, hésita.

— Je pense que... peut-être... cela pourrait marcher.

— Ne perdons pas de temps à penser, éclata Dejhnev. Je mets la climatisation au maximum. Voyons ce qui va se passer avant que nous soyons tous gelés.

Morrison surveillait le brouillard, à l’extérieur. Il n’avait pas peur de leur avoir donné un mauvais conseil ni de les avoir poussés à prendre une décision malheureuse. Il ne se rongait pas les ongles en pensant au destin de Chapiro, et pourtant...

Maintenant qu’il avait été miniaturisé et se retrouvait dans une artériole cérébrale, il se découvrait un immense désir de vérifier sa théorie. Avait-il subi tout cela pour rebrousser chemin et passer le reste de sa vie à se dire : « J’ai raté la solution de si peu » ?

Après avoir refusé désespérément cette expérience, il éprouvait maintenant une grande répugnance

à la voir échouer.

La voix de Dejhnev interrompit le cours de ses pensées.

— J’ai l’impression que ce petit animal apprécie ce qui lui arrive.

Morrison s’aperçut qu’il frissonnait et que le mince vêtement de coton qu’il portait ne le protégeait absolument pas contre le froid hivernal où ils étaient soudain plongés.

Le globule blanc « pensait » peut-être la même chose car la brume s’éclaircit et un rebord apparut. Puis, une seconde ou deux après, il n’était plus qu’une boule laiteuse qui s’éloignait en rampant de la poupe du vaisseau, loin de cette expérience désagréable.

Boranova, l’air un peu étonné, dit :

— C’est fini.

Dejhnev leva les bras en l’air au-dessus de sa tête.

— Si nous avions une gorgée de vodka ici, nous porterions un toast à notre héros américain. Il nous a donné un excellent conseil.

Kalinine sourit à Morrison.

— Oui, c’était une bonne idée.

— Aussi bonne que la mienne était mauvaise, reconnut Boranova. Mais du moins, Sophia, nous avons fait la preuve que votre technique est efficace – en tout cas, pour l’instant, nous en savons assez. Et quant à vous, Arkady, baissez la climatisation avant que nous attrapions une pneumonie. Comme vous le constatez, Albert, nous avons bien fait de vous emmener avec nous.

— Peut-être, reconnut Konev à contrecœur, mais pendant ce temps-là, le globule blanc nous a emmenés en promenade. Nous ne sommes plus au même endroit et j’ignore où nous nous trouvons.

## 42

Les lèvres de Boranova se pincèrent, puis elle demanda, la gorge serrée :

— Comment ? Nous ne sommes restés que quelques minutes dans ce globule blanc. Il ne peut pas nous avoir emmenés dans le foie, tout de même ?

Konev semblait aussi perturbé qu’elle.

— Non, nous ne sommes pas dans le foie, *Madame*. (Il souligna lourdement le titre honorifique en le prononçant à la française.) Mais je suppose que le leucocyte s’est engagé dans un capillaire, si bien que nous sommes maintenant hors du courant principal de l’artériole que nous suivions et qui n’était pas encore devenue un capillaire.

— Dans lequel s’est-il engagé, alors ?

— C’est ce que je ne sais pas. Il aurait pu en emprunter une douzaine et j’ignore lequel c’est.

— Est-ce que votre index rouge... commença Morrison.

— Mon index rouge, répliqua aussitôt Konev, fonctionne à l’estime. Si je sais où nous sommes et la vitesse à laquelle nous avançons, il se déplacera avec nous et tournera quand je lui dirai de tourner.

— Vous voulez dire, répondit Morrison d’un air incrédule, qu’il ne marque notre position qu’à

condition que nous la sachions... et rien de plus ?

— Ce n'est pas un index magique, riposta Konev d'une voix glaciale. Il indique l'endroit où nous sommes et en garde la trace, à moins que nous ne le perdions dans la complexité tridimensionnelle de la circulation sanguine et des réseaux de neurones. Mais il faut que nous le guidions. À ce stade, il n'est pas assez élaboré pour se déplacer tout seul. En cas d'urgence, on peut nous localiser de l'extérieur, mais c'est un processus qui nous ferait perdre beaucoup de temps.

C'était le moment pour quelqu'un de poser une question stupide et ce fut Dejhnev qui saisit l'occasion.

— Pourquoi le globule blanc s'est-il engagé dans un capillaire ?

Konev s'empourpra. Parlant si vite que Morrison eut du mal à le comprendre, il répondit :

— Comment le saurais-je ? Suis-je au courant du processus mental d'un globule blanc ?

— Ça suffit, trancha sèchement Morrison. Nous ne sommes pas venus ici pour nous disputer. (Il remarqua le bref coup d'œil que Boranova lui jeta et décida qu'il était empreint de gratitude.) En réalité, la solution est simple. Nous sommes dans un capillaire. Bon. Le courant y est très ralenti, alors pourquoi ne pas nous servir de ces fabuleux moteurs à microfusion ? demanda-t-il. Si nous faisons marche arrière, nous reviendrons – relativement vite – au point de jonction avec l'artériole, nous continuerons jusqu'au bon embranchement et nous prendrons le bon capillaire. Nous aurons perdu peu de temps et, je pense, peu d'énergie.

À cette déclaration, des regards solennels se portèrent sur Morrison. Même Konev, qui en général parlait – quand il le faisait – les yeux fixés devant lui, se retourna vers Morrison, l'air maussade.

— Pourquoi me regardez-vous tous comme cela ? s'étonna ce dernier. C'est une procédure tout ce qu'il y a de normale. Lorsque, au volant de votre voiture, vous vous engagez dans une rue et découvrez que ce n'est pas la bonne, est-ce que vous ne faites pas marche arrière ?

Boranova secoua la tête.

— Albert, je suis désolée, mais nous n'avons pas de marche arrière.

— Quoi ? cria Morrison, la regardant d'un air interdit.

— Nous n'avons que la propulsion avant. Rien de plus.

— Comment faites-vous pour... Pas d'inversion de marche ?

— Aucune.

Morrison regarda l'un après l'autre les quatre visages et éclata :

— Je n'ai jamais vu un exemple aussi stupide, aussi exaspérant, d'incompétence ! Il faut venir en U...

Il se tut.

— Terminez votre phrase, dit Boranova. Vous alliez dire qu'il fallait venir en Union soviétique pour se trouver dans une situation pareille.

Morrison déglutit et répliqua, d'un air maussade :

— Oui, c'est ce que j'allais dire. Ce n'est pas poli, mais je suis en colère. Et en plus, c'est vrai.

— Et vous pensez que nous ne le sommes pas, nous, en colère ? Savez-vous depuis combien de temps nous travaillons sur un véhicule de ce type ? Depuis des années ! De nombreuses années ! Dès que nous avons su que la miniaturisation était possible, nous avons pensé qu'il faudrait pénétrer dans le système sanguin et explorer de l'intérieur un corps de mammifère en état de fonctionnement.



— Mais plus nous propositions de plans, plus le projet devenait coûteux et plus l'entêtement de ceux dont dépend notre budget s'amplifiait. Je ne les blâme même pas, ce projet n'était pas le seul, il y en avait d'autres moins problématiques que la miniaturisation. Aussi le vaisseau devint d'une conception de plus en plus simple ; nous avons supprimé ceci, puis cela, et d'autres choses encore. Vous vous souvenez des premières navettes spatiales américaines ? Ce que vous aviez prévu de faire et ce que vous avez fait ?

— En tout cas, nous nous sommes retrouvés avec un véhicule dépourvu de puissance, juste bon pour l'observation. Nous devons pénétrer dans le sang et nous laisser porter par lui. Une fois récoltés tous les renseignements possibles, nous nous serions lentement déminiaturisés. Cela aurait tué notre sujet d'étude, mais ce ne devait être qu'un animal – ce qui n'empêchait pas certains d'entre nous d'éprouver des scrupules. Ce vaisseau n'était pas conçu pour une mission plus compliquée. Nous n'avions pas prévu qu'il nous faudrait pénétrer dans un corps humain afin d'atteindre un point précis de son cerveau, et en ressortir sans le tuer. Quand il a *fallu* le faire, nous n'avions que ce vaisseau, qui n'était pas conçu pour ça.

La colère et le mépris avaient fait place, sur le visage de Morrison, à l'inquiétude.

— Qu'avez-vous fait ?

— Nous avons travaillé le plus vite possible. Nous avons amélioré les moteurs à fusion et d'autres détails, dans la terreur que Chapiro meure et, pire encore, que notre hâte ne nous fasse commettre une erreur fatale. Je ne pense pas que ce soit le cas, mais les moteurs à microfusion ne peuvent qu'accélérer notre avance lorsque c'est absolument nécessaire. À l'origine, ils étaient uniquement conçus pour l'éclairage, la climatisation et quelques fonctions qui dépensent peu d'énergie. Bien sûr, nous n'avons pas eu le temps de tout modifier... C'est ainsi qu'il n'y a pas de marche arrière.

— Personne n'a pensé que vous pourriez en avoir besoin ?

— Cela coûtait cher et il n'y avait pas moyen d'avoir de l'argent. Nous devions rivaliser avec l'espace, qui est une entreprise rentable, avec les besoins concrets de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, de la lutte contre le crime, et d'une cinquantaine d'autres ministères qui se cramponnent tous à la bourse de la nation. Bien sûr, nous n'avons jamais obtenu assez.

Dejhnev soupira.

— Et voilà où cela nous a menés. Comme disait mon père : « Seuls les nigards vont consulter les tireuses de cartes. Qui d'autre est pressé d'apprendre de mauvaises nouvelles ? »

— Votre père, Arkady, ne m'apprend rien que je ne sache déjà. Du moins avec cette phrase-là. J'ose à peine vous le demander, mais pouvez-vous simplement faire demi-tour ?

— Vous avez bien raison de craindre ma réponse. Pour commencer, le capillaire est trop étroit. Le vaisseau n'a pas la place de tourner.

Morrison secoua la tête d'un air impatienté.

— Vous n'êtes pas obligés de faire la manœuvre à la taille qu'il a actuellement. Rapetissez-le un peu. Miniaturisez-le. Il le faudra bien, de toute façon, pour pénétrer dans une cellule. Faites-le tout de suite et vous pourrez tourner.

— Deuxièmement, poursuivit Dejhnev d'une voix douce, nous ne pouvons pas plus tourner que faire marche arrière. Nous ne disposons que d'un levier de marche avant.

— Incroyable ! dit Morrison à mi-voix. (Puis, tout haut :) Comment avez-vous pu, dès le début accepter d'accomplir cette mission avec un véhicule aussi inadéquat ?

— Nous n'avions pas le choix, répondit Konev, et nous ne comptons pas jouer avec les globules blancs.

— Si le projet échoue, j'en assumerai la pleine responsabilité, dit Boranova, le visage inexpressif, la voix blanche.

Sophia leva les yeux.

— Natacha, cela ne nous aide guère. Nous n'avons pas le choix. Il faut continuer. Repartons, miniaturisons-nous s'il le faut et trouvons une cellule.

— N'importe quelle cellule ? s'exclama Konev en s'étouffant de rage, mais en ne s'adressant toujours à personne en particulier. N'importe quelle cellule ! Qu'est-ce que cela nous apportera ?

— Nous pourrions trouver quelque chose d'intéressant, Natalia, insista Kalinine.

Comme Konev ne répondait pas, Boranova demanda :

— Avez-vous une objection, Iouri ?

— Une objection ? Bien sûr que j'ai une objection ! (Il ne se retourna pas, mais son dos sembla se raidir encore plus.) Nous avons dix milliards de neurones dans le cerveau et quelqu'un suggère qu'il suffit de vagabonder aveuglément entre les cellules et d'en choisir une au hasard. Ce serait plus facile de partir en voiture et de s'arrêter devant la première personne qu'on voit au bord de la route, en espérant que c'est le parent disparu que l'on cherche depuis longtemps. Beaucoup plus facile. Il y a presque moitié moins d'hommes sur Terre que de neurones dans le cerveau.

— Cette analogie est fausse, dit Kalinine tournée vers Boranova. Nous savons ce que nous cherchons. Ce sont les pensées de Chapiro. Une fois que nous les aurons détectées, il suffira d'aller dans la direction où on les capte le mieux.

— Le pourriez-vous ? intervint Morrison. Si votre marche avant vous emporte dans une direction où elles s'affaiblissent, que ferez-vous ?

— Bien vu, dit Konev. J'avais déterminé une route qui nous emmenait directement à un carrefour important, dans le réseau de neurones qui, selon les recherches d'Albert, seraient liés à la pensée abstraite. La circulation du sang nous y aurait conduits et, si tortueux qu'ait été le chemin, le vaisseau l'aurait suivi. Et maintenant...

Il leva les bras en un geste de désespoir.

— Cependant, fit remarquer Boranova d'une voix tendue, je ne vois pas ce que nous pourrions faire d'autre que ce que propose Sophia. Si cela échoue, nous chercherons une route pour sortir du corps et nous recommencerons un autre jour.

— Écoutez, Natalia, intervint Morrison. Il y a peut-être une autre solution. Est-ce que l'un de nous pourrait sortir du vaisseau ?

## 43

Morrison ne s'attendait pas à une réponse affirmative. Le vaisseau, qu'il avait d'abord pris pour un merveilleux exemple de technologie avancée, lui semblait maintenant n'être plus qu'un sabot dont on ne pouvait rien espérer.

D'un point de vue pratique, il lui semblait préférable de faire ce que Kalinine avait proposé – essayer n'importe quelle cellule cérébrale qu'ils pourraient atteindre. Mais si cela échouait, il faudrait sortir du corps et recommencer un autre jour, comme l'avait dit Boranova, et Morrison ne se sentait pas physiquement capable d'endurer cela une fois de plus. Il tenterait n'importe quoi pour y échapper.

— Peut-on sortir de ce vaisseau, Natalia ? demanda-t-il de nouveau tandis qu'elle le regardait, ahurie. (Les autres ne réagissaient pas mieux.) Ne comprenez-vous donc pas ? Supposez que vous vouliez recueillir des prélèvements. Avez-vous une drague, une benne preneuse, un filet ? Ou quelqu'un peut-il sortir en tenue de plongée ?

Boranova finit par surmonter sa surprise.

— C'est possible. Le plan prévoit un costume de plongée pour les reconnaissances. Il doit être sous les sièges du dernier rang. Ici, en fait.

Elle se détacha et flotta à l'horizontale entre les sièges, son vêtement en coton léger ondulant autour d'elle.

— Il est là, Albert. Je présume qu'on l'a testé. Je veux dire qu'il ne doit y avoir ni fuite ni défaut visible. Je ne sais pas si on l'a essayé sur le terrain.

— Comment pourrait-on l'avoir fait ? Vous m'avez dit que c'était la première fois qu'un véhicule pénétrait dans un vaisseau sanguin.

— J'imagine qu'il a dû être vérifié dans de l'eau chaude avec une viscosité proche de celle du sang. Je m'en veux de ne pas l'avoir fait moi-même, mais bien sûr je ne pensais pas que l'un de nous devrait sortir du vaisseau. J'avais même oublié l'existence de cette combinaison.

— Savez-vous, au moins, s'il y a un réservoir d'air ?

— Sûrement, répliqua Boranova d'un air agacé. Et aussi une pile qui alimente une lampe. Albert, il ne faut pas croire que nous sommes totalement incompetents. Bien que nous... ou plutôt que je vous aie donné une raison de le penser, ajouta-t-elle avec un haussement d'épaules dépité.

— Est-ce qu'il y a des palmes ?

— Oui, aux mains et aux pieds. Conçues pour se déplacer dans un liquide.

— Dans ce cas, il y a peut-être un moyen de s'en tirer.

— Comment ? demanda Kalinine.

— Supposons que vous poussiez encore un peu la miniaturisation, de façon que le navire puisse tourner sans érafler les parois du capillaire. Quelqu'un pourrait mettre le costume de plongée, sortir du vaisseau – en supposant qu'il y ait un sas – et, en se propulsant avec les palmes, faire faire demi-tour au vaisseau. Il n'aurait plus qu'à rentrer dans le véhicule qui serait tourné dans la bonne direction. Il suffirait alors de mettre les moteurs en marche, de remonter le faible courant du capillaire jusqu'au carrefour avec l'artériole et de reprendre la bonne route.

— Un remède désespéré, dit pensivement Boranova, mais notre situation l'est aussi. Vous avez déjà fait de la plongée sous-marine, Albert ?

— Un peu. C'est pour cela que j'y ai pensé.

— Nous, jamais. C'est pourquoi nous n'y avons pas pensé. Dans ce cas, Albert, détachez votre ceinture et enfiler la combinaison.

— Moi ?

— Bien sûr. C'est votre idée, et vous êtes le seul à avoir l'expérience de la chose.

— Pas dans le sang !

— Personne n'a cette expérience-là ; mais nous, nous ne l'avons même pas dans l'eau.

— Non. Ce projet, c'est *votre* enfant, à vous quatre ! J'ai eu une idée qui vous a permis de sortir du globule blanc et je viens d'en avoir une autre pour vous tirer de la situation actuelle. J'ai fait ma part. Faites la vôtre. Que l'un d'entre vous y aille.

— Albert. Vous êtes aussi impliqué que nous. Il n'y a plus ni Soviétiques, ni Américain, nous sommes des êtres humains qui essaient de survivre et d'accomplir une grande œuvre. Chacun fait ce dont il est le plus capable, et rien de plus.

Morrison croisa le regard de Kalinine. Elle souriait légèrement et Morrison crut lire de l'admiration dans ce sourire.

Il gémit tout bas de se voir stupidement influencé par cette soif enfantine d'admiration, et de savoir qu'il allait consentir à la folle proposition qu'il avait faite.

## 44

Boranova avait sorti le costume de plongée. Comme le vaisseau, il était transparent et, sauf le casque, plat et fripé. Aux yeux de Morrison, il ressemblait, de manière déplaisante, à un « bonhomme » dessiné par un enfant.

Il le tâta.

— Il est en quoi ? C'est un emballage en plastique ?

— Non, Albert. Il est mince, mais extrêmement résistant, et inerte. Aucune matière étrangère n'y adhérera et il devrait être parfaitement étanche.

— *Devrait* être ? répéta Morrison d'un ton sardonique.

— Il *est* étanche, assura Dejhnev. Je crois me souvenir qu'il a été testé il n'y a pas longtemps.

— Vous *croyez* vous souvenir.

— Je m'en veux de ne pas l'avoir vérifié moi-même lorsque j'ai passé le vaisseau en revue, mais moi aussi j'avais oublié son existence. Nous ne pensions...

— Je suis sûr, Arkady, lança amèrement Morrison, que votre père a dû vous dire un jour que s'en vouloir est une peine bien légère lorsqu'on est coupable d'incompétence.

— Je ne suis pas incompétent, protesta Dejhnev.

— Nous nous disputerons quand tout cela sera fini, trancha Boranova. Albert, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter. Même s'il y avait une fuite minuscule, les molécules d'eau du plasma sanguin seraient beaucoup trop grandes, par rapport au costume miniaturisé, pour y pénétrer.

— Cela paraît logique, murmura Morrison qui cherchait à se réconforter.

— Bien sûr. J'insère là une bouteille d'oxygène – de petite taille, mais vous ne resterez pas longtemps dehors –, ici une boîte à absorption pour le gaz carbonique, et une pile pour la lumière. Vous voyez, vous serez bien équipé.

— Tout de même, dit Konev en se retournant pour regarder froidement Morrison, il vaudrait mieux que vous fassiez le plus vite possible. Il fait chaud dehors – trente-sept degrés Celsius – et je ne crois

pas que la combinaison soit climatisée.

— Elle ne l'est pas ?

— Il n'est pas facile de refroidir un objet dans un milieu isothermique, répondit Boranova en haussant les épaules. Ce corps, aussi gros qu'une montagne, est à une température constante de trente-sept degrés. On peut refroidir le vaisseau grâce aux moteurs à microfusion. Il est impossible d'en équiper un costume de plongée. Mais vous ne resterez pas longtemps dehors, comme je vous l'ai déjà dit. Pourtant, vous feriez mieux d'ôter vos vêtements.

Morrison hésita.

— Ce n'est qu'une mince couche de coton.

— Si vous transpirez, vous resterez dans des vêtements mouillés une fois rentré. Nous n'avons pas de rechange à vous offrir.

— Bon, puisque vous insistez.

Il ôta ses sandales et essaya d'enlever son pantalon, ce qui s'avéra fort difficile dans cette quasi-apesanteur.

Remarquant le mal qu'il avait à se déshabiller, Boranova intervint.

— Arkady, venez aider Albert à s'équiper, je vous prie.

Dejhnev passa, avec peine, par-dessus le dossier de son fauteuil afin de rejoindre Morrison qui flottait, dans une position inconfortable, contre la coque du vaisseau.

Il l'aida à introduire ses jambes, une par une, dans la combinaison. À eux deux, ils n'étaient guère plus efficaces que Morrison seul. « Tout est vraiment conçu en fonction de la pesanteur », pensa celui-ci.

Pendant ce temps, Dejhnev déversait sur lui un flot de commentaires.

— Le matériau de ce costume de plongée est le même que celui du vaisseau. C'est top secret, bien entendu, mais, pour autant que je le sache, vous avez le même aux États-Unis – top secret aussi, j'en suis convaincu.

Il fit une pause, attendant une réponse.

— Je n'en sais rien, murmura Morrison.

Le plastique ne collait pas à ses jambes, comme il l'avait craint. Il donnait l'impression d'être froid et humide, sans l'être réellement. Morrison n'avait jamais touché quelque chose de semblable et ne savait comment interpréter ses sensations.

— Quand on rapproche les bords, on ne voit plus l'ouverture, continua Dejhnev.

— Comment la combinaison s'ouvre-t-elle, alors ?

— On neutralisera la tension électrostatique lorsque vous rentrerez. Pour le moment, l'extérieur du costume a une légère charge négative, compensée par une charge positive à l'intérieur. Toute partie du costume de plongée peut adhérer à une zone positivement chargée de la surface du vaisseau, mais pas assez pour que vous ne puissiez pas vous libérer.

— Et la partie arrière du véhicule, là où sont les moteurs ?

— Vous n'avez pas à vous en inquiéter. Ils fonctionnent au ralenti et toute particule qui en émerge vous traversera sans que vous vous en aperceviez. La bouteille d'oxygène et l'absorption du gaz carbonique fonctionnent automatiquement. Vous ne ferez pas de bulles. Vous n'avez qu'à respirer normalement.

— Il faut sans doute vous remercier pour ces quelques bienfaits technologiques !

Dejhnev se renfroga et dit sombrement :

— Tout le monde sait que les combinaisons spatiales soviétiques sont les meilleures du monde et que les japonaises viennent en second.

— Mais ce n'est pas une combinaison spatiale !

— Elle a été conçue sur le même modèle.

Dejhnev se prépara à fermer le casque.

— Attendez. Et la radio ?

— Pourquoi voulez-vous une radio ?

— Eh bien, pour communiquer...

— Vous nous verrez et nous vous verrons. Nous pourrions communiquer par signes.

Morrison prit une grande inspiration.

— Autrement dit, pas de radio ?

— Je suis désolée, Albert, intervint Boranova. C'est un costume de plongée très simple, destiné à l'exécution de tâches mineures.

— Pourtant, si on fait quelque chose, autant le faire bien.

— Ce n'est pas ce que pensent les bureaucrates, dit Dejhnev. Pour eux, quand on fait quelque chose, autant le faire à moindres frais.

On gagnait à être irrité, se dit Morrison, cela tendait à diminuer la peur.

— Comment allez-vous faire lorsque je voudrai rentrer ?

— Là où vous êtes, la coque est double.

Morrison se retourna trop rapidement pour regarder et partit à la dérive. Il n'arrivait pas à se souvenir qu'il ne pesait pour ainsi dire rien. Dejhnev l'aida à reprendre le contrôle de son corps, à ses propres dépens. (« Nous avons l'air de deux clowns », pensa Morrison.)

Il se retrouva enfin en train de contempler la partie indiquée de la coque. Maintenant qu'il y prêtait attention, il vit qu'elle paraissait légèrement moins transparente que le reste.

— Tenez-vous tranquille, Albert. Mon père disait toujours : « C'est seulement lorsqu'un enfant a appris à se tenir tranquille qu'on peut le considérer comme un être doué de raison. »

— Votre père ne prenait pas en considération l'apesanteur.

— Le sas, poursuivit Dejhnev sans tenir compte de ce commentaire, a été conçu sur le modèle de ceux que nous avons dans nos colonies lunaires. La couche intérieure va se décoller, vous envelopper, puis se sceller. L'air entre les deux couches va être refoulé à l'intérieur du vaisseau – nous ne pouvons pas nous permettre de perdre de l'air – ce qui vous procurera une sensation bizarre. Puis la couche extérieure s'ouvrira et vous serez dehors. C'est simple. Maintenant, je vais fermer votre casque.

— Attendez ! Vous ne m'avez toujours pas dit comment je vais faire pour rentrer.

— La même chose. Dans l'ordre inverse.

À présent Morrison était totalement enfermé dans la combinaison et une réaction de claustrophobie vint s'ajouter à la peur glacée qui effaça en lui toute trace de colère.

Dejhnev le poussa contre la coque et Konev, qui avait réussi à se retourner sur son siège, lui prêta

main-forte. Les deux femmes étaient calmement restées dans leur fauteuil et le regardaient avec une vive attention.

Morrison n'eut pas une seconde l'impression que c'était son corps qu'elles observaient – il aurait préféré cela. Il était sûr qu'elles ne le quittaient pas des yeux pour voir si le sas fonctionnait, si la combinaison fonctionnait, et, si, une fois sorti du vaisseau, il resterait vivant plus de quelques secondes.

Il avait envie de hurler, mais serra les dents.

Il sentit quelque chose glisser derrière lui. Une feuille transparente passa, comme un éclair, devant ses yeux. C'était comme la ceinture de son siège s'enroulant autour de sa taille, sauf qu'il fut enveloppé de la tête aux pieds.

Cette pellicule se colla contre lui tandis que l'on pompait l'air qui se trouvait entre les deux couches. L'air qui était à l'intérieur de la combinaison, attiré par le vide, tendit le tissu de plastique.

Puis l'enveloppe extérieure de la coque s'effaça brusquement derrière lui, une légère poussée le fit reculer en titubant dans le plasma sanguin du capillaire.

Il était sorti du vaisseau. C'était à lui de jouer.

# Chapitre XI

## La destination

*Le voyage peut être une partie de plaisir – à condition d'arriver à destination.*

Dejhnev père

### 45

Immédiatement, Morrison sentit la chaleur l'envelopper et il en eut le souffle coupé – trente-sept degrés. C'était la température d'un jour d'été particulièrement étouffant, et pas moyen d'y échapper. Pas d'ombre, pas de brise.

Il regarda autour de lui, pour s'orienter. Boranova avait sans doute miniaturisé le vaisseau pendant qu'il endossait avec difficulté sa combinaison. La paroi du capillaire était plus éloignée. Il n'en voyait pas grand-chose car entre eux il y avait un énorme objet laiteux. Un globule rouge, bien entendu. Puis une plaquette se glissa entre celui-ci et la paroi, mais très lentement.

Tout cela – le globule rouge, la plaquette, le vaisseau et lui-même – dérivait dans le faible courant du capillaire, si l'on pouvait en juger par le lent mouvement apparent des cellules de la paroi.

Morrison se demanda pourquoi il ressentait aussi peu le mouvement brownien. Les objets en vue semblaient pourtant animés d'un léger tremblement. Même les parois du capillaire paraissaient bouger d'une étrange façon.

Mais il n'était pas là pour analyser ces phénomènes. Il avait une tâche à accomplir avant de rentrer dans le vaisseau.

Il s'en était éloigné d'environ un mètre. (Un mètre ? Notion subjective... En mesure réelle combien de micromètres, combien de millionièmes de mètre le séparaient du vaisseau ? Il n'essaya pas de répondre à cette question.) Il battit des palmes pour s'en rapprocher. Le plasma était nettement plus visqueux que l'eau de mer, ce qui n'était pas si déplaisant.

La chaleur l'accablait. Elle ne cesserait pas tant que le corps dans lequel il était resterait vivant. Le front de Morrison ruisselait de sueur sous le casque. Allons, il fallait s'y mettre.

Il posa la main sur la coque sans réussir à la toucher. C'était comme s'il poussait sur un coussin d'air, alors que ses yeux lui disaient qu'il n'y avait rien entre le vaisseau et ses doigts gantés – au pire, une pellicule de fluide.

Il comprit ce qui se passait. La membrane extérieure de sa combinaison portait une charge électrique négative. Il en était de même pour la paroi du vaisseau, qui le repoussait.

Soudain sa main gauche adhéra sur une zone chargée positivement. Il essaya de se libérer, doucement d'abord, puis frénétiquement. C'était comme si sa paume y était rivée. Il déplaça la main droite le long de la coque. S'il l'arrimait, il pourrait libérer la gauche.

La main droite ancrée, il tira sur l'autre. Sans résultat. Il était maintenant collé, crucifié au



vaisseau.

Des gouttes de sueur coulaient sur son front, se rassemblaient au creux de ses aisselles.

Il cria et agita les jambes, dans un dernier effort désespéré.

Ils le regardaient, mais comment faire à présent pour communiquer par gestes ? Le globule rouge, qui accompagnait le vaisseau depuis que Morrison en était sorti, se rapprocha et le poussa doucement contre la coque. Mais sa poitrine n'y adhéra pas. Par chance, cette zone-là n'était pas chargée positivement.

Kalinine le regardait. Sa bouche remuait, mais il ne savait pas lire sur les lèvres – en tout cas, pas en russe. Elle pianota sur son clavier d'ordinateur et la main gauche de Morrison se retrouva libre. Sophia avait dû diminuer l'intensité de la charge.

Il hocha la tête, espérant que ce serait interprété comme un geste de remerciement. Maintenant, il fallait qu'il avance, en passant par les zones chargées positivement, jusqu'à l'arrière.

Il commença et se retrouva plus ou moins cloué, non tant cette fois par l'interaction électromagnétique que par la poussée douce et insistante du globule rouge.

— Va-t'en ! cria-t-il, mais l'hématie ne connaissait rien aux cris. Son rôle était purement passif.

Pour l'éloigner, il le repoussa des pieds et des mains. La membrane élastique du globule rouge céda et forma comme une dépression, mais résista. Morrison, épuisé de pousser inutilement, se retrouva collé au vaisseau.

Il s'arrêta, brûlant et trempé de sueur, pour reprendre son souffle, se demandant s'il succomberait d'abord à la déshydratation ou à la fièvre qui allait s'installer s'il n'évacuait pas la chaleur produite par son corps – et tout cela à cause des efforts qu'il faisait pour se libérer de ce globule rouge.

Il leva de nouveau le bras et le frappa du tranchant de sa palme de plastique, qui traversa la membrane du corpuscule en le crevant comme un ballon. La tension superficielle agrandit l'ouverture. Un fin nuage de granules en sortit et le globule se ratatina sur lui-même.

Morrison éprouva un sentiment de culpabilité, comme s'il avait tué une inoffensive créature vivante, puis se dit qu'il y en avait des milliards dans le système sanguin et que de toute façon une hématie cessait de fonctionner au bout de cent vingt jours.

Maintenant, il pouvait reprendre sa progression vers l'arrière.

Il n'y avait pas de buée de condensation à l'intérieur de sa combinaison. La surface en était aussi chaude que son corps et, comme rien ne pouvait adhérer à ce plastique, sa sueur devait se rassembler en petites mares dans les coins, et se déplacer à chacun de ses mouvements.

Il atteignit l'arrière du vaisseau, là où le profil aérodynamique était interrompu par les réacteurs des trois moteurs à microfusion. Il était le plus loin possible du centre de gravité de l'appareil. Avec un peu de chance, les quatre autres se regrouperaient à l'avant. Il aurait dû le leur recommander avant d'enfiler la combinaison. Il fallait qu'il trouve des zones à charge positive pour que ses mains n'adhèrent pas, et puis : pousser !

Il respira profondément et cligna des yeux, aveuglé par la sueur. Il n'avait aucun moyen de l'éponger et fut pris d'un accès de rage contre les imbéciles qui avaient conçu une combinaison aussi rudimentaire.

Il trouva des prises sur la coque et pagaya des pieds. Est-ce que cela allait marcher ? La masse qu'il essayait d'ébranler ne pesait que quelques microgrammes, mais il n'avait à sa disposition que... quoi ? Des microergs ? Il savait que la loi des carrés et des cubes jouait en sa faveur, mais

jusqu'à quel point était-il efficace ?

Le vaisseau remua. Il vit bouger la paroi. Il pouvait presque l'atteindre avec ses pieds. Le vaisseau avait donc tourné de quatre-vingt-dix degrés.

Lorsqu'il put toucher la paroi du capillaire, il lui porta un violent coup de pied – peut-être imprudent : si son pied avait passé au travers, les dégâts auraient été terribles, mais il sentait qu'il avait peu de temps devant lui et ne pouvait pas penser plus avant. Heureusement, son pied rebondit comme sur une matière spongieuse, et le vaisseau tourna plus vite. Et se bloqua.

Morrison leva des yeux inondés de sueur et tenta de voir. (Il avait de plus en plus de mal à respirer dans la chaleur moite de sa combinaison.) C'était un autre globule rouge. Il y en avait autant dans le capillaire que de voitures dans les rues d'une grande ville.

Cette fois, il n'attendit pas. D'un coup de palme, il y découpa un vaste trou et ne s'attendrit pas sur la mort d'un organisme innocent. Il se remit à pagayer des jambes et le vaisseau s'ébranla de nouveau.

Il espérait qu'il poussait dans la même direction qu'avant. Et si, en s'attaquant comme un fou au globule rouge, il s'était retourné et engageait maintenant le vaisseau dans le mauvais sens ? Il n'avait même plus la force de s'inquiéter de cela.

Le véhicule était maintenant parallèle à la paroi du capillaire. Suffoquant, Morrison essaya d'étudier le mouvement des cellules qui la composaient. Si elles se déplaçaient vers la proue du vaisseau, c'était que celui-ci avançait bien à contre-courant, vers la jonction avec l'artériole.

Il décida que oui. En fait, il s'en moquait. Bonne direction ou pas, il allait rentrer dans le vaisseau. Il n'était pas prêt à sacrifier sa vie pour un succès.

Mais par où rentrer ? Par où ?

Ses mains glissaient le long de la paroi du vaisseau, adhérant ici, adhérant là.

Il voyait vaguement des silhouettes troubles de l'autre côté de la paroi. Qui faisaient des gestes. Il essaya de suivre leurs indications.

Les silhouettes devenaient de moins en moins visibles.

Vers le haut ? Elles lui faisaient signe de monter ? Comment pourrait-il grimper ? Il n'avait plus de force.

Sa dernière pensée claire fut qu'il n'avait pas besoin de force. En haut, en bas, c'était la même chose pour un corps dépourvu de poids, dépourvu de masse. Il se tortilla vers le haut, oubliant pourquoi, et l'obscurité se referma sur lui.

## 46

La première chose que sentit Morrison, ce fut le froid.

Une vague de froid. Puis un contact froid.

Et la lumière.

Il regardait un visage. Pendant un certain temps il ne vit pas ce que c'était. Il ne distinguait qu'un réseau d'ombres et de lumières. Puis il comprit que c'était un visage... le visage de Sophia Kalinine.

Elle dit, d'une voix douce :

— Vous me reconnaissez ?

Lentement, avec difficulté, Morrison hocha la tête.

— Dites mon nom.

— Sophia, répondit-il d'une voix rauque.

— Et sur votre gauche ?

Il tourna les yeux ; il avait du mal à accommoder.

— Natalia, dit-il.

— Comment vous sentez-vous ?

— J'ai mal à la tête.

Sa propre voix lui paraissait faible et lointaine.

— Ça va passer.

Morrison ferma les yeux et se détendit. Ne rien faire, ne plus lutter, c'était bon. Ne plus rien sentir.

Puis une sensation de fraîcheur, au niveau du bas-ventre, lui fit rouvrir les yeux. Il s'aperçut qu'on l'avait sorti de la combinaison et qu'il était nu.

Des bras le soutenaient et une voix dit :

— Ne vous inquiétez pas. Nous ne pouvons pas vous baigner. Il n'y a pas assez d'eau pour cela. Mais nous pouvons vous frotter avec une serviette humide. Cela va vous rafraîchir, et vous nettoyer.

— ... manque de dignité, réussit-il à articuler, aux prises avec les syllabes.

— Ne soyez pas ridicule. Nous allons vous sécher. Un peu de déodorant. Et puis, votre salopette.

Morrison essaya de se détendre. Ce n'est qu'une fois habillé qu'il parla à nouveau.

— J'ai tourné le vaisseau dans le bon sens ?

— Oui, répondit Kalinine en hochant énergiquement la tête, et vous avez lutté courageusement contre deux globules rouges. Vous vous êtes comporté en héros.

— Aidez-moi à me lever, dit-il d'une voix cassée.

Il prit appui sur les coudes, se souleva et partit à la dérive.

On le fit redescendre.

— J'avais oublié, murmura-t-il. Alors, attachez-moi. Et puis laissez-moi récupérer.

Il lutta contre un vertige.

— Cette combinaison de plastique ne vaut rien. Un costume conçu pour plonger dans le système circulatoire d'un animal à sang chaud devrait être climatisé.

— Nous le savons, répondit Dejhnev, aux commandes de l'appareil. Le prochain le sera.

— Le prochain, répéta amèrement Morrison.

— Au moins, vous avez fait le nécessaire, et grâce à cette combinaison.

— Au prix de beaucoup de peine, répliqua Morrison, qui passa alors à l'anglais afin de mieux exprimer ses sentiments.

— Je vous comprends, fit Konev. J'ai vécu aux États-Unis, vous savez. Si cela peut vous aider, je vous enseignerai tous ces mots-là en russe.

— Merci, mais ils ont meilleur goût en anglais. (Il passa une langue sèche sur ses lèvres sèches.)

L'eau serait encore meilleure. J'ai soif.

— Bien sûr, s'empressa Kalinine en lui présentant une bouteille. Aspirez doucement. On ne peut pas verser un liquide qui n'a pour ainsi dire plus de masse... Doucement, doucement. Ne vous remplissez pas l'estomac d'eau.

— En avez-vous suffisamment ?

— Vous devez récupérer l'eau que vous avez perdue. Nous en aurons assez.

Morrison but encore et soupira.

— Ça va mieux. J'ai pensé à quelque chose, quand j'étais dans le capillaire. Une idée qui m'a traversé l'esprit. Je me sentais trop mal pour comprendre même mes propres pensées.

Il baissa la tête et mit la main sur ses yeux.

— Je ne me sens toujours pas assez bien pour m'en souvenir. Laissez-moi réfléchir.

Le silence régna dans le vaisseau.

Puis Morrison soupira, s'éclaircit bruyamment la gorge et dit :

— Voilà, je m'en souviens.

Boranova soupira aussi.

— Bon, vous n'avez pas perdu la mémoire.

— Bien sûr que non, répliqua Morrison avec mauvaise humeur. Qu'est-ce que vous imaginiez ?

— Une perte de mémoire est le signe que le cerveau a été lésé, dit froidement Konev.

Les lèvres de Morrison se mirent à trembler, et il claquait des dents lorsqu'il referma la bouche. Puis il ajouta, avec un frisson au creux du dos :

— Vous avez cru ça ?

— C'était possible. Comme pour Chapiro.

— Peu importe, intervint Kalinine. Ce n'est pas arrivé. À quoi avez-vous pensé, Albert ? Vous vous en souvenez ?

C'était à la fois une affirmation et une question encourageante.

— Oui, je m'en souviens. Nous avançons contre le courant, n'est-ce pas ?

— Exact, répondit Dejhnev. Je me sers des moteurs, ce qui dépense de l'énergie.

— Quand vous atteindrez l'artériole, vous serez encore à contre-courant et vous ne pourrez pas tourner. Nous allons revenir vers notre point de départ. Il faudra encore faire pivoter le vaisseau de l'extérieur. Mais, cette fois, ce ne sera pas moi. Vous entendez ? *Pas moi !*

Kalinine passa un bras autour de ses épaules.

— Chut ! Tout va bien. Ce ne sera pas vous.

— Ce ne sera personne, Albert, mon ami, dit jovialement Dejhnev. Regardez. Nous arrivons à l'artériole.

Morrison leva les yeux et ressentit un élancement douloureux. Il dut faire la grimace car Kalinine posa une main fraîche sur son front.

— Comment va votre tête ?

— Mieux.

Il repoussa sa main d'un air bougon. Il s'aperçut que sa vision était redevenue normale. Le tunnel cylindrique s'élargissait devant eux et, par-delà un rebord elliptique, il entrevit au loin une paroi dont

le contour des cellules était beaucoup moins marqué.

— Le capillaire part de l'artériole comme la branche d'un arbre, en oblique, reprit Morrison. Nous allons franchir l'ouverture et nous retrouver de trois quarts dans le courant... Lorsque nous heurterons la paroi opposée, nous rebondirons et partirons dans le bon sens.

Dejhnev gloussa.

— Mon vieux père disait toujours : « Un peu d'imagination, c'est pire que pas du tout. » Regardez, mon petit Albert. Je vais attendre que nous soyons presque engagés dans l'ouverture pour mettre les moteurs au ralenti. Maintenant, notre museau sort du capillaire... tout doucement... tout doucement... le flot du sang de l'artériole nous saisit, fait pression contre notre nez et nous fait tourner... je sors encore un peu plus... il nous fait encore tourner un petit peu... et je sors complètement. Regardez, je suis de nouveau emporté par le courant. Je peux couper les moteurs.

Triomphant, il sourit de toutes ses dents.

— Bien joué, hein ?

— Bien joué, dit Boranova, mais cela aurait été impossible sans l'intervention d'Albert.

— C'est vrai, admit Dejhnev avec un geste de la main. Je lui en accorde tout le crédit, et je lui décerne l'Ordre de Lénine – s'il en veut bien.

Morrison se sentait infiniment soulagé. Il n'aurait plus besoin de ressortir.

— Merci, Arkady. (Puis, un peu honteux, il ajouta :) Vous savez, Sophia, j'ai encore soif.

Aussitôt, elle lui tendit la bouteille, mais il hésita.

— Êtes-vous sûre, Sophia, que je ne bois pas plus que ma part ?

— Bien sûr que si, Albert, mais vous avez droit à plus que votre part. On peut facilement recycler l'eau. Et puis, nous avons une petite réserve supplémentaire. Vous n'êtes pas bien entré dans le sas. L'un de vos coudes dépassait et nous avons dû ouvrir la couche intérieure, un peu de plasma est entré. Pas trop, grâce à sa viscosité. Il a été miniaturisé, bien sûr, et l'on est en train de le recycler.

— Une fois miniaturisé, cela ne doit pas faire plus d'une goutte ou deux.

— Même une goutte, c'est cela en plus, et puisque c'est vous qui l'avez introduite ici, vous méritez une ration supplémentaire. C'est logique, non ?

Morrison sourit et aspira avidement un peu plus d'eau, en pressant le récipient flexible. Il commençait à se sentir relativement mieux. Il éprouvait même une certaine satisfaction à l'idée qu'il ne s'était pas trop mal tiré de cette désagréable expérience.

Il tenta de se concentrer, afin de reprendre contact avec la réalité. Il était toujours à bord du vaisseau. Il avait encore, plus ou moins, la taille d'une bactérie. Il était dans le sang d'un homme plongé dans le coma. Ses chances de vivre quelques heures de plus restaient problématiques. Pourtant, tout en se disant cela, il ne pouvait s'empêcher de penser que la relative fraîcheur de l'habacle, le simple fait d'être avec d'autres, d'être l'objet des soins d'une femme, c'était en soi un peu de paradis.

— Je vous remercie tous de m'avoir ramené dans le vaisseau et si bien soigné.

— Ne nous remerciez pas, répondit Konev, l'air indifférent. Nous avons besoin de vous et de votre programme d'ordinateur. Sans vous, notre projet échouerait, même si nous trouvions la bonne cellule.

— C'est peut-être vrai, Iouri, intervint Boranova, indignée, mais lorsque nous avons ramené Albert à l'intérieur, je ne pensais pas à cela, je voulais seulement lui sauver la vie. Cette vie qu'il a

risquée pour sauver les nôtres. Vous seriez assez insensible pour vous soucier de Morrison uniquement parce que vous aurez besoin de lui quand nous serons arrivés à destination ? Je n'arrive pas à y croire.

— Apparemment, murmura Konev, une pensée purement rationnelle n'intéresse personne.

Si, c'était justement ce que souhaitait Morrison. Depuis l'allusion à une lésion cérébrale possible, il se testait, réfléchissait, s'efforçait de mener des raisonnements jusqu'à leur conclusion.

— Arkady, dit-il, quand les moteurs à microfusion fonctionnent, vous convertissez de l'hydrogène miniaturisé en hélium, également miniaturisé, et une partie de cet hélium est expulsé avec la vapeur d'eau miniaturisée et les autres matériaux qui doivent résulter en une poussée ?

— Oui, répondit Dejhnev en hésitant. Et après ?

— Les atomes et les particules subatomiques miniaturisés traversent le corps de Chapiro, l'Antre et la Terre, puis vont se perdre dans l'espace interplanétaire, comme vous me l'avez dit vous-même.

— Et alors ?

— Ces particules ne restent pas miniaturisées, n'est-ce pas ? Ne déclenchons-nous pas un processus selon lequel, si l'humanité se met à pratiquer régulièrement la miniaturisation, l'Univers sera peu à peu rempli de particules miniaturisées ?

— Pourquoi craignez-vous cela ? Toute l'activité humaine pendant des milliards d'années ne parviendrait pas à ajouter à l'Univers une quantité significative de particules miniaturisées. La miniaturisation est un état métastable, c'est-à-dire qu'il y a toujours une chance pour qu'une particule miniaturisée revienne, spontanément, à la vraie stabilité que constitue l'état non miniaturisé.

Du coin de l'œil, Morrison vit Boranova faire un signe d'avertissement destiné à Dejhnev, dont il était toujours difficile d'arrêter le flot verbal.

— Naturellement, poursuivit-il cependant, il est impossible de prédire à quel moment une particule miniaturisée va cesser de l'être, mais on peut parier que la plupart auront dépassé la Lune lorsque cela se produira. Quant au petit nombre d'entre elles – il y en a toujours – qui se déminiaturiseront presque tout de suite, le corps de Chapiro peut les absorber...

Il sembla voir enfin les mimiques péremptoires de Boranova et il dit :

— Mais je vous ennuie avec ça. Comme a dit mon père sur son lit de mort : « Mes proverbes vous ont sans doute rasés, mais maintenant vous pouvez vous réjouir à l'idée de ne plus les entendre, ce qui fait que vous me pleurerez moins et que vous aurez donc moins de chagrin. » Le vieux bonhomme aurait été surpris, et peut-être déçu, d'apprendre que ses enfants Font beaucoup pleuré, malgré tout... Mais je crois qu'il vaut mieux que je ne prenne pas ce risque avec mes compagnons de voyage...

— Tout à fait exact, l'interrompit sèchement Konev. Aussi taisez-vous, je vous prie, surtout que nous approchons du capillaire où nous devons entrer. Albert, penchez-vous et examinez la cérébrographie. Vous êtes d'accord ?

Kaiinine, s'adressant à Boranova, fit remarquer :

— Albert n'est pas assez bien remis pour qu'on le harcèle avec des cérébrographies.

— Laissez-moi essayer, se défendit Morrison en se battant avec sa ceinture de sécurité.

— Non, décréta Boranova d'un ton autoritaire. Iouri peut prendre cette décision sous sa seule responsabilité.

— Alors, c'est ce que je fais, répliqua Konev d'un air mécontent. Arkady, pouvez-vous vous rapprocher de la paroi sur notre droite, et vous glisser dans le courant qui s'engouffre dans le

capillaire ?

— Je me suis amusé à faire la course avec des globules rouges et j'en ai rattrapé un qui dérive vers cette paroi. Il va nous pousser, ou plutôt le petit remous qui le pousse va nous entraîner avec lui. Ah, vous voyez, cela se passe comme chaque fois que nous avons dû bifurquer. Je me débrouille toujours pour utiliser le courant comme il faut. (Un grand sourire de satisfaction plissa son visage.) Applaudissez tous. Dites : « Bien joué, Arkady ! »

— Bien joué, Arkady, répéta aimablement Morrison, et le vaisseau entra dans le capillaire.

## 47

Morrison avait suffisamment récupéré pour ne plus supporter d'être traité en invalide. Au travers de la coque transparente, il vit que la paroi du capillaire était plus quadrillée, et plus proche. Elle ressemblait à celle de l'autre capillaire dans lequel il avait fait pivoter le vaisseau.

— Je veux voir la cérébrographie, dit-il.

Il détacha sa ceinture ; c'était le premier geste vraiment délibéré qu'il faisait depuis son retour. En même temps, il jeta vers Kalinine, un peu troublée, un regard de rébellion.

Il se souleva lentement, par une série de mouvements contrôlés – d'abord vers le haut, puis vers le bas – pour regarder par-dessus l'épaule de Konev.

— Comment savez-vous que nous sommes dans le bon capillaire ?

— En calculant, et à l'estime. Regardez là. Si nous diminuons l'échelle de la cérébrographie, voici l'artériole que nous avons suivie, une fois sortie de la carotide. Nous avons pris ce bras-là, puis celui-ci ; il suffit ensuite de compter les capillaires qui bifurquent sur la droite.

— Nous avons eu nos démêlés avec le globule blanc ici, et vu le temps qu'il a eu à sa disposition, il n'a pu atteindre que ce capillaire. Après avoir fait demi-tour et être revenus dans l'artériole, nous avons suivi celle-ci jusqu'à ce rétrécissement comme indiqué sur la cérébrographie. L'embranchement des capillaires qui s'en écartent coïncide exactement avec la carte ; cela seul suffirait à me confirmer que nous suivons la bonne voie. En ce moment, nous sommes dans ce capillaire-là.

La main gauche de Morrison glissa sur la texture lisse du siège de Konev et, en essayant de compenser ce déplacement, il se retrouva comiquement en train de faire le poirier. Il se donna beaucoup de peine pour redescendre tout en pensant rageusement qu'une autre amélioration à apporter à ce vaisseau, c'étaient des poignées sur les sièges et en d'autres points stratégiques.

Il dit, hors d'haleine :

— Et où va-t-il nous emmener, ce capillaire ?

— Directement à l'un des centres où, selon vous, s'entrecroisent les réseaux de la pensée abstraite. Réduisons encore l'échelle de la cérébrographie. Exactement, là.

— Je vous en prie, souvenez-vous que je ne les ai localisés qu'indirectement chez les êtres humains, en me fiant aux découvertes que j'ai faites dans les cerveaux des animaux. Si je ne me suis pas trompé, ce devrait être dans le nœud sceptique externe supérieur.

— Vous pensez qu'il y a huit nœuds de ce type, quatre de chaque côté. Celui-là, cependant, est le

plus grand et le plus complexe, du côté gauche, et c'est là que nous avons le plus de chance de trouver les données dont nous avons besoin. Ai-je raison ?

— Je pense que oui, mais je vous en prie, n'oubliez pas que ma théorie n'a pas été acceptée par la communauté scientifique.

— Vous aussi, Albert, vous commencez à en douter ?

— La prudence est une attitude scientifique raisonnable. Je sais que mon concept de nœud sceptique tient, à la lumière de mes observations, mais je n'ai jamais pu en vérifier concrètement l'existence et je ne veux pas que, plus tard, vous puissiez prétendre que je vous ai trompés.

Dejhnev hennit doucement.

— Le nœud sceptique ! Pas étonnant, Albert, que vos compatriotes se soient montrés sceptiques à son sujet. Mon père disait souvent : « Les gens sont toujours prêts à se moquer de vous. Ne faites pas de grimaces pour les encourager. » Pourquoi ne l'avez-vous pas appelé tout bonnement nœud de la pensée ? Cela aurait mieux sonné.

— Mais la science est internationale, répondit patiemment Morrison, et lorsque c'est possible, on se sert du grec ou du latin. Le mot grec pour « pensée » est *skeptis*. Cela a donné sceptique, en anglais et en russe, pour qualifier une attitude de doute. C'est parce que l'acte de douter implique la pensée. Tout le monde sait que, pour accepter les dogmes insensés que l'orthodoxie sociale nous impose, il suffit de s'empêcher de penser.

Un silence gêné tomba soudain, après quoi Morrison (qui l'avait laissé, malicieusement, peser juste assez longtemps – il leur devait bien ça) ajouta :

— ...Comme le savent les hommes de tous les pays.

L'atmosphère s'allégea un peu et Dejhnev dit :

— Dans ce cas, nous verrons si nous avons besoin d'être sceptiques vis-à-vis du nœud sceptique lorsque nous l'atteindrons !

— J'espère, fit remarquer Konev avec une mine renfrognée, que vous ne pensez pas qu'il y a quelque chose de drôle là-dedans, espèce de clown. C'est dans ce nœud que nous espérons détecter les pensées de Piotr Chapiro. Sans cela, cette entreprise sera un échec.

— À chacun son boulot, répliqua Dejhnev. Je vais vous emmener jusque-là, grâce à ma manipulation experte du vaisseau. Une fois là, vous pêcherez vos pensées – ou Albert le fera si vous ne le pouvez pas. Et si vous réussissez aussi bien avec les pensées que moi avec le vaisseau, vous n'aurez pas de raison d'être malheureux. Mon père disait toujours...

— Laissez votre père où il est, ne le déterrez pas tout le temps.

— Iouri ! intervint sèchement Boranova. C'est une remarque excessivement grossière que vous venez de faire. Il faut vous excuser.

— Il n'y a pas de mal, dit Dejhnev. Mon père disait toujours : « Il est temps de s'offenser lorsqu'un homme, une fois calmé, répète une insulte qu'il a proférée sous le coup de la colère. » Je ne suis pas sûr de pouvoir toujours suivre ce conseil, mais, en l'honneur de mon père, je ne relèverai pas la remarque stupide de Iouri.

Il se pencha, la mine sévère, sur ses commandes.

Morrison avait écouté cette altercation d'une oreille distraite. (Après tout ce n'était que Konev et sa mauvaise humeur – cet homme était, à l'évidence, stressé.) Son esprit revint à un autre sujet, le bavardage insouciant de Dejhnev et le signe péremptoire de Boranova.



Il se réinstalla dans son fauteuil, rattacha sa ceinture et se tourna vers elle :

— Natalia ! Une question.

— Oui, Albert.

— Ces particules miniaturisées que nous relâchons dans l'univers normal...

— Oui, Albert ?

— ...finissent par se déminiaturiser ?

Boranova hésita.

— Oui, comme Arkady vous l'a dit.

— Quand ?

Elle haussa les épaules.

— C'est imprévisible. Comme la fission spontanée d'un atome d'élément lourd.

— Comment le savez-vous, alors ?

— Parce que c'est comme ça.

— Quelles expériences avez-vous faites là-dessus ? Rien n'a jamais été miniaturisé au point où nous le sommes actuellement. Vous n'avez pas pu apprendre, par observation directe, le comportement des objets miniaturisés.

— Nous avons observé ce qui se passait au stade de miniaturisation atteint jusqu'alors, et nous en avons tiré ce qui semble être les lois du comportement des objets miniaturisés. Nous avons extrapolé...

— On ne peut pas se fier à l'extrapolation lorsqu'elle sort des limites de l'étude directe.

— C'est exact.

— Vous comparez la déminiaturisation spontanée à la fission spontanée d'un atome d'élément lourd. Y a-t-il une période de demi-vie de la déminiaturisation ? Même s'il est impossible de prédire le moment où une particule miniaturisée donnée se déminiaturisera, pouvez-vous dire quand la plupart le feront ?

— Nous avons des chiffres de demi-vie et nous pensons qu'ils expriment des cinétiques du premier ordre, comme c'est le cas pour les demi-vies radioactives.

— Pouvez-vous généraliser d'un type de particule à un autre ?

Boranova fit la moue et parut se perdre momentanément dans ses pensées.

— Il semblerait que la demi-vie d'un objet miniaturisé est inversement proportionnelle à l'intensité de la miniaturisation et à la masse normale de l'objet.

— Si bien que, plus nous sommes miniaturisés, moins longtemps nous le resterons ; et plus nous sommes petits au départ, moins nous aurons de chances de rester longtemps miniaturisés.

— C'est exact, répondit sèchement Boranova.

Morrison la regarda gravement.

— J'admire votre probité, Natalia. Vous n'avez pas vraiment envie de me dire la vérité. Vous ne me donnez pas volontiers des informations. Mais vous n'allez pas jusqu'à me renseigner de travers.

— Je suis un être humain et, parfois, je dis des mensonges lorsque cela s'avère nécessaire, ou à cause des imperfections de mon caractère. Mais je suis également un savant, je ne déforme pas les faits scientifiques, sauf si j'y suis contrainte.

— Alors même ce vaisseau, bien que beaucoup plus massif qu'un noyau d'hélium, a une demi-vie.

— Très longue, se hâta d'ajouter Boranova.

— Mais le fait que nous soyons très, très miniaturisés a raccourci cette très longue demi-vie.

— En la laissant encore suffisamment longue.

— Qu'en est-il des composants du vaisseau ? Les molécules d'eau que nous buvons, les molécules d'air que nous respirons, les atomes individuels qui constituent notre corps ? Ils peuvent avoir – ils doivent avoir – une très courte...

— Non, l'interrompit Boranova, apparemment soulagée de pouvoir enfin nier quelque chose. Le champ de miniaturisation déborde lorsqu'il a affaire à des particules suffisamment proches et qui sont immobiles, ou relativement immobiles, les unes par rapport aux autres. Un corps étendu – tel que le vaisseau et tout ce qu'il contient – est traité par lui comme une grande particule unique, avec une demi-vie de déminiaturisation correspondant à sa taille. La miniaturisation diffère de la radioactivité.

— Ah... Mais lorsque je suis sorti du vaisseau, pouvais-je être considéré comme une particule séparée, avec une masse beaucoup plus petite que celle du vaisseau et de ses composants, et donc avoir une demi-vie de miniaturisation beaucoup plus courte que celle que nous avons maintenant ?

— Je ne crois pas que la distance entre le vaisseau et vous ait été assez grande pour faire de vous un corps séparé. Ou peut-être brièvement, durant le temps où vous n'avez plus été en contact direct avec lui.

— Et j'avais alors une demi-vie plus courte, beaucoup plus courte ?

— C'est possible... mais cela n'a duré que quelques minutes.

— Quelle est la demi-vie du vaisseau, au niveau actuel de miniaturisation ?

— Nous ne pouvons pas vraiment parler de demi-vie d'un unique objet.

— Oui, parce que les demi-vies sont statistiques. Pour une particule donnée, la déminiaturisation peut survenir spontanément n'importe quand, même au bout de très peu de temps, et même si la demi-vie d'un grand nombre de particules semblables est très longue.

— Une déminiaturisation spontanée, survenant au bout de peu de temps alors que la demi-vie statistique est longue, est un fait dont la probabilité est très faible.

— Mais ce n'est pas impossible, n'est-ce pas ?

— Non. Ce n'est pas impossible.

— Alors, nous pouvons nous déminiaturiser brusquement dans cinq minutes, ou même dans une seconde.

— En théorie, oui.

— Vous le saviez tous ? (Il fit le tour des quatre visages.) Bien sûr que vous le saviez. Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit ?

— Nous sommes tous volontaires, Albert, pour la science et pour notre pays. Nous savons les dangers que nous courons et nous les acceptons. Nous vous avons forcé à participer à cette mission et vous n'avez pas les mêmes motivations que nous. Si vous en aviez connu tous les dangers, vous auriez refusé d'entrer volontairement dans ce vaisseau... ou plutôt, vous ne vous seriez pas laissé convaincre de le faire. Et si nous vous avons introduit de force, quelle aide aurions-nous pu attendre de vous ? Vous auriez été trop...

— Trop épouvanté ? C'est ce que vous alliez dire ? J'aurais eu de bonnes raisons de l'être !

Kalinine les interrompit en s'écriant :

— Natalia, cessez de revenir sans cesse sur la peur d'Albert. C'est lui qui est sorti du vaisseau dans une combinaison qu'il savait inadéquate. C'est lui qui, au risque de perdre la vie, a tourné notre vaisseau dans la bonne direction. A-t-il eu peur, alors ? Si oui, il a su lutter contre sa peur, car elle ne l'a pas empêché de faire ce qu'il fallait.

— Pourtant, intervint Dejhnev, un jour je vous ai entendue dire que tous les Américains étaient des lâches.

— J'avais tort. J'ai parlé sottement et j'en demande pardon à Albert.

À ce moment, Morrison croisa le regard de Konev. Celui-ci s'était retourné et le regardait d'un air furieux. L'Américain ne prétendait pas être expert dans l'interprétation des expressions de physionomie, mais il comprit que cet homme était jaloux, furieusement jaloux.

## 48

Le vaisseau continuait d'avancer lentement dans le capillaire, vers la destination que Konev avait désignée : le nœud sceptique. Il ne dépendait plus du courant, qui avait trop ralenti. Les moteurs fonctionnaient, comme Morrison le remarqua à deux signes. Premièrement, ils stabilisaient le véhicule, amortissant le mouvement brownien déjà curieusement faible. Deuxièmement, le vaisseau rattrapait puis dépassait les globules rouges, les uns après les autres.

Dans la plupart des cas, les hématies étaient doucement écartées et roulaient vers l'arrière, entre le vaisseau et la paroi. Parfois, un globule rouge se trouvait trop au centre et la proue le poussait jusqu'à ce qu'il éclate. Les débris flottaient derrière eux, laissant la coque intacte. Avec au moins cinq millions d'hématies par millimètre cube de sang, peu importait le nombre de celles qu'ils détruisaient, et Morrison s'habitua au carnage.

Il se forçait à penser aux globules rouges plutôt qu'à la possibilité d'une déminiaturisation spontanée. Il savait qu'il y avait peu de chance pour qu'ils explosent dans quelques secondes et que, même alors, ils perdraient aussitôt conscience. Mourir le cerveau frit serait si rapide qu'ils ne sentiraient rien.

Peu auparavant, il avait eu l'impression de frire à petit feu dans le sang. Là, il s'était senti mourir. Après cela, la mort instantanée ne l'épouvantait plus.

Mais il préférait penser à autre chose. À Konev, par exemple. Qu'est-ce qui pouvait bien bouillonner en lui, le faire souffrir ainsi ? Il avait abandonné Sophia avec beaucoup de cruauté. Croyait-il vraiment que l'enfant n'était pas de lui ? Mais les êtres humains n'ont pas besoin de raisons valables pour aboutir à une conclusion dictée par leurs émotions. Et la peur d'avoir tort ne faisait que la renforcer. C'était pathologique. Il suffisait de penser au Leontes du *Conte d'hiver*. Shakespeare était expert en la matière. Konev rejetait et haïssait Sophia à cause du tort qu'il lui avait fait. Il la pousserait volontiers dans les bras d'un autre homme et lui en voudrait de s'être laissé pousser. Et en plus, il serait jaloux.

Et elle ? Savait-elle qu'il était jaloux et en jouait-elle ? Se tournait-elle vers Morrison pour rendre son ancien amant jaloux ? Elle essayait tendrement l'Américain avec une serviette humide. Elle le défendait constamment. Tout cela sous les yeux de Konev.

Morrison pinça letf lèvres. L'idée d'être une balle de tennis que le couple se renvoyait dans le but de se faire mutuellement souffrir ne lui plaisait pas du tout.

Après tout, ce n'était pas ses affaires et il n'avait pas à prendre parti. Mais comment ne pas le faire ? Sophia Kalinine était une femme séduisante qui souffrait en silence. Konev, un homme désagréable, maussade, qui bouillait toujours de colère contenue. Morrison ne pouvait s'empêcher d'apprécier Sophia et de détester Iouri.

Il s'aperçut alors que Boranova le contemplait gravement et il se demanda si elle n'était pas en train de se tromper sur son air pensif et son silence. Croyait-elle qu'il retournait dans sa tête la possibilité de mourir par déminiaturisation ? Qu'il luttait virilement contre sa peur ?

C'était sans doute le cas, car elle dit :

— Albert, nous ne sommes pas des casse-cou. J'ai un mari et un fils. Je veux les revoir et j'ai l'intention de ramener mon équipage sain et sauf. Je veux que vous le compreniez.

— Je suis certain que vos intentions sont bonnes, mais que pouvez-vous faire contre l'éventualité d'une déminiaturisation spontanée, imprévisible, et qu'il serait impossible d'arrêter ?

— Spontanée et imprévisible, oui. Mais qui vous dit qu'on ne pourrait pas l'arrêter ?

— Vous pourriez le faire ?

— Du moins essayer. À bord de ce vaisseau, nous avons chacun notre tâche. Arkady est aux commandes, Iouri détermine notre itinéraire, Sophia modifie notre structure électromagnétique et vous, vous allez étudier les ondes cérébrales. Quant à moi, assise là, à l'arrière, je prends les décisions – je reconnais que, jusqu'à maintenant, ma principale décision a été une erreur – et je surveille l'émission de chaleur.

— L'émission de chaleur ?

— Oui. Avant la déminiaturisation, il se produit une évolution de la chaleur très caractéristique. C'est cette émission qui déstabilise ; c'est elle qui rompt l'équilibre et, au bout d'un petit moment, amorce le processus de déminiaturisation. Si cela arrive et que je réagis à temps, je peux intensifier le champ de miniaturisation, de façon à résorber la chaleur et rétablir la métastabilité.

— Est-ce qu'on l'a déjà fait, vraiment fait, dans les mêmes conditions ? Ou est-ce une simple théorie ? demanda Morrison, dubitatif.

— Cela a été réalisé... dans des états de miniaturisation moins poussés que le nôtre, bien sûr. Mais je m'y suis entraînée et mes réflexes sont rapides. J'espère ne pas me laisser prendre de court.

— Natalia, est-ce une déminiaturisation spontanée qui a plongé Chapiro dans le coma ?

Boranova hésita.

— Nous ne savons pas vraiment si cet accident est dû aux lois de la nature ou à une erreur humaine – ou aux deux. Peut-être une oscillation légèrement plus forte que d'habitude du point d'équilibre métastable, et rien de plus. Je ne peux pas analyser cela en détail avec vous car vous n'avez pas les notions physiques et mathématiques sur lesquelles se fonde la miniaturisation ; et je ne pourrais pas vous donner ces connaissances de base.

— Je comprends. Données classées secrètes.

— Bien entendu.

Dejhnev intervint :

— Natalia, nous sommes arrivés au nœud sceptique. C'est Iouri qui le dit.

— Alors, arrêtons-nous, ordonna Boranova.

## 49

Il fallut un bon moment au vaisseau pour s'arrêter.

Morrison remarqua, avec un peu d'étonnement, que Dejhnev n'était pas le plus concerné par cette manœuvre. Certes, il surveillait ses instruments mais ne faisait aucun effort pour contrôler les mouvements du vaisseau.

C'était Kalinine qui semblait en être responsable. Morrison la regarda attentivement. Elle était penchée sur son ordinateur ; ses cheveux retombaient sur son front, mais ils n'étaient pas assez longs pour la gêner ; ses doigts fins caressaient les touches du clavier. Il ne comprenait rien aux graphiques qu'elle étudiait sur l'écran.

— Arkady, dit-elle, avancez un tout petit peu.

Le faible courant du capillaire faisait à peine osciller le vaisseau. Dejhnev lança une faible giclée d'énergie.

Le corps de Morrison, presque dépourvu de poids, fut doucement repoussé contre le dossier. Les globules rouges les plus proches, entre le vaisseau et la paroi du capillaire la plus éloignée, glissèrent vers la poupe.

— Stop, stop ! dit Kalinine. Ça suffit.

— Impossible de s'arrêter pile. Je ne peux que couper les moteurs, et c'est déjà fait.

— Ça va. J'y suis. (Puis elle ajouta l'habituelle petite phrase de sauvegarde :) Du moins, je crois... Oui, j'y suis.

Morrison se sentit légèrement poussé en avant et remarqua que les globules rouges voisins, ainsi qu'une plaquette, dérivait maintenant vers la proue. Ils ne tardèrent pas à les dépasser.

Il s'aperçut également que le mouvement brownien avait cessé. Il s'y était si bien habitué qu'il n'avait plus conscience de ce faible tremblement... jusqu'à ce qu'il cesse. Il s'agita sur son siège, mal à l'aise. C'était un peu comme si son cœur s'était arrêté de battre. Ce qui n'était pas le cas, il le savait.

— Sophia, qu'est-il arrivé au mouvement brownien ?

— Nous sommes fixés à la paroi du capillaire, Albert.

Morrison hocha la tête. Si le vaisseau ne faisait plus qu'un avec la paroi du capillaire, le bombardement des molécules d'eau qui produisait le mouvement brownien ne pouvait plus les affecter. Au lieu d'un minuscule vaisseau de la taille d'une plaquette, leurs impacts essayaient d'ébranler toute une section d'une membrane relativement inerte. Il était normal que le tremblement ait cessé.

— Sophia, comment avez-vous fait pour fixer le vaisseau à la paroi ?

— Je me suis servie des charges électromagnétiques. La paroi du capillaire est formée en partie de protéines, en partie de phospholipides. Il y a des cellules chargées positivement et d'autres qui le sont négativement. Il m'a fallu détecter une configuration assez compacte de charges électriques et

mettre en place la charge complémentaire à la surface du vaisseau ; négative là où la paroi est positive et vice versa. L'ennui, c'est que nous nous déplaçons avec le courant, si bien qu'il me fallait détecter la configuration à l'avance et adopter la structure complémentaire juste au moment où nous passions devant. J'ai raté trois occasions, puis nous avons rencontré une zone où la configuration des charges électriques était impraticable, c'est pour cela que j'ai demandé à Arkady de nous faire avancer vers un secteur plus prometteur. Et j'ai enfin réussi.

— Si le vaisseau pouvait faire marche arrière, il n'y aurait pas eu de problème, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, et le prochain véhicule sera mieux équipé. Mais pour le moment, il faut faire avec ce que nous avons.

— Exactement, intervint Dejhnev. Comme mon père disait toujours : « Demain, nous festoierons, alors aujourd'hui nous pouvons mourir de faim. »

— D'autre part, poursuivit Kalinine, si nous avons un moteur capable de faire tout ce que nous voulons, nous aurions tendance à l'utiliser sans réfléchir et ce pourrait ne pas être très bon pour ce pauvre Chapiro. En plus, ce serait dispendieux. Tandis que là, nous utilisons un champ électrique qui dépense moins d'énergie qu'un moteur ; il ne m'en coûte qu'un peu plus de travail. Et alors ?

Morrison était certain que ce n'était pas pour lui qu'elle parlait ainsi.

— Êtes-vous toujours aussi philosophe ?

Ses yeux s'agrandirent et ses narines se pincèrent, puis elle se détendit et répondit, avec un petit sourire :

— Non, qui le pourrait ? Mais j'essaie.

Impatiente, Boranova lança :

— Assez de bavardages, Sophia. Arkady, vous êtes en ligne avec l'Antre. Pourquoi ce délai ?

Dejhnev se tordit à demi dans son siège pour faire un geste de sa grande main à Boranova.

— Patience, mon capitaine. Ils veulent que nous restions où nous sommes pour deux raisons. Premièrement, j'envoie une onde porteuse dans trois directions. Ils les localisent, s'en servent pour nous repérer, et voient si le lieu qu'ils déterminent colle avec ce que Iouri a calculé à l'estime.

— Cela va prendre combien de temps ?

— Qui peut le dire ? Quelques minutes, au moins. Et puis mes ondes porteuses ne sont pas très intenses, la localisation doit être très précise, aussi seront-ils peut-être obligés de prendre plusieurs fois les mesures, d'établir une moyenne et de déterminer la courbe d'erreur. Il faut que leurs calculs soient parfaitement exacts, car, comme disait toujours mon père : « Avoir raison à demi ne vaut guère mieux que d'avoir tort. »

— Oui, oui, Arkady, mais cela dépend de la nature du problème. Quelle est la seconde raison pour laquelle nous attendons ?

— Il faut qu'ils examinent Piotr Chapiro. Les battements de son cœur sont devenus un peu irréguliers.

Konev leva les yeux, sa bouche béa légèrement et ses joues maigres se creusèrent sous ses hautes pommettes.

— Quoi ! Ils disent que c'est à cause de nous ?

— Non, répondit Dejhnev. Ne tombez pas dans la tragédie. Ils ne disent pas du tout cela. Que pourrions-nous faire à Chapiro ? Nous ne sommes qu'un simple globule rouge parmi des milliards d'autres.

— Bon, alors, qu'est-ce qui ne tourne pas rond ?

— Est-ce que je le sais ? fit Dejhnev, nettement irrité. Me l'ont-ils dit ? Suis-je médecin ? Je ne fais que conduire ce vaisseau et, pour eux, je ne suis qu'une paire de mains sur les commandes.

Kalinine lâcha avec un petit air triste :

— La vie de l'académicien Chapiro ne tient plus qu'à un fil, de toute façon. C'est étonnant qu'il soit resté dans cet état stationnaire aussi longtemps.

— Vous avez raison, Sophia, dit Boranova.

— Mais il faut qu'il reste comme ça ! s'exclama Konev. Il ne doit pas lâcher prise maintenant. Pas maintenant. Nous n'avons pas encore pris nos mesures.

— Nous allons le faire. Des battements de cœur irréguliers, ce n'est pas la fin du monde, même pour un homme dans le coma.

Konev frappa le bras de son siège avec son poing fermé.

— Ne perdons pas de temps. Commençons, Albert.

Morrison parut très surpris.

— Que pouvons-nous faire ici, dans le sang ?

— Capter un effet neural hors de la cellule nerveuse.

— Sûrement pas. Pourquoi les neurones auraient-ils des axones et des dendrites qui canalisent l'influx nerveux si celui-ci allait ensuite se perdre au loin ? Les locomotives se déplacent sur des rails, les messages téléphoniques le long des fils, et l'influx nerveux...

— Ne discutez pas, Albert. Ne justifions pas l'échec par de beaux raisonnements. Testons la matière. Voyez si vous pouvez détecter des ondes cérébrales et les analyser ensuite.

— Je vais essayer, mais ne me parlez pas sur ce ton !

— Je suis désolé, dit Konev, qui n'en avait pas du tout l'air. Je veux regarder ce que vous faites.

Il détacha sa ceinture, se retourna dans son fauteuil en se tenant fermement et murmura :

— La prochaine fois, il faudrait faire en sorte que l'équipage ait plus de place.

— Un paquebot, d'accord, ironisa Dejhnev. La prochaine fois.

— Ce que nous devons faire d'abord, fit remarquer Morrison, c'est voir si nous pouvons détecter quelque chose. L'ennui, c'est que nous sommes entourés de champs électromagnétiques. Les muscles en sont riches et presque chaque molécule est à l'origine...

— Je sais tout cela, l'interrompit Konev.

— Je dis ça pour passer le temps pendant que j'effectue quelques manœuvres préliminaires. Le champ neural a ses propres caractéristiques et je règle l'ordinateur pour qu'il élimine les champs qui ne présentent pas ces caractéristiques-là. Comme cela, on filtre tous les microchamps ; et on détourne les champs des muscles de cette manière.

— De quelle manière ?

— Je l'ai décrite dans mes articles.

— Mais je n'ai pas vu ce que vous avez fait.

Sans un mot, Morrison répéta lentement la manœuvre.

— Oh ! s'exclama Konev.

— Et maintenant, nous ne devrions détecter que les ondes neurales, s'il y en a... mais il n'y en a

pas !

Konev serra le poing droit.

— En êtes-vous sûr ?

— L'écran affiche une ligne horizontale. Rien d'autre.

— Elle frémit.

— C'est un bruit. Peut-être produit par le propre champ électrique du navire, qui est complexe et ne ressemble pas aux champs naturels du corps. Je n'ai jamais eu besoin de programmer un ordinateur en vue d'éliminer par filtrage un champ artificiel.

— Bon, alors il faut avancer. Arkady, dites-leur que nous ne pouvons pas attendre plus longtemps.

— Je ne peux pas, à moins que Natalia ne m'en donne l'ordre. C'est elle le capitaine. L'auriez-vous oublié ?

— Merci, Arkady, dit froidement Boranova. Vous, au moins, vous ne l'avez pas oublié. Nous pardonnerons cette faute légère à Iouri, mettons-la sur le compte d'un excès de zèle. Mes ordres sont de ne pas bouger tant que l'Antre ne nous en donne pas le signal. Si cette mission échoue parce que quelque chose a mal tourné pour Chapiro, il ne faut pas que quelqu'un puisse dire que c'est parce que nous n'avons pas suivi les ordres.

— Et si un désastre se produit parce que nous avons suivi les ordres ? Cela aussi peut arriver, vous savez.

La voix de Konev était presque hystérique.

— La responsabilité en incombera à ceux qui donneront les ordres.

— Je n'éprouve aucune satisfaction à distribuer les blâmes. C'est le résultat qui compte.

— Je serais d'accord si nous avions affaire à une théorie subtile. Mais si vous voulez continuer à travailler sur ce projet après une catastrophe éventuelle, vous vous apercevrez que l'évaluation des responsabilités est très importante.

— Bon, alors, dit Konev, bégayant presque d'énervement, priez-les de nous laisser partir aussi vite que possible, et puis nous... nous...

— Oui ? demanda Boranova.

— Nous pénétrerons dans la cellule. Il le faut.



# Chapitre XII

## L'espace intercellulaire

*Dans la vie, ce n'est pas comme dans les échecs : la partie continue après échec et mat.*

Dejhnev père

### 50

Un épais silence s'abattit sur les cinq compagnons de voyage. Konev tremblait d'énervement et ne pouvait garder ses mains immobiles.

Morrison éprouvait de la sympathie pour lui. Arriver au but, réaliser son plan malgré les obstacles, se croire sur le point de réussir et craindre que le succès, avidement désiré, ne se dérobe...

Il connaissait ce sentiment. Écrasé et engourdi de frustration, il ne l'éprouvait plus aussi intensément qu'autrefois mais il se souvenait... les expériences prometteuses qui n'étaient pas vraiment concluantes... les collègues qui souriaient et hochaient la tête mais n'étaient jamais convaincus.

Il se pencha vers lui et dit :

— Regardez, Iouri, observez les globules rouges. Ils avancent régulièrement... ce qui signifie que le cœur bat normalement. Tant que les hématies bougent régulièrement, nous n'avons rien à craindre.

Konev grogna, comme s'il faisait fi de toute consolation, mais Morrison le trouva ensuite plus calme.

L'Américain se laissa aller contre le dossier de son siège et ferma les yeux. Était-ce de la faim qu'il éprouvait ? Il décida que non. Il se demanda ensuite s'il n'avait pas envie d'uriner. Non. Mais cette idée continua à le poursuivre. On pouvait toujours remettre un repas à plus tard, alors que la nécessité d'uriner ne laissait guère le choix.

Il s'aperçut soudain que Kalinine lui avait parlé, mais qu'il n'avait pas écouté.

— Excusez-moi, que dites-vous ? demanda-t-il en se tournant vers elle.

— Je vous demande pardon, je vous ai dérangé dans vos pensées.

— Des pensées bien frivoles, Sophia. C'est moi qui vous demande pardon de mon inattention.

— Je voulais savoir ce que vous faites lors de vos analyses des ondes cérébrales. En quoi vos recherches diffèrent-elles de celles de vos collègues ? Pourquoi avons-nous cru nécessaire de vous...

Elle s'interrompt, ne sachant comment poursuivre.

— Nécessaire de m'arracher de force à mon pays ?

— Vous êtes en colère contre moi ?

— Non. Je suppose que ce n'est pas vous qui avez suggéré qu'il fallait m'enlever.

— Bien sûr que non. Je n'étais pas au courant. C'est même pour cela que je vous pose cette question. J'ignore tout de votre domaine, sauf qu'il existe des ondes cérébrales et que l'électroencéphalographie est devenue une science complexe à laquelle on attache une grande importance.

— Alors, si vous voulez savoir ce qu'il y a de particulier dans ma théorie, j'ai bien peur de ne pouvoir vous répondre.

— Vous n'avez pas le droit d'en parler ? Je m'en doutais.

— Non, pas du tout. Il n'y a pas de secret en science, ou du moins il ne devrait pas y en avoir. Mais l'on veut toujours être le premier à découvrir quelque chose, si bien que les savants réfléchissent souvent à deux fois avant de parler – ce dont je me rends parfois coupable, moi aussi. Dans notre cas, si je ne peux pas vous répondre, c'est que vous n'avez pas les bases nécessaires pour me comprendre.

— Vous ne pouvez pas m'expliquer un petit peu ?

— Je vais essayer, si vous vous contentez de simples assertions. Je ne peux pas vous décrire tout mon domaine. Ce que l'on appelle ondes cérébrales englobe de nombreuses activités neuronales : les perceptions sensorielles, les stimuli des muscles et des glandes, les mécanismes de l'excitation, de la coordination, etc. Perdues parmi tout cela, il y a des ondes qui contrôlent la pensée créatrice, ou qui en sont le résultat. Isoler de tout le reste ces ondes sceptiques, comme je les appelle, pose un énorme problème. Le corps le fait sans aucune difficulté, mais nous autres, pauvres savants, nous échouons généralement dans nos tentatives.

— J'ai tout compris, dit Kalinine avec un sourire de satisfaction.

« Elle est très jolie, pensa Morrison, lorsqu'elle perd son air mélancolique. »

— Je n'en suis pas encore à la partie la plus coriace.

— Alors allez-y, je vous prie.

— Il y a environ vingt ans, on démontra qu'il y avait, dans ces ondes, un élément aléatoire que personne n'avait jamais recueilli parce que les instruments utilisés jusqu'alors ne captaient pas ce que nous appelons maintenant le « clignotement ». C'est une oscillation très rapide dont l'intensité et l'amplitude sont irrégulières. Ce n'est pas moi qui l'ai découvert.

— J'imagine qu'il y a vingt ans, vous étiez trop jeune, dit Kalinine, toujours souriante.

— J'étais étudiant alors, et ce que je découvrais, c'était que les femmes n'étaient pas inapprochables ; cette trouvaille n'est pas dénuée d'importance. En fait, tout homme fait cette découverte à un moment ou à un autre de son existence. Mais peu importe.

— Beaucoup de savants se sont demandé si le clignotement ne représentait pas les processus de la pensée, mais personne ne réussit à l'isoler correctement. Il allait et venait ; parfois il était détectable, parfois non. On pensait que c'était un problème d'artefact car on travaillait avec des instruments trop sensibles pour ce qu'ils mesuraient ; si bien que l'on captait surtout du bruit.

— Je n'étais pas de cet avis. Peu à peu, j'ai mis au point un programme d'ordinateur qui m'a permis d'isoler le clignotement et de démontrer qu'il était constamment présent dans le cerveau humain. J'y gagnai quelque crédibilité, bien que peu de personnes aient été capables de reproduire mes travaux. Je me servais d'animaux pour ce type d'expérimentation, qui peut se révéler dangereux pour des êtres humains ; j'utilisais les résultats ainsi obtenus pour améliorer encore mon programme

d'ordinateur. Mais plus j'affinais mon analyse, plus je trouvais les résultats probants, moins les autres étaient capables de les reproduire et plus ils soutenaient que j'étais induit en erreur par le fait d'expérimenter sur des animaux.

— Mais en isolant le clignotement, j'étais loin de démontrer qu'il représentait la pensée abstraite. Je l'ai amplifié, intensifié, j'ai modifié mon programme de nombreuses fois jusqu'à ce que je sois convaincu que c'était la pensée, les ondes sceptiques elles-mêmes, que j'enregistrais. Pourtant, personne ne réussit à reproduire les étapes essentielles de mes recherches. J'ai permis plusieurs fois à quelqu'un d'autre d'utiliser mon programme et mon ordinateur – ceux dont je me sers en ce moment –, mais tous ont invariablement échoué.

— Savez-vous pourquoi on ne peut pas reproduire vos travaux ?

— L'explication la plus banale, c'est que je suis un illuminé... peut-être un fou. Je crois que certains de mes collègues le pensent.

— Et vous, vous croyez que vous êtes fou ?

— Non, Sophia, mais parfois j'hésite. Vous voyez, lorsqu'on a isolé les ondes sceptiques, qu'on les a amplifiées, on en vient à se dire que le cerveau humain est peut-être un instrument récepteur. Les ondes peuvent vous transmettre directement les pensées de celui que vous êtes en train d'étudier. Si le cerveau est un récepteur extraordinairement fin, c'est aussi un organe extraordinairement personnel. Quand j'améliorais mon programme afin de mieux capter les pensées, cela voulait dire que je l'adaptais à mon propre cerveau. Plus je le modifiais dans ce sens, moins il était utilisable par d'autres. Plus un portrait me ressemble, moins il ressemble à quelqu'un d'autre. Plus je tire de mon programme des résultats sensibles et cohérents, moins quelqu'un d'autre le peut.

— Avez-vous vraiment capté des pensées ?

— Je n'en suis pas sûr. Parfois je l'ai cru, mais je n'ai jamais pu savoir si ce n'était pas un effet de mon imagination. En tout cas, personne d'autre n'a capté quelque chose, en utilisant mon programme ou pas. Je me suis servi du clignotement pour localiser les nœuds sceptiques dans des cerveaux de chimpanzés, et j'en ai déduit qu'il en était de même dans le cerveau humain, mais cela non plus n'a pas été reconnu. On met tout sur le compte de l'excès d'enthousiasme d'un savant qui s'emballe pour sa propre théorie, d'ailleurs invraisemblable. Même en implantant des électrodes dans les nœuds sceptiques – d'animaux, bien sûr –, je n'ai pas obtenu de certitudes.

— Avec des animaux, ce serait difficile. Avez-vous publié un article sur ces... impressions ?

— Je n'ai pas osé. Personne n'accepterait une découverte aussi subjective. J'en ai parlé, en passant, à plusieurs personnes – ce qui était stupide de ma part –, et la nouvelle s'est répandue, convainquant encore plus mes collègues que j'étais, disons, original. Dimanche dernier, Natalia m'a dit que Chapiro me prenait au sérieux, mais lui aussi est considéré, dans mon pays, comme original.

— Ici, on le prend, ou plutôt on le prenait, au sérieux.

— J'aimerais bien le croire.

Konev dit soudain, sans se retourner :

— Ce sont vos « impressions » qui ont intéressé Chapiro. Je le sais ! Il en a discuté avec moi. Il a dit plusieurs fois que votre programme était une station relais et qu'il aimerait l'essayer. Si l'on était à l'intérieur d'un neurone, d'un neurone clef du nœud sceptique, on capterait incontestablement les pensées, Chapiro en était convaincu, et moi aussi. Il pensait que vous aviez peut-être déjà indubitablement « senti » des pensées, mais que vous n'étiez pas prêt à le faire savoir aux autres. Est-ce vrai ?

Ils en revenaient toujours au secret, tous, pensa Morrison. Puis il aperçut Kalinine, la bouche à demi ouverte, les sourcils froncés, le doigt sur les lèvres. C'était comme si elle voulait, avec une espèce d'intensité douloureuse, demander à Morrison de se taire, sans oser le faire ouvertement.

La voix joviale de Dejhnev interrompit leur conversation.

— Assez bavardé, les enfants. L'Antre nous a repérés et, à leur grand étonnement, nous sommes exactement à l'endroit où nous leur avons dit que nous étions.

Konev leva les mains et dit d'une voix presque enfantine :

— Exactement où *j'ai* dit que nous étions.

— Responsabilité collective, mon cher : où nous avons dit que nous étions, s'entêta Dejhnev.

— Non, intervint Boranova. J'ai ordonné à Konev de prendre cette décision sous sa seule responsabilité. Le mérite lui en revient donc, à lui seul.

Cela ne suffit pas à calmer Konev.

— Auriez-vous réclamé aussi vite la responsabilité collective, Arkady Vissarionovitch (il utilisa le patronyme, ce qui ne se faisait plus guère en Union soviétique, comme pour souligner le fait que Dejhnev était un fils de paysans, milieu où l'on avait gardé cette coutume), s'il s'était avéré que nous étions dans le mauvais capillaire ?

Le sourire de Dejhnev tourna à l'aigre et ses incisives supérieures jaunâtres mordirent sa lèvre inférieure.

Le contralto impérieux de Boranova coupa court à toute remarque.

— Et Chapiro ? Comment va-t-il ?

— Mieux. Une piqûre a calmé les battements de son cœur.

— Bien ! Alors, nous sommes prêts à partir ? demanda Konev.

— Oui, confirma Boranova.

— Dans ce cas... sortons enfin du sang.

## 51

Boranova et Kalinine étaient penchées sur leurs appareils. Morrison les observa un moment, mais cela ne lui apprit rien sur ce qui se passait. Il se tourna vers Dejhnev qui avait adopté une posture détendue (à l'inverse de Konev dont le corps était comme bosselé par la tension musculaire) et lui dit :

— Qu'allons-nous faire, Arkady ? Nous ne pouvons pas nous frayer un chemin dans le cerveau au travers du vaisseau sanguin.

— Nous en sortirons en douce lorsque nous serons suffisamment petits. Nous allons nous miniaturiser de nouveau. Regardez au-dehors.

Alarmé, Morrison obéit. Chaque fois que le monde extérieur paraissait se stabiliser, il finissait par trouver cela normal et n'y faisait plus attention.

Le sang coulait plus vite. Ou plutôt, la taille du vaisseau s'étant encore réduite, les objets mobiles prenaient en conséquence moins de temps pour passer, si bien que l'esprit, s'entêtant à considérer

que leur taille n'avait pas changé, interprétait *ainsi* ce qu'il voyait.

Un globule rouge passa, se déplaçant comme il l'avait fait (ou comme il avait semblé le faire), dans l'artère carotide, mais en dépit de sa vitesse, il tournoya sous leurs yeux pendant longtemps, comme une baleine le long d'un canot à rames. Il était presque transparent à présent et le mouvement brownien rendait ses contours flous. Il était grisâtre et ressemblait à un nuage d'orage s'étalant rageusement dans le ciel. Il avait perdu la plus grande partie de son oxygène, dévoré avidement par les cellules cérébrales qui, sans aucun signe visible de vie, consomment le quart de l'oxygène apporté par le sang aux différents organes du corps. Car toutes les fonctions cérébrales, les perceptions sensorielles, les réactions et la pensée, coordonnées avec une complexité qu'un ordinateur est infiniment loin de pouvoir reproduire – et qu'il ne reproduira peut-être jamais –, ne reviennent pas bon marché.

Pour compenser l'extension des globules rouges, des plaquettes et des rares globules blancs transformés en monstres démesurés, le plasma sanguin montrait maintenant des caractéristiques nouvelles et intéressantes.

Il était devenu granuleux et ces grains grandissaient lentement tandis qu'ils les dépassaient à une vitesse qui s'accroissait peu à peu. Morrison savait qu'il regardait des molécules de protéines et, malgré leurs contorsions et leur tournoiement, il put distinguer vaguement la disposition hélicoïdale de leurs atomes. Certaines renfermaient une minuscule forêt de lipides.

Il prit aussi conscience d'un nouveau mouvement, non plus le tremblement brownien mais des coups de roulis de plus en plus forts.

Il tourna la tête pour regarder la paroi du capillaire auquel ils étaient fixés.

Le carroyage avait disparu, ou du moins l'un des carreaux – la cellule, comme il pouvait aussi bien l'appeler maintenant – avait grandi au point d'être la seule chose visible. Derrière, le renflement du noyau de la cellule, grand et épais, ne cessait de grandir et d'épaissir.

Le vaisseau faisait une embardée chaque fois qu'une partie de la coque se détachait de la membrane et qu'une autre partie s'y attachait.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Morrison en regardant Kalinine qui, impatientée, secoua la tête.

Elle était totalement absorbée par son travail.

— Sophia essaie de neutraliser par-ci par-là la charge électrique du vaisseau, expliqua Dejhnev, pour qu'il puisse se détacher avant que les tensions n'endommagent la coque. Il faut qu'elle trouve de nouveaux points d'attache. Ce n'est pas facile de se miniaturiser tout en restant attaché à la paroi.

— Nous allons encore rapetisser beaucoup ? s'inquiéta Morrison.

Ses mots furent balayés par l'ordre que Kalinine lança d'une voix aiguë.

— Arkady, avancez. Doucement. Juste une petite poussée.

— Oui, Sophia, mais dites-moi quand je dois m'arrêter.

Il ajouta, en s'adressant à Morrison :

— Mon père disait toujours : « Entre pas assez et trop, il n'y a qu'un cheveu. »

— Encore, encore. Bien. Maintenant, nous allons essayer.

Le vaisseau parut adhérer et eut du mal à se dégager, puis soudain il glissa en avant.

— Bon, dit Kalinine. Et maintenant, juste un petit peu.

Ils étaient arrivés au bord de la cellule. À côté, il y en avait une autre. C'étaient des cellules minces, une simple pellicule de cellules assemblées afin de constituer un très petit tube, le vaisseau et son équipage s'accrochant à la paroi interne par de minuscules charges électriques.

Entre les cellules, des espèces de câbles se tendaient de l'intérieur de l'une à l'intérieur de l'autre. Ils n'étaient pas tous intacts. Certains ressemblaient à des souches, aux restes d'une forêt abattue. Morrison, qui avait un mauvais angle de vision, crut voir des interstices étroits entre eux.

— Nous allons nous miniaturiser encore beaucoup ? redemanda-t-il.

— Jusqu'à ce que nous ayons la taille d'une petite molécule organique.

— Mais qu'en sera-t-il alors des probabilités de déminiaturisation spontanée ?

— Elles seront plus fortes que lorsque nous avons la taille d'un globule rouge ou d'une plaquette, répondit Dejhnev.

— Pas assez pour que ce soit inquiétant, intervint Boranova, je vous l'assure.

— Tout à fait exact, conclut Dejhnev en soulevant un peu l'une de ses mains, dont les deux premiers doigts étaient croisés, de manière que seul Morrison puisse la voir.

Ce geste américain était devenu universel et, sachant ce qu'il signifiait, le neurophysicien sentit le froid de la peur l'envahir de nouveau.

Dejhnev regardait droit devant lui, mais il entendit peut-être le léger grognement qui échappa à Morrison, car il dit :

— N'ayez pas peur, Albert. Il ne faut jamais s'inquiéter de plus d'une chose à la fois, et pour le moment, ne pensons qu'à nous glisser hors du vaisseau sanguin. Sophia, ma bien-aimée...

— Oui, Arkady.

— Réduisez le champ, à l'arrière du vaisseau, et quand j'avancerai, cherchez en un à l'avant.

— C'est ce que j'allais faire, Arkady. Est-ce que votre père ne vous a pas dit : « Inutile d'apprendre à voler à un voleur » ?

— Si. Alors volez, petite voleuse, volez !

Morrison se demanda si Dejhnev et Kalinine badinaient, alors qu'ils risquaient de mourir d'une seconde à l'autre, afin de le reconforter. Ou bien montraient-ils ainsi leur mépris de sa couardise ? Il décida en faveur de la première hypothèse. Lorsqu'on a le choix entre l'amitié ou l'hostilité, il vaut mieux croire à la première. Le père de Dejhnev aurait peut-être été d'accord. Cette idée le dérida.

L'arrière du vaisseau semblait s'être libéré et restait suspendu à plusieurs centimètres (quelques picomètres en mesure réelle ?) de la paroi du capillaire. Morrison, observant celle-ci de plus près, vit les rangs serrés de protéines et de molécules de lipides qui la constituaient.

Il se dit : « Pourquoi ne tenons-nous aucun compte de tout cela ? Nous avons là une chance d'étudier les tissus avec une plus grande précision que le meilleur microscope électronique, et de les étudier pendant qu'ils sont vivants, de voir non seulement leur position mais leur évolution et leurs mouvements. Nous avons parcouru le sang sans rien observer d'un point de vue vraiment scientifique. Nous ne faisons que passer sans montrer plus d'intérêt pour tout cela que si nous étions dans le métro ou dans un souterrain. En vue d'étudier des oscillations éventuellement produites par les pensées... Ce dont nous ne sommes même pas sûrs. »

Le vaisseau avançait lentement, comme s'il tâtonnait pour trouver son chemin. Peut-être était-ce précisément ce qu'il faisait, entre les moteurs de Dejhnev et les champs électromagnétiques de Kalinine.

— Nous approchons de la jonction, petite Sophia, dit Dejhnev d'une voix curieusement tendue. Assurez-vous que votre prise tiendra à l'avant tandis que j'avance d'un mètre ou deux.

— D'après l'apparence et le comportement électrique, je crois que nous avons une touffe d'arginine à cet endroit. Ce serait donc une zone de forte charge positive dont je peux facilement faire mon affaire.

— Ne soyez pas si sûre de vous, Sophia, dit sévèrement Boranova. Faites très attention. Si vous échouez et que le vaisseau se détache pour repartir dans le sang, tout serait à refaire.

— Oui, Natalia, mais, malgré le respect que je vous dois, cet avertissement n'était pas nécessaire.

— Sophia, reprit Dejhnev, faites exactement ce que je vous dis. Ne gardez que la proue attachée à la paroi, mais bien fermement. Relâchez tout le reste.

— C'est fait.

Morrison retint sa respiration. L'arrière s'était éloigné de la paroi, mais l'avant tenait bon. Le sang entraînait la poupe et poussait le vaisseau à angle droit avec le courant, tandis que la paroi du capillaire, là où ils étaient fixés ; se soulevait légèrement.

— Attention, s'écria Morrison. Nous allons arracher un morceau de la paroi !

— Silence ! tonna Dejhnev. (Puis, de sa voix ordinaire :) Sophia, je vais accroître doucement la poussée des moteurs. Préparez-vous à couper l'attraction qui reste. Le vaisseau doit devenir complètement neutre, mais seulement quand je vous le demanderai.

Sophia jeta un bref coup d'œil à Boranova qui dit, avec son calme habituel :

— Faites ce qu'on vous dit, Sophia. Pour le moment, c'est la parole d'Arkady qui prime.

Morrison avait l'impression que le vaisseau poussait de toutes ses forces pour avancer. La partie de la paroi du capillaire où il était fixé s'étirait de plus en plus.

— Arkady, le champ va lâcher, ou bien la paroi !

— Encore un instant, ma chérie, un petit instant... Maintenant !

La paroi élastique se remit brusquement en place et le vaisseau bondit en avant. La proue s'enfonça dans la substance qui scellait les deux cellules de la paroi du capillaire.

## 52

Tandis que le vaisseau se frayait un chemin avec une difficulté apparemment croissante, Morrison prit pour la première fois conscience de la vibration des moteurs à microfusion, restée jusqu'alors subliminale. Devant, on ne voyait rien. L'épaisseur de la paroi, minime dans le monde normal, dépassait de beaucoup la longueur de leur véhicule.

Le vaisseau était maintenant totalement immergé entre les deux cellules et Dejhnev, le front mouillé de sueur, tourna la tête et dit à Boranova :

— Nous consommons notre énergie beaucoup trop vite.

— Alors, arrêtez les moteurs et réfléchissons.

— Si je fais cela, il y a des chances pour que l'élasticité naturelle des tissus nous renvoie dans le sang.

— Contentez-vous donc de ralentir. Trouvez un régime qui suffise à nous maintenir sur place.

La vibration cessa.

— Les cellules exercent une pression considérable sur le vaisseau.

— Assez pour nous écraser ?

— Pas tout de suite. Mais si elle continue, qui peut prévoir ce qui se produira ?

Morrison éclata.

— C'est ridicule ! Quelqu'un n'a-t-il pas dit que nous avons la taille d'une petite molécule organique ?

— Nous avons les dimensions d'une molécule de glucose, qui est constituée de vingt-quatre atomes, précisa Boranova.

— Merci, mais je sais combien il y a d'atomes dans une molécule de glucose. Ces petites molécules traversent constamment les parois des capillaires par diffusion. La diffusion ! C'est comme cela que le corps fonctionne. Pourquoi est-ce que nous ne faisons pas de même ?

— La diffusion est une proposition statistique. Il y a vingt-quatre billions de milliards de molécules de glucose dans le sang. Elles se déplacent au hasard et certaines traversent la membrane d'une cellule de la paroi d'un capillaire, pénètrent dans cette cellule et ressortent de l'autre côté. Un petit pourcentage réussit à le faire, à chaque seconde, et c'est assez pour assurer le fonctionnement des tissus. Cependant, une molécule de glucose peut rester un mois dans le sang sans diffuser. Pouvons-nous attendre un mois ?

— Ce n'est pas un argument valable, Natalia, répliqua Morrison avec impatience. Pourquoi ne pas faire délibérément ce qu'une vraie molécule de glucose fait par hasard ? Surtout maintenant que nous sommes déjà engagés entre les cellules. Pourquoi restons-nous coincés là ?

Konev approuva :

— Je suis d'accord avec Albert. Il est probable que la diffusion n'est pas une infiltration passive. Il y a une interaction entre l'objet qui diffuse et la barrière au travers de laquelle s'effectue la diffusion, sauf que personne ne sait en quoi consiste exactement cette interaction. Surtout ici, où nous sommes confrontés à la barrière sang-cerveau.

— C'est vous l'expert du cerveau, dit Dejhnev. Pouvez-vous regarder alentour et nous dire comment cette diffusion s'opère ?

— Non, je ne peux pas. Mais le glucose est une molécule qui traverse aisément la barrière sang-cerveau. Il le faut puisque c'est la seule source d'énergie du cerveau. L'ennui, c'est que le vaisseau a beau être aussi petit qu'une molécule de glucose, il n'en est pas une.

— Où voulez-vous en venir, Iouri ? Ou bien n'est-ce qu'une conférence ? dit Boranova.

— Pour pénétrer ici, nous avons ôté toute charge électrique au vaisseau, mais pourquoi le laisser neutre ? Ne peut-on lui donner la structure électromagnétique d'une molécule de glucose ? Pour le corps de Chapiro, il sera alors une molécule de glucose. Natalia, je vous conseille d'en donner l'ordre.

Kalinine n'attendit pas.

— C'est fait, Natalia, dit-elle.

« Ils s'adressent tous deux à Boranova, nota Morrison. Ils continuent à faire comme si l'autre n'existait pas. »



— Et la pression a déjà décliné, précisa Dejhnev. Les cellules ont reconnu un ami, elles s'inclinent poliment et le laissent passer. Ma grand-mère paternelle – que son souvenir reste gravé dans mon cœur – aurait crié : « C'est de la magie noire ! » et se serait cachée sous le lit.

— Arkady, augmentez la puissance des moteurs et passez avant qu'elles ne remarquent que, sous la structure électrique du glucose, il y a quelque chose qui n'est pas du glucose.

— Oui, Natalia.

— Bravo, Iouri, dit Morrison. Votre hypothèse était juste. Rétrospectivement, je vois que j'aurais dû y penser, mais le fait est que c'est vous qui en avez eu l'idée.

Konev répondit d'un ton bourru, comme gêné par les compliments :

— Ce n'est rien. Puisque le cerveau se nourrit de glucose, nous avons adopté la dimension d'une molécule de ce type. Nous aurions été obligés, à un moment ou à un autre, de copier également sa charge électromagnétique ; aussi, dès que vous avez demandé pourquoi nous ne subissions pas le phénomène de diffusion, j'ai compris que nous avions besoin de cette configuration.

— Membres de l'équipage, clama Dejhnev, nous sommes sortis de la circulation du sang. Nous sommes dans le cerveau !

## 53

« Dans le cerveau, pensa Morrison, mais pas dans une cellule cérébrale. » Ils étaient seulement passés des cellules de la paroi du capillaire à l'espace intercellulaire du cerveau, où des structures de soutien maintenaient la forme et les interrelations des neurones. Supprimez-les et les cellules nerveuses s'écraieraient en masses amorphes sous l'effet de la pesanteur et seraient incapables d'assumer leurs fonctions.

C'était une jungle, constituée par d'épais filaments de collagène – une protéine conjonctive animale presque universelle qui remplissait le même office que la cellulose dans les plantes, moins économiquement cependant, étant une protéine et non un hydrate de carbone, mais beaucoup plus souple. Grâce à l'ultraminaturisation, ces filaments, totalement invisibles sous microscope électronique, ressemblaient en ce moment à des troncs d'arbres penchés dans n'importe quel sens en un monde où la pesanteur importait peu.

Il y avait d'autres filaments bien plus minces. Morrison savait que certains d'entre eux pouvaient être de l'élastine et que le collagène lui-même présentait de subtiles variétés. À une échelle moins grande de miniaturisation, il aurait pu y découvrir une structure. Mais à ce niveau de perception, c'était le désordre. De plus, impossible de voir dans quelque direction que ce soit ; les filaments s'enchevêtraient les uns aux autres et occultaient la vue.

— Qu'est-ce que vous comptez faire pour trouver un neurone ? demanda-t-il. Quelqu'un le sait-il ? Dejhnev fut le premier à répondre.

— Le vaisseau peut seulement se déplacer en ligne droite, alors nous allons continuer jusqu'à ce que nous rencontrions une cellule.

— Comment pourriez-vous avancer en ligne droite dans cette jungle ? Si on ne peut pas gouverner, comment faire pour éviter les obstacles ?

Dejhnev se frotta pensivement le menton.

— Nous passerons le long de ces trucs et il y aura plus de friction du côté du contact que de l'autre ; notre trajectoire s'incurvera comme une comète qui fait le tour du soleil. (Il sourit.) Les cosmonautes font cela quand ils se servent de la gravitation pour contourner, en vol rasant, un satellite ou une planète. Nous allons faire de même.

— Ce sont des filaments de collagène et non des corps célestes, fit remarquer Konev d'un air morose.

— Certains sont joliment épais, ajouta Morrison. Vous ne pourrez pas toujours les éviter. Vous finirez par en heurter un de plein fouet et par rester coincé là. Et comme vous ne pouvez que faire machine avant, qu'arrivera-t-il ? Ce vaisseau a été conçu pour flotter dans le sang. Nous sommes impuissants si un courant ne nous emporte pas.

— Arkady, nous avons trois moteurs à microfusion, intervint Boranova, et je sais que les réacteurs sont disposés, à l'arrière, aux angles d'un triangle équilatéral. Pouvez-vous en faire marcher un seul ?

— Non. Il n'y a qu'une seule commande de mise à feu pour les trois.

— Oui, Arkady, c'est comme ça pour le moment. Mais c'est vous qui avez conçu le vaisseau et vous en connaissez les commandes dans les moindres détails. Vous ne pouvez rien faire pour faire fonctionner les moteurs un par un ?

Dejhnev respira à fond.

— Tout le monde m'a dit et redit que je devais rogner sur les dépenses, que je devais économiser les fonds, que je ne devais rien faire pour irriter les bureaucrates.

— Cela mis à part, vous ne pouvez vraiment rien faire ?

— Laissez-moi réfléchir. Ce sera du bricolage. Il faudra trouver quelque chose pour fabriquer des commandes, et aussi du fil en plus... et qui sait si ça marchera, ou combien de temps ça marchera... et si nous ne serons pas plus mal lotis qu'avant... Je comprends ce que vous voulez. Si je pouvais mettre un seul moteur à feu, cela créerait une poussée déséquilibrée.

— Vous pourriez gouverner, selon que vous vous serviriez de l'un ou de l'autre.

— Je vais essayer, Natalia.

— Pourquoi n'avez-vous pas pensé à cela quand nous étions dans le mauvais capillaire ? dit Morrison en colère. Je n'aurais pas failli mourir en tournant votre vaisseau à la main.

— Si vous n'aviez pas proposé si vite cette solution, nous y aurions peut-être pensé... mais ce n'aurait pas été une bonne idée.

— Pourquoi ?

— Nous étions dans le sang. Le vaisseau est aérodynamique afin de tirer davantage du courant, et ses parois sont conçues pour que le liquide glisse sur elles sans faire de turbulences ; il serait très difficile de tourner contre le courant. Cela aurait pris beaucoup plus de temps qu'à la main... et infiniment plus d'énergie. Il faut aussi se souvenir de l'espace confiné du capillaire. Ici, il n'y a pas de courant et nous sommes si petits que la place ne nous manque pas.

— Ça suffit, Arkady, coupa Boranova. Mettez-vous au travail.

Dejhnev fouilla dans une caisse à outils, ôta le capot des commandes et les étudia en détail sans cesser de bougonner entre ses dents.

Konev, les mains croisées derrière la nuque, dit sans se retourner :

— Albert, parlez-nous des « impressions » que vous avez captées.

— Quelles impressions ?

— Vous étiez en train de nous les décrire, juste au moment où l'Antre nous a localisés dans le bon capillaire. Je parle de ce que vous avez ressenti quand vous analysiez les ondes cérébrales.

— Ah, oui !

Morrison croisa alors le regard de Kalinine. Elle secouait imperceptiblement la tête. Non sans hésitation, elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. J'ai eu des impressions vagues, que je serais incapable de décrire objectivement. Tout cela était peut-être une illusion. Ceux à qui j'ai essayé d'en parler étaient convaincus que c'était un tour de mon imagination.

— Et vous n'avez rien publié là-dessus ?

— Jamais. J'y ai simplement fait allusion dans des congrès et c'était une erreur. Si Chapiro et vous en avez entendu parler, c'est parce que ça s'est transmis de bouche à oreille. Publier ça, c'était un véritable suicide scientifique.

— Vraiment dommage...

Morrison jeta un bref coup d'œil à Kalinine. Elle hocha très légèrement la tête mais ne dit rien. Elle ne pouvait pas parler sans que tout le vaisseau l'entende.

Morrison regarda machinalement autour de lui. Dejhnev semblait totalement absorbé par son travail. Konev regardait droit devant lui, perdu dans des pensées tortueuses. Boranova étudiait attentivement l'écran de son ordinateur et prenait des notes qu'il n'essaya pas de déchiffrer ; il pouvait lire l'anglais à l'envers, mais pas encore le russe.

Seule Kalinine, assise à sa gauche, le regardait.

Morrison enclencha dans son ordinateur un programme de traitement de texte. Il n'avait pas de programme en cyrillique, mais il écrivit les mots russes en phonétique et en caractères romains : QU'EST-CE QUI NE VA PAS ?

Elle ne répondit pas tout de suite, probablement peu à l'aise avec cette transcription.

Puis ses doigts pianotèrent et des caractères cyrilliques apparurent sur son écran : MÉFIEZ-VOUS DE LUI. NE DITES RIEN. Ces mots s'effacèrent aussitôt.

— POURQUOI ?

— PAS MÉCHANT, MAIS POUR PRIORITÉ, HONNEURS, FERA N'IMPORTE QUOI. N'IMPORTE QUOI.

Les mots disparurent et elle regarda fermement devant elle. Morrison l'étudia pensivement. Était-ce seulement la vengeance d'une femme humiliée ?

De toute façon, il avait déjà l'intention de ne pas parler de ce qu'il n'avait jamais publié. Lui non plus n'était pas méchant, cependant, pour être le premier ou recueillir tout le mérite d'une découverte, il n'aurait peut-être pas fait n'importe quoi, mais... le maximum assurément.

Pourtant il n'y avait rien à faire pour le moment. Sauf une chose qui commençait à s'imposer à lui, à l'exclusion de toute autre.

Il se tourna vers Boranova qui regardait toujours fixement son écran et pianotait sur le bras de son fauteuil en réfléchissant.

— Natalia ?

— Oui, Albert.

— C'est à contrecœur que j'évoque des besoins bassement matériels, mais... (il chuchota à la limite de l'audible) j'ai envie d'uriner.

Elle leva les yeux, les coins de sa bouche frémirent un peu, mais elle se retint de sourire.

— Eh bien, allez-y.

Morrison avait l'impression d'être un petit garçon qui lève la main pour demander à sortir ; c'était absurde et il le savait.

— Je n'aimerais pas être le premier, insista-t-il.

Boranova fronça les sourcils, presque comme une institutrice.

— C'est tout à fait stupide ; mais en tout cas, vous ne serez pas le premier. J'ai déjà satisfait le même besoin.

Puis, avec un petit haussement d'épaules :

— La tension nerveuse l'accroît. Je l'ai fréquemment observé.

Morrison aussi. Il chuchota :

— Cela vous était facile. Vous êtes seule à l'arrière. (Et il désigna Sophia d'un petit mouvement de tête.)

— Et alors ? Vous ne croyez pas que je vais improviser un rideau ? Dois-je mettre mes mains sur ses yeux ? (Kalinine les regarda avec étonnement.) Elle fera semblant de ne rien voir, j'en suis sûre ; d'abord par politesse et ensuite parce que, bientôt, elle souhaitera que vous fassiez de même pour elle.

Morrison était très gêné car Kalinine avait maintenant compris de quoi il s'agissait.

— Allons, Albert, dit-elle, je vous ai pris, nu, sur mes genoux. Pourquoi accorder brusquement tant d'importance à la pudeur ?

Morrison lui fit un petit sourire et un signe de remerciement.

Il se rappelait comment faire pour lever le couvercle de son siège, mais fut agacé par le petit cliquetis qui en résulta. (Ces Soviétiques ! toujours arriérés dans les détails. On aurait facilement pu faire en sorte qu'il s'ouvre sans bruit.)

Il réussit également à défaire la couture électrostatique de l'entrejambe et se demanda s'il pourrait la refermer discrètement après.

L'air parut désagréablement froid sur sa peau nue. Il poussa un énorme soupir de soulagement lorsque ce fut fait, puis il réussit à refermer sa combinaison et se réinstalla, haletant. Il s'aperçut alors qu'il avait retenu sa respiration.

— Tenez, lui dit Boranova.

Il regarda avec de grands yeux ce qu'elle lui tendait, puis reconnut une petite serviette scellée sous plastique. Il déchira l'emballage et découvrit que la serviette était mouillée et parfumée ; il se frotta les mains avec. (Les Soviétiques avaient apparemment accédé à de petits raffinements – ou à la décadence, selon le point de vue d'où l'on se plaçait.)

La voix gutturale de Dejhnev résonna trop fortement aux oreilles de Morrison après tous les chuchotements échangés avec ses voisines.

— C'est fait !

— Qu'est-ce qui est fait ? lui lança Morrison en colère, croyant que le pilote faisait allusion à ses

fonctions corporelles.

— La mise à feu individuelle des moteurs. Je peux en faire fonctionner un, ou deux, ou les trois, selon mes désirs. J'en suis sûr... enfin je pense.

— Qu'en est-il vraiment, Arkady ? demanda Bora-nova d'un ton hargneux. Est-ce que vous en êtes sûr, ou est-ce une question d'opinion ?

— Les deux : je pense que j'en suis sûr. L'ennui, c'est que je n'ai pas toujours raison. Mon père disait...

— Je pense qu'il faut en faire l'essai, dit Konev en coupant la parole au père de Dejhnev, peut-être intentionnellement.

— Bien sûr. Cela va sans dire, mais comme mon père disait toujours (il haussa le ton pour ne pas être de nouveau interrompu) : « Ce dont on est sûr, quand cela va sans dire, c'est que quelqu'un ne manquera pas de le dire. » Et il vaut mieux que vous sachiez...

Il se tut et Boranova reprit :

— Il vaut mieux que nous sachions quoi ?

— Plusieurs choses, Natalia. Tout d'abord, naviguer dépensera pas mal d'énergie. J'ai fait de mon mieux, mais le vaisseau n'est pas conçu pour cela. Ensuite... eh bien, je ne peux plus communiquer avec l'Antre à présent.

— Vous ne pouvez plus communiquer ! s'exclama Kalinine, sous l'effet de la surprise ou de l'indignation.

— Que voulez-vous dire, Iouri ? demanda Boranova.

— Allons, Natalia. Je ne pouvais pas brancher les moteurs séparément aux commandes sans utiliser du fil, n'est-ce pas ? Le meilleur ingénieur du monde ne peut pas faire du fil à partir de rien et ne peut pas fabriquer des puces de silicone à partir de rien. Il fallait bien que j'utilise quelque chose, et tout ce que je pouvais démonter sans mettre le vaisseau hors d'état d'avancer, c'était l'appareil de communication. Je les ai prévenus, là-bas, et ils ont poussé des hauts cris, mais que pouvaient-ils faire pour m'en empêcher ? Aussi maintenant je pense que nous pouvons naviguer... mais je sais que nous ne pouvons plus communiquer.

## 54

Tous demeurèrent silencieux pendant que le vaisseau se remettait en marche. L'environnement était totalement différent. Dans le sang, il y avait un mélange d'éléments mobiles, les uns rampant devant le vaisseau, les autres dérivant derrière lui, tributaires qu'ils étaient des remous et du courant, pensa Morrison. On avait une *impression* de mouvement, ne serait-ce que parce que les marques sur les parois – les plaques de graisses sur les artères, les cellules des capillaires – glissaient régulièrement vers l'arrière.

Ici, dans l'espace intercellulaire, tout était immobile. Aucun mouvement. Aucune sensation de vie. L'enchevêtrement des filaments de collagène ressemblait à une forêt vierge formée uniquement de troncs, sans feuilles, sans couleur, sans bruit.

Le vaisseau se fraya un chemin dans le fluide visqueux intercellulaire. Il se glissa à travers un

croisement de filaments en forme de V ; Morrison remarqua qu'une espèce de spirale lâche montait le long des fibres et qu'elle était plus marquée sur la plus mince des deux.

Droit devant se profila un filament particulièrement épais, le monarque de cette forêt de collagène.

— Vous allez être obligé de tourner, Arkady, dit Konev. Le moment est venu de tester votre pilotage.

— D'accord, mais il va falloir que je me penche. Je n'ai pas les commandes sous les doigts. Il y a une limite à l'improvisation.

Il se pencha, tâtonnant à peu près au niveau de ses mollets.

— L'idée de faire cela constamment ne me sourit pas. C'est dur, pour un homme de ma corpulence.

— Vous voulez dire, pour quelqu'un de gros, fit remarquer méchamment Konev. Vos muscles sont devenus flasques, Arkady. Il faudrait que vous perdiez du poids.

Dejhnev se redressa.

— Très bien. Je vais m'arrêter là, rentrer chez moi et me mettre au régime. Est-ce le moment de me faire la morale, Iouri ?

— Ce n'est pas non plus le moment d'être susceptible, Arkady, intervint Boranova. Au travail !

Il se pencha en étouffant un grognement. Lentement le vaisseau tourna sur la droite ; du moins, à en juger par ce qu'on voyait, l'épais filament de collagène glissa-t-il vers la gauche, comme tout le reste du paysage.

— Vous allez le heurter, dit Konev. Braquez davantage !

— Impossible. Les moteurs ne sont pas plus décentrés que cela, je ne peux rien y changer.

— Alors, nous allons lui rentrer dedans, reprit Konev un peu inquiet.

— Iouri, ne vous affolez pas pour des vétilles. Notre coque est solide ; ce filament est sans doute caoutchouteux.

Boranova parlait toujours lorsque la proue vint frôler le filament de collagène d'un peu trop près. En regardant à bâbord, il était clair que, dans sa plus grande largeur, le vaisseau allait le toucher. Le contact se produisit lorsque le filament fut au niveau du siège de Kalinine. Il n'y eut aucun raclement, on n'entendit qu'un doux sifflement. Non seulement le collagène était caoutchouteux, comme l'avait prévu Boranova, si bien qu'il céda sous l'impact de la collision et repoussa légèrement le vaisseau, mais encore le fluide visqueux intercellulaire fit office d'amortisseur.

Ils continuèrent à avancer en tournant vers la gauche.

— J'ai arrêté le moteur dès que j'ai vu que nous allions le heurter. Ce déportement vers la gauche est dû à la friction.

— Oui, mais qu'auriez-vous fait si vous aviez voulu tourner dans l'autre direction ? demanda Konev.

— J'aurais été obligé de me servir du moteur. Ou bien, auparavant, j'aurais tenté d'effleurer un filament sur notre droite. Il nous aurait légèrement déportés vers la droite. L'essentiel, en tout cas, c'est d'utiliser les moteurs au minimum et les filaments au maximum. Premièrement, nous ne voulons pas consommer trop vite nos réserves. Deuxièmement, l'émission rapide d'énergie accroît les chances de déminiaturisation spontanée.

— Quoi ? s'écria Morrison. (Il se tourna vers Boranova.) C'est vrai ?

— Ce n'est pas un effet très important, mais il existe. Les chances augmentent un tout petit peu. Je dirais que, des deux raisons d'économiser l'énergie, la première est la meilleure.

Mais Morrison ne pouvait plus contenir sa colère.

— Vous ne voyez donc pas combien cette situation est ridicule ? Non, criminelle ! Nous sommes dans un vaisseau totalement inadapté et tout ce que nous tentons ne fait qu'empirer les choses !

— Albert, je vous en prie. Vous savez bien que nous n'avons pas le choix.

— Et puis, dit Dejhnev en souriant de toutes ses dents, si nous arrivons à faire notre travail dans ce vaisseau totalement inadapté, pensez que cela nous rendra encore plus méritants. Nous serons des héros. De véritables héros. Nous serons sûrement décorés de l'Ordre de Lénine, tous autant que nous sommes. C'est couru d'avance. Et si nous échouons, nous pourrions toujours dire que c'est de la faute du vaisseau.

— Oui. Des héros soviétiques, tous autant que vous êtes, dit Morrison. Mais moi, qu'est-ce que je serai ?

— Souvenez-vous, Albert, intervint Boranova, que si nous réussissons, vous ne serez pas oublié. On a décoré de l'Ordre de Lénine un certain nombre d'étrangers, dont plusieurs Américains. Et même si, pour une raison ou une autre, vous ne voulez pas de cet honneur, le succès de votre théorie sera assuré, et vous recevrez peut-être un prix Nobel avant nous.

— Ne vendons pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Je peux encore attendre un peu avant de rédiger mon discours de réception, merci bien !

— Je me demande si nous allons être capables d'atteindre un neurone, s'inquiéta soudain Kalinine.

— Quel obstacle y a-t-il à cela ? demanda Dejhnev. Nous pouvons avancer et manœuvrer ; nous sommes sortis du capillaire et entrés dans le cerveau. Il doit y avoir un grand nombre de neurones, des milliards.

— Où ça ? Je n'en vois pas. Il n'y a que des filaments de collagène.

— Quelle épaisseur a le tissu intercellulaire ?

— Infime, à l'échelle normale. Mais nous avons la taille d'une molécule de glucose, et le prochain neurone peut être à un kilomètre, en distance relative.

— Eh bien, nous le parcourons, ce kilomètre. Cela peut prendre un peu de temps, mais c'est faisable.

— Oui, si nous nous déplaçons en ligne droite, mais nous sommes au cœur d'une jungle épaisse. *Il* faut contourner ces filaments et nous pouvons parcourir cinquante kilomètres, à notre échelle, pour nous retrouver au point de départ. Nous avançons à l'aveuglette dans un labyrinthe : nous ne rencontrerons un neurone que par le plus grand des hasards.

— Iouri a une carte, dit Dejhnev un peu ébranlé. Son cérébromachin...

Konev, les sourcils froncés, secoua la tête.

— Mon cérébrographe me montre l'appareil circulatoire et le réseau des cellules du cerveau, mais je ne peux pas l'agrandir au point d'obtenir notre position dans le fluide intercellulaire. Nous ne connaissons pas d'aussi infimes détails, et on ne peut tirer du cérébrographe que ce qu'on y a mis.

Morrison regarda au travers des parois du vaisseau. À perte de vue, il n'y avait que des filaments de collagène entrecroisés qui leur barraient le chemin. On ne pouvait pas voir au-delà, ni apercevoir autre chose que des filaments, et encore des filaments.

Pas de cellules nerveuses ! Pas de neurones !



# CHAPITRE XIII

## La cellule

*On n'a jamais construit un mur qui disait : « Bienvenue, étranger. »*

Dejhnev père

### 55

Les narines de Boranova se dilatèrent légèrement et ses sourcils bruns se froncèrent, mais sa voix resta calme.

— Arkady. Vous allez avancer le plus droit possible. Faites le minimum de méandres et, si vous le pouvez, tournez alternativement vers la gauche et vers la droite. Et puisque nous sommes dans une situation tri-dimensionnelle, alternativement aussi vers le haut et vers le bas.

— Ça va être déroutant, Natalia.

— Bien sûr que ce le sera, mais peut-être pas tant que ça. Nous ne pouvons pas voyager en droite ligne, mais nous ne tournerons peut-être pas en rond, ni en spirale, ni en hélice. Et tôt ou tard, nous atteindrons une cellule.

— Et si on déminiaturisait un peu le vaisseau ?

— Non, Arkady.

— Attendez, Natalia. Réfléchissez. Si on se déminiaturisait un peu, on aurait moins de distance à parcourir. On grossirait et l'espace entre le vaisseau sanguin et le neurone diminuerait. (Il fit quelques gestes éloquents.) Vous comprenez ?

— Je sais, mais nous aurions plus de difficultés à passer entre les filaments. Les neurones sont bien protégés. Le cerveau est le seul organe complètement entouré d'os, et les tissus intercellulaires enveloppent les neurones, dont la forme est plus irrégulière que celle des autres cellules. C'est uniquement parce que nous ne sommes pas plus grands qu'une molécule de glucose que nous arrivons à nous frayer un chemin dans cette forêt de collagène sans causer de dégâts sérieux au cerveau.

C'est alors, chose extraordinaire, que Konev se retourna, les yeux au plafond afin que son regard passe par-dessus Kalinine avant de croiser celui de Boranova.

— Je ne pense pas que nous soyons obligés d'avancer totalement à l'aveuglette, ou au hasard.

— Comment faire autrement ?

— Les impulsions nerveuses qui parcourent périodiquement et à de brefs intervalles les neurones doivent bien émettre quelque chose que nous pourrions détecter.

— Le neurone est entouré d'un isolant, fit remarquer Morrison.

— L'axone, oui. Pas la cellule dans son ensemble.

— Mais c'est dans l'axone que l'impulsion nerveuse est la plus intense.

— Non, c'est dans les synapses, et elles ne sont pas isolées.

— Nous n'avons rien capté dans le capillaire.

— Nous étions du mauvais côté de la paroi. Écoutez, Albert, pourquoi discutez-vous ? Je vous demande d'essayer de détecter des ondes cérébrales. Vous êtes ici pour cela, non ?

— Vous m'avez enlevé, répliqua Morrison avec véhémence. C'est *pour cela* que je suis ici.

Boranova se pencha vers lui.

— Albert, quelle qu'en soit la raison, vous *êtes* ici, et la proposition de Iouri me paraît logique. Et vous, Iouri, pourquoi êtes-vous toujours aussi agressif ?

Morrison tremblait de colère, et durant un instant il se demanda pourquoi. Ce que Konev proposait était justifié.

Puis il se dit qu'on lui demandait de tester ses théories dans des conditions qui ne lui permettraient pas de biaiser. Il se trouvait à proximité d'une cellule cérébrale devenue, à ses yeux, aussi grande qu'une montagne. On lui demanderait bientôt de faire un essai à l'intérieur de cette cellule. S'il le faisait – et s'il échouait –, derrière quels arguments, à l'aide de quelles excuses pourrait-il dissimuler le fait que ses recherches n'avaient aucune valeur et qu'il s'était toujours trompé ?

Ce qui l'avait mis en colère, ce n'était pas Konev, mais le fait d'être ainsi acculé.

Il s'aperçut que Boranova attendait de lui une réponse et que Konev fixait toujours sur lui un regard brûlant.

— Même si je pouvais détecter des signaux, ils me parviendraient de tous les côtés. À part le capillaire que nous venons de quitter, qu'est-ce qui nous entoure ? Une quantité innombrable de neurones.

— Certains sont plus proches que d'autres et un ou deux doivent être à proximité. Vous ne pouvez pas déterminer la direction dans laquelle les signaux sont le plus intenses ? Nous pourrions nous diriger par là.

— Mon appareil récepteur n'est pas équipé pour déterminer la direction d'où viennent les signaux.

— Ah, bon ! Alors les Américains aussi se servent d'appareils conçus pour un but bien spécifique, incapables de s'adapter à une situation imprévue. Et pas seulement les Soviétiques ignorants qui...

— Iouri ! dit sévèrement Boranova.

Konev déglutit.

— Vous allez encore prétendre que je suis agressif. Alors, Natalia, dites-lui vous-même de réfléchir au moyen d'inventer quelque chose qui lui permettra de déceler d'où proviennent les signaux les plus intenses.

— Je vous en prie, Albert, essayez. Si vous échouez, nous devons nous contenter d'avancer à l'aveuglette dans cette jungle de collagène, en espérant tomber rapidement sur un neurone.

Toujours furieux, Morrison alluma son ordinateur et enclencha son programme de réception d'ondes cérébrales. L'écran clignota brièvement, puis se contenta d'émettre un bruit – quoique ce bruit fût bien plus intense que dans le capillaire.

Jusqu'à maintenant, il avait toujours utilisé des fils conducteurs, ce qui impliquait des micropositionnements à l'intérieur d'un nerf. Où pourrait-il planter des fils électriques ? Il n'avait pas de nerf à sa disposition, ou plutôt il était déjà à l'intérieur du cerveau, ce qui rendait inefficace cette technique. Peut-être, s'il dressait en l'air deux fils aussi rigides que possible, écartés l'un de

l'autre comme, des antennes, rempliraient-ils le même office. Étant donné la taille actuelle du vaisseau, l'écartement serait minime et ne servirait peut-être pas à grand-chose mais...

Il replia les fils, une fois, deux fois, et ils se dressèrent en longues boucles pareilles à des antennes d'insecte. Puis il mit au point la réception. Le scintillement sur l'écran se transforma soudain en un tracé d'ondes de faible amplification, qui disparurent instantanément. Involontairement, il poussa un cri.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Boranova.

— J'ai capté quelque chose. Rien qu'un flash, et c'est parti.

— Essayez de nouveau.

— Écoutez, vous tous. Taisez-vous. J'ai beaucoup de mal à mettre cette chose au point et je réussirais mieux si je pouvais me concentrer vraiment. Compris ? Pas de bruit. Rien.

— Qu'avez-vous capté ? demanda Konev d'une voix douce.

— Quoi ?

— Ce flash. Vous avez capté quelque chose. Puis-je savoir ce que c'était ?

— Non. Je ne sais pas ce que j'ai capté. Je veux écouter de nouveau. Natalia, je ne peux pas donner d'ordres, mais vous si. Que personne ne me dérange, surtout pas Iouri.

— Nous resterons silencieux. Continuez, Albert. Iouri, pas un mot !

Morrison jeta un coup d'œil sur sa gauche car on lui avait doucement touché la main. Kalinine le regardait d'un air pénétrant et avec un petit sourire. Elle forma des mots avec ses lèvres et il réussit à comprendre qu'elle lui disait en russe :

— Ne faites pas attention à lui. Donnez-lui une leçon ! Allez-y !

Les yeux de la jeune femme étincelaient. Morrison ne put s'empêcher de lui rendre son sourire. Elle était peut-être motivée par le désir de se venger de l'homme qui l'avait abandonnée, mais il prit plaisir à lire dans ses yeux la foi qu'elle avait en lui. (Depuis combien de temps une femme ne l'avait-elle pas regardé ainsi, avec cette confiance dans ses capacités ? Cela faisait combien d'années que Brenda avait perdu ce sentiment ?)

Il s'apitoya momentanément sur lui-même et dut attendre un peu avant de revenir à son ordinateur.

Il essaya de faire le vide dans son esprit, de ne penser qu'à son ordinateur, à ces minuscules fluctuations du champ électromagnétique produites par l'échange des ions de sodium et de potassium au travers de la membrane des neurones.

Sur l'écran, l'oscillation reparut, se stabilisa et se transforma en un dessin de pics peu élevés et de vallées peu profondes. Soigneusement, osant à peine effleurer les touches, Morrison lança une directive d'agrandissement. Les pics et les vallées s'accrochèrent, les extrémités glissèrent hors de l'écran. Il ne resta plus qu'un seul pic et une seule vallée, parcourus d'une petite oscillation.

« J'enregistre les ondes », pensa-t-il. Il avait peur de le dire, peur même d'y penser, de crainte que le plus léger effet physique ou mental ne suffise à les effacer.

La minuscule oscillation des ondes sceptiques – comme il les appelait – devint floue puis se remit au point, mais elle n'était pas tout à fait nette.

Morrison ne s'en étonna pas. Il captait peut-être les ondes d'un grand nombre de cellules qui ne se recouvraient pas exactement l'une l'autre. Il y avait aussi l'effet isolant du plastique de la coque. Et l'éternel tremblement du mouvement brownien. De plus, la charge électrique des essaims d'atomes, hors de la zone de miniaturisation, devait interférer.

Ce qui l'étonnait, c'était d'avoir réussi à capter des ondes.

Lentement, il toucha les antennes ; il approcha d'abord une main, puis l'autre, enfin les deux, les fit monter et descendre le long des fils dans le même sens puis dans des directions opposées. Il pencha l'antenne dans une direction, puis dans une autre. Les ondes sceptiques devenaient plus floues ou plus nettes, mais il ne savait pas si c'était ce qu'il faisait qui les rendait plus nettes.

Puis il découvrit que, dans telle direction, elles se faisaient floues, alors que dans telle autre, bien particulière, elles devenaient nettes. Il essaya d'empêcher ses mains de trembler.

— Arkady ! appela-t-il.

— Oui, ô magicien américain.

— Tournez à gauche et un peu vers le haut. Je ne veux pas parler trop.

— Il va falloir que je contourne des filaments.

— Faites-le lentement ou sinon je vais perdre la mise au point.

Morrison luttait pour ne pas laisser ses yeux s'égarer sur la gauche vers Kalinine. Le seul fait de jeter un coup d'œil sur son visage et de penser à sa beauté suffirait à le distraire assez pour rendre l'écran flou. Même penser à la distraction suffisait à le déconcentrer suffisamment pour que l'onde de pensée tremblote.

Dejhnev fit lentement décrire au vaisseau un arc de cercle ; c'était tout ce que les moteurs individualisés lui permettaient et Morrison bougea légèrement l'antenne pour compenser le mouvement.

De temps à autre, il murmurait une brève indication :

— En haut et à droite... En bas... Un peu à gauche...

Finalement, il dit, haletant :

— Droit devant !

« En approchant, cela deviendra plus facile », se dit-il, mais il ne pourrait se détendre que lorsque le neurone serait vraiment en vue. Et, à travers ces buissons de collagène, ils ne le verraient que lorsqu'ils auraient le nez dessus.

Se concentrer sur un unique objet est aussi fatigant que de crisper un seul muscle et le maintenir en état de tension. Il fallait qu'il introduise une légère diversion, qu'il pense à autre chose, à quelque chose de neutre qui permettrait à son esprit de se détendre un moment. Aussi évoqua-t-il son foyer brisé ; il y avait si souvent pensé que l'image s'en était décolorée et avait perdu une partie de son effet. C'était une photo grise et floue dont il pouvait se détacher rapidement pour revenir à la contemplation des ondes sceptiques.

Puis, sans avertissement et d'une manière fulgurante, une autre pensée envahit son esprit. C'était une image mentale très nette de Sophia Kalinine, plus jeune, plus jolie, plus heureuse qu'il ne l'avait jamais vue. Et en même temps déferla sur lui un mélange d'amour, de frustration et de jalousie qui le laissa pantois.

Il n'avait jamais été conscient de tels sentiments pour elle, mais qui sait les pensées et les émotions inconscientes qui se cachaient dans ses propres neurones ? Kalinine. Était-il tombé amoureux d'elle ? Si vite ? Ou était-ce la tension anormale de ce voyage fantastique dans le cerveau qui provoquait en lui des réactions tout aussi fantastiques ?

C'est alors qu'il s'aperçut que l'écran était devenu complètement flou. Tout en se concentrant et en essayant de capter de nouveau les ondes, il allait crier à Dejhnev d'arrêter les moteurs lorsque la

voix tonitruante du Soviétique éclata.

— La voilà, Albert ! Vous nous avez conduits à elle comme un limier. Mes félicitations !

— Félicitations aussi à Iouri, ajouta Boranova en voyant l'expression du visage de Konev, qui en eut l'idée et qui a persuadé Albert de faire un effort.

Le visage de Konev se détendit et Dejhnev conclut :

— Mais maintenant, comment allons-nous pénétrer à l'intérieur ?

## 56

Morrison étudia avec intérêt la vue qui s'offrait à lui. Une vaste paroi d'aspect irrégulier s'étendait devant eux, emplissant tout leur champ visuel aussi loin que portait la lumière du vaisseau. De profonds sillons la parcouraient, isolant des sortes de dômes en relief, si bien que l'ensemble évoquait un échiquier dont chaque case aurait fait saillie. Des extensions échevelées panaient d'entre les boursouflures, comme autant d'épaisses branches qui donnaient l'impression que la paroi était en loques.

Morrison s'efforça de tenir compte de sa propre miniaturisation et comprit alors que les « dômes » étaient les molécules, de phospholipides supposait-il, qui constituaient la membrane de la cellule. Il prit conscience, avec consternation, de ce que cela signifiait pour eux d'avoir les dimensions d'une molécule de glucose. La cellule était énorme ; par rapport au vaisseau, elle devait mesurer plusieurs kilomètres.

Konev regardait aussi la membrane, mais il émergea avant Morrison de cette contemplation pensive.

— Je ne suis pas sûr qu'il s'agisse d'une cellule cérébrale, ou plutôt d'un neurone.

— Qu'est-ce que cela pourrait être, alors ? demanda Dejhnev. Nous sommes dans le cerveau et c'est une cellule.

Konev ne chercha pas à dissimuler son mépris lorsqu'il répondit :

— Il n'y a pas qu'une seule sorte de cellule cérébrale. Le neurone est la plus importante. On en compte dix milliards dans le cerveau humain. Mais il y a aussi dix fois plus de cellules gliales, de type différent, qui assument des fonctions auxiliaires. Elles sont beaucoup plus petites que les neurones. Nous avons donc neuf chances sur dix d'être en face d'une gliale. Or, les ondes cérébrales n'émanent que des neurones.

— Ce n'est pas le hasard qui nous a guidés, intervint Boranova. Iouri, pouvez-vous affirmer, autrement qu'en évoquant les statistiques, s'il s'agit d'une gliale ou d'un neurone ?

— Pas simplement en la regardant, non. Tout ce que je vois c'est une petite partie de la membrane d'une cellule, et à cette échelle elles se ressemblent toutes. Il faudrait grandir et avoir une vue plus panoramique. Je suppose qu'il faut nous déminiaturiser un peu, Natalia. Après tout, nous sommes sortis de ce que vous appelez la jungle de collagène.

— Nous pourrions nous déminiaturiser si c'était nécessaire, mais grandir, c'est plus risqué que l'inverse. Un accroissement de taille signifie une production de chaleur et doit être effectué lentement. Y a-t-il une autre possibilité ?

Konev répondit d'un ton acerbe :

— Nous pouvons essayer de nouveau l'appareil d'Albert. Pouvez-vous dire si les ondes sceptiques que vous captez nous parviennent de cette membrane ou d'une direction légèrement différente ?

Morrison hésita. Avant que l'image devienne floue, avec l'apparition de la cellule, il avait eu cette vision de Kalinine et ne souhaitait pas la revoir. Elle l'avait trop gêné, trop perturbé. Si son esprit avait refoulé ces sentiments jusqu'alors, il valait mieux qu'ils restent cachés.

— Je ne sais pas si...

— Essayez, insista Konev.

Les quatre Soviétiques avaient les yeux fixés sur Morrison. Il se remit au travail en haussant mentalement les épaules.

— Je capte toujours des ondes, mais pas aussi nettement que lorsque nous étions en chemin.

— Sont-elles plus intenses dans une autre direction ?

— Légèrement... un peu plus vers le haut, mais je vous avertis que les capacités directionnelles de mon appareil sont très rudimentaires.

— Oui, comme ce vaisseau, fit Konev. Natalia, voici ce qui a dû se passer, semble-t-il : en venant ici, nous avons détecté un neurone qui se trouvait un peu au-dessus d'une gliale placée devant lui. Quand Arkady a vu cette dernière, il a navigué vers elle et la masse de cette cellule occulte maintenant le neurone dont les ondes ne nous parviennent plus que faiblement.

— Dans ce cas, passons par-dessus la gliale pour atteindre le neurone.

— Je répète qu'il faut nous déminiaturiser, s'entêta Konev. À notre échelle actuelle, le neurone est peut-être à cent ou cent cinquante kilomètres de distance. Si nous adoptons une taille dix fois plus grande, disons celle d'une petite molécule de protéine, nous réduirons la distance apparente à dix ou quinze kilomètres.

Kalinine parla d'un air distrait, comme si ce qu'elle allait énoncer n'avait aucun rapport avec ce qui venait d'être dit :

— Il faut que nous ayons notre taille actuelle pour pénétrer dans le neurone.

Après s'être tu un moment comme pour bien montrer qu'il ne répondait pas directement à cette remarque, Konev reprit la parole.

— Bien sûr, une fois arrivés devant le neurone, nous adopterons la taille la plus adéquate.

Boranova soupira et parut se perdre dans ses pensées.

Konev dit, avec une gentillesse dont il n'était pas coutumier :

— Natalia, nous sommes bien obligés de changer de taille. Nous ne pouvons pas rester aussi petits qu'une molécule de glucose.

— Je déteste nous déminiaturiser plus souvent que nécessaire.

— Mais *c'est* nécessaire, Natalia. Impossible de longer pendant des heures la membrane d'une cellule. Et à ce stade, augmenter de dix fois notre taille n'implique qu'une très petite transformation de l'énergie absolue.

— Est-ce que le fait de déminiaturiser peut amorcer un processus explosif incontrôlé ? demanda Morrison.

— Vous avez de très bonnes intuitions scientifiques, Albert. Sans rien savoir de la théorie de la

miniaturisation, vous mettez le doigt sur le problème. Une fois entamée, il vaut mieux que la déminiaturisation se poursuive. L'arrêter comporte un certain risque.

— Rester à la taille d'une molécule de glucose pendant trop longtemps aussi, fit remarquer Konev.

— C'est vrai, admit Boranova.

— Pourquoi ne pas voter, proposa Dejhnev, et s'en remettre à la décision populaire ?

Boranova releva brusquement la tête et ses yeux lancèrent un éclair. Elle crispa ses lourdes mâchoires puis répliqua :

— Non, Arkady. C'est moi qui prends les décisions et je vais accroître la taille du vaisseau. (Puis, abandonnant son air majestueux, elle ajouta) : Vous pouvez me souhaiter bonne chance !

— Pourquoi pas ? dit Dejhnev. C'est une manière de nous souhaiter la même chose, à nous tous.

Natalia se pencha sur ses commandes et Morrison se laissa vite d'essayer de voir ce qu'elle faisait. De toute façon, il n'aurait pas compris ce que cela signifiait, et puis il commençait à avoir mal à force de se tordre le cou. Il regarda autour de lui et s'aperçut que Konev l'observait par-dessus son épaule.

— Au sujet de la détection des ondes sceptiques... dit-il.

— Que voulez-vous savoir ?

— Quand nous nous dirigeons vers la cellule, à travers la jungle de collagène...

— Oui, oui, et alors ?

— Avez-vous capté des... « images » ?

Morrison se remémora la vision bouleversante de Sophia. Rien de semblable n'existait plus dans son esprit à présent. Même lorsqu'il évoquait ces images, elles n'éveillaient en lui aucune réaction. Quoi que ce soit, il n'avait pu les capter que sous la stimulation intense d'ondes sceptiques concentrées ; quoi que ce soit, il n'avait pas à en parler à Konev – ni à personne d'autre, d'ailleurs.

Il temporisa.

— Pourquoi aurais-je capté des images ?

— Parce que cela vous est arrivé lorsque vous analysiez des ondes sceptiques d'intensité normale.

— Vous supposez qu'une analyse effectuée sous miniaturisation devrait nous permettre de capter plus facilement des images ?

— C'est une hypothèse logique. Alors, oui ou non ? La question ne porte pas sur la théorie. Je vous interroge sur l'observation. Avez-vous capté des images ?

Morrison soupira intérieurement et répondit :

— Non.

Konev continua à le regarder de côté (ce qui irritait de plus en plus Morrison), puis il dit à voix basse :

— Moi, si.

— Vous ?

Morrison était franchement surpris. Puis avec plus de circonspection, il ajouta :

— Qu'avez-vous vu ?

— Pas grand-chose, mais j'ai pensé que vous aviez pu les capter plus clairement que moi. Vous étiez en train de manipuler votre détecteur et il est probablement plus adapté à votre cerveau qu'au

mien.

— Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Une image floue a brièvement pénétré ma conscience. J'ai cru voir trois silhouettes humaines, dont une plus grande que les autres.

— Et comment avez-vous interprété cette image ?

— Eh bien, Chapirov a une fille qu'il adore, et elle est mère de deux enfants qu'il aime aussi beaucoup. Je suppose que, dans son coma, il pourrait penser à eux, ou se souvenir d'eux, ou s'imaginer qu'il les voit. Qui sait ce qui se passe durant un coma ?

— Vous connaissez sa fille et ses petits-enfants ? Vous les avez reconnus ?

— Je les voyais comme à travers une vitre translucide au crépuscule. Je ne distinguais que trois silhouettes. (Il avait l'air déçu.) J'espérais que vous les auriez vus plus nettement.

— Je n'ai rien vu, rien senti qui ressemble à ça.

— Bien entendu, la réception s'améliorera quand nous serons à l'intérieur d'un neurone. Ce ne sont pas des images que nous devons capter. Il faudra entendre des mots.

— Je n'ai jamais entendu de mots.

— Bien sûr que non, puisque vous avez travaillé sur des animaux.

— C'est vrai. Mais tout de même, j'ai réussi une fois à faire quelques tests sur un être humain, bien que je n'en aie jamais parlé. Je n'ai capté ni mots ni images.

Konev ne répondit rien.

Morrison reprit :

— Vous savez, étant donné l'état où se trouve maintenant l'esprit de Chapirov, c'est normal qu'il ne pense qu'à sa famille. Si l'on adopte votre interprétation de l'image que vous avez cru capter. Pourquoi voudriez-vous qu'il pense à quelque prolongement sibyllin des mathématiques de la miniaturisation ?

— C'était un physicien. Sa famille ne venait qu'en second. Si nous tirons des mots de ses ondes sceptiques, il s'agira de physique.

— Vous y croyez vraiment ?

— J'en suis certain.

Tous deux demeurèrent silencieux et, pendant quelques minutes, il n'y eut pas un bruit à bord. Puis Boranova dit :

— J'ai déminiaturisé le vaisseau. Il a maintenant la taille d'une protéine, et j'ai arrêté le processus.

Un moment passa, puis Dejhnev demanda, avec dans la voix une tension qui ne lui était pas coutumière :

— Tout va bien, Natalia ?

— Le simple fait que vous puissiez poser cette question est une réponse, Arkady. La déminiaturisation s'est interrompue sans incident.

Elle sourit, mais des gouttes de sueur perlaient sur son front.



La surface de la cellule gliale s'étendait toujours aussi loin que l'œil pouvait porter dans la pénombre, au-delà des lumières du vaisseau, mais elle avait changé d'aspect. Les dômes et les sillons avaient fait place à une texture plus fine. Les extensions qui jaillissaient entre les dômes étaient devenues des fils presque invisibles à la vitesse où le vaisseau longeait maintenant la cellule.

L'attention de Morrison était presque entièrement fixée sur son ordinateur ; il veillait à ce que les ondes sceptiques ne diminuent pas d'intensité, mais périodiquement il ne pouvait s'empêcher de quitter l'écran des yeux et de contempler le paysage.

De temps à autre des dendrites, élément typique d'une cellule nerveuse – même d'une simple gliale auxiliaire –, émergeaient de la membrane et se ramifiaient en branches et en rameaux, comme un arbre en hiver.

Par rapport à la taille actuelle du vaisseau, les dendrites semblaient encore grosses lorsqu'elles jaillissaient de la cellule. On aurait dit des troncs d'arbres, rétrécissant rapidement mais nettement flexibles. Dépourvues de la rigidité des fibres de cartilage, elles se balançaient sous l'effet des remous créés par leur avancée dans le fluide extracellulaire. Elles s'écartaient à leur approche et Dejhnev avait rarement besoin d'intervenir pour les éviter.

Les filaments de collagène étaient plus rares au voisinage immédiat de la cellule et, heureusement, beaucoup plus minces et fragiles. Dejhnev n'aperçut pas l'un d'eux qui se dressait juste devant la proue, ou ne s'en soucia pas. Le vaisseau le balaya si bien qu'il vint heurter la coque juste au niveau du siège de Morrison ; celui-ci fit la grimace en entendant le crissement, mais la coque s'en tira sans dommage. Ce fut le filament de collagène qui se brisa et se mit à pendre mollement en flottant. L'Américain tourna la tête et le suivit des yeux tant qu'il resta visible.

Boranova, qui l'avait sans doute vu, et qui avait observé la réaction de Morrison, lui dit :

— Pas la peine de vous inquiéter. Il y a des milliards de filaments semblables dans le cerveau, alors un de plus ou de moins... Et puis, ils peuvent guérir, même dans un cerveau aussi mal en point que celui de ce pauvre Chapiro.

— Oui, mais je ne peux m'empêcher de penser que nous nous introduisons de force dans un mécanisme infiniment délicat et qui n'est pas conçu pour une intrusion technologique.

— Vos scrupules vous font honneur, mais rien de ce qui a été créé dans le monde, géologiquement ou biologiquement, ne le fut en prévision de l'intervention humaine. Malheureusement, les hommes sont en train de dégrader la Terre et la vie, en partie sciemment... J'ai soif. Pas vous ?

— Si, répondit Morrison.

— Il y a une tasse dans le petit réceptacle, sous le bras droit de votre fauteuil. Passez-la-moi. Elle les servit tous les cinq.

— Nous ne manquons pas d'eau. Si vous en voulez encore, dites-le.

Dejhnev regarda sa tasse d'un air dégoûté, la renifla.

— Mon père disait toujours : « L'eau pure est la meilleure des boissons, à condition de ne pas oublier que l'alcool en est l'agent purificateur. »

— Oui, Arkady, répliqua Boranova. Je suis tout à fait certaine que votre père purifiait fréquemment son eau, mais ici, tant que vous tiendrez les commandes de ce vaisseau, vous aurez de

l'eau non purifiée.

— Les privations sont parfois inévitables.

Dejhnev vida sa tasse d'un trait et fit la grimace.

Ce fut peut-être le fait de boire qui obligea Kalinine à tâtonner entre ses jambes. Morrison comprit, au bout d'une ou deux secondes, qu'elle allait uriner à son tour et il tourna la tête vers l'extérieur, guettant l'envol d'un autre filament de collagène.

— Je suppose qu'il doit être l'heure de déjeuner, reprit Boranova, mais nous pouvons nous passer de manger. Néanmoins...

— Néanmoins quoi ? demanda Dejhnev. Un bon plat de borchtch bien chaud avec de la crème aigre ?

— J'ai introduit en fraude un peu de chocolat – beaucoup de calories, peu de fibres.

Kalinine, qui avait jeté sa petite serviette parfumée et agitait les mains pour les sécher, dit :

— Ça va nous abîmer les dents.

— Vous pourrez vous rincer la bouche avec un peu d'eau pour éviter les résidus sucrés. Qui en veut ?

Quatre mains se levèrent. Celle de Kalinine ne fut pas la dernière. Morrison se réjouit ; il adorait le chocolat et suçait lentement la tablette pour la faire durer plus longtemps. Ce goût lui rappela douloureusement son enfance dans les faubourgs de Muncie.

Konev lui demanda à voix basse :

— Vous n'avez rien remarqué pendant que nous longions la cellule gliale ?

— Non. (C'était vrai.) Et vous ?

— Je crois que oui. La phrase « des champs verdoyants » m'est venue à l'esprit.

Morrison ne put s'empêcher de dire « Mmmm... » et resta un moment plongé dans ses pensées.

— Eh bien ?

L'Américain haussa les épaules.

— Des mots nous reviennent constamment à l'esprit. On entend quelque chose sans y prêter attention et, plus tard, une phrase refait surface. Ou alors vous avez eu une espèce d'hallucination auditive.

— Elle m'est venue à l'esprit alors que je me concentrais sur l'écran de votre ordinateur.

— Vous souhaitiez capter quelque chose, je suppose, et votre esprit s'est plié à vos désirs. On observe la même réaction dans les rêves.

— Non, c'était réel.

— Comment pouvez-vous en être sûr, Iouri ? Je n'ai rien éprouvé de semblable. Croyez-vous que quelqu'un d'autre ait senti quelque chose ?

— Bien sûr que non. Personne ne se concentrait sur votre appareil. Je suis peut-être aussi le seul à bord dont le cerveau ressemble assez au vôtre pour se mettre sur la même longueur d'onde.

— Vous ne faites qu'émettre des suppositions. Et puis, que signifie cette phrase ?

— « Des champs verdoyants » ? Chapiro a une maison à la campagne. Il pourrait évoquer le souvenir de champs verdoyants.

— Il en a peut-être simplement fourni l'image. Et c'est vous qui avez fourni les mots.

Konev se renfroigna, garda un instant le silence, puis demanda d'un ton nettement hostile :

— Pourquoi êtes-vous toujours tellement opposé à la possibilité de recevoir un message ?

Morrison réagit avec la même hostilité :

— Parce que j'ai été honni pour avoir parlé de cela. On m'a ridiculisé assez longtemps et je suis devenu prudent. L'image d'une femme et de deux enfants ne nous prouve rien. Ni une phrase comme « des champs verdoyants ». Comment pouvez-vous les distinguer des images ou des phrases produites par votre propre esprit ? Écoutez, Iouri, une intuition, pour être valable, doit être, même vaguement ou indirectement, liée à la relation quanta-relativité. Alors, nous pourrions en parler. Tout le reste ne convaincra personne. Cela ne pourrait que nous faire du tort. Je dis cela en connaissance de cause.

— Mais si vous arrivez à entendre quelque chose de vital, qui se rapporte à votre théorie... vous garderiez peut-être cela pour vous ?

— Pourquoi le ferais-je ? Si je capte une information concernant la physique de la miniaturisation, je manquerai des bases nécessaires pour la comprendre, et la garder pour moi ne m'apportera rien. Même si je partage avec vous des informations utiles, cet ordinateur reste mon équipement personnel et il fonctionne grâce à mes théories. C'est à moi qu'on attribuera une part essentielle de la découverte. Je ne retiendrais pas ce type de données pour moi, Iouri. Mon propre intérêt et mon honneur de savant m'empêcheraient de le faire. Et vous ?

— Il est bien évident que je partagerais tout ce que j'éprouverais. C'est ce que je suis en train de faire.

— Je ne parle pas de « champs verdoyants ». Ce sont des sottises. Supposons que vous captiez quelque chose de très important, et moi non. Ne penserez-vous pas que cette information est un secret d'État, comme la miniaturisation ? Est-ce que vous me ferez part de ces données, courant ainsi le risque de courroucer le Comité central de coordination ?

Ils chuchotaient, têtes rapprochées, mais Boranova entendit le mot clef.

— Vous parlez politique, messieurs ? demanda-t-elle d'un ton glacial.

— Nous discutons des diverses utilisations de l'appareil d'Albert, répondit Konev. Il croit que, si j'apprenais quelque chose d'important par les ondes sceptiques de Chapiro, je le garderais, pour moi sous prétexte que ce serait un secret d'État.

— Cela pourrait en être un.

— Nous avons besoin qu'Albert coopère. C'est son équipement, son programme, et je suis sûr qu'il sait l'utiliser mieux que n'importe qui. S'il doute de notre sincérité et de notre bonne volonté, il peut s'arranger pour ne rien capter du tout. Je suis prêt à tout partager s'il veut bien faire de même.

— Le Comité désapprouverait cette attitude, comme Albert l'a lui-même fait remarquer.

— Tant pis. Personnellement, je m'en moque.

— Je vais vous prouver combien je vous aime, Iouri, intervint Dejhnev avec un gloussement. Je ne répéterai pas ce que vous venez de dire.

— Natalia, dit Kalinine, je pense moi aussi qu'il faut que nous soyons sincères avec Albert, puisque nous lui demandons de l'être avec nous. En se servant, avec beaucoup d'expérience, de son propre appareil, il a bien plus de chances que nous de capter quelque chose d'utile. Une politique de contrepartie serait plus avantageuse pour nous que pour lui. N'est-ce pas, Albert ?

— J'étais justement en train d'y penser et j'allais vous servir cet argument si vous m'aviez dit que

vosre gouvernement ne souhaitait pas que vous soyez honnêtes avec moi.

— Eh bien, attendons la suite des événements, conclut Boranova.

La tension diminua.

Morrison resta plongé dans ses propres pensées tout en surveillant distraitement son écran.

Puis Dejhnev annonça :

— Il y a une autre cellule en vue, à un kilomètre ou deux. Elle a l'air plus grande que celle que nous avons laissée derrière nous. Est-ce un neurone, Iouri ?

Konev, qui semblait perdu dans ses pensées, réagit aussitôt.

— Albert, que dit votre appareil ? Est-ce un neurone ?

— Je crois que oui, répondit Morrison en manipulant son équipement. Je n'ai jamais vu d'ondes sceptiques aussi nettes.

— Bon ! s'exclama Dejhnev. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

## 58

Kalinine regarda pensivement la surface de la cellule en dessous d'eux.

— Natalia, il va falloir nous miniaturiser de nouveau aux dimensions d'une molécule de glucose. Arkady, faites-nous passer à travers les dendrites afin que nous puissions descendre jusqu'à la surface du corps de la cellule.

Morrison vit que les dendrites étaient beaucoup plus complexes que celles de la cellule gliale. Les plus proches se ramifiaient énormément et ressemblaient à des frondes de fougères, plutôt floues, qui disparaissaient au-delà du faisceau des phares du vaisseau. D'autres dendrites, au loin, étaient encore plus indistinctes.

Il se dit que ce flou était dû en partie au mouvement brownien. Cependant, il ne pouvait être si fort que ça. Probablement chaque brin de l'arborescence en rencontrait un autre, appartenant par exemple à un neurone voisin, pour former une synapse – un contact presque intime entre deux cellules nerveuses. Il ne fallait pas que l'oscillation de la brindille soit trop forte, ou le contact serait brisé et le cerveau ne pourrait plus faire son travail.

Dejhnev avait rapproché le vaisseau du corps de la cellule en se glissant le long de la dendrite la plus proche (il avait appris à utiliser avec une certaine finesse le déséquilibre des moteurs individualisés, pensa Morrison) et la surface changea encore d'aspect.

C'était, bien entendu, parce que le vaisseau se miniaturisait encore. Les sillons étaient plus profonds et délimitaient des dômes de phospholipides, entre lesquels les extensions se mettaient à ressembler à des cordes. « Ce sont les récepteurs », se dit-il. Chacun d'eux était conçu pour s'associer à une molécule particulière, nécessaire au neurone, celle du glucose étant certainement la plus utile de toutes.

La miniaturisation était infiniment plus rapide que la déminiaturisation. Absorber de l'énergie était simple, alors qu'en relâcher constituait un danger.

Kalinine, inquiète, fronça les sourcils :

— Je ne sais pas quels sont les récepteurs adaptés au glucose ; mais il doit y en avoir beaucoup. Survolez-les lentement, Arkady, très lentement. Si un récepteur nous agrippe, je ne veux pas perdre la prise, ni l'arracher.

— Pas de problème, petite Sophia. Si je coupe les moteurs, le vaisseau s'arrêtera aussitôt. Il n'avance pas facilement parmi les atomes qui nous entourent. Ils sont trop visqueux. Aussi je ne donne que de petites giclées d'énergie, juste assez pour nous frayer un chemin entre les molécules d'eau, et nous allons avancer vers notre ami sur la pointe des pieds.

— « La maison endormie », dit Morrison en regardant Konev.

— Quoi ?

Le Soviétique avait l'air à la fois agacé et perplexe.

— C'est une phrase qui me vient à l'esprit. Il existe une vieille rengaine qui dit « Traverse avec moi, sur la pointe des pieds, la maison endormie ». En anglais, ça se dit...

— Quelles sottises me débitez-vous là ?

— J'essaie seulement de vous faire comprendre que si l'on dit « sur la pointe des pieds », j'entends automatiquement dans ma tête « la maison endormie ». Si quelqu'un dit « sur la pointe des pieds » pendant que je me concentre sur mon ordinateur, j'entendrai quand même cette phrase dans ma tête et cela ne signifiera pas que je l'ai tirée des ondes sceptiques captées par mon appareil. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Vous jacassez pour rien. Laissez-moi tranquille.

« Mais il a l'air ébranlé, pensa Morrison. Il a compris la leçon. »

Ils avançaient à présent parallèlement à la surface du neurone. Les récepteurs ondulaient doucement et Morrison s'aperçut qu'il ne pouvait distinguer ceux qui étaient encore solitaires de ceux qui étaient liés à l'une des molécules qui traversaient avec eux le fluide extracellulaire.

Il essaya de se concentrer sur ces dernières. Il percevait comme des scintillements, qui auraient pu être le reflet de la lumière du vaisseau sur les molécules, mais il n'arrivait pas à en voir une seule distinctement. Même la membrane de la cellule était floue si on la regardait directement. C'était plutôt l'impression surréaliste d'une surface que la surface même. Trop peu de photons s'y réfléchissaient, trop peu les atteignaient, eux, petits comme ils étaient maintenant.

Pourtant, grâce à ce scintillement, il put discerner de petits corps étrangers qui se déplaçaient dans le fluide – des molécules d'eau probablement – et parmi eux, de-ci de-là, quelque chose de vermiculaire qui se tortillait et se retournait, se refermait puis s'ouvrait. Le voisinage immédiat du vaisseau se trouvait à l'intérieur du champ de miniaturisation, si bien que les molécules et les atomes du monde normal rapetissaient quand ils y pénétraient et grandissaient de nouveau quand ils en ressortaient. Le nombre d'atomes soumis à ce processus devait être immense, mais le changement énergétique, même multiplié par ce chiffre important, restait assez infime pour ne pas drainer leurs réserves ou provoquer un dommage quelconque – du moins semblait-il.

Morrison essaya de ne pas y penser.

— Je ne veux pas mettre en doute vos capacités, Sophia, dit Boranova, mais je vous en prie, vérifiez que le vaisseau a bien l'apparence électrique du glucose.

— Je peux vous assurer que oui.

Comme pour confirmer ces paroles, le vaisseau parut pivoter dans le fluide, à en juger par le brusque changement du paysage au travers des parois.

Dans des conditions ordinaires, un tel virage aurait projeté brutalement les membres de l'équipage contre la coque ou les bras de leur fauteuil. Cependant, la masse et l'inertie égalant presque zéro, il n'y eut qu'un faible balancement, presque impossible à distinguer du mouvement brownien.

— Nous venons de nous fixer à un récepteur de glucose, annonça Kalinine.

— Bien. J'ai arrêté les moteurs. Que faisons-nous maintenant ? demanda Dejhnev.

Le récepteur ne touchait pas vraiment le vaisseau. Tant mieux, car s'il était venu suffisamment près, il aurait pénétré dans le champ de miniaturisation et son extrémité se serait effondrée. C'était plutôt la rencontre de leurs champs électriques – négatif avec positif et positif avec négatif. L'attraction n'était pas celle des ions, qui aurait alors été totale, mais une autre beaucoup moins forte, semblable à la liaison hydrogène. Suffisante pour tenir, mais assez faible pour permettre au vaisseau de s'éloigner un peu, comme s'il était lié au récepteur par des élastiques au lieu d'un grappin.

Ce récepteur s'étendait le long de leur véhicule en y ménageant des sortes de bosses le long de la coque en plastique. Cette coque paraissait lisse, mais Morrison savait que le champ électrique devait y dessiner des renflements juste aux endroits où, dans la structure d'une molécule de glucose, se trouveraient les hydroxyles, les bosses adoptant la forme que ceux-ci auraient dans une véritable molécule de glucose.

Morrison observa que le récepteur occultait pratiquement toute la vue du côté où il s'étendait. Cependant, il distinguait au loin la surface apparemment sans limite du neurone, qui disparaissait au-delà du faisceau des phares.

La surface du neurone sembla se soulever un peu et il put la voir en détail. Parmi les rangées de dômes de phospholipides régulièrement distribués, il apercevait, çà et là, une masse irrégulière qui devait être une molécule de protéine en train de traverser l'épaisse membrane de la cellule. C'était à ces molécules que les récepteurs étaient attachés, ce qui ne surprenait pas Morrison. Il savait que ces récepteurs étaient des peptides – des chaînes d'acides aminés. Ils saillaient à l'extérieur du neurone, et chacun d'eux était composé d'acides aminés différents, disposés dans un ordre spécifique, avec une structure électromagnétique semblable, mais opposée, à celle de la molécule qu'il devait capter.

Morrison eut soudain l'impression que les récepteurs avançaient vers lui. Ils étaient de plus en plus nombreux. Ainsi que les molécules auxquelles ils étaient fixés, ils semblaient nager parmi les molécules de phospholipides (sous-tendus, comme il le savait, par une pellicule de molécules de cholestérol) qui s'écartaient devant eux et se rejoignaient derrière.

— Il se passe quelque chose, dit Morrison en sentant, grâce à la minuscule inertie que conservait encore sa masse presque négligeable, le vaisseau avancer.

## 59

— La membrane est en train de nous absorber, dit Konev.

— On dirait qu'elle fait ça, ajouta Dejhnev en levant sa grosse main calleuse repliée en coupe.

— Exactement. Elle va s'invaginer de plus en plus, puis les bords de cette dépression vont se refermer et nous nous retrouverons à l'intérieur.

Konev accueillait cela avec beaucoup de calme. Morrison aussi. Il avait envie d'être à l'intérieur

du neurone et c'était ainsi que les choses devaient se passer.

Les récepteurs continuaient à se rapprocher, chacun ramenant une molécule, avec parmi elles la fausse molécule que constituait le vaisseau. La surface de la cellule se referma entièrement sur eux et les attira à l'intérieur.

— Et alors ? dit Dejhnev.

— Nous sommes dans une vésicule de la cellule, expliqua Kalinine. Elle va devenir plus acide et le récepteur se détachera de nous. Lui et tous les autres retourneront à l'extérieur.

— Et nous ? demanda Dejhnev.

— Puisqu'on nous prend pour une molécule de glucose, la cellule va essayer de nous métaboliser... de nous briser en petits morceaux afin d'en extraire l'énergie.

Tandis qu'elle parlait, le récepteur de peptide s'éloigna en se déroulant.

— Est-ce que c'est une bonne idée de vouloir nous métaboliser ? s'inquiéta Dejhnev.

— Non, répondit Morrison. Elle va nous affecter une enzyme spécifique qui découvrira que nous ne réagissons pas comme prévu. Nous n'affecterons pas l'apparence d'un groupe de phosphates ; alors l'enzyme sera impuissante et nous relâchera probablement.

— Mais si l'enzyme nous relâche, une autre du même type s'attachera à nous et essaiera de nouveau, et ainsi de suite.

— Il se peut effectivement que les premières enzymes ne nous laissent pas partir, si nous ne faisons pas ce qui est attendu de nous, dit Morrison.

Il se frotta le menton et s'aperçut que sa barbe avait poussé depuis qu'il s'était rasé, ce matin.

— Jolie situation ! s'écria Dejhnev indigné, revenant (comme il le faisait toujours lorsqu'il était excité) à un russe dialectal que Morrison avait du mal à suivre. Le mieux que nous puissions espérer, c'est qu'une enzyme nous retienne à jamais, ou que nous passions indéfiniment d'une enzyme à l'autre dans une espèce de course de relais. Mon père disait toujours : « Il n'y a pas de quoi se réjouir quand on est tiré des mâchoires d'un loup par un ours affamé. »

— Je vous prie de remarquer, intervint Kalinine, qu'aucune autre enzyme ne s'est attachée à nous.

— Pourquoi cela ? demanda Morrison qui s'en était, lui aussi, aperçu.

— À cause d'une légère modification de la structure de notre charge électrique. Nous avons dû singer une molécule de glucose pour pénétrer dans la cellule, mais, une fois à l'intérieur, ce n'est plus nécessaire. En fait, il faut que nous imitions quelque chose d'autre.

Boranova se pencha en avant.

— Toute molécule que nous imiterons ne sera-t-elle pas susceptible de subir un changement métabolique ?

— En réalité, non, Natalia. Le glucose – ou tout autre sucre simple contenu dans le corps – appartient à une certaine configuration moléculaire, ce qui fait que nous l'appelons D-glucose. J'ai simplement inversé la structure de notre charge. Nous sommes devenus L-glucose, et aucune enzyme ne nous touchera désormais, pas plus que nous ne mettons un soulier droit au pied gauche. Nous pouvons bouger librement.

La vésicule qui les renfermait s'était ouverte et Morrison abandonna tout espoir de suivre ce qui se passait. Autour de lui, des fragments étaient enveloppés par des enzymes beaucoup plus grandes qui semblaient les embrasser puis les relâcher. Probablement la victime, modifiée par l'étreinte d'une enzyme, n'était-elle libérée que pour être enlacée aussitôt par une autre.

Cela se produisait simultanément et Morrison savait que ce n'était que la partie anaérobie du processus d'assimilation (dans laquelle l'oxygène n'intervenait pas). À la fin, la molécule de glucose, avec ses six atomes de carbone, se briserait en deux fragments de trois atomes.

Un peu d'énergie serait ainsi produite et les fragments seraient expédiés aux mitochondries qui achèveraient l'opération en se servant d'oxygène – processus au cours duquel la molécule universelle de transfert de l'énergie, l'acide adénosine-diphosphorique, serait mise à contribution pour mettre les choses en train, avant d'être produite en quantité beaucoup plus grande que l'investissement initial.

Morrison éprouva l'envie irrésistible de laisser tomber le projet et de se glisser dans une mitochondrie, cette petite fabrique d'énergie de la cellule. On ne connaissait pas encore tous les détails du processus mitochondrial... Puis il repoussa cette tentation, presque avec colère. Les ondes sceptiques d'abord ! Il se le cria à lui-même, comme pour obliger son esprit beaucoup trop curieux – et qui avait tendance à se disperser – à ne pas oublier qu'il y avait des priorités.

Apparemment, la même idée était venue à Iouri, car il dit :

— Nous voilà enfin à l'intérieur d'un neurone, Albert. Ne nous conduisons pas en touristes. Que recevez-vous, maintenant, comme ondes sceptiques ?



# Chapitre XIV

## L'axone

*Ceux qui disent « Je donnerais cher pour savoir ce que tu penses » sont souvent prodiges.*

Dejhnev père

### 60

Morrison se hérissa en recevant cet ordre de Konev – car c'en était un – et il le montra en refusant de réagir. Il continua à se concentrer sur l'intérieur du neurone où il ne distinguait rien de reconnaissable. Il voyait des filaments, des plaques convolutées, des masses sans forme distincte et dont les dimensions restaient incertaines. Il crut deviner la présence, dans la cellule, d'une sorte de squelette qui maintenait en place de grands objets – les organelles – mais le vaisseau passait trop vite, comme emporté par une rivière en crue. L'impression de mouvement était infiniment plus forte ici que dans le sang ; il y avait de petites choses (des débris ?) qui se déplaçaient avec eux et de plus grandes qui demeuraient apparemment immobiles et qu'ils dépassaient rapidement.

Pour finir, il dit :

— Écoutez, Iouri, nous nous déplaçons si vite qu'il y a de fortes chances pour que les ondes sceptiques soient sérieusement déformées.

— Vous êtes fou ? gronda Konev. Nous ne bougeons pas vite du tout. Nous dérivons avec le courant intracellulaire qui fournit les petites molécules à l'organite de la cellule. Il coule lentement mais nous semble rapide parce que nous sommes miniaturisés. Dois-je vous enseigner la physiologie cellulaire ?

Morrison se mordit les lèvres. Bien sûr. Il avait encore oublié à quel point la miniaturisation faussait sa perception. Konev avait raison.

— Ce serait tout de même mieux, dit-il en voulant défendre sa dignité, que nous reprenions la structure du D-glucose et que nous laissions une enzyme s'emparer de nous. Nos deux masses associées ralentiraient notre course et il serait plus facile de capter les ondes.

— Nous n'avons pas besoin de ralentir. L'impulsion nerveuse voyage à deux mètres par seconde en vitesse réelle, et à soixante-dix fois la vitesse réelle de la lumière en vitesse apparente – à notre échelle. Comparée à cela, notre vitesse, si grande qu'elle puisse paraître, reste insignifiante. Même si nous avons l'impression d'aller aussi vite qu'une fusée à réaction, pour l'impulsion nerveuse nous sommes pratiquement immobiles.

Morrison leva la main en signe de capitulation. Il était furieux contre Konev. Il jeta un coup d'œil en biais à Kalinine, s'attendant à lui voir une expression de mépris. Elle croisa calmement son regard, sans ricaner. Elle haussa même un peu les épaules, comme pour dire, du moins c'est ce qu'il imagina : « Qu'attendre d'autre d'un butor ? »

Il regarda par-dessus son épaule gauche. Boranova semblait n'avoir rien entendu. Elle s'activait sur ses appareils et il se demanda ce qui pouvait l'absorber ainsi, étant donné que les moteurs étaient coupés et qu'ils dérivait avec le courant.

Quant à Dejhnev, c'était le seul membre de l'équipage qui n'avait vraiment rien à faire pour le moment, à part regarder le paysage ; au cas où un danger imprévu se présenterait.

— Allons, Albert, dit-il, étudiez les ondes sceptiques et donnez-nous des résultats. Puis nous pourrions quitter les lieux. C'est très excitant d'être à l'intérieur d'une cellule, pour ceux qui aiment ça, mais ce que j'ai vu me suffit. Mon père disait toujours : « Le moment le plus exaltant d'un voyage, c'est celui où l'on rentre à la maison. »

— Arkady ? l'interpella Boranova.

— Oui, Natacha ?

— Gardez quelques mots pour demain.

Morrison remarqua qu'un sourire flottait sur ses lèvres.

— Bon, Natacha. Je soupçonne là-dedans une intention sarcastique, mais je vais faire ce que vous me dites.

Et refermant la bouche avec un claquement de dents exagéré, il se mit à fredonner tranquillement un air en mode mineur.

Morrison était un peu étonné. Il y avait plus de cinq heures qu'ils étaient à bord – cinq jours ? cinq années ? – mais, à l'inverse d'Arkady et en dépit de ses terreurs antérieures, il n'avait pas du tout envie de sortir du corps de Chapiro. Il éprouvait le désir ardent d'explorer cette cellule.

Kalinine devait penser la même chose car elle laissa échapper d'une voix pensive :

— Quelle honte d'être les premiers à l'intérieur de la plus complexe des cellules vivantes et de ne rien faire pour l'étudier comme il faut !

— C'est exactement... commença Morrison ; puis il changea d'avis et ne termina pas sa phrase.

Konev agita le bras comme s'il chassait une nuée d'insectes.

— Je ne vous comprends absolument pas. Nous sommes venus ici dans un but bien spécifique. Albert, concentrez-vous sur les ondes sceptiques.

— C'est ce que je fais, répliqua-t-il sèchement. Regardez !

Konev se tordit le cou, puis détacha sa ceinture afin de pouvoir se retourner et regarder par-dessus le dossier de son siège. Il contempla le petit écran de Morrison et dit :

— Les ondes paraissent plus nettes.

— Elles le sont. Elles montrent les oscillations les plus fines que j'aie jamais vues. Je me demande même jusqu'où elles peuvent aller ainsi. Tôt ou tard, une oscillation suffisamment fine représentera le mouvement d'un seul électron – et alors nous devons tenir compte du principe d'incertitude.

— Vous oubliez que nous sommes miniaturisés et que la constante de Planck est pour nous, en ordre de grandeur, neuf fois plus petite qu'en temps ordinaire.

— C'est *vous* qui oubliez que les ondes ont été réduites d'autant avant de nous parvenir, protesta Morrison ravi de prendre le Soviétique en faute. Elles sont exactement telles qu'elles doivent être, relativement au principe d'incertitude.

Konev hésita un bref instant.

— Peu importe. Nous voyons maintenant quelque chose, et sans aucun flou d'incertitude perceptible. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela confirme ma théorie. C'est exactement ce que je dois voir à l'intérieur d'une cellule si mon interprétation de l'activité des ondes sceptiques est juste...

— Ce n'est pas de cela que je parle. Nous avons dès le début supposé que votre théorie était juste. Maintenant, c'est un fait démontré et je vous en félicite. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Que nous disent ces ondes sceptiques de ce que Chapiro est en train de penser ?

— Je n'ai aucune donnée à propos d'une corrélation de ce type entre les ondes et les pensées elles-mêmes. Il faudrait des années pour conclure à l'existence d'une telle corrélation, si tant est qu'elle soit possible.

— Mais peut-être, lorsque les ondes sont si nettes et si intenses, peuvent-elles produire un effet inducteur sur *votre* cerveau. Captez-vous l'une de vos fameuses images ?

Morrison réfléchit un moment puis hocha la tête.

— Aucune.

Une voix calme s'éleva derrière eux.

— Je capte quelque chose, Albert.

Morrison se retourna.

— Vous, Natalia ?

— Oui, c'est bizarre, mais c'est comme ça.

— Que captez-vous ? demanda Konev.

Boranova hésita, se concentra.

— De la curiosité. Ce n'est pas une image. Juste une impression. De la curiosité.

— Et c'est normal, répliqua Morrison. Il n'y a pas besoin d'impressions venues de l'extérieur pour éprouver ce sentiment dans les circonstances où nous sommes.

— Non, non. Je sais à quoi ressemblent mes pensées et mes impressions. Celle-là m'est imposée de l'extérieur.

— Vous l'éprouvez, en ce moment ?

— Oui. Cela va et vient, mais je l'éprouve en ce moment.

— Bon. Et maintenant ?

Boranova parut surprise.

— Cela vient de cesser brusquement. Est-ce que vous avez éteint votre appareil ?

— Effectivement. Dites-moi quand vous aurez cette impression et quand vous ne l'aurez pas.

Il se tourna vers Kalinine, dans l'intention de lui demander de ne rien dire ou faire qui puisse indiquer le moment où il allumait ou éteignait son ordinateur, mais elle était en train d'admirer les merveilles de l'intérieur du neurone. Il se demanda si elle avait entendu ce qui se passait ou si elle s'en moquait.

— Natalia, fermez les yeux et concentrez-vous. Dites « oui » quand vous avez cette impression de curiosité et non » quand vous ne l'avez pas.

Elle se plia pendant plusieurs minutes à cette expérience.

Morrison demanda à Konev :

— Est-ce que l'appareil fait du bruit quand je l'allume et quand je l'éteins ? Avez-vous entendu ou senti quelque chose ?

— Je ne me suis aperçu de rien.

— Alors, il n'y a pas d'erreur. Natalia n'éprouve cette impression que lorsque mon ordinateur est allumé.

Dejhnev qui, à l'inverse de Kalinine, avait tout suivi dit :

— Mais pourquoi ? Les ondes cérébrales sont là, que votre machin les capte ou pas. Natalia devrait éprouver tout le temps ce sentiment de curiosité.

— Non, non. Mon appareil élimine tous les composants sauf les ondes sceptiques réelles. Sans l'appareil, elle capterait seulement une masse confuse de sensations, de réactions, de corrélations, un mélange de toute sorte. Grâce à lui, elle ne reçoit que les ondes sceptiques, ce qui renforce encore la valeur de ma théorie.

— Je n'y comprends rien, insista Dejhnev en fronçant les sourcils. Cela ne contredit pas votre théorie ?

— Le cerveau est un mécanisme complexe. Natalia capte quelque chose. Vous, non. Moi non plus, pour l'instant. Peut-être les composants de cette onde sceptique particulière correspondent-ils à quelque chose dans le cerveau de Natalia et pas dans les nôtres. Je ne peux pas expliquer tout d'un coup. Captez-vous quelque chose, Konev ?

— Non, répondit-il, aussi mécontent que Dejhnev. Pourtant j'ai eu des impressions quand nous étions à l'extérieur du neurone.

Morrison secoua la tête et ne dit rien.

Konev s'impatienta :

— Natalia, vous ne pouvez pas capter autre chose qu'un vague sentiment de curiosité ?

— Non, Iouri. Pas en ce moment. Mais vous vous souvenez de Chapiro. Il éprouvait de la curiosité pour tout.

— Je m'en souviens, mais cela ne nous apporte pas grand-chose. Albert, dans quelle direction allons-nous ?

— En aval. C'est la seule direction dans laquelle nous puissions aller.

— Non, non ! (Puis dans un éclat de colère :) Est-ce une blague ? Vous croyez que vous êtes drôle ?

— Pas du tout. Vous me demandez dans quelle direction nous allons. Quelle autre réponse aurais-je pu vous faire ? Les points cardinaux n'ont aucune signification ici.

— Bon. Désolé. Ici, le courant va dans ce sens-là. De l'autre côté de la cellule, il va dans le sens contraire. C'est une circulation. Mais l'impulsion nerveuse va dans un seul sens : des dendrites vers l'axone. Sommes-nous du côté de la cellule qui nous emporte dans la même direction que l'impulsion nerveuse ?

— Cela a-t-il de l'importance ?

— Je pense que oui. Votre appareil peut-il dire dans quel sens va l'impulsion ?

— Oui. Certainement. Il devrait y avoir une légère modification de la forme des ondes, suivant qu'elles se présentent dans le même sens que nous ou dans le sens contraire.

— Et alors ?

— Nous nous déplaçons dans la même direction que l'impulsion.

— Bon ! Un coup de chance. Nous nous dirigeons donc vers l'axone.

— On dirait.

— Et dans ce cas-là ? demanda Boranova.

— Réfléchissez, Natalia, dit Konev. Les ondes sceptiques se déplacent à la surface de la cellule. Celle-ci est large et relativement grande. Les ondes sceptiques s'étalent sur une surface étendue et sont donc d'une intensité plus faible. La cellule se rétrécit en arrivant à l'axone. Lui-même constitue un très long tube, comparé au corps de la cellule, et il est très étroit. Pour le traverser, les ondes doivent converger fortement et devenir ainsi plus intenses. En outre, l'axone est isolé par un épais fourreau de myéline, si bien que l'énergie de l'onde n'ira pas se perdre à l'extérieur.

— Vous croyez que la réception sera meilleure dans l'axone ?

— Bien meilleure. Si vous captez une sensation de curiosité maintenant, Natacha, elle sera infiniment plus forte dans l'axone. Vous pourrez détecter ce qui provoque cette curiosité chez Chapiro.

— Et si c'est quelque chose d'inintéressant ? Peut-être se demande-t-il seulement pourquoi il est couché là sans pouvoir bouger ?

— Non, répliqua sèchement Konev. Ce n'est pas cela qui l'intéresserait. J'ai bien connu Chapiro. Pas vous.

— C'est vrai.

— Il consacrait tout son temps de veille au processus de miniaturisation. Tous ses rêves aussi, je suppose. Vers la fin, dans les dernières semaines avant... l'accident, il travaillait, pensait, rêvait, au rapport entre les quanta et la relativité, cherchant à rendre la miniaturisation et la déminiaturisation peu coûteuses et stables.

— Si c'était le cas, il a dû faire allusion à certains éléments de sa réflexion.

— Non, il était comme un enfant, par certains côtés. Nous savions à quoi il pensait, mais pas s'il progressait, ni dans quelle direction. Il voulait nous présenter la chose terminée, dans son ensemble. Rappelez-vous, Natalia, il avait fait la même chose pour la miniaturisation. Quand il a enfin rédigé son mémoire, cela faisait presque un livre.

Morrison demanda d'un air détaché :

— Où a-t-il été publié ?

Konev ricana.

— Vous savez bien qu'il n'a pas été publié. Il a circulé dans le petit cercle de ceux qui devaient le lire. Vous n'aurez aucune chance de le consulter.

— Iouri, pas besoin d'être désagréable ! Albert est un camarade, un membre de l'équipage et notre invité. Il ne faut pas le traiter en espion.

— Si c'est vous qui le dites, Natalia... Néanmoins, si la curiosité de Chapiro est excitée par quelque chose au point que Natalia la capte, ce ne peut être que par le rapport quanta-relativité. Si nous pouvions obtenir des détails, n'importe lesquels, nous aurions un point de départ et nous pourrions poursuivre ses recherches.

— Et vous pensez que nous en capterons dans l'axone ?

— Oui, j'en suis sûr, répondit Konev en serrant les poings comme s'il se préparait à prendre les

faits à la gorge.

Morrison détourna les yeux. Il n'en était pas certain du tout. Tout cela semblait de plus en plus partir dans une tout autre direction, et c'était aussi bien...

Il essaya de ne pas le montrer, mais il était aussi surexcité que Konev.

## 61

Plusieurs choses indéfinissables apparurent devant eux, dérivant soit à gauche, soit à droite, puis se laissant distancer. Des ribosomes ? L'appareil de Golgi ? Des fibrilles ? Morrison ne pouvait le dire. Lorsqu'on avait la taille d'une petite molécule, on ne reconnaissait rien, même l'objet intracellulaire le plus familier.

Ils traversaient à toute allure une étrange zone indéterminée et, malgré tous ses efforts, Morrison ne pouvait rattacher cet environnement à celui qu'il avait l'habitude de voir en micrographie électronique.

Il se demandait si, quelque part au-delà du cône lumineux du vaisseau, il y avait l'énorme tuyau de la cellule. Dire qu'il en était si près et qu'il ne le verrait jamais !

Morrison se concentra sur les environs immédiats. Il aurait dû au moins apercevoir des molécules d'eau ; elles constituaient quatre-vingt-dix-huit pour cent des molécules contenues dans la cellule. Cette énorme proportion s'expliquait par le fait qu'elles étaient les plus petites de toutes.

Il avait beau s'y efforcer, il ne distinguait qu'un faible scintillement, peut-être un photon qui rebondissait sur l'une de ces molécules et venait frapper son nerf optique.

Il s'aperçut brusquement que Kalinine se penchait vers lui. Sa chevelure effleura son visage et il huma l'odeur fraîche de son shampooin.

— C'est terrible, Albert, lui murmura-t-elle.

Son haleine était un peu forte et, avant d'avoir pu maîtriser sa réaction, il recula légèrement.

Elle le remarqua et mit aussitôt la main devant sa bouche en marmonnant :

— Excusez-moi.

— Mon haleine non plus ne sent pas la rose. La tension nerveuse, pas de vrai repas... Un verre d'eau pourrait améliorer les choses, Natalia.

Réaction en chaîne, les autres demandèrent aussi à boire.

— Une pastille de menthe ? lui proposa Kalinine.

Morrison tendit la main en souriant :

— C'est permis ?

Sophia jeta un bref coup d'œil sur Boranova et haussa les épaules. Elle passa une pastille à Morrison et s'en fourra une autre dans la bouche.

Puis elle répéta :

— C'est terrible, Albert.

— Quoi, Sophia ?

— De traverser cette cellule sans l'étudier en détail.

— Nous avons une mission spécifique.

— Oui, mais il se peut que personne ne revienne dans une cellule cérébrale avant plusieurs années. Peut-être jamais. Quand, dans l'avenir, on apprendra que ce vaisseau et son équipage l'ont simplement traversée à toute vitesse, sans regarder ni à droite ni à gauche, on pensera que nous étions des barbares.

Elle chuchotait doucement et leurs têtes penchées étaient très près l'une de l'autre. Morrison s'aperçut qu'il y prenait un certain plaisir.

Était-il devenu si insensible à la possibilité d'une déminiaturisation spontanée, à l'éventualité de mourir d'une seconde à l'autre, qu'il puisse se réjouir d'une chose aussi triviale que la proximité du joli visage d'une femme ?

Pourquoi se le reprocher ? Qu'il laisse plutôt cette situation l'anesthésier afin de bénéficier d'un moment d'oubli.

Morrison se remémora l'image nette d'une belle jeune fille souriante, heureuse, qu'il avait eue peu avant. Elle n'était pas sortie de sa mémoire, mais venue de nulle part, d'une manière imprévisible. Elle n'avait pas reparu, mais il s'en souvenait clairement et elle lui réchauffait le cœur.

Il fut pris de l'envie soudaine de l'embrasser légèrement, d'effleurer de ses lèvres la pommette de Sophia, mais il réprima ce désir. Si elle le prenait mal, il aurait l'air parfaitement idiot.

— Les gens du futur sauront aussi que nous avons une mission à remplir. Ils comprendront.

— Je me le demande, répondit Sophia.

Elle lança un petit coup d'œil presque effrayé sur Konev assis le dos raide, consciencieusement indifférent à ses gestes et à ses paroles.

Elle se tourna vers son ordinateur, enclencha le traitement de texte et pianota rapidement en russe : IOURI EST UN FANATIQUE QUI SACRIFIE TOUT À SA MANIE. NOUS N'AVONS AUCUNE CHANCE DE LIRE LES PENSÉES DE CHAPIROV, MAIS IL RÉUSSIT À PERSUADER TOUT LE MONDE. Elle effaça, puis tapa : NOUS SOMMES SES VICTIMES.

« À la place de *nous*, il faut lire *je* », pensa tristement Morrison. Il se tourna vers son ordinateur en hésitant. Les ondes cérébrales, qu'il avait mises en veilleuse, devenaient plus intenses. Il regarda au-dehors, espérant voir l'axone se profiler au loin, mais bien sûr il n'y avait pas moyen de l'apercevoir.

Il effaça la radiation, passa au traitement de texte et tapa : IL EST VICTIME DE LUI-MÊME.

Kalinine afficha aussitôt avec véhémence : NON. JE NE CROIS PAS QUE LES GENS SOIENT VICTIMES D'EUX-MÊMES.

Morrison pensa tristement à son ex-femme, à ses deux enfants, à sa propre impuissance à convaincre les autres de la valeur de sa théorie ou à y renoncer, et il tapa : JE CROIS QUE NOUS SOMMES PLUS SOUVENT VICTIMES DE NOUS-MÊMES QUE DES AUTRES, et rapidement aux ondes de pensée.

Il sursauta. Sur son écran, l'intensité des ondes avait énormément augmenté, bien qu'il ait laissé leur réception au minimum.

Il ouvrit la bouche pour commenter ce fait, mais Dejhnev prit la parole avant lui.

— Iouri, la membrane de la cellule s'incurve et nous la suivons.

Ce qui expliquait tout, pensa Morrison. La cellule se rétrécissait pour former l'axone, et les ondes

sceptiques se concentraient énormément. Son appareil, ayant filtré tout le reste, allait faire rayonner les ondes sceptiques dans tout le vaisseau. Quelles en seraient les conséquences ?

Konev, ravi, dit :

— Maintenant, nous allons voir ce qui va se passer. Albert, mettez votre appareil au maximum.

— J'espère, fit remarquer Boranova, que nous allons obtenir une réponse, ou un début de réponse. J'en ai assez d'attendre.

— Ce n'est pas moi qui vous le reprocherais, dit Dejhnev. Comme disait toujours mon père : « Plus il faut de temps pour en venir au fait, plus celui-ci perd de son piquant. »

Chaque ligne du corps raidi de Konev exprimait son exaltation et l'espoir du triomphe tant attendu.

## 62

Morrison regardait au-dehors. Ils avaient maintenant pénétré dans l'axone, emporté par le flot du fluide cellulaire.

Dans le monde réel, l'axone était un filament extrêmement mince, mais à l'échelle microminiaturisée du vaisseau, il pouvait avoir l'équivalent de cent kilomètres de largeur. Quant à sa longueur, elle dépassait infiniment celle du corps de la cellule. Aller d'un bout à l'autre de l'axone pouvait représenter une douzaine de fois le voyage aller et retour de la Terre à la Lune. D'autre part, leur vitesse apparente de miniaturisés correspondait à une fraction estimable de la vitesse de la lumière.

Il n'y avait cependant aucun signe visible de cette incroyable rapidité. Le vaisseau se déplaçait avec le courant et ils ne rencontraient pour ainsi dire plus de macromolécules ou d'organelles. Si des filaments structuraux résistaient au courant et demeuraient immobiles par rapport à la membrane de la cellule, le courant était trop rapide pour qu'ils deviennent visibles, même s'ils avaient réfléchi un nombre considérable de photons – ce qui n'était pas le cas.

Aussi Morrison renonça. Il n'y avait rien à voir à l'extérieur.

En tout cas, c'était son écran qu'il devait regarder. Les ondes sceptiques se faisaient de plus en plus intenses. Il devenait difficile de filtrer les matériaux non sceptiques, si puissants qu'ils submergeaient la capacité de réception de l'ordinateur.

En outre, le graphique serré, complexe, des ondes sceptiques dessinait une série de pointes irrégulières. Même en l'agrandissant au maximum, il était clair que Morrison n'obtiendrait pas tous les détails existants. Il comprenait la nécessité d'une sortie d'imprimante laser assez claire pour être placée sous microscope.

Konev s'était détaché et, penché à demi par dessus le dossier de son siège, regardait son écran.

— Je n'ai jamais vu ça, dit-il.

— Moi non plus, et pourtant j'étudie les ondes sceptiques depuis près de vingt ans. Rien qui ressemble à ça.

— Alors, j'avais raison au sujet de l'axone ?

— Tout à fait, Iouri. Les ondes sont admirablement concentrées ici.



— Et quelle en est la signification ?

Morrison ouvrit les mains pour souligner son impuissance à répondre.

— Comme je n'ai jamais rien vu de pareil, il est évident que je ne peux l'interpréter.

— Non, pas la peine, répliqua Konev avec impatience. Concentrez-vous sur votre écran pendant que je continue à réfléchir à l'induction. Les vrais récepteurs, ce sont nos esprits par le truchement de votre appareil. Que recevez-vous ? Des images ? Des mots ?

— Rien.

— C'est impossible !

— Et vous ?

— C'est *votre* ordinateur. C'est à vous qu'il est adapté.

— Iouri, vous avez déjà capté des images, non ?

Dejhnev intervint, d'une voix sèche :

— Mon père disait toujours : « Si vous voulez entendre, commencez par écouter ! »

— Le père de Dejhnev avait raison, dit Boranova. Nous ne pouvons rien recevoir si nos esprits sont pleins de bruit et de fureur.

Konev respira à fond et répondit avec une étonnante douceur :

— D'accord. Concentrons-nous.

Un silence forcé tomba sur l'équipage.

Puis Kalinine dit, presque timidement :

— Pas de temps.

— Pas de temps pour quoi, Sophia ? demanda Boranova.

— C'est la phrase que je viens d'entendre : « Pas de temps. »

— Vous voulez dire que vous l'avez reçue par les ondes sceptiques ? demanda Morrison.

— Je n'en sais rien. Est-ce possible ?

— Je viens de penser au temps, dit Boranova. Il m'était venu à l'idée que, pour résoudre notre problème, il vaudrait mieux observer les ondes sceptiques enregistrées sur l'écran et attendre qu'elles se modifient brusquement. Il se pouvait que ce soit le changement de structure, et non la structure elle-même, qui soit à l'origine des images. Je me suis dit alors que l'attente pourrait traîner en longueur et que nous n'avions pas de temps pour cela.

— Vous avez pensé : « Pas de temps » ? demanda Morrison.

— Oui, mais cette pensée était mienne, insista Boranova.

— Comment le savez-vous, Natalia ?

— Je connais bien mes propres pensées.

— Vous connaissez aussi vos rêves, – mais ils sont parfois suscités par des stimuli externes. Supposons que vous captiez les mots : « Pas de temps. » Comme vous n'êtes pas habituée à capter des pensées, vous fabriquez aussitôt une chaîne d'associations libres qui vous permet d'avoir l'impression que cette idée est de vous.

— Peut-être, mais comment savoir, Albert ?

— Je n'en sais rien. Mais apparemment, Sophia a capté la même phrase et on peut se demander si elle pensait à quelque chose qui aurait pu l'amener naturellement à penser cela.

— Pas du tout. J'essayais de faire le vide dans mon esprit. C'est juste apparu comme ça, brusquement.

— Moi, je n'ai rien reçu. Et vous, Iouri ?

Konev secoua la tête, dépit.

— Non, rien.

— En tout cas, poursuivit pensivement Morrison, cela n'est pas nécessairement significatif. Natalia croit qu'il s'agit de trois mots découlant logiquement d'une série de pensées antérieures ne présentant que peu d'importance. Même sortant de l'esprit de Chapiro, cette phrase n'est peut-être que banale.

— Je ne crois pas, dit Konev. Toute sa vie, toute son intelligence étaient consacrées aux problèmes de la miniaturisation. Il ne pensait à rien d'autre.

— Vous répétez ça tout le temps, mais en réalité c'est une notion romanesque. Personne ne peut vivre ainsi. Le Roméo le plus fou d'amour ne peut pas penser constamment à sa Juliette. Une colique un bruit au loin, suffisent à le distraire.

— Néanmoins, il faut supposer que tout ce que pense Chapiro peut être important.

— *Peut être*, dit Morrison. Et si Chapiro essayait de résoudre l'extension de la théorie de la miniaturisation et gémissait qu'il n'a « pas de temps » pour terminer son travail ?

— Et s'il pensait que toute miniaturisation impliquant un accroissement de la vitesse de la lumière proportionnelle à la réduction de la constante de Planck crée une situation où le temps est quasiment égal à zéro ? En ce cas il pourrait penser qu'il a aboli le temps et se dire fièrement : « Pas de temps. »

— C'est tiré par les cheveux, fit remarquer Boranova.

— Bien sûr, dit Konev, mais c'est une hypothèse valable. Nous devons enregistrer toutes les impressions que nous captons, même les plus vagues, même si elles paraissent dépourvues de sens.

— J'en ai bien l'intention, Iouri.

— Alors, taisons-nous de nouveau. Voyons si nous obtenons quelque chose.

Morrison se concentra de toutes ses forces, les yeux à demi dissimulés sous ses sourcils broussailleux mais fixés sur Konev, qui poussa un soupir de soulagement et chuchota :

— J'ai quelque chose... « *nu* fois *c* égale *s* sur *m* ».

— J'ai aussi une équation, dit Morrison, mais je croyais que c'était « *m* fois *c* au carré ».

— Non. Essayez de nouveau.

Morrison se concentra et, confus, dit :

— Vous avez raison. Je l'ai aussi : « *nu* fois *c* égale *s* sur *m* ». Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Qui peut le dire au premier coup d'œil ? Pourtant, si c'est dans l'esprit de Chapiro, cela a forcément une signification. On peut supposer que *nu* est la fréquence du rayonnement, *c* la vitesse de la lumière, et *m* sur *s* la masse standard – la masse au repos dans des conditions ordinaires. À la lumière de...

Boranova leva la main, l'index dressé en signe d'avertissement. Konev se tut aussitôt puis reprit, gêné :

— Mais là n'est pas la question.

— Données classées secrètes, hein, Iouri ? lui lança Morrison en souriant.

Alors Dejhnev parla d'un ton irascible qui ne lui était pas habituel :

— Comment se fait-il que vous entendiez tous ces trucs sur le temps et la masse standard et tout ce qui s'ensuit, et que moi je ne reçoive rien ? Est-ce que je ne suis pas un scientifique ?

— Je doute que la qualité de scientifique entre en ligne de compte, répondit Morrison. Les cerveaux sont différents. Ils peuvent être aussi variés que les types sanguins. Le sang est le sang, mais on ne peut pas transfuser à quelqu'un le sang de n'importe qui. Votre cerveau doit être assez différent de celui de Chapiro pour qu'il n'y ait pas de jonction sensorielle entre eux.

— Seulement le mien ?

— Pas seulement le vôtre. Il y a peut-être des millions de cerveaux qui ne peuvent rien capter de celui de Chapiro. Vous remarquerez que Sophia et Natalia reçoivent des choses que Iouri et moi ne captons pas, et vice versa.

— Deux femmes et deux hommes. Et moi, je suis quoi ?

— Vous nous faites perdre du temps, Arkady ! intervint Konev, agacé. Cessons de discuter sans fin sur chaque bribe que nous captons. Il y a beaucoup de choses à entendre et peu de temps pour le faire. Vous n'avez qu'à vous concentrer un peu plus, Arkady, peut-être entendrez-vous aussi quelque chose.

Silence.

Rompu de temps à autre par les murmures de ceux qui échangeaient une image ou quelques mots. Dejhnev ne dit qu'une chose :

— J'éprouve une impression de faim, mais c'est peut-être une sensation personnelle.

— Indubitablement, répondit sèchement Boranova. Consolez-vous en pensant qu'une fois sorti d'ici vous pourrez vous servir deux ou trois fois de chaque plat et boire autant de vodka que vous voudrez.

Dejhnev sourit presque lascivement à cette idée.

— Nous n'avons pas l'air de tomber sur d'autres formules mathématiques ou sur quoi que ce soit sortant de l'ordinaire, fit remarquer Morrison. Je soutiens que la plus grande partie des pensées de Chapiro concerne des bagatelles.

— Écoutons tout de même, grogna Konev à voix basse.

— Pendant combien de temps, Iouri ?

— Jusqu'au bout du neurone.

— Vous avez l'intention de pénétrer dans les synapses, ou de revenir sur vos pas ?

— Nous irons aussi près que possible des synapses. Cela nous amènera au voisinage immédiat de la cellule nerveuse adjacente et les ondes sceptiques seront peut-être plus intenses en ce point crucial de transfert.

— D'accord, Iouri, mais vous n'êtes pas le capitaine, intervint Dejhnev Natalia, ma petite fleur, c'est aussi ce que vous avez l'intention de faire ?

— Pourquoi pas ? Iouri a raison. La synapse est un phénomène exceptionnel sur lequel nous savons peu de chose.

— Je posais seulement la question parce que nous avons dépensé la moitié de notre réserve énergétique. Nous resterons encore combien de temps dans le corps de Chapiro ?

— Suffisamment longtemps pour atteindre la synapse.

Et le silence retomba une fois de plus.

Le vaisseau continuait son voyage le long de l'immense axone et c'était Konev qui, de plus en plus, donnait les ordres.

— Quoi que vous captiez, signalez-le. Peu importe que cela ait un sens ou non, qu'il s'agisse d'un mot ou d'un paragraphe. Si c'est une image, décrivez-la. Même si vous croyez qu'il s'agit de vos propres pensées, rendez-en compte dès que vous avez le moindre doute.

— Vous allez recueillir un bavardage dénué de signification, dit Dejhnev, apparemment toujours contrarié de ne rien recevoir.

— Bien entendu, mais deux ou trois allusions intéressantes rentabiliseront le tout. Et nous ne saurons pas la valeur du matériel avant de l'avoir étudié.

— Si je sens quelque chose qui me paraît venir d'ailleurs, il faut aussi que j'en parle ?

— Surtout vous ! Puisque vous vous êtes montré si insensible jusqu'à maintenant, tout ce que vous pourriez capter serait particulièrement important. Maintenant, je vous en prie, ne me parlez plus. Chaque seconde de conversation peut nous faire rater quelque chose.

Commença alors une collecte de phrases décousues qui n'avaient aucun sens, pensait Morrison.

Tout le monde fut surpris lorsque Kalinine dit brusquement :

— Prix Nobel.

Konev leva les yeux et faillit répondre puis, se rendant compte que c'était elle qui avait parlé, il se tut.

Morrison dit, en essayant de ne pas avoir l'air moqueur :

— Vous avez capté cela aussi, Iouri ?

— Presque en même temps.

— C'est la première fois qu'il y a convergence entre un homme et une femme. Je suppose que Chapiro est en train de penser à ses travaux.

— Sans doute. Mais il était déjà sûr d'obtenir un prix Nobel pour la miniaturisation.

— Qui est classée secrète et donc inconnue de tous ?

— Oui. Mais une fois que nous aurons perfectionné le processus, il ne le sera plus.

— Espérons-le, fit Morrison, sarcastique.

— Nous ne sommes pas plus cachottiers que les Américains, aboya Konev.

— D'accord. Je ne discute pas, dit Morrison, mais il souriait largement à Konev, ce qui semblait l'irriter encore plus.

À ce moment, Dejhnev dit un mot anglais :

— *Hawking*.

Morrison, surpris, haussa les sourcils. Il ne s'attendait pas à cela.

Boranova avait l'air mécontent.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Arkady ?

— J'ai dit *Hawking*. Ce mot a jailli dans mon esprit. Je ne sais ce qu'il veut dire.

— C'est un mot anglais qui signifie expectoration, expliqua Boranova.

— Ou colportage, précisa joyeusement Morrison.

— Je ne sais pas assez d'anglais pour connaître ce mot-là. J'ai cru que c'était un nom propre.

— Mais c'est le cas, dit Konev, un peu gêné. Stephen Hawking. Un grand chercheur anglais en physique théorique du XX<sup>e</sup> siècle. Je pensais à lui, moi aussi, mais je croyais que c'était une pensée personnelle.

— Bien, Arkady. Cela peut être utile, dit Morrison.

Dejhnev fit un grand sourire.

— Je ne suis pas totalement inutile, alors. Comme disait toujours mon père : « Si les mots d'un homme sage sont rares, du moins ils valent la peine d'être écoutés. »

Une interminable demi-heure plus tard, Morrison dit gentiment :

— Avez-vous l'impression que nous allons aboutir quelque part ? Il semble que la plupart des phrases et des images soient dépourvues de sens. « Prix Nobel » nous apprend peut-être que Chapiro pensait le remporter, mais cela nous le savions. « Hawking » peut nous révéler que les travaux de ce physicien ont peut-être un rapport avec l'extension de la miniaturisation, mais cela ne nous dit pas en quoi.

Ce ne fut pas Konev qui se leva pour défendre leur mission, mais Boranova. Le jeune homme s'était peut-être préparé à répondre mais parut céder de grand cœur la place au capitaine.

— Nous avons affaire à un immense cryptogramme, Albert. Chapiro est dans le coma et son cerveau ne travaille plus de manière méthodique. Les parties restées intactes crépitent fiévreusement, peut-être à l'aveuglette. Nous recueillons tout sans distinction et ce sera étudié par ceux d'entre nous qui comprennent à fond la théorie de la miniaturisation. Ils découvriront sans doute une signification là où nous n'en voyons pas. Et une bribe de signification dans ce domaine peut être l'amorce d'une découverte qui éclairera tout le reste. Ce que nous faisons a un sens, et il faut continuer.

— Et puis, Albert, ajouta Konev, nous pouvons essayer quelque chose d'autre. Nous allons arriver à la synapse. L'axone se termine là et se divise en nombreuses fibres dont chacune est à proximité de la dendrite d'un neurone voisin.

— Je sais cela, dit Morrison agacé.

— L'impulsion nerveuse, y compris les ondes sceptiques, va franchir le minuscule fossé entre les synapses et, ce faisant, les pensées dominantes seront moins atténuées que les autres. En bref, si nous le sautons aussi, nous atteindrons une région où nous pourrons, au moins momentanément, capter ce que nous souhaitons entendre avec moins d'interférences.

— Vraiment ? demanda Morrison d'un air moqueur. Cette notion de l'atténuation différentielle est une nouvelle pour moi.

— C'est le résultat de recherches soviétiques dans ce domaine.

— Ah !

— Que voulez-vous dire par « Ah » ? demanda Konev en s'enflammant aussitôt. Est-ce que vous mettez en doute la valeur de ce travail ?

— Non, non.

— Bien sûr que si. Ce sont des recherches soviétiques, alors elles ne valent rien.

— Je voulais simplement dire que je n'avais rien lu ni entendu là-dessus.

— Ce travail a été effectué par Mme Nastiaspenskaïa. Je suppose que vous avez entendu parler d'elle ?

— Oui.

— Mais vous n'avez pas lu ses articles ?

— Iouri, je n'arrive déjà pas à me tenir au courant de tout ce qui paraît en anglais, alors...

— Bon, quand ce voyage sera terminé, je vous procurerai un recueil de ses articles et vous pourrez vous cultiver.

— Merci, mais je peux dire, à première vue, que cette découverte est peu vraisemblable. Si certains types d'activité neurale pouvaient survivre mieux que d'autres à une synapse, étant donné qu'il y a plusieurs centaines de millions de synapses constamment en action dans le cerveau, alors seule une quantité minuscule de pensées arriveraient à survivre.

— Ce n'est pas si simple que ça. Les pensées banales ne s'effacent pas. Elles continuent d'exister à un niveau plus faible d'intensité. Mais, au voisinage immédiat d'une synapse, les pensées importantes sont relativement tonifiées, pour un temps donné.

— Avez-vous une preuve ? Ou n'est-ce qu'une hypothèse ?

— Il existe une preuve assez subtile. Je suis sûr que les expériences de miniaturisation vont la renforcer. Il y a des gens chez lesquels cet effet de synapse est plus net. Si les individus créatifs peuvent se concentrer autant et aussi longtemps, n'est-ce pas parce qu'ils sont moins distraits par des bagatelles ? Et pourquoi, aussi bien, les érudits sont-ils toujours dans la lune ?

— D'accord. Si nous trouvons quelque chose, je ne discuterai pas sur sa raison d'être.

— Mais qu'est-ce qui se passe quand on arrive au bout de l'axone ? demanda Dejhnev. Le courant du fluide qui nous emporte prendra un virage en U et nous entraînera le long de la paroi opposée de l'axone. Dois-je me frayer un chemin au travers de la paroi ?

— Non, répondit Konev. Bien sûr que non. Nous endommagerions la cellule. Il faut adopter la structure des charges électriques de l'acétylcholine qui transporte l'impulsion nerveuse de l'autre côté de la synapse.

— Sophia, lança Boranova. Vous pouvez donner au vaisseau la structure de l'acétylcholine, n'est-ce pas ?

— Oui, mais les molécules d'acétylcholine ne sont-elles pas actives à l'extérieur de la cellule ?

— Néanmoins, il y a peut-être dans la cellule un mécanisme qui les éjecte. Nous allons essayer.

Et le voyage le long de l'interminable axone se poursuivit.

## 64

Brusquement, sans aucun signe avant-coureur, l'extrémité de l'axone se profila devant eux.

C'est Konev qui la vit le premier. Il guettait et savait ce qu'il attendait, mais Morrison lui en reconnut tout le mérite car il faisait de même, et également en connaissance de cause.

Bien sûr, Konev était assis à l'avant alors que Morrison devait regarder par-dessus son épaule,

mais ce n'était pas une excuse suffisante.

Dans la lumière inefficace des phares, un gouffre parut s'ouvrir devant eux. Mais le courant qui les emportait commençait déjà à s'en éloigner.

L'axone se divisait en branches, en dendrites semblables à celles de l'autre extrémité du neurone, là où se trouvait le corps nucléé de la cellule. Elles s'épalaient devant eux, moins nombreuses et plus minces mais bien présentes. Indubitablement, une partie du courant cellulaire y pénétrait, mais le vaisseau se trouvait au cœur du courant principal qui, lui, s'en éloignait.

Il fallait s'introduire dans la première dendrite qu'ils rencontreraient... si la chose était possible.

— Là, Arkady, là ! cria Konev. En voici une ! (Et c'est ainsi que les autres s'aperçurent qu'ils étaient arrivés à l'extrémité du neurone.) Servez-vous de vos moteurs pour vous y glisser.

Morrison entendit le doux vrombissement des moteurs qui déportèrent le vaisseau vers le bord du courant. La dendrite qu'ils visaient était un tube énorme – à leur échelle –, si énorme qu'ils ne distinguaient qu'un petit arc de sa circonférence.

Ils s'en rapprochèrent et Morrison s'aperçut qu'il se penchait du côté de la dendrite, comme si le poids de son corps pouvait aider à la manœuvre.

Il ne s'agissait pas d'atteindre le tube lui-même, mais simplement de franchir une zone de turbulences où les molécules d'eau bouillonnaient. Ensuite le fluide s'apaisait en cercles ralentis qui formaient un courant partant dans une autre direction.

Le vaisseau réussit le passage et plongea brusquement dans le tube.

— Éteignez les moteurs ! ordonna Konev tout excité.

— Pas encore, grommela Dejhnev. Nous sommes encore trop près du contre-courant qui émerge de cette chose. Je veux me faufiler plus près de la paroi.

Ce qui fut rapidement fait. Ils se laissèrent de nouveau emporter par le courant. Quand Dejhnev eut éteint les moteurs et rejeté en arrière ses cheveux gris mouillés de sueur, il poussa un soupir et dit :

— Tout cela consomme une tonne d'énergie. Il y a une limite à ne pas dépasser, Iouri.

— Nous nous en inquiéterons plus tard.

— Vraiment ? Mon père disait toujours : « Plus tard, c'est souvent trop tard. » Natalia, ne laissez pas trop d'autorité à Iouri. Je n'ai pas confiance dans son attitude vis-à-vis de notre réserve énergétique.

— Calmez-vous, Arkady. Je ne tiendrai pas compte de Iouri lorsque cela sera nécessaire. Iouri, la dendrite n'est pas trop longue, n'est-ce pas ?

— Nous arriverons bientôt au bout, Natalia.

— Dans ce cas, Sophia, veuillez je vous prie à ce que nous soyons prêts à adopter immédiatement la structure de l'acétylcholine.

— Vous m'en donnerez le signal ?

— Je n'en aurai pas besoin, Sophia. Je suis sûre que Iouri va crier comme un Cosaque quand l'extrémité sera en vue. Effectuez le changement à ce moment-là.

Ils continuèrent à glisser dans le reste de la partie tubulaire du neurone où ils étaient entrés longtemps auparavant. La dendrite rétrécissait encore et Morrison crut voir la paroi décrire un arc de cercle au-dessus de lui. Le sens commun l'avertit que, même dans sa partie la plus étroite, le tube avait à leur échelle actuelle plusieurs kilomètres de largeur.

Comme Boranova l'avait prévu, Konev poussa un grand cri, probablement sans en être conscient.

— La voilà ! vite, l'acétylcholine ! avant que nous ne soyons emportés dans l'autre direction.

Les doigts de Kalinine voltigèrent sur le clavier. Rien ne marqua le changement à l'intérieur du vaisseau, mais, quelque part devant eux se trouvait un récepteur d'acétylcholine – ou plus probablement des centaines –, et les structures concordèrent, positive à négative, négative à positive, provoquant une forte attraction entre le vaisseau et le récepteur.

Ils furent attirés hors du courant et aspirés au travers de la paroi de la dendrite. Durant quelques minutes ils traversèrent le milieu intercellulaire, entre la dendrite qu'ils venaient de quitter et celle du neurone voisin.

Morrison ne distinguait presque rien. Le vaisseau longea une molécule complexe de protéine, puis une concavité se creusa, comme lorsque le vaisseau avait pénétré dans le premier neurone.

Konev s'était détaché afin de se lever, il était sans doute trop surexcité pour rester assis.

Il dit, bégayant presque :

— Selon l'hypothèse de Nastiaspenskaïa, c'est immédiatement après la synapse que le filtrage des pensées importantes est le plus fort. Dès que l'on approche du corps de la cellule, la différence s'atténue... Aussi, lorsque nous serons dans l'autre dendrite, ouvrez vos esprits. Soyez prêts. Dites tout haut ce que vous entendrez. Décrivez les images. J'enregistrerai tout. Vous aussi, Arkady. Et vous, Albert. Nous y sommes maintenant. Allez-y !



# Chapitre XV

## Seul !

*Être en bonne compagnie va jusqu'à estomper la peur même de la mort.*

Dejhnev père

## 65

Morrison observa ce qui suivit avec un certain détachement. Il n'avait pas l'intention d'y participer activement. Si quelque chose entrait de force dans son esprit, il le signalerait tout de même. Ce ne serait pas scientifique de s'en abstenir.

À sa gauche, Kalinine avait l'air lugubre et ses doigts restaient oisifs. Il se pencha vers elle et chuchota :

— Vous nous avez redéguisés en L-glucose ?

Elle se contenta de hocher la tête.

— Vous étiez au courant de cette hypothèse de Nastiaspenskaïa ?

— Ce n'est pas mon domaine. Je n'en ai jamais entendu parler.

— Vous y croyez ?

Mais Kalinine ne tomba pas dans le piège.

— Je ne suis pas assez qualifiée pour avoir une opinion, mais *lui* il y croit. Parce qu'il en a envie.

— Vous captez quelque chose ?

— Rien de plus qu'avant.

Dejhnev, bien entendu, demeurait silencieux. Boranova lançait parfois un mot ou deux, mais sans grande conviction, estima Morrison.

Seul Konev semblait garder son enthousiasme. À un moment donné, il s'écria :

— Est-ce que quelqu'un a capté ça ? « Rythme circulaire... Rythme circulaire » ?

Personne ne répondit et, au bout de quelques secondes, Morrison demanda :

— Qu'est-ce que cela signifie, Iouri ?

Konev ne réagit pas. Bientôt il se calma et garda le silence, regardant fixement devant lui tandis que le vaisseau continuait sa progression dans le fluide.

— Alors, Iouri ? demanda Boranova.

— Je ne comprends pas, dit-il d'une voix un peu rauque.

— Iouri, mon garçon, lui lança Dejhnev, c'est peut-être le mauvais neurone, il ne fabrique pas beaucoup de pensées. On devrait en essayer un autre, et peut-être un troisième. Le premier, c'était sans doute le coup de chance du débutant.

Konev le regarda avec colère.

— Nous ne travaillons pas avec des cellules solitaires. Nous sommes dans un groupe de neurones – un million au moins – qui forment, d’après la théorie d’Albert, le centre de la pensée créatrice. Ce que l’une d’elles pense, toutes les autres le pensent aussi... avec de petites variations...

— C’est ce que je crois avoir démontré, dit Morrison.

— Alors nous n’allons pas nous promener de cellule en cellule ?

— Cela ne servirait à rien.

— Tant mieux. Parce que nous n’avons ni le temps, ni l’énergie nécessaires. Alors, qu’est-ce qu’on fait ?

Un silence suivit, puis Konev répéta :

— Je ne comprends pas. Nastiaspenskaïa n’a pas pu se tromper.

Alors Kalinine, calmement, se détacha et se leva.

— J’ai quelque chose à vous dire et je ne veux pas être interrompue. Natalia, écoutez-moi. Nous sommes allés suffisamment loin. C’est une expérience qu’il fallait peut-être tenter, bien qu’à mon avis il était inévitable qu’elle échoue. En tout cas, elle *a* échoué.

Elle désigna Konev du doigt, sans le regarder.

— Certains veulent plier l’Univers à leurs désirs. Ils croient pouvoir le faire par la seule force de leur volonté... mais l’Univers échappe à la volonté humaine.

— Je ne sais pas si Nastiaspenskaïa s’est trompée ou pas. Je ne sais pas si les théories d’Albert sont vraies ou non. Mais voilà ce que je sais : ce qu’ils pensent, ce que pensent les neurophysiciens, concerne un cerveau relativement normal. Celui de l’académicien Chapiro ne l’est pas. Vingt pour cent de ce cerveau ne fonctionne plus. Le reste est également endommagé et le fait qu’il soit dans le coma depuis des semaines le prouve.

— Tout être humain raisonnable devrait comprendre que Chapiro ne peut pas penser de façon normale. Son cerveau est une armée en... déroute. C’est une usine dont l’équipement est hors d’usage. Il émet au hasard des pensées tronquées, des bribes, des fragments de souvenirs. Certains (de nouveau elle montra Konev du doigt) ne l’admettront pas parce qu’ils croient que, s’ils insistent assez, l’évidence se dissipera et l’impossible se réalisera.

Konev aussi s’était levé. Il se retourna lentement et regarda Kalinine. Morrison remarqua, étonné qu’il n’y avait sur son visage aucun signe de colère, de haine ou de mépris. Le jeune homme avait un air de chien battu, teinté d’un peu de dégoût de soi-même.

Cependant sa voix était ferme lorsque, détournant les yeux de Kalinine, il s’adressa à Boranova :

— Natalia, est-ce que tout cela a été évoqué avant le voyage ?

— Vous voulez dire, est-ce que Sophia m’a dit cela auparavant ? Non, elle ne l’a pas fait.

— Allons-nous laisser des membres de l’équipage qui n’ont pas foi dans notre expérience nous importuner ainsi ? Pourquoi cette personne a-t-elle accepté de participer au voyage ?

— Parce que je suis une scientifique, répliqua Kalinine, et elle aussi s’adressait à Boranova. Parce que je voulais tester les effets des structures électriques artificielles sur l’interaction biochimique. En ce qui *me* concerne, cette expérience est une réussite ; et pour Arkady aussi, puisqu’il a manœuvré ce vaisseau comme il fallait ; et pour Albert dont la théorie va en sortir renforcée ; ainsi que pour vous, Natalia, qui nous avez amenés ici et nous ramènerez, probablement, sains et saufs. Mais pour celui-là (elle montra Konev du doigt) c’est un échec, et il serait bon pour

son équilibre mental qu'il le reconnaisse franchement.

« Elle se venge de lui », pensa Morrison.

Mais Konev ne s'effondra pas sous l'attaque forcenée de Kalinine. Il ne perdit pas son calme et dit, s'adressant toujours à Boranova :

— Il n'en est rien. C'est l'inverse. Dès le départ, nous savions que Chapiro ne penserait pas comme il le faisait lorsqu'il était en bonne santé. Il était prévisible que nous ne pourrions obtenir que des miettes de données, mêlées à des mots dénués de sens et à des banalités. C'est ce qui s'est passé. J'espérais avoir un plus grand pourcentage d'informations intéressantes dans ce nouveau neurone après que les pensées furent passées par la synapse. Sur ce point, nous avons échoué. Ce qui rend notre tâche plus difficile mais pas impossible.

— Nous avons récupéré une centaine de phrases et d'images. N'oubliez pas « *nu fois c égale s sur m* », équation qui signifie quelque chose.

— Avez-vous pensé, Iouri, que ce fragment d'une expression mathématique représente peut-être quelque chose que Chapiro a essayé et jugé insuffisant ? demanda Morrison.

— J'y ai pensé, mais pourquoi dans ce cas serait-elle restée gravée dans son esprit ? Cela vaut la peine de l'étudier. Et peut-être ce qui nous semble banal ou dénué de sens cessera-t-il de l'être lorsqu'une phrase ou une image nous en donnera la clef. À chaque pas en avant, d'autres pièces pourraient se mettre en place. Nous n'avons aucune raison de déclarer *maintenant* que ce voyage est, totalement ou en partie, un échec.

Boranova hocha légèrement la tête.

— Eh bien, espérons que vous avez raison, Iouri ; mais comme Arkady l'a demandé tout à l'heure, qu'allons-nous faire ? Que devrions-nous faire, à votre avis ?

Après avoir réfléchi, Konev répondit :

— Il y a une chose que nous n'avons pas encore tentée. Nous avons capté les pensées à l'extérieur et à l'intérieur du neurone, à l'intérieur de l'axone, à l'intérieur des dendrites, dans la synapse, mais chaque fois nous l'avons fait depuis le vaisseau, derrière des parois probablement isolantes.

— Alors, vous suggérez que nous devrions essayer à l'extérieur du vaisseau, dans le fluide cellulaire ? Souvenez-vous que l'observateur serait tout de même à l'intérieur d'une combinaison en plastique.

— Le matériau n'en est pas aussi épais que celui du vaisseau et l'effet isolant sera probablement moindre. Ensuite, il n'est pas nécessaire que l'ordinateur soit à l'intérieur de la combinaison.

Morrison, de plus en plus alarmé, demanda :

— À qui pensez-vous en disant cela ?

Konev le regarda froidement.

— Il n'y a qu'une seule possibilité, Albert. Ce programme informatique a été conçu par vous et il est adapté à votre cerveau. Vous êtes, nécessairement, le plus sensible aux pensées de Chapiro. Ce serait de la folie d'envoyer quelqu'un d'autre au-dehors. C'est à vous, Albert, que je pense.

La gorge de Morrison se serra. Pas ça ! On ne pouvait pas lui demander de recommencer !

Il essaya de le dire, mais sa bouche s'était desséchée et il n'émit qu'un sifflement rauque. Il commençait à peine à croire qu'il n'était pas un lâche, puisqu'il prenait plaisir à voyager, sans peur, d'une cellule cérébrale à l'autre... Mais il s'apercevait maintenant qu'en réalité il en était bien un.

— Ah, non ! s'écria-t-il.

Mais ce n'était pas sa voix, celle-là était plus haute d'une octave. C'était la voix de Kalinine.

Elle s'était retournée pour faire face à Boranova et ses phalanges, cramponnées au dossier de son siège, étaient devenues blanches.

— Ah, non, Natalia ! cria-t-elle de nouveau avec passion. C'est un lâche qui propose cela. Le pauvre Albert est déjà sorti. Il a failli mourir, et sans lui nous serions peut-être encore égarés dans le mauvais capillaire, nous n'aurions jamais pu arriver jusqu'à une cellule cérébrale. Pourquoi est-ce qu'il faudrait encore que ce soit lui ? C'est le tour de quelqu'un d'autre, et c'est celui qui le propose qui doit le faire. Il (personne ne demanda qui était ce « il ») ne devrait pas imposer cela à un autre que lui.

Le visage de Konev s'était lentement empourpré. Il dit :

— Ce n'est pas de la lâcheté. (Il cracha littéralement ce mot, pour bien montrer que c'était cela qui l'avait offensé.) J'ai proposé la seule chose possible. Si je sortais – ce que je suis prêt à faire –, ce ne pourrait être qu'avec l'équipement d'Albert, qui ne fonctionnerait pas aussi bien avec moi qu'avec lui. Nous ne pouvons pas choisir, selon notre caprice, qui fait ceci ou qui fait cela. Il faut que ce soit la personne qui obtiendra les meilleurs résultats, et dans ce cas il n'y a pas le moindre doute.

— C'est vrai, dit Morrison en retrouvant enfin sa voix, mais il n'y a aucune raison de supposer que la réception sera meilleure à l'extérieur du vaisseau.

— Il n'y a pas de raison de penser le contraire. Et comme Dejhnev nous l'a dit, nos réserves d'énergie – et, en conséquence, le temps dont nous disposons diminuent – . Nous ne pouvons pas attendre. Il faut que vous sortiez, comme vous l'avez déjà fait, et tout de suite.

Morrison répondit, à voix basse, espérant rendre ainsi sa réponse plus définitive :

— Je suis désolé, mais je ne sortirai pas.

Apparemment, Boranova avait pris sa décision.

— Je crains bien que vous ne soyez obligé de le faire, Albert.

— Non.

— Iouri a raison. Seuls vous et votre équipement pouvez nous fournir l'information dont nous avons besoin.

— Je suis sûr que cette information n'existe pas.

— Peut-être, mais nous ne pouvons pas laisser cela à l'état de conjecture. Il faut en être sûr.

— Mais...

— Albert, poursuivit-elle, je vous promets que si vous faites cela pour nous, votre participation sera honnêtement signalée lorsque le temps viendra de rendre cette expérience publique. Vous serez l'homme qui a mis au point la théorie des processus de pensée, l'homme qui a élaboré l'équipement capable d'exploiter convenablement cette théorie, l'homme qui a sauvé le vaisseau dans le capillaire et l'homme qui a capté la pensée de Chapiro en s'aventurant bravement dans le neurone, comme il

l'avait fait plus tôt dans le sang.

— Est-ce que vous sous-entendez que, si je refuse, vous ne direz pas la vérité ?

Boranova soupira.

— Vous me forcez à jouer ouvertement un rôle infâme. J'aurais préféré que vous vous contentiez de le supposer. Oui, la vérité ne sera pas publiée. Après tout, c'est la seule arme que j'ai contre vous. Nous ne pouvons pas vous faire sortir de force, cela ne servirait à rien. Pour capter les pensées de ce pauvre Chapiro, il faut votre coopération pleine et entière. Nous vous récompenserons, mais seulement si vous faites cela.

Morrison fit le tour des visages de ses compagnons de voyage en cherchant de l'aide. Boranova... qui l'observait calmement. Konev... qui le regardait d'un air impératif. Dejhnev... gêné car il ne voulait pas se compromettre. Et Kalinine... son seul espoir.

Morrison la regarda pensivement et lui demanda :

— Qu'en pensez-vous, Sophia ?

La jeune femme hésita, puis dit d'une voix qui ne tremblait pas :

— Je pense que c'est mal de vous menacer ainsi. Une tâche comme celle-là devrait être accomplie volontairement et pas sous la contrainte.

Dejhnev, qui chantonait tout bas, prit la parole :

— Mon vieux père disait toujours : « Il n'y a pire contrainte que celle de sa conscience, et c'est ce qui rend la vie si inutilement amère. »

— Ma conscience ne me trouble pas à ce sujet, répliqua Morrison. Nous votons ?

— Inutile. Je suis le capitaine et la seule, dans un tel cas, qui ait le droit de décider.

— Si je sors et ne capte rien, me croirez-vous ?

— Mais oui. Après tout, vous pourriez très facilement inventer de fausses informations. Si vous revenez sans rien, ou avec des vétilles, j'aurai bien plus tendance à vous croire que si vous prétendez avoir capté quelque chose d'une grande importance.

— On ne pourrait pas me tromper facilement, intervint Konev. S'il revient avec quelque chose d'essentiel, je saurai bien si c'est vrai. Assez discuté. Allez-y !

Morrison, le cœur battant, la gorge serrée, réussit à dire :

— Très bien, j'y vais... mais pas pour longtemps.

## 67

Il ôta de lui-même ses vêtements de coton. La première fois (n'y avait-il vraiment que deux ou trois heures de cela ?), sa pudeur avait souffert ; cette fois, ce geste était devenu une simple routine.

Il s'aperçut, lorsque avec l'aide de Kalinine il enfila avec difficulté la combinaison, combien il pouvait aisément rentrer le ventre. En dépit d'un abondant petit déjeuner, de beaucoup d'eau et d'une tablette de chocolat, son estomac était vide ; et il s'en réjouit. Il éprouva une petite nausée lorsque la combinaison se referma de plus en plus étroitement sur son corps – vomir dans ces conditions aurait été insupportable. Juste avant de fixer son casque, on lui proposa une autre barre de chocolat, qu'il

refusa avec dégoût.

Ils déposèrent son ordinateur entre ses mains gantées et Boranova demanda d'une voix forte :

— Pouvez-vous le faire fonctionner ?

Morrison l'entendit sans trop de difficulté. Il savait que ce ne serait plus possible hors du vaisseau. Il tint l'appareil presque dépourvu de poids d'une seule main et de l'autre pianota avec précaution, et plutôt gauchement, sur les touches. Il répondit en criant aussi :

— Je pense pouvoir y arriver.

Puis, plutôt maladroitement, ils attachèrent l'ordinateur à ses poignets, en nouant bien serré une solide ficelle de plastique (probablement le même matériau que celui dont étaient faits le vaisseau et la combinaison).

— Comme cela, vous ne le perdrez pas, cria Boranova.

Il entra dans le sas, qui l'enveloppa puis fit pression sur son corps lorsqu'on pompa l'air, et il se retrouva à l'extérieur du vaisseau.

De nouveau à l'extérieur. Il les avait avertis, mais à quoi bon ? Il ne pouvait pas dire la vérité car les autres, dans le vaisseau, refuseraient de le laisser repartir. Il regrettait assez de s'être laissé convaincre sous la menace mais n'osait trop y penser. Cela ne lui aurait fait aucun bien.

Morrison fourra l'ordinateur sous son bras gauche, en partie parce qu'il n'avait pas entièrement confiance dans la ficelle de plastique, mais aussi parce qu'il voulait le protéger au maximum de ce qu'il y avait dans la cellule. Il tâtonna sur la coque pour trouver un endroit où la charge de celle-ci serait opposée à celle de sa combinaison, lui permettant d'adhérer au vaisseau.

Il put ainsi s'appuyer, le dos à la paroi de plastique. Le champ électrique le maintenait sans trop de force. Morrison avait alors la taille d'un atome, et il était difficile de concentrer une charge électrique sur lui.

Peut-être que non après tout. Les électrons qui étaient à la source de cette charge ne seraient-ils pas eux aussi microminiaturisés ? Son ignorance de la théorie de la miniaturisation le contrariait de plus en plus.

Il ne s'apercevait guère de son propre mouvement dans le courant intracellulaire, car tout bougeait avec lui. Il découvrit cependant autour de lui un panorama qui changeait sans cesse. Seul le mince plastique de sa combinaison le séparait de cette scène éclairée par le faisceau de sa lampe qui se déplaçait de-ci de-là lorsqu'il tournait la tête (il sentit la petite résistance de son casque), et il pouvait distinguer plus de choses qu'à l'intérieur du vaisseau.

Les molécules d'eau, bosselées, se frottaient les unes contre les autres, comme des ballons presque invisibles. Elles le frôlaient lentement en passant et, dans l'ensemble, semblaient l'ignorer. Parfois l'une d'elles, dont la charge était opposée à celle de sa combinaison, s'accrochait un moment à lui, puis s'en détachait mollement. Un peu comme si elle languissait d'amour pour lui mais n'arrivait pas à passer à l'acte.

Il y en avait de très grandes, aussi grandes que le vaisseau ou plus encore. Il ne les voyait que parce que la lumière se réfléchissait sur elles de-ci de-là, d'une manière variée et prismatique. En réalité, il ne les voyait pas ; il les construisait mentalement à partir du peu qu'il entrevoyait. Il ne pouvait le faire que parce qu'il en savait long sur les composants de la cellule, ou du moins le croyait-il. Mais cela pouvait aussi bien être le produit de son imagination, pensa-t-il.

Morrison crut même discerner les grandes structures immobiles qui prêtaient à la cellule sa forme

plus ou moins constante. Elles passaient si vite devant lui qu'il avait à peine le temps de les remarquer avant qu'elles disparaissent. Ces organelles lui permettaient aussi de prendre conscience de la rapidité du courant intracellulaire qui l'emportait avec le vaisseau en serpentant entre elles.

Cette observation ne dura pas très longtemps, et il se dit qu'il était temps de tourner son attention vers l'ordinateur.

Pourquoi ? Il ne capterait rien. Morrison en était sûr, mais il pouvait se tromper ; de plus il devait faire l'effort d'essayer, pour les autres et pour lui-même.

Il poussa, maladroitement, la sensibilité au maximum ; il avait du mal à appuyer sur les bonnes touches et fut soulagé de voir que le bloc d'alimentation de l'ordinateur fonctionnait bien. Il se concentra très fort pour sentir et enregistrer les courants de pensée qui circulaient.

L'appareil faisait son travail. Les molécules d'eau passaient nonchalamment à côté de lui, aussi indifférentes vis-à-vis de l'ordinateur que de l'homme ; l'écran affichait les ondes sceptiques plus clairement et plus précisément que jamais, mais Morrison ne captait rien qu'un léger sifflement qui ne transmettait ni mots ni images, mais seulement de la tristesse.

Minute ! Comment savait-il que ce son était triste ? Ce n'était sûrement qu'une interprétation subjective. Ou bien détectait-il une émotion ? Est-ce que Chapiro, totalement comateux, le cerveau à demi mort, éprouvait de la tristesse ? Cela n'aurait rien eu d'étonnant.

Morrison jeta un coup d'œil vers le vaisseau, par-dessus son épaule. Ce qu'il était en train de capter suffisait. Il avait enregistré du néant triste, et rien de plus. Devait-il leur faire signe pour qu'ils le fassent rentrer ? Seraient-ils d'accord ? S'il disait à Boranova qu'il n'avait rien senti d'autre, est-ce que Konev ne lui demanderait pas de ressortir, estimant que deux minutes ne suffisaient pas ?

Il ferait peut-être mieux d'attendre encore.

En réalité, il pouvait rester un peu plus. À ce niveau de miniaturisation – ou pour une autre raison –, il ne souffrait pas de la chaleur.

Mais s'il attendait plus longtemps, encore deux minutes, ou cinq minutes, ou même une heure, Konev dirait tout de même que ce n'était pas assez.

Il pouvait le voir, qui le regardait, l'air sombre et hostile. Kalinine était derrière lui, car elle s'était détachée et installée dans le fauteuil de Morrison. Elle le fixait avec de grands yeux angoissés.

Il croisa son regard et elle parut sur le point de lui faire signe de rentrer, mais Boranova se pencha et la poussa fermement. Sophia retourna à son siège. (Il le fallait, se dit Morrison, car son travail était de veiller aux structures électromagnétiques du vaisseau et à la sienne ; elle ne devait pas négliger sa tâche, quelle que soit l'inquiétude qu'elle éprouvait pour lui.)

Pour compléter le tableau, Morrison tenta d'apercevoir Dejhnev, mais l'angle requis était trop grand pour la capacité de mouvement de son casque.

Konev se mit alors à faire de grands gestes interrogatifs.

Morrison détourna les yeux avec humeur sans essayer de lui répondre et aperçut alors, au loin, quelque chose de menaçant qui semblait arriver sur lui à grande vitesse. Il ne pouvait distinguer aucun détail, mais il fit la grimace tandis que le courant emportait le vaisseau dans sa direction. Le mastodonte fonçait sur Morrison et, terrorisé, il se pressa contre la paroi.

Le vaisseau évita le monstre de justesse, mais au moment où il le croisait, Morrison se sentit attiré vers lui.

L'idée lui vint alors que Kalinine avait donné, au hasard, une certaine structure électromagnétique

à sa combinaison et que, par la plus malheureuse des coïncidences, celle du monstrueux élément lui était parfaitement complémentaire.

Dans des conditions normales, si le navire et l'organelle s'étaient croisés à une telle vitesse, aucune attraction n'aurait pu le détacher de la coque, mais il était minuscule, pour ainsi dire dépourvu de masse et d'inertie et, durant un instant, il se sentit... étiré, comme si les deux choses se disputaient sa possession. Le vaisseau parut hésiter, puis s'arracha et fut emporté par le courant, se déplaçant si vite qu'il disparut bientôt aux regards épouvantés de Morrison.

Il se retrouva seul et impuissant... simple objet de la taille d'un atome dans une cellule cérébrale. L'unique et faible lien qui le rattachait à la vie, à la réalité – le vaisseau –, avait disparu pour toujours.

## 68

Durant quelques minutes, Morrison perdit toute notion de l'endroit où il se trouvait et de ce qui s'était passé. Convaincu qu'il allait mourir, il ne fut plus que panique aveugle.

Il se désola lorsqu'il s'aperçut qu'il était toujours vivant. La mort aurait tout conclu. Maintenant, il lui fallait l'attendre.

Il avait de l'air pour combien de temps ? La chaleur et l'humidité finiraient par le terrasser, même si cela devait arriver plus lentement que la première fois. Sa lumière n'allait-elle pas s'éteindre avant lui et lui faudrait-il mourir dans une obscurité aussi totale que sa solitude ? Il pensa, avec désespoir : « Comment saurai-je que je suis mort si c'est le noir absolu avant et le noir absolu après ? » (Il évoqua la prière qu'Ajax avait adressée à Zeus : s'il devait mourir, que ce soit à la lumière du jour. Et, ajouta Morrison éperdu, avec du moins quelqu'un pour vous tenir la main.)

Alors, que faire ?

Se contenter d'attendre ?

Et d'abord, qu'est-ce qui avait mal tourné ?

Ah, il n'était pas encore mort. La peur avait suffisamment reculé pour laisser un peu de place à la curiosité – et à la volonté de lutter, de survivre.

Pourrait-il se détacher de ce truc ? C'était déshonorant de mourir ainsi, comme une mouche sur du papier collant. Et à chaque seconde, le vaisseau s'éloignait. Presque aussitôt, il se dit : « Il est déjà trop loin pour que je le rattrape, quoi que je fasse. »

Cette idée le rendit fou et Morrison se tordit dans tous les sens pour essayer de se libérer. En vain, et il se dit qu'il épuisait ses forces et faisait monter la température dans sa combinaison.

Il déplaça ses mains le long de la masse indistincte qui le retenait, mais elles rebondirent. Les charges se repoussaient.

Il tâta à droite, à gauche, en haut, en bas. Quelque part, il devait y avoir une charge opposée à la sienne. Il pourrait s'y agripper et tenter de déchirer l'organelle. (Pourquoi est-ce qu'il claquait des dents ? De peur ? de désespoir ? des deux ?)

Sa main droite se fixa soudain à un point de la structure. Il referma le poing, essayant de pousser par-delà la charge pure et de détruire l'arrangement atomique – s'il y en avait un – de la chose.



Elle résista en rebondissant comme du caoutchouc. Puis, sans avertissement, elle céda. Stupéfait, il regarda sa main en essayant de comprendre ce qui s'était passé. Il n'avait rien arraché, rien déchiré. Une partie de la structure avait simplement disparu.

Morrison essaya de nouveau, tâtonnant ici ou là jusqu'à ce qu'une autre partie s'évanouisse. Que se passait-il ?

Boranova avait dit que le champ de miniaturisation débordait légèrement du vaisseau. Il devait en être de même avec la combinaison. Quand il serrait de trop près la structure, une partie des atomes qu'il touchait se miniaturisaient et, ce faisant, perdaient leur architecture normale, se détachant des autres atomes auxquels ils étaient liés. Tout ce qu'il empoignerait – avec assez de force – se miniaturiserait.

Tout atome, ou portion d'atome qu'il miniaturisait ainsi devenait une particule minuscule dont la masse était inférieure à celle d'un électron. Elle pouvait décoller à une vitesse presque égale à celle de la lumière, traverser la matière comme si elle n'existait pas, et disparaître.

En était-il bien ainsi ? Oui, il le *fallait*. C'était la seule explication qu'il pouvait imaginer.

Morrison se mit à pousser violemment des mains et des pieds contre la masse qui le retenait prisonnier... et se retrouva libre.

Il s'était détaché de l'organelle pour devenir un élément indépendant emporté par le courant intracellulaire.

Cela n'empêchait pas le vaisseau d'être définitivement hors de portée, mais au moins il suivait ses traces. (Quelle idiotie ! Qu'est-ce que cela pouvait faire ? À son échelle, plusieurs douzaines de kilomètres les séparaient maintenant – sinon plusieurs vingtaines.)

Une autre pensée le bouleversa. Il avait miniaturisé des atomes pour se libérer et ce processus devait consommer de l'énergie. Pas beaucoup, puisqu'il n'y avait que bien peu de masse à enlever, mais d'où avait-elle été tirée ?

Du champ de miniaturisation de sa combinaison. Chaque atome, en se miniaturisant, avait affaibli ce dernier. De combien en tout ?

Était-ce pour cela qu'il ne sentait pas la chaleur ? La miniaturisation de son environnement avait-elle absorbé la chaleur en même temps que l'énergie du champ de miniaturisation ? Non, car même avant de se libérer, il n'avait pas souffert de la chaleur.

Une autre idée jaillit, qui rendait sa situation encore plus désespérée. S'il s'était libéré de la structure aux dépens de l'énergie de son champ de miniaturisation... si son champ s'était... affaibli... alors il avait dû se déminiaturiser un peu. Est-ce que cela pouvait être l'un des facteurs de la déminiaturisation spontanée ?

Boranova avait parlé de cette éventualité. Plus l'objet miniaturisé était petit, plus les chances de se déminiaturiser spontanément augmentaient. Morrison était très petit.

Lorsqu'il était dans le vaisseau, il faisait partie du champ global de miniaturisation. Il était un élément d'un objet gros comme une molécule. Lorsqu'il était attaché au cytosquelette de la cellule, il faisait partie d'un objet encore plus gros. Maintenant, il était seul, indépendant. Il avait la taille d'un atome.

Les chances d'une déminiaturisation spontanée étaient plus fortes – sauf qu'elle ne serait pas spontanée. Il s'agissait plutôt d'un affaiblissement de son propre champ par la miniaturisation des objets qui l'entouraient.

S'il se déminiaturisait lentement, comment le saurait-il ? Le processus se déroulerait à un taux exponentiel. Ce serait d'abord lent puis cela irait en s'accéléralant ; il affecterait une plus large part de son voisinage et il grandirait plus vite, et encore plus vite ; finalement, il se produirait une explosion et il mourrait.

Et alors ? Il mourrait en quelques secondes sans avoir le temps de s'en apercevoir. En un instant il n'y aurait plus que le néant.

Pouvait-on demander plus belle mort ? Pourquoi voulait-il savoir, une seconde plus tôt, ce qui allait se passer ?

Parce qu'il était vivant, un homme vivant... et qu'il voulait savoir ce qui faisait qu'un objet était vivant et humain.

Comment le savoir ?

Morrison regarda les faibles miroitements autour de lui, la ruée des molécules d'eau tournant autour de lui en une sorte de ballet tandis qu'elles étaient emportées comme lui par le courant intracellulaire.

S'il grandissait, elles auraient l'air de rapetisser, et vice versa.

Morrison les contempla fixement. Diminuaient-elles de taille ? Allait-il mourir ? Ou s'imaginait-il qu'elles devenaient plus petites ?

Minute ! Est-ce que les molécules n'augmentaient pas plutôt de taille ? Comme si elles gonflaient ? se dilataient ? Ce qui voulait dire qu'il rapetissait ?

Allait-il atteindre la taille d'une particule subatomique ? d'un subélectron ? Allait-il décoller à la vitesse de la lumière, exploser à mi-chemin de la Lune et mourir dans le vide avant de s'être aperçu qu'il était dans l'espace ?

Non, les molécules rapetissaient, elles ne se dilataient pas.

Morrison ferma les yeux et respira à fond. Il était en train de devenir fou. Ou bien son cerveau était-il déjà lésé ?

Alors, il valait mieux mourir. Plutôt la mort qu'un cerveau détruit dans un corps vivant.

Ou bien se pouvait-il que les molécules grandissent, puis rapetissent, sur un rythme régulier ?

« Réfléchis, Morrison, réfléchis. Tu es un savant. Trouve une explication. Pourquoi feraient-elles cela ? »

Il savait pourquoi le champ de miniaturisation s'affaiblissait : parce qu'il avait tendance à miniaturiser son environnement. Mais pourquoi se renforcerait-il ?

Pour cela, il devait utiliser de l'énergie. D'où la tirerait-il ?

Et les molécules qui l'entouraient ? Elles avaient plus d'énergie calorifique aléatoire par volume que lui, parce qu'elles étaient à une température plus élevée. La chaleur passerait de l'environnement à sa combinaison jusqu'à ce qu'il soit lui-même à la température du sang ; alors il mourrait, car il était incapable d'évacuer la chaleur qu'il accumulait. C'est ainsi qu'il avait failli mourir lors de sa première sortie du vaisseau.

Mais il n'y avait pas seulement l'énergie calorifique de son corps, il fallait compter aussi avec l'énergie du champ de miniaturisation. Lorsqu'il était frappé, au hasard, par les molécules d'eau, l'énergie ne s'écoulait pas dans sa combinaison sous forme de chaleur, mais elle activait la miniaturisation. Le champ devenait plus intense et il rapetissait.

Ce fait devait se produire chaque fois qu'un objet miniaturisé était entouré d'objets normaux à une

température plus élevée que la sienne. L'énergie s'écoulait de l'environnement à l'objet miniaturisé – soit sous forme de chaleur, soit sous forme d'intensification du champ. Et plus l'objet était petit, plus la miniaturisation devenait intense et plus c'était le champ qui absorbait l'énergie, non l'objet lui-même.

Probablement le vaisseau grandissait-il et rapetissait-il constamment lui aussi, mais d'une façon trop minime pour que ce soit sensible. C'était pour cela que le mouvement brownien n'empirait pas autant qu'il aurait dû le faire et que la climatisation fonctionnait si bien. Dans les deux cas, le champ de miniaturisation faisait office d'amortisseur.

Mais lui, Morrison, seul dans la cellule, était beaucoup plus petit, il possédait moins de masse, et l'afflux d'énergie se transformait plutôt en miniaturisation qu'en chaleur.

Morrison serra les poings, impuissant. Il avait lâché l'ordinateur et s'en moquait. Sans doute les autres, Boranova et Konev, savaient-ils cela, et ils auraient pu le lui expliquer. Une fois encore, ils l'avaient laissé affronter le danger sans l'avertir.

Et maintenant qu'il avait découvert la vérité... quel bien pouvait-il en tirer ?

Il ouvrit brusquement les yeux.

Oui, il y avait une pulsation. Maintenant qu'il savait à quoi il devait s'attendre, il la vit. Les molécules d'eau se dilataient et se contractaient selon un rythme irrégulier tandis qu'elles abandonnaient de l'énergie au champ de miniaturisation puis en tiraient de lui.

Morrison les regarda et, pris par le rythme, se surprit en train de murmurer doucement : « Plus grandes, plus petites, plus grandes, plus petites, plus grandes, plus petites. »

Elles ne deviendraient jamais plus grandes que cela, pensa-t-il. La dilatation correspondait à sa propre contraction, et il y avait tout juste assez d'énergie en lui pour alimenter cette contraction. La température des éléments de la cellule était constante. D'autre part, ils pouvaient tirer de lui de plus grandes quantités d'énergie. Une fois qu'ils en auraient pris assez, ce qui restait partirait de plus en plus vite... et il exploserait.

Donc, quand les molécules d'eau se dilataient – et qu'il rapetissait –, il ne craignait rien. Il ne risquait pas de devenir plus petit. Quand les molécules se contractaient – et qu'il grandissait –, il était en danger. Si les molécules d'eau continuaient à se *contracter* jusqu'à devenir trop petites pour qu'il les voie, cela voudrait dire qu'il était sur le point d'exploser.

« Plus grandes, plus petites... plus petites... *arrêtez de rapetisser !* »

Morrison soupira lorsque les molécules se dilatèrent de nouveau.

Encore et encore ! Chaque fois, il se demandait... la contraction allait-elle cesser ?

On aurait dit qu'elle se jouait de lui, mais cela n'avait pas d'importance. L'amener au bord de la destruction, puis l'en arracher brusquement, et refaire cela un million de fois importait peu, en fait. Tôt ou tard, il n'aurait plus d'air et mourrait lentement de suffocation.

Il valait mieux mourir rapidement.

— Il a disparu ! Il a disparu ! hurla-t-elle.

— Qui a disparu ? demanda Boranova.

Kalinine se tourna vers elle, les yeux agrandis par l'horreur.

« Qui a disparu ? » Comment pouvez-vous demander cela ? *Albert* a disparu !

Boranova regarda d'un air confondu l'endroit où Morrison s'était appuyé et où il n'était plus.

— Que s'est-il passé ?

Dejhnev grommela d'une voix rauque :

— Nous avons pris un virage à la corde. Albert, collé contre la coque, a peut-être introduit une asymétrie. J'ai essayé d'éloigner le vaisseau de ce truc, mais il n'a pas bien répondu.

— Une organelle macromoléculaire stationnaire l'a arraché à la paroi, expliqua Konev en relevant la tête, qu'il avait enfouie dans ses mains. Il faut aller le rechercher. Il a peut-être l'information dont nous avons besoin.

Boranova avait maintenant compris la situation. Elle se détacha d'un mouvement vif et se leva.

— L'information ! C'est la seule chose à laquelle vous pensez, Iouri ? L'information ! Savez-vous ce qui va arriver ? Le champ de miniaturisation d'Albert est isolé de nous, maintenant, et le pauvre homme n'est pas plus grand qu'un atome. Il a cinquante fois plus de chances que nous de subir une déminiaturisation spontanée. Avec le temps, elles vont encore augmenter. Information ou non, il faut le récupérer. S'il se déminiaturise, il tuera Chapiro, et nous avec.

— Pourquoi discuter ? Nous voulons tous le retrouver. Nos raisons personnelles sont secondaires.

— Nous n'aurions jamais dû l'envoyer au-dehors, se lamenta Kalinine. Je savais que nous avions tort.

— Ce qui est fait est fait, dit Boranova d'un ton bourru, et il faut partir de là. Arkady ?

— J'essaie. N'enseignez pas le hoquet à un ivrogne.

— Je ne veux rien vous enseigner du tout, vieux fou, je vous donne un ordre. Faites demi-tour ! Revenez en arrière !

— Non. Permettez à un vieux fou de vous dire que c'est absurde. Vous voulez que je fasse demi-tour et que je lutte contre le flot ? Vous voulez que j'essaie de me frayer un chemin à contre-courant ?

— Si vous vous contentez de rester immobile, le flot le ramènera vers nous.

— C'est impossible, il est resté collé à quelque chose. Ce qu'il faut faire, c'est rejoindre l'autre paroi de la dendrite et laisser le courant de retour nous ramener en arrière.

Boranova porta les mains à sa tête et dit :

— Excusez-moi de vous avoir traité de vieux fou, Arkady, mais si nous revenons par le contre-courant, nous le raterons.

— Nous n'avons pas le choix. Il ne nous reste pas assez d'énergie pour remonter le courant.

Konev intervint, d'un ton las mais raisonnable :

— Laissez Arkady faire ce qu'il veut, Natalia. Nous n'allons pas rater Albert.

— Comment le savez-vous, Iouri ?

— Parce que je peux l'entendre – ou plutôt le sentir. Ou plus exactement, capter les pensées de Chapiro par l'entremise de l'ordinateur de Morrison.

Il y eut un silence, puis Boranova demanda, sans cacher son étonnement :

— Vous captez quelque chose ?

— Bien sûr, dans cette direction, répondit Konev en la désignant du doigt.

— Vous savez dans quelle direction ? Comment ?

— Je ne sais pas comment. Je me contente de le sentir... Dans cette direction-là !

— Arkady, qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je suis en train de le faire, sans tenir compte de ce que vous direz, Natalia. Vous êtes le capitaine, d'accord, mais je suis le navigateur et la mort me regarde en face. Qu'ai-je à perdre ? Comme aurait dit mon vieux père : « Si vous êtes suspendu à une corde au-dessus d'un abîme, ne vous occupez pas de la pièce de monnaie qui tombe de votre poche ! » Ce serait mieux si j'avais un vrai gouvernail plutôt que ce système de moteurs décentrés !

Boranova avait cessé de l'écouter, elle regardait fixement les ténèbres et reprit :

— Qu'entendez-vous, Iouri ? Les pensées de Chapiro nous disent... quoi ?

— Rien pour le moment. Juste du bruit. De l'angoisse.

Kalinine murmura :

— Vous croyez que certaines parties de l'esprit de Chapiro savent qu'il est dans le coma ? Vous croyez qu'il se sent piégé et hurle qu'il veut sortir ? Comme Albert... piégé ? Comme nous-mêmes... piégés ?

— Nous ne sommes pas piégés, Sophia, dit sèchement Boranova. Nous pouvons bouger. Nous retrouverons Albert. Nous sortirons de ce corps. Vous m'entendez, Sophia ?

— Je vous en prie, je vous entends, répondit Kalinine en faisant la grimace.

Boranova se tourna vers Konev.

— C'est tout ce que vous captez ? De l'angoisse ?

— Mais très forte. (Puis l'air étrange, il la regarda fixement.) Vous ne sentez rien ?

— Rien du tout.

— C'est tellement fort. Plus fort que ce que je captais lorsque Albert était dans le vaisseau. J'avais raison, il fallait qu'il sorte.

— Mais vous ne pouvez pas distinguer de vraies pensées ? Des mots ?

— Je suis peut-être trop loin. Ou Morrison n'a pas bien mis son appareil au point. Vous ne sentez vraiment rien ?

Boranova secoua la tête et jeta un bref coup d'œil à Kalinine qui dit, à voix basse, en se frottant l'épaule :

— Je ne sens rien, moi non plus.

Quant à Dejhnev, il ajouta, l'air mécontent :

— Je n'ai jamais capté aucun de ces mystérieux messages.

— Vous avez entendu le mot « Hawking ». Albert a dit qu'il pouvait y avoir différents types de cerveaux, de même qu'il y a plusieurs groupes sanguins, et que lui et moi nous appartenions peut-être au même type. Il avait sans doute raison, dit Konev.

— De quelle direction vous vient cette impression ? demanda Boranova.

— De par là.

Cette fois Konev montra un point plus proche de l'avant du vaisseau.

— Vous êtes en train de tourner, Arkady ? demanda Boranova.

— Oui, et je suis joliment proche de la zone de calme, entre les deux courants. J'ai l'intention de me rapprocher peu à peu du contre-courant, mais pas trop vite.

— Bien. Nous n'avons pas envie de manquer Albert. Iouri, pouvez-vous estimer l'intensité de ce que vous captez ? Est-ce plus fort ?

— Oui.

Konev parut surpris, comme s'il n'avait pas remarqué ce fait avant que Boranova n'en parle.

— Vous pensez que c'est votre imagination ?

— Peut-être... Nous ne pouvons pas être déjà plus près de lui. Nous n'avons même pas fini de tourner... On dirait que c'est lui qui s'est rapproché de nous.

— Il a peut-être été arraché du truc auquel il était collé, ou bien il s'est libéré tout seul. Dans ce cas, le courant le ramènerait vers nous, si nous pivotions et restions à la même place.

— Peut-être.

— Iouri, ordonna Boranova avec véhémence, concentrez-vous sur ce que vous captez. Tenez constamment Arkady au courant de la direction d'où ça vient afin d'indiquer clairement où se trouve Albert. Arkady, lorsque nous nous rapprocherons de lui, tournez le vaisseau vers le courant dans lequel nous étions et pénétrez-y le plus près possible de l'endroit où il est. Lorsque nous serons parallèles, nous pourrons le rejoindre grâce à nos moteurs.

— Facile à dire quand on ne le fait pas soi-même, grogna Dejhnev.

— Facile ou non, dit Boranova en fronçant ses terribles sourcils, faites-le. Ou sinon... non, il n'y a pas de « sinon ». Faites-le !

Les lèvres de Dejhnev remuèrent sans proférer un son et le silence envahit le navire... Il n'y avait plus que le flot de sensations qui pénétrait l'esprit de Konev.

Celui-ci, resté debout, faisait face à la direction d'où cela semblait provenir. Il murmura une fois :

— Nettement plus fort.

Puis, quelques minutes plus tard :

— Je peux presque entendre des mots. Peut-être que lorsqu'il sera suffisamment près...

Son expression devint plus tendue, comme s'il voulait faire entrer de force l'impression dans son esprit, comme s'il essayait d'analyser le bruit pour en extraire des mots. Son doigt restait inflexiblement pointé et il finit par dire :

— Arkady, amorcez le virage vers la zone de calme et soyez prêt à replonger dans le courant initial... Vite ! ne le laissez pas nous dépasser.

— Je fais aussi vite que les moteurs me le permettent, répliqua Dejhnev. (Puis, plus bas :) Si je pouvais manœuvrer le vaisseau avec cette magie qui vous fait tous entendre des voix...

— Droit sur la membrane, dit Konev sans s'occuper de sa remarque.

C'est Kalinine qui vit la petite lumière la première.

— Il est là ! cria-t-elle. C'est la lampe de son casque.

— Je n'ai pas besoin de le voir, dit Konev à Boranova. Cela fait autant de bruit qu'une éruption volcanique au Kamtchatka.

— Toujours rien que du bruit, Iouri ? Pas de mots ?

— De la peur. Une peur incohérente.

— Si j'étais consciente d'être dans le coma, c'est ce que j'éprouverais, dit Boranova. Mais pourquoi en est-il devenu conscient ? Avant, nous avons capté des mots et même des images paisibles.

Dejhnev dit, un peu haletant à cause de l'excitation de la chasse :

— C'est peut-être quelque chose que nous avons fait avec ce vaisseau. Nous avons réveillé son cerveau.

— Nous sommes trop petits, répliqua Konev d'un ton méprisant. Nous ne pourrions même pas exciter cette cellule.

— Nous allons rattraper Albert, annonça Dejhnev.

— Sophia, pouvez-vous détecter la structure électromagnétique de sa combinaison ? demanda Boranova.

— Faiblement, Natalia.

— Eh bien, faites tout pour nous donner une charge complémentaire qui l'attirera fortement à nous.

— Il a l'air d'avoir grandi.

— Il est en train d'osciller, c'est certain, répondit-elle d'un air mécontent. Une fois que vous l'aurez fixé au vaisseau, il pénétrera dans notre champ de miniaturisation et sa taille s'adaptera à la nôtre, Sophia.

Il se produisit un léger choc lorsque Morrison vint se coller électromagnétiquement à la coque.

# Chapitre XVI

## La mort

*Dès que le soleil se couche, la nuit commence à tomber ; ne laissez pas cela vous prendre au dépourvu*

Dejhnev père

### 70

Même bien plus tard, Morrison ne se souvint jamais de ce qui s'était passé juste avant et juste après son sauvetage. Malgré tous ses efforts, il ne se rappelait pas avoir vu le vaisseau s'avancer vers lui, ni avoir senti qu'on l'aspirait à l'intérieur et qu'on lui ôtait sa combinaison.

Il ne se souvenait que du désespoir et de la solitude, dans l'attente de l'explosion et de la mort. Et du visage anxieux de Sophia Kalinine penché sur lui. Entre les deux, il n'y avait rien.

Cela ne lui était-il pas déjà arrivé ? Ses deux sorties, liées par la sollicitude de Sophia envers lui après son retour, avaient beau être séparées par plusieurs heures, elles se confondaient l'une l'autre.

Il dit d'une voix rauque et presque inaudible :

— Est-ce que nous allons dans la bonne direction ?

Il avait parlé en anglais. Kalinine hésita, puis répondit lentement dans la même langue et avec un accent peu prononcé :

— Oui, Albert, mais cela, c'était dans le capillaire. Vous êtes revenu et sorti une seconde fois. Nous sommes dans un neurone, maintenant. Vous vous en souvenez ?

Morrison fronça les sourcils. Qu'est-ce qu'elle racontait ?

Lentement, la mémoire lui revint, par bribes. Il ferma les yeux et essaya de tout remettre en place. Puis il dit :

— Comment avez-vous fait pour me retrouver ?

Il parlait en russe maintenant.

— J'ai senti très fortement les ondes de pensée de Chapiro qui étaient transmises par votre appareil, expliqua Konev.

— Mon ordinateur ! Vous l'avez récupéré ?

— Il était encore attaché à vos poignets. Avez-vous capté de véritables pensées ?

— De véritables pensées ? (Morrison le regarda, désorienté.) Quelles véritables pensées ? De quoi parlez-vous ?

Konev était nettement à bout de patience, mais il pinça les lèvres et dit :

— J'ai pu capter les ondes de pensée de Chapiro qui me sont parvenues par l'intermédiaire de votre ordinateur, mais ce n'étaient ni des mots, ni des images.

— Alors, qu'est-ce que c'était ?



— De l'angoisse.

— À part Iouri, personne n'a rien senti, précisa Boranova, mais nous avons cru comprendre que ce qu'il a senti, c'était l'angoisse d'un esprit conscient d'être plongé dans le coma. Avez-vous capté quelque chose de plus spécifique que cela ?

— Non.

Morrison s'aperçut qu'il était étalé sur deux sièges, la tête soutenue par Kalinine, et de nouveau revêtu de sa combinaison de coton. Il fit un gros effort pour se redresser.

— Je voudrais de l'eau. S'il vous plaît.

Il but avidement, puis dit :

— Je ne me souviens pas d'avoir entendu ou senti quoi que ce soit. Dans la situation où j'étais...

— Qu'est-ce que votre situation avait à voir là-dedans ? Votre ordinateur transmettait des informations. Je l'ai senti à une distance considérable. Il est impossible que vous n'ayez rien capté.

— J'avais d'autres sujets de préoccupation, Iouri. J'étais perdu et sûr de mourir bientôt.

— Je n'arrive pas à y croire. Vous me mentez.

— Je ne mens pas. Madame Boranova (il réussit à prononcer ce nom d'un ton très solennel), j'exige qu'on me traite avec courtoisie !

— Iouri, n'accusez personne, dit sèchement Boranova. Si vous avez des questions à poser, faites-le, un point c'est tout.

— J'ai capté une très forte émotion, alors qu'à notre échelle j'étais loin de votre ordinateur. Vous, Albert, vous étiez juste à côté, et de plus il est réglé sur votre cerveau, pas sur le mien. Mon cerveau et le vôtre sont probablement du même type, mais ils ne sont pas identiques et vous êtes plus sensible à ce que votre ordinateur émet. Comment se peut-il que j'aie senti aussi fortement cette émotion alors que vous prétendez n'avoir rien capté du tout ?

— Vous croyez que j'avais le temps ou l'envie de capter quelque chose ? protesta énergiquement Morrison. J'ai été arraché au vaisseau, je me suis retrouvé seul, perdu.

— Je le sais, mais vous n'aviez pas besoin de faire des efforts. Cette émotion aurait envahi votre esprit malgré lui.

— Je n'ai rien capté. Ce qui avait envahi mon esprit, c'était que j'étais seul et que j'allais mourir. Vous ne comprenez donc pas ? Je pensais que j'allais mourir de chaleur, ce qui a déjà failli m'arriver. (Un doute l'envahit soudain et il regarda Kalinine.) Je suis bien sorti deux fois, n'est-ce pas ?

— Oui, Albert, lui répondit-elle d'une voix douce.

— Puis je me suis aperçu que la chaleur n'augmentait pas dans ma combinaison. J'avais plutôt l'impression de grandir et de rapetisser, alternativement. J'étais l'objet d'un transfert de miniaturisation et non d'un transfert de chaleur. Est-ce possible, Natalia ?

Boranova hésita.

— Cet effet est conforme aux équations du champ de miniaturisation. Il n'a jamais été testé, mais vous venez de confirmer son existence.

— J'avais l'impression que mon environnement grandissait et rapetissait alternativement, que les molécules d'eau se dilataient et se contractaient. Or, logiquement, c'était plutôt moi qui devais osciller, et non le reste.

— Vous avez raison, et ce que vous dites là est très important. On pourrait avancer que cela compense largement les souffrances morales que vous avez supportées.

— Albert ! s'exclama Konev indigné, vous nous dites que vous étiez parfaitement capable de penser rationnellement, et pourtant vous voudriez me faire croire que vous n'avez rien capté ?

— Vous ne comprenez donc pas, espèce de monomane, que c'était justement cette pensée rationnelle, comme vous l'appellez, qui remplissait mon esprit à l'exclusion de toute autre ? J'étais en proie à une terreur folle. À chaque contraction des molécules, je m'attendais à ce que celle-ci continue indéfiniment, ce qui aurait signifié que je subissais une déminiaturisation spontanée. Je ne me souciais absolument pas des ondes de pensée. Si elles s'étaient imposées à moi, je les aurais ignorées. C'est la vérité.

Une expression de mépris tordit le visage de Konev.

— Si j'avais un travail important à faire et qu'un peloton d'exécution me mette en joue, quelques secondes avant qu'il tire, je me concentrerais encore sur ma tâche.

— Comme disait toujours mon père : « Tout le monde peut chasser l'ours sans peur quand l'animal est absent. »

Konev se retourna vers lui, l'air féroce.

— J'en ai assez de votre père, espèce de vieil ivrogne !

— Répétez-moi cela lorsque nous serons revenus sains et saufs à l'Antre, et vous découvrirez que vous êtes en train de chasser un ours bien présent.

— Pas un mot de plus, Iouri ! intervint Boranova. Vous avez l'intention de vous quereller avec tout le monde ?

— Natalia, j'ai l'intention d'accomplir mon travail. Albert doit ressortir.

— Non, dit Morrison, terrorisé. Jamais !

Dejhnev regardait Konev d'un air qui n'avait rien d'amical et dit :

— Écoutez le héros de l'Union soviétique ! Il doit accomplir son travail, donc il faut qu'Albert ressorte.

— Dejhnev a raison, Iouri. Vous vous vantez qu'un peloton d'exécution ne vous empêcherait pas de faire votre tâche. Alors, sortez, comme Albert l'a fait deux fois.

— C'est son ordinateur. L'appareil est adapté à son cerveau.

— Je le sais déjà, mais comme vous l'avez dit, votre cerveau est du même type que le sien. Vous pourrez au moins sentir ce qu'il a senti ! C'est d'ailleurs vous qui avez capté les ondes sceptiques quand il était perdu dans le courant intracellulaire. Et pourtant vous étiez loin. Dehors, l'ordinateur entre les mains, vous recueillerez vos propres données, qui en tout cas auront plus de valeur pour nous. À quoi peut nous servir la perception plus vive d'Albert si vous persistez à ne pas croire ce qu'il dit ?

Maintenant, tous regardaient Konev. Même Kali-nine lui jetait de temps en temps un coup d'œil entre ses cils.

Puis Morrison toussota.

— Je crains bien d'avoir uriné dans la combinaison. Un peu. Pas trop, je crois. La terreur fait parfois cet effet.

— Je sais, dit Boranova. Je l'ai nettoyée aussi bien que j'ai pu. Cela ne devrait pas arrêter Iouri

Un petit reste d'urine ne fera pas obstacle au dévouement d'un homme comme lui.

— Je n'apprécie pas particulièrement les sarcasmes dont vous m'accablez tous, mais je vais sortir. Vous croyez vraiment que j'ai peur d'y aller ? Ma seule motivation, c'était qu'Albert capterait mieux les ondes de pensée que moi. Après lui, c'est moi le meilleur, c'est certain, donc puisqu'il ne veut pas le faire, j'irai, pourvu que...

Il s'arrêta et Dejhnev lança :

— Pourvu que l'ours ne soit pas là, hein, Iouri, mon beau héros ?

— Non, vieux sot ! répliqua Konev d'un ton amer. Pourvu que je sois solidement attaché au vaisseau. Albert a été emporté parce qu'il n'était pas bien collé, la personne chargée de cette tâche ayant mal fait son travail. Je ne veux pas être victime des erreurs professionnelles des autres.

Lorsque Kalinine répondit, elle parla à la cantonade en contemplant ses ongles.

— Albert est tombé sur une structure avec laquelle il concordait parfaitement, électriquement parlant. Les chances pour qu'une telle chose se produise sont extrêmement faibles. Mais, afin de les réduire le plus possible, je vais essayer de donner au vaisseau et à la combinaison une structure inédite.

— J'accepte, dit Konev à Boranova. (Puis, à Morrison :) Vous dites qu'il n'y a pas de transfert de chaleur ?

— Pas que je sache. Simplement une oscillation du champ.

— Alors, je garde mes vêtements.

— Je vous préviens, Iouri, dit Boranova, que vous ne resterez que peu de temps dehors. Nous ne pouvons pas faire durer indéfiniment les risques de déminiaturisation.

— Je le sais, répliqua Konev et, avec l'aide de Morrison, il enfila maladroitement la combinaison.

## 71

Morrison surveillait Konev à travers la coque du vaisseau.

À deux reprises, c'était l'inverse qui s'était produit. C'était lui qui, de l'extérieur, avait regardé à l'intérieur. (Et la deuxième fois, il s'était momentanément retrouvé nulle part en train de regarder nulle part.)

Morrison était un peu chagriné de voir combien Konev restait calme. Il ne se retournait pas. Il tenait l'ordinateur et suivait les instructions hâtives de Morrison concernant l'agrandissement et la mise au point. Il semblait totalement absorbé par son travail. Était-il vraiment si froidement courageux ? Continuerait-il à se concentrer sur les ondes sceptiques s'il était arraché au vaisseau comme lui l'avait été ? Probablement – et Morrison se sentait tout honteux.

Il regarda les autres.

Dejhnev était aux commandes et veillait à ce que le vaisseau reste près de la membrane de la cellule. Il avait proposé de le conduire dans la zone de calme, entre les deux courants. Le véhicule étant alors presque immobile – il aurait probablement tourné lentement sur lui-même –, ce qui était

arrivé à Morrison n'aurait pu se reproduire. Mais Konev s'y était tout de suite opposé. Les ondes sceptiques longeaient la membrane et il voulait en être le plus près possible.

Dejhnev avait aussi proposé de retourner le vaisseau. Le haut et le bas n'avaient pas plus d'importance ici que dans l'espace. Ainsi, le sas se serait retrouvé loin de la membrane, ce qui aurait mis Konev hors de portée des structures du cytosquelette.

Cela n'avait fait qu'irriter celui-ci. Il fit remarquer que ce genre d'organelle pouvait se trouver n'importe où et qu'en tout cas il ne voulait pas que la masse du vaisseau se trouve entre lui et la membrane.

Aussi était-il maintenant dehors, dans les conditions qu'il avait souhaitées. Dejhnev, prêtant toute son attention à ses commandes, sifflotait un petit air entre ses dents.

Boranova étudiait ses instruments, levant parfois les yeux pour regarder pensivement Konev. Kalinine semblait nerveuse. Ses yeux se portaient sur Konev puis s'en détournaient aussitôt pour y revenir peu après.

Boranova dit soudain :

— Albert, il s'agit de votre ordinateur. Croyez-vous que Iouri va pouvoir travailler avec ? Pensez-vous qu'il captera quelque chose ?

— Je l'ai réglé pour lui. Il n'a pas grand-chose d'autre à faire et je lui ai expliqué la mise au point. Malgré tout, Natalia, je sais qu'il ne va rien obtenir.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— S'il était en train de capter quelque chose, je l'entendrais aussi – ou je le « sentirais », devrais-je peut-être dire – comme il l'a fait quand j'étais moi-même dehors. Je ne sens rien, absolument rien.

— Pourquoi ? S'il a éprouvé une impression lorsque vous teniez l'ordinateur, pourquoi ne peut-il plus le faire quand c'est lui qui le manipule ?

— Les conditions extérieures ont peut-être changé. Réfléchissez à cette angoisse qu'il a, dit-il, ressentie en captant l'émission des ondes sceptiques de Chapiro transmises par mon ordinateur. Cela ne ressemblait pas à ce que nous avons entendu jusque-là.

— Je sais. Avant, c'était presque idyllique. Des « champs verdoyants », des équations mathématiques.

— Il se peut que la partie encore opérationnelle du cerveau de Chapiro ait pris conscience, depuis une heure environ, qu'il est dans le coma...

— Pourquoi est-ce arrivé justement maintenant ? C'est une étrange coïncidence que cela se produise au moment où nous sommes dans son cerveau.

— Nous l'avons peut-être stimulé par notre seule présence. Ou bien il s'agit vraiment d'une coïncidence. Ce qu'il y a de drôle, avec les coïncidences, c'est le fait qu'elles se produisent. Avoir pris conscience de son état l'a peut-être plongé dans un silence apathique.

— Je n'arrive pas à y croire. Vous pensez vraiment que Iouri ne capte rien ?

— Rien d'important, j'en suis certain.

— Alors, je devrais peut-être lui dire de rentrer ?

— Si j'étais à votre place, Natalia, c'est ce que je ferais. Il y a dix minutes qu'il est sorti. S'il n'a rien obtenu, ça suffit.

— Mais s'il capte quelque chose ?

— Dans ce cas, il refusera de rentrer. Vous connaissez Iouri.

— Tapez sur la coque, Albert. C'est vous qui êtes le plus près de son casque.

C'est ce que fit Morrison et Konev regarda dans leur direction. Le plastique rendait son visage flou, mais malgré cela on voyait qu'il était mécontent. Boranova lui fit signe de revenir.

Il hésita, puis hocha la tête et Morrison dit :

— La voilà, votre preuve !

Il fut ramené à bord. Son visage était congestionné. On dévissa son casque et il respira à pleins poumons.

— Ouf ! Ça fait du bien. Il commençait à faire un peu trop chaud, là-bas. Comme j'étais collé au vaisseau, l'oscillation du champ était moins forte et le transfert de chaleur plus sensible que ce à quoi je m'attendais. Aidez-moi à enlever le reste de cette armure de plastique.

Boranova demanda, avec un brusque élan d'espoir :

— C'est pour cela que vous avez accepté de rentrer ? À cause de la chaleur ?

— En grande partie, oui.

— Avez-vous capté quelque chose, Iouri ?

Konev fit la grimace et marmonna :

— Non, rien.

Morrison leva la tête. Un muscle de sa joue droite frémit, mais l'Américain ne sourit pas.

## 72

— Eh bien, Natacha, mon gentil capitaine, interrogea Dejhnev avec une fausse bonhomie, que faisons-nous maintenant ? En avez-vous une idée ?

Il ne reçut pas de réponse. Personne ne parut remarquer que le pilote avait parlé.

Konev s'essuyait le torse et la nuque tout en regardant Morrison sans aucune bonhomie, fausse ou pas. Ses yeux noirs étaient brûlants.

— Il y avait une transmission très intense quand *vous* étiez à l'extérieur.

— C'est vous qui le dites, répliqua froidement l'Américain, mais je vous répète que je n'ai rien capté.

— Cela dépend sans doute de la personne qui tient l'ordinateur.

— Je ne crois pas.

— La science n'est pas une question de croyance, mais d'évidence. Ce qu'il faut, c'est voir ce qui se passerait si vous étiez dehors et si vous teniez votre ordinateur exactement comme je l'ai fait. Cette fois-ci, nous allons vous fixer solidement pour que vous ne soyez pas arraché de la coque, et vous ne resterez que dix minutes, comme moi. Pas plus.

— Non. Cette expérience a déjà été tentée.

— Et j'ai alors capté les pensées de Chapiro... même si vous prétendez le contraire.

— Vous n'avez pas capté ses pensées. Vous avez éprouvé une émotion. Il n'y avait pas de mots.

— Parce que vous aviez lâché l'ordinateur. Vous l'avez reconnu vous-même. Essayez de nouveau, cette fois sans le perdre.

— Non. Ça ne marchera pas.

— Cela a été pénible parce que cette organelle vous a arraché au vaisseau. Mais, cette fois, cela ne se reproduira pas. Vous n'avez aucune raison d'avoir peur.

— Vous sous-estimez ma tendance à avoir peur, Iouri, dit Morrison en haussant les épaules.

Konev prit un air méprisant.

— Est-ce le moment de plaisanter ?

— Je ne plaisante pas. Je m'effraie facilement. Je n'ai pas votre...

— Courage ?

— Oui. Si cela vous plaît de me le faire avouer : je manque de courage.

Konev se tourna vers Boranova.

— Natalia, c'est vous le capitaine. Ordonnez à Albert d'essayer encore une fois.

— Dans ces conditions, je ne pense pas pouvoir lui donner cet ordre. Comme il l'a dit, à quoi cela servirait-il que nous nous unissions pour l'introduire de force dans la combinaison et le pousser dehors ? Ce que je peux faire, c'est le lui demander. Albert ?

— Inutile de gaspiller votre salive, répondit-il d'un air las.

— Encore une fois. Pas plus de trois minutes, sauf si vous captez une émission.

— Nous ne capterons rien. J'en suis convaincu.

— Alors juste trois minutes. Pour en avoir la preuve.

— À quoi bon, Natalia ? Si je ne capte rien, Iouri dira que j'ai fait exprès de mal régler mon ordinateur. Nous n'aboutirons à rien puisque la confiance ne règne pas entre nous. Konev estime que, si je ne suis pas d'accord avec lui, je mens. Admettons que j'adopte son point de vue. Je dis que je n'ai rien capté, ni pensées ni sentiments de Chapiro, quand j'étais seul dans le courant intracellulaire. Konev dit qu'il a éprouvé une très forte émotion. Qui d'autre l'a ressentie ? Vous, Natalia ?

— Non. Rien.

— Sophia ?

Kaline se contenta de secouer la tête.

— Arkady ?

— On dirait que je ne suis pas capable de sentir grand-chose, répondit Dejhnev, l'air vexé.

— Alors, Iouri est le seul. Comment savoir s'il a vraiment capté quelque chose ? Je ne veux pas me montrer aussi méchant que lui. Je ne l'accuserai pas de mentir. Mais son désir fou de recueillir quelque chose ne l'a-t-il pas poussé à se l'imaginer ?

Le visage de Konev devint blanc de rage, mais sa voix resta froide, bien qu'elle tremblât légèrement.

— Ne parlons plus de cela. Nous sommes depuis des heures dans ce corps et je demande une dernière observation, une ultime expérience qui justifiera tout ce qui s'est passé auparavant.

— Non. On m'a déjà fait le coup de la dernière fois.

— Albert, cette fois-ci, nous ne commettrons pas d'erreur. Ce sera vraiment la dernière.

— Il le faut bien, intervint Dejhnev. Nos réserves d'énergie sont plus maigres que je ne le voudrais. Vous retrouver nous a coûté cher, Albert.

— Et pourtant, nous vous avons sauvé sans penser à cela, dit Konev. Ou plutôt, c'est moi qui vous ai retrouvé. (Brusquement, il sourit d'un air féroce.) Et je n'aurais pas pu le faire si je n'avais pas capté une émission transmise par votre ordinateur. Cela m'aurait été impossible. Voilà la preuve que je ne me suis rien imaginé. Et puisque je vous ai sauvé, vous me devez quelque chose.

Les narines de Morrison palpitèrent.

— Vous êtes venus à mon secours parce que, si j'avais explosé, vous seriez tous morts dans les minutes qui auraient suivi. Vous n'étiez inquiets que pour votre vie. Que pouvez-vous attendre en retour de... ?

Tout à coup, le vaisseau fit une terrible embardée.

Konev, qui était debout, chancela et se rattrapa au dossier de son siège.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Boranova en s'agrippant d'une main à son propre dispositif de commandes.

Konev se pencha sur son ordinateur.

— J'ai vaguement aperçu quelque chose qu'il m'a été difficile d'identifier, dans cette lumière. Peut-être un ribosome.

— Un ribosome ? répéta Morrison étonné.

— Pourquoi pas ? On en trouve dans toute la cellule. Ce sont les organelles qui synthétisent les protéines.

— Je sais ce que c'est, s'indigna l'Américain.

— Il nous a heurtés, ou plutôt c'est nous qui l'avons heurté en passant. Peu importe que ce soit l'un ou l'autre, mais la collision a provoqué un mouvement brownien géant.

— C'est pire que cela, dit Dejhnev en montrant l'extérieur d'un air horrifié. Cela n'a pas provoqué un transfert de chaleur mais une oscillation du champ.

Morrison reconnut avec désespoir le phénomène qu'il avait constaté quand il était seul, perdu dans la cellule. Les molécules d'eau se dilataient et se contractaient tour à tour...

— Il faut arrêter ça ! Tout de suite ! cria Konev.

— J'essaie, dit Boranova entre ses lèvres serrées. Arkady, coupez les moteurs et donnez-moi le plus de puissance possible. Coupez aussi la climatisation, les lumières, tout !

Elle se pencha sur la minuscule lueur de son ordinateur alimenté par des piles.

Morrison ne voyait rien que cette lueur et Kalinine assise à côté de lui. Il ne pouvait plus distinguer, dans l'obscurité totale d'une cellule enfouie au cœur d'un cerveau, les molécules d'eau en train de se dilater et de se contracter.

Pourtant, il savait que le phénomène persistait. Il en éprouvait le mouvement jusqu'au creux de son estomac. Après tout, ce n'étaient pas les molécules d'eau qui oscillaient, mais le champ de miniaturisation... et tout ce qui était enfermé dedans, y compris lui-même.

Chaque fois que le vaisseau se dilatait (et que les molécules d'eau semblaient se contracter), le champ convertissait une partie de son énergie en chaleur qui s'abattait sur eux. Lorsque Boranova parvint enfin à alimenter le champ en énergie, l'obligeant à se contracter, la chaleur disparut. Durant un moment, Morrison sentit que les oscillations ralentissaient et diminuaient d'intensité.

Mais elles reprirent de plus belle et il comprit que Natalia était en train d'échouer. Elle n'arrivait pas à freiner la déminiaturisation spontanée qui s'était déclenchée et, dans quelques secondes, il allait mourir, il serait mort. Lui... tous les autres... et le corps dans lequel ils étaient piégés, tout allait se vaporiser en une bouffée de vapeur d'eau et de gaz carbonique.

Il fut pris de nausées. Il crut qu'il allait s'évanouir et, dans sa pusillanimité, il se voyait déjà mort, prenant conscience que son dernier sentiment serait la honte la plus abjecte.

## 73

Les secondes passèrent et Morrison ne s'évanouit pas. Il remua un peu. Il aurait dû être mort, non ? (Sa deuxième pensée fut : « Après tout, il y a peut-être une vie après la mort ? » Il écarta rapidement cette éventualité.)

Il entendit quelqu'un sangloter. Non ! C'était simplement une respiration haletante.

Il ouvrit les yeux – il ne s'était même pas aperçu qu'il les avait fermés – et vit le visage de Kalinine, faiblement éclairé. Comme toute l'énergie disponible avait été pompée pour essayer de sauver le vaisseau de la déminiaturisation, il ne la distinguait que grâce à la lueur rougeâtre de son ordinateur. Il vit sa tête penchée, ses cheveux en désordre, et l'entendit panteler entre ses lèvres entrouvertes.

Il regarda autour de lui, pris d'un brusque espoir. Les oscillations du vaisseau semblaient moins fortes. Peu à peu elles se calmèrent et les choses redevinrent normales.

Alors, Kalinine leva avec circonspection les mains de son clavier et chuchota, en lui adressant un sourire douloureux :

— C'est fini.

La lumière revint lentement, non sans hésitations, et Dejhnev poussa un énorme soupir.

— Puisque je ne suis pas mort cette fois-ci, je peux espérer vivre encore un petit peu. Comme mon père m'a dit un jour : « La vie serait insupportable si la mort n'était pas encore pire. » Merci, Natacha. Je veux bien de vous comme capitaine à jamais.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, dit Boranova. (Son visage avait l'air tellement âgé que Morrison n'aurait pas été surpris de voir des mèches blanches dans ses cheveux bruns.) Je n'arrivais pas à infuser assez d'énergie dans le Vaisseau. C'est vous, Sophia, qui avez fait cela ?

Kalinine avait les yeux fermés, mais ses seins se soulevaient encore avec effort. Elle s'agita un peu, comme si elle hésitait à répondre, peu désireuse de s'adonner à autre chose qu'à la délicieuse sensation de se sentir encore en vie.

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je ne pouvais pas attendre passivement la mort. J'ai fait du vaisseau la réplique électrique d'une molécule de D-glucose, en espérant provoquer une interaction avec une molécule d'adénosine triphosphate. Ce faisant, la cellule gagnerait un groupe phosphate et de l'énergie. J'espérais que cette énergie irait renforcer le champ de miniaturisation. J'ai alors neutralisé le vaisseau, et le groupe phosphate s'est détaché. Je l'ai de nouveau maquillé en D-glucose... encore de l'énergie, puis j'ai



recommencé, et ainsi de suite. (Elle se tut, reprit son souffle.) Mes doigts travaillaient si vite que je ne savais plus si je tapais sur les bonnes touches... mais il faut croire que oui. Et cela a procuré assez d'énergie pour stabiliser le champ.

— Comment l'idée vous est-elle venue ? Je n'ai jamais entendu dire qu'il était possible de...

— Moi non plus, répondit Kalinine. Je m'étais simplement demandé, ce matin, avant de monter à bord, ce que je ferais au cas où la déminiaturisation spontanée s'amorcerait. Il nous faudrait de l'énergie et, en supposant que le vaisseau ne puisse en fournir assez, je me suis dit : et si l'on essayait de tirer de l'énergie de la cellule ? Cela ne pourrait se faire que par l'intermédiaire de l'ATP présente en chacune d'elles. Je ne savais pas si c'était possible. Il me fallait aussi de l'énergie pour changer plusieurs fois la configuration électrique du vaisseau et le danger, c'était d'en dépenser plus que j'en tirerais de l'ATP. En outre, je n'étais pas sûre que cette énergie aiderait vraiment le vaisseau à lutter contre la déminiaturisation spontanée. C'était un sacré pari !

Dejhnev dit, à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même :

— Comme aurait dit mon vieux père : « Si vous n'avez rien à perdre, pariez sans crainte. » Merci, petite Sophia. Ma vie est à vous, désormais, je vous la donnerai volontiers. J'irai même plus loin : si vous le voulez, je vous épouserai.

— C'est chevaleresque de votre part, répondit Kalinine avec un petit sourire, mais je ne vous demande pas de m'épouser. Votre vie – si besoin est – me suffira amplement.

Boranova était redevenue elle-même et dit :

— Tout cela sera cité en détail dans le rapport définitif. Votre rapidité de pensée et d'action nous ont sauvés.

Morrison ne se sentait pas assez sûr de lui pour prendre la parole. (Sans savoir pourquoi, il avait envie de pleurer. De gratitude ? d'admiration ?) Alors, il prit la main de Sophia, la porta à ses lèvres et la baisa. Puis, s'éclaircissant énergiquement la voix, il dit, avec infiniment de douceur :

— Merci, Sophia.

Elle parut embarrassée, mais ne retira pas tout de suite la main.

— Cela aurait pu ne pas marcher. Je n'y croyais pas, du reste.

— Si cela n'avait pas marché, dit Dejhnev, cela ne nous aurait pas fait mourir deux fois.

Seul Konev n'avait pas dit un mot, et Morrison tourna son regard vers lui. Il était assis, comme d'habitude, très droit, se tenant à l'écart d'eux tous.

L'Américain, retrouvant sa voix – et sa colère – lui lança :

— Eh bien, Iouri, qu'avez-vous à dire ?

Konev jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et répondit :

— Rien.

— Rien ? Sophia a sauvé l'expédition !

— Elle n'a fait que son devoir, répondit-il.

— Son devoir ? Elle a fait bien plus que cela !

Morrison se pencha et saisit brutalement Konev par l'épaule.

— Elle a inventé la technique qui nous a sauvés. Et ce faisant, elle a sauvé notre vie, espèce d'idiot. C'est grâce à elle si nous sommes encore vivants. Vous pourriez au moins la remercier.

— Je ferai ce qu'il me plaira, répondit-il, et il s'arracha à l'étreinte de Morrison.

Celui-ci le prit à la gorge.

— Misérable barbare ! Espèce d'égoïste ! grogna-t-il en l'empoignant désespérément. Vous l'aimez à votre façon complètement dingue, et vous ne lui dites même pas un mot gentil ; vous n'êtes qu'un salaud !

De nouveau, Konev se libéra et tous deux commencèrent à se rouer maladroitement de coups de poing. Ils étaient à moitié prisonniers de leur siège et ne pouvaient manœuvrer normalement dans ces conditions d'apesanteur.

Kalinine cria :

— Ne lui faites pas de mal !

Morrison ne s'était pas battu depuis l'âge de seize ans et, pensa-t-il honteux, il ne s'en tirait pas mieux qu'alors.

La voix de Boranova claqua sèchement :

— Ça suffit, vous deux !

Et ils cessèrent. Tous les deux.

— Albert, vous n'êtes pas ici pour enseigner les bonnes manières. Et vous, Iouri, vous vous conduisez comme un rustre. Si vous ne voulez pas reconnaître que Sophia...

Cette dernière l'interrompit :

— Je ne demande aucun remerciement... de personne.

— Des remerciements ! s'écria Konev en colère. Disons-nous tous merci, alors. Avant que la déminiaturisation commence, j'essayais d'obtenir de ce froussard d'Américain qu'il nous remercie de l'avoir sauvé. Je ne voulais pas de remerciements en paroles. Nous ne sommes pas sur une piste de danse, pas besoin de faire des révérences. Je voulais qu'il nous prouve sa reconnaissance en ressortant et en tentant de capter les pensées de Chapiro. Il a refusé. Et c'est lui qui voudrait m'apprendre à dire merci ?

— J'ai dit, avant la déminiaturisation, que je ne le ferais pas et je le répète.

— Nous sommes en train de fouetter un cheval mort, dit Dejhnev. Nous avons consommé notre énergie comme de la vodka à un mariage. Entre le sauvetage d'Albert et les déminiaturisations, il ne nous en reste guère que pour nous déminiaturiser sous contrôle. Il nous faut partir, maintenant.

— Cela prendrait fort peu d'énergie de faire sortir ce type-là deux minutes et de le faire rentrer. Alors nous pourrions partir.

Konev et Morrison se lancèrent des regards hostiles et Dejhnev reprit, d'une voix curieusement morne :

— Mon pauvre vieux père avait l'habitude de dire : « Voici la phrase la plus effrayante de la langue russe : “ C'est bizarre ”. »

Konev se tourna vers lui d'un air furieux.

— Taisez-vous, Arkady !

— Je n'ai mentionné cela que parce qu'il est temps pour moi de vous dire : « C'est bizarre... »

Boranova repoussa ses cheveux noirs de son front d'un air las (Morrison nota que les siens étaient mouillés de transpiration) et dit :

— Qu'est-ce qui est bizarre, Arkady ? Ne jouez pas aux devinettes, je vous prie.

— Le flot des matériaux cellulaires est en train de ralentir.

Il y eut un bref silence rompu par Boranova :

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Natacha, ma chère, si vous étiez assise à ma place, vous sauriez qu'il y a des fibres qui s'entrecroisent...

— Le cytosquelette, glissa Morrison.

— Merci, Albert, mon enfant, reprit Dejhnev avec un grand geste de la main. Mon père disait toujours : « Il est plus important de connaître la chose que son nom. » Mais peu importe. Le machin-truc n'arrête pas le flot intracellulaire, pas plus que notre vaisseau, mais je peux le voir défiler. Eh bien, il défile bien plus lentement, maintenant. Je suppose que les filaments ne bougent pas, c'est donc nous qui ralentissons. Et puisque moi je ne fais rien pour ralentir le vaisseau, je suppose aussi que c'est le flot intracellulaire qui ralentit. Cela s'appelle de la logique, Albert, et vous n'avez pas besoin de me l'apprendre.

Kalinine dit, d'une petite voix :

— Je crois que nous avons endommagé la cellule.

Elle avait l'air bourrelée de remords.

— Une cellule cérébrale de plus ou de moins, intervint Morrison, cela ne gênerait absolument pas Chapiro, spécialement dans l'état où il est. Cela ne m'étonnerait pas que la cellule soit morte. Après tout, le vaisseau a accéléré pour me retrouver, je suppose – et je vous en remercie tous de nouveau –, et il a probablement vibré dangereusement et fait aussi vibrer toute la cellule.

Konev dit, en fronçant sombrement les sourcils :

— C'est fou. Nous avons la taille d'une molécule... d'une toute petite molécule... Vous croyez que nous pourrions endommager toute une cellule ?

— Pas besoin de discuter, Iouri. C'est un fait observé. Le courant intracellulaire est sur le point de s'arrêter, et ce n'est pas normal.

— D'abord, c'est seulement une impression qu'a eue Arkady et il n'est pas neurologue...

— Faut-il être neurologue pour avoir des yeux ? s'écria Dejhnev en levant le bras comme pour frapper le jeune homme.

Konev lui jeta un coup d'œil mais ne releva pas sa remarque.

— En outre, nous ne savons pas ce qui est normal dans une cellule cérébrale vivante, à ce niveau d'observation. Il peut y avoir des accalmies dans le flot intracellulaire, et ce qui vient d'être observé peut n'être que temporaire.

— Vous coupez les cheveux en quatre, Iouri, dit Morrison. L'important, c'est que nous ne pouvons plus utiliser cette cellule et que nous n'avons pas assez d'énergie pour aller à la recherche d'une autre.

Konev grinça des dents.

— Il doit y avoir moyen de faire quelque chose. Nous ne pouvons pas renoncer.

— Natalia, c'est à vous de prendre une décision. Est-ce que cela vaut la peine de continuer à étudier cette cellule ? Pouvons-nous nous permettre d'en chercher une autre ?

Boranova leva la main pour les faire taire puis réfléchit un moment, tête baissée. Les autres se retournèrent pour la regarder et Konev en profita pour prendre Morrison par le bras et l'attirer à lui. L'animosité assombrissait ses yeux. Il chuchota :

— Pourquoi osez-vous prétendre que je suis amoureux de cette... ? (Il désigna Kalinine d'un signe de tête.) Qu'est-ce qui vous pousse à penser ça ? Répondez-moi.

Morrison se contenta de lui jeter un regard dénué d'expression.

Boranova reprit la parole :

— Arkady, qu'est-ce que vous faites ?

Dejhnev, penché sur les commandes, leva la tête.

— Je suis en train de remettre les fils en place. Je remonte le circuit de communication.

— Vous ai-je dit de le faire ?

— La nécessité m'y pousse.

— Vous est-il venu à l'idée qu'ensuite il sera impossible de gouverner le vaisseau ? fit remarquer Konev.

Dejhnev grogna et répliqua avec une ironie amère :

— Et vous, vous est-il venu à l'idée qu'il n'y aura peut-être plus de pilotage à faire ?

— Quelle nécessité vous y pousse, Arkady ? demanda patiemment Boranova.

— Je ne crois pas qu'il n'y ait que cette cellule de détraquée. La température est en train de baisser... lentement.

— Selon votre estimation ? fit Konev, goguenard.

— Non. D'après les appareils de mesure du vaisseau. D'après les radiations infrarouges que nous recevons.

— On ne peut pas se baser là-dessus, répliqua Konev. Petits comme nous sommes, nous ne captons que très peu de photons infrarouges. L'intensité varie sans cesse.

Dejhnev hocha la tête et reprit :

— Comme cela. (Il leva et baissa la main plusieurs fois.) La quantité d'infrarouges peut s'élever et s'abaisser, comme un bateau à rames dans un siphon, mais elle le fait maintenant à un niveau de plus en plus bas.

Et sa main descendit tout en continuant à osciller de bas en haut.

— Pourquoi la température baisse-t-elle ? demanda Boranova.

— Allons, Natalia. (Morrison sourit tristement.) Je pense que vous savez pourquoi. Quant à Iouri je suis sûr qu'il le sait... Il faut qu'Arkady se renseigne et c'est pour cela qu'il rétablit la communication.

Un silence inconfortable s'abattit, interrompu de temps à autre par les grognements et les jurons de Dejhnev qui se débattait avec l'installation électrique du vaisseau.

Morrison regarda le paysage extérieur qu'il pouvait de nouveau voir – quoique de façon toujours aussi insuffisante – maintenant que la lumière du vaisseau brillait. Il n'y avait que l'habituel scintillement diffus des molécules, grandes et petites, qui voyageaient avec eux. Pourtant, depuis que Dejhnev en avait parlé, il voyait que la lumière se reflétait parfois sur une ligne, en travers de leur

chemin, qui passait alors par-dessus (ou par-dessous) et disparaissait derrière eux à une vitesse extrêmement rapide.

Il s'agissait sans doute des très fins filaments de collagène qui préservaient la forme irrégulière du neurone et l'empêchaient de se métamorphoser en une boule vaguement sphérique, sous la pression des tensions de sa propre surface. S'il les avait guettés, il les aurait aperçus depuis longtemps. Il se dit que Dejhnev, en tant que navigateur, devait veiller à tout, et qu'il n'avait eu, dans cette situation sans précédent, ni guide, ni instructions, ni expérience capables de lui venir en aide. Il était hors de doute que sa tâche l'avait soumis à des tensions plus fortes que les autres ne l'avaient réalisé.

On avait sûrement considéré Dejhnev comme le moins important de tous. Ce n'était pas juste, pensa Morrison.

Dejhnev s'était redressé. Il avait un écouteur dans son oreille et dit :

— Je devrais pouvoir communiquer avec eux... L'Antre ? J'appelle l'Antre...

Il sourit enfin.

— Oui. Nous sommes, pour le moment, sains et saufs... Je suis désolé, mais comme je vous l'ai dit, c'était soit communiquer, soit naviguer... Comment ça va, là-bas ? Quoi ? Répétez, plus lentement... Oui, c'est ce que je pensais.

Il se tourna vers les autres.

— Camarades. L'académicien Piotr Chapiro est mort il y a treize minutes. Il faut que nous quittions le corps.

# Chapitre XVII

## Sortir

*La vie serait une douce chanson si l'on n'avait pas plus de peine à en sortir qu'à y entrer.*

Dejhnev père

## 75

Un morne silence s'abattit sur le vaisseau.

Kalinine cacha son visage dans ses mains puis, au bout d'un long moment, chuchota :

— Vous en êtes sûr, Arkady ?

Dejhnev, qui luttait pour ne pas pleurer, dit :

— Si j'en suis sûr ? Cela fait des semaines que cet homme est à deux doigts de la mort. Le courant cellulaire ralentit, la température baisse et l'Antre, qui a branché Chapiro sur tous les instruments jamais inventés, affirme qu'il est mort. Cela ne vous suffit pas ?

— Pauvre Chapiro, soupira Boranova. Il méritait une meilleure mort.

— Il aurait pu tenir une heure de plus ! bougonna Konev.

— Il n'avait pas le choix, Iouri, répliqua-t-elle en fronçant les sourcils.

Morrison frissonna. Jusqu'à maintenant, il n'avait tenu compte que des globules rouges qui l'entouraient, de cette minuscule zone intercellulaire, à l'intérieur d'un neurone. Son environnement se limitait au voisinage immédiat.

Il regardait maintenant, à l'extérieur du vaisseau, au travers des parois de plastique, ce qui pour la première fois semblait constituer de multiples épaisseurs de matière. À leur échelle actuelle – le vaisseau pas plus grand qu'une molécule de glucose, et lui à peine plus grand qu'un atome –, le corps de Chapiro était plus vaste que la Terre.

Il se sentait enterré dans une planète de matière organique morte. Cette pause, consacrée au deuil, l' impatientait. Ils auraient tout le temps de faire ça plus tard, mais en attendant... Il dit, d'une voix peut-être un peu trop forte :

— Comment allons-nous faire pour sortir ?

Boranova le regarda avec de grands yeux. Son chagrin semblait avoir occulté toute idée de départ.

Elle s'éclaircit la voix et s'efforça de recouvrer son comportement habituel.

— Pour commencer, nous devons nous déminiaturiser un peu.

— Pourquoi seulement un peu ? Pourquoi ne pas retrouver tout de suite notre taille normale ? (Puis, avant qu'elle puisse émettre l'objection à laquelle il s'attendait :) Nous endommagerions le corps de Chapiro, mais ce n'est qu'un cadavre et nous sommes encore vivants. Notre sécurité passe en premier.

Kalineine lui jeta un regard de reproches.

— Même un cadavre mérite le respect, Albert, surtout celui d'un grand savant comme l'académicien Piotr Chapiro :

— Oui, mais pas au point de mettre cinq vies en danger.

Morrison était de plus en plus impatient. Il ne connaissait Chapiro que de réputation et ne voyait pas en lui le demi-dieu qu'il semblait être pour les Soviétiques.

— Question de respect mise à part, dit Dejhnev, nous sommes dans le crâne de Chapiro. Le remplir et tenter de le briser grâce à notre champ de miniaturisation consommerait trop d'énergie et cela pourrait se terminer par une explosion. Nous devons d'abord en sortir.

— De toute façon, Albert a raison, fit remarquer Boranova, il faut nous y mettre. Je vais nous redonner la taille d'une cellule. Arkady, demandez à l'Antre de déterminer notre position exacte. Iouri, localisez-la sur votre cérébrographe.

Morrison regarda la membrane de la cellule, au loin – un scintillement plus intense et plus persistant, rendu visible par les petites lueurs tremblotantes que les molécules reflétaient au passage.

Premier signe de déminiaturisation, les molécules se « dégonflèrent ». (Ce fut le seul mot que Morrison put trouver pour décrire ce qui se passait.)

Ce fut comme si les petites choses vaguement sphériques qui remplissaient l'espace autour d'eux – et que Morrison ne percevait pas directement mais reconstruisait à partir de leur clignotement – se ratatinaient. Comme des ballons piqués par une épingle. Ensuite, le paysage parut relativement plat.

Au loin, les grosses molécules – les protéines, les acides nucléiques, les structures cellulaires encore plus grandes – rapetissaient aussi et devenaient plus distinctes. Les brèves lueurs qu'elles reflétaient étaient moins espacées.

La membrane de la cellule parut se rapprocher et Morrison la vit plus nettement. Elle vint de plus en plus près. Le vaisseau était dans une dendrite étroite qui sortait du corps du neurone ; en se déminiaturisant, il allait devenir trop grand pour elle.

Morrison avait l'impression que la membrane entrerait bientôt en collision avec le vaisseau et, machinalement, il serra les dents et se prépara au choc de l'impact.

Il n'y en eut pas. Elle se sépara en deux et disparut. C'était une structure très mince dont la cohésion n'était pas assez forte pour résister au contact avec un champ de miniaturisation. Ses molécules s'effondrèrent en y pénétrant et perdirent contact les unes avec les autres, si bien que toute la structure s'écroula.

Morrison contemplait cela, fasciné. L'environnement parut chaotique jusqu'à ce qu'il reconnaisse la jungle de collagène intercellulaire qu'ils avaient parcourue avant de pénétrer dans le neurone. Cette jungle rapetissa à son tour, ses troncs et ses branches devinrent aussi minces que de la ficelle.

— Et voilà, dit Boranova. Il faut que nous puissions circuler dans une petite veine.

— Heureusement que c'est tout, grogna Dejhnev, parce qu'il ne nous reste plus beaucoup d'énergie.

— Il y en aura sûrement assez pour sortir du crâne.

— Espérons-le. Cependant, vous n'êtes que le capitaine du vaisseau, Natacha, et pas le maître des lois de la thermodynamique.

— Arkady, demandez-leur de confirmer cette position... et ne me faites pas la morale.

— Ce n'est pas très urgent de savoir où nous sommes, intervint Konev. Notre position est à peu

près celle que nous avons en quittant le capillaire. Nous ne sommes allés qu'au neurone le plus proche et, de là, dans la cellule voisine. La distance est à peine mesurable, même à l'échelle d'un microscope électronique.

Au bout de quelques minutes, la réponse de l'Antre leur parvint et confirma leur position. Konev triompha :

— Je vous l'avais dit !

— En quoi cela peut-il nous aider ? demanda Morrison. Nous ne savons pas dans quelle direction nous allons, et n'importe comment, nous ne pouvons plus naviguer maintenant que le système de communication a été rétabli.

— Eh bien, puisqu'il n'y a pour nous qu'une seule direction, mettons le cap dessus, répondit Konev. Je suis sûr que le père d'Arkady avait un dicton concernant notre situation.

— Il disait toujours : « Quand il n'y a qu'une seule ligne de conduite, ce n'est pas bien difficile de prendre une décision. »

— Vous voyez ? Et quelle que soit la direction dans laquelle nous allons, elle nous mènera à la sortie. En avant, Arkady !

Le vaisseau défonça les filaments maintenant fragiles de collagène, traversa un neurone en éclaboussant et coupa à travers un axone. (Il était difficile de croire que, peu de temps auparavant, ils étaient à l'intérieur de l'un de ces axones et qu'il ressemblait alors à une autoroute de cent kilomètres de large.)

— Si Chapiro avait été encore vivant, qu'aurions-nous fait au moment de quitter son corps ? demanda sèchement Morrison.

— Que voulez-vous dire ? répliqua Boranova.

— Il aurait fallu déterminer notre position, non ? Donc nous aurions rétabli les communications. Et nous n'aurions pu nous déplacer que dans une seule direction. Est-ce qu'il n'aurait pas fallu nous déminiaturiser afin de ne pas avoir à parcourir l'équivalent de dizaines de milliers de kilomètres ? Pour sortir, nous nous serions frayé brutalement un passage au travers des neurones vivants d'un Chapiro vivant, comme nous le faisons maintenant dans les tissus morts d'un cadavre.

— Euh... oui.

— Qu'en aurait-il été du respect envers le corps vivant de Chapiro ? Alors que nous avons hésité à violer l'intégrité de son cadavre.

— Vous devez comprendre, Albert, que nous sommes dans une situation critique et que notre véhicule n'est pas adéquat. Nous n'avons pas le choix. Si nous avons suivi votre conseil, nous nous serions totalement déminiaturisés dans le cerveau en détruisant la tête de Chapiro. Tandis que là, même si Chapiro était vivant, nous n'endommagerions qu'une douzaine de neurones – peut-être une centaine –, et cela n'aurait guère empiré son état. Les neurones ne cessent de mourir, tout au long de notre vie... comme les globules rouges.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, fit remarquer Morrison, inflexible. Nous fabriquons continuellement d'autres globules rouges. Jamais de neurones.

Konev les interrompit d'une voix forte, comme impatient de mettre fin à un bavardage inutile.

— Arrêtez, Arkady. Il faut refaire le point de notre position.

Un silence absolu tomba de nouveau et se prolongea, comme si toute parole pouvait interférer avec les mesures effectuées par l'Antre ou gêner la concentration de ceux qui les prenaient.



Finalement, Dejhnev chuchota des chiffres à Konev qui répondit :

— Demandez confirmation. Assurez-vous qu'il n'y a pas d'erreur.

Morrison détacha sa ceinture. Il était toujours pratiquement dépourvu de masse, mais il en avait un peu plus que lorsqu'ils manœuvraient dans la cellule. Il se souleva avec précaution pour voir la cérébrographie, par-dessus l'épaule de Konev.

Il y avait deux points rouges, reliés par une mince ligne de même couleur. La carte affichée sur l'écran sembla se resserrer et les deux points convergèrent l'un vers l'autre ; puis elle s'étendit dans une orientation différente.

Les doigts de Konev pianotèrent fébrilement sur le clavier et la carte devint floue. Impossible pour Morrison de l'interpréter, mais il savait que Konev pouvait la voir au travers d'un appareil qui, introduisant une troisième dimension, en donnait une vue stéréoscopique.

Konev reposa l'instrument et annonça :

— Natalia, cette fois la chance est de notre côté. Quelles que soient notre position et notre direction, nous devons forcément rencontrer, tôt ou tard, une petite veine. Eh bien, ce sera tôt. Nous n'en sommes pas loin et nous allons la rejoindre sous un angle qui facilitera notre pénétration.

Morrison poussa intérieurement un grand soupir de soulagement mais ne put s'empêcher de demander :

— Et qu'est-ce que nous aurions fait si nous avions été loin d'une veine ?

— J'aurais demandé à Dejhnev de démanteler à nouveau notre système de communication et de naviguer vers le plus proche vaisseau sanguin.

Cependant, ce dernier se tourna vers Morrison, fit la grimace et, des lèvres seulement, formula :

— Plus assez d'énergie.

— En avant, Arkady ! lança Boranova, péremptoire. Conduisez-nous à cette veine.

Au bout de quelques minutes, Dejhnev fit remarquer :

— La carte de Iouri était fiable ; pourtant je n'aurais pas parié sur elle avec enthousiasme... Voilà la veine !

Morrison aperçut une paroi incurvée qui se perdait, en haut et en bas, dans une brume incertaine ; il ne distingua que vaguement l'effet de carrelage. Si c'était une veine, elle ressemblait encore beaucoup à un capillaire. Morrison se demanda avec inquiétude si le vaisseau pourrait y tenir.

## 76

— Sophia, y aurait-il moyen de prêter au vaisseau un réseau de charges électriques susceptible de nous faire pénétrer dans la veine ? demanda Boranova.

Kalinine avait l'air d'en douter et Morrison, levant la main, affirma :

— Je ne le crois pas, Natalia. Les cellules individuelles ne sont peut-être pas encore tout à fait mortes, mais leur organisation interne est détruite.

Je ne pense pas qu'une cellule puisse nous introduire par pinocytose ou tout autre moyen.

— Que dois-je faire, alors ? interrogea Dejhnev d'un air malheureux. Entrer de force ?

— Bien sûr, répondit Konev. Appuyez-vous contre la paroi de la veine. Une petite partie se miniaturisera, se désintégrera et nous pourrons entrer. Vous n'aurez pas besoin d'utiliser beaucoup vos moteurs.

— Le spécialiste a parlé. La veine va se miniaturiser et se désintégrer aux dépens de notre champ, ce qui consommera de l'énergie... trop d'énergie, beaucoup plus que si nous entrons de force.

— Arkady, ne vous mettez pas en colère, intervint Boranova. Ce n'est pas le moment. Servez-vous au minimum de vos moteurs et tirez avantage du début d'affaiblissement de la paroi veineuse dû à la miniaturisation pour faire irruption à l'intérieur. Vous consommerez moins en utilisant simultanément les deux techniques.

— Espérons-le, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Quand j'étais petit, mon père m'a dit un jour : « Fiston, la véhémence n'est pas une garantie de vérité. » C'était parce que je jurais mes grands dieux que je n'avais pas cassé sa pipe. Il m'a demandé si j'avais compris sa phrase, j'ai dit que non et il me l'a expliquée très patiemment. Puis il m'a fichu une raclée.

— Bien, Arkady, mais allez-y maintenant.

— Ce n'est pas comme si vous pouviez provoquer une hémorragie cérébrale, ajouta Konev. Peu nous importe, puisque Chapiro est mort et qu'en plus le sang ne coule plus.

— Voilà qui est intéressant ! dit Dejhnev. Jusque-là, quand on pénétrait dans une veine, le flot sanguin nous emportait. Mais s'il ne coule plus, je vais être obligé d'utiliser mes moteurs ; et dans quelle direction dois-je aller ?

— Une fois que nous serons entrés, tournez à droite. C'est ce qu'indique mon cérebrographe.

— Mais s'il n'y a pas de courant pour m'aider à tourner à droite et si j'entre vers la gauche ?

— Arkady, vous serez dans le bon sens. Mon cérebrographe montre aussi cela. Contentez-vous de vous introduire de force, d'accord ?

— Allez-y, Arkady, ordonna Boranova. Nous n'avons pas d'autre possibilité que de nous fier au cérebrographe de Iouri.

Lorsque la proue toucha la paroi veineuse, Mor-rison sentit les moteurs peiner et vibrer. Puis la paroi céda, s'écarta, et ils se retrouvèrent dans la veine.

Aussitôt, Dejhnev arrêta les moteurs. Le vaisseau entra lentement, rebondit contre la paroi opposée (en maintenant si brièvement le contact qu'aucun dommage ne s'ensuivit, constata Morrison) et se redressa, parallèlement à l'axe longitudinal de l'énorme tunnel. Il occupait environ la moitié de la largeur de la veine.

— Sommes-nous pointés dans la bonne direction ? demanda Dejhnev. Sinon, je ne peux pas faire marche arrière. Le vaisseau est trop grand pour qu'Albert sorte et nous fasse pivoter, et il ne reste pas assez d'énergie pour nous miniaturiser afin de rendre cette manœuvre possible.

— Nous sommes dans la bonne direction. Continuons à avancer et nous serons bientôt sortis. La veine va s'élargir au fur et à mesure.

— Espérons-le. Pendant combien de temps devrons-nous voyager avant de pouvoir sortir du corps ?

— Je ne peux pas encore le dire, répliqua Konev. Il faut que je suive la veine sur mon cérebrographe, que je consulte l'Antre et que nous organisions l'introduction d'une aiguille hypodermique le plus près possible de l'endroit où nous nous trouverons lorsque nous émergerons du crâne.

— Nous ne pourrions pas continuer comme cela pendant longtemps. Avec les miniaturisations et les déminiaturisations successives, la navigation à bas coefficient d'efficacité, les mauvais capillaires et le sauvetage d'Albert, nous avons consommé beaucoup plus d'énergie que prévu. Nous croyions en avoir plus qu'il ne serait nécessaire, mais nous avons presque tout utilisé.

— Vous voulez dire que nous n'en avons plus ?

— Presque plus. Cela fait pas mal de temps que je vous le dis, non ? Ne vous ai-je pas avertis que nos réserves baissaient ?

— Vous voulez dire que nous n'en avons pas assez pour sortir du crâne ?

— Dans des circonstances normales, il nous en resterait assez. Si nous étions dans les veines d'un corps en vie, nous pourrions compter sur le sang pour nous transporter. Mais il ne coule pas. Chapiro est mort, son cœur ne bat plus. Il faut donc que je me fraie un chemin dans le système sanguin grâce à mes moteurs. Or, plus le corps se refroidit et plus le sang se coagule, plus les moteurs doivent travailler et plus notre réserve d'énergie s'épuise vite.

— Il ne nous reste que quelques centimètres à parcourir.

— Plus que quelques centimètres ! hurla Dejhnev. Moins que la moitié de la paume de ma main, sans doute ? Vraiment ? À notre échelle, nous avons des *kilomètres* à faire !

— Alors, il suffirait de nous déminiaturiser un peu plus, proposa Morrison.

— Impossible, objecta Dejhnev d'une voix forte. Il ne nous reste pas suffisamment d'énergie. La déminiaturisation spontanée n'en consomme pas ; elle en libère. Mais la déminiaturisation *contrôlée*... Écoutez, Albert, si vous sautez par la fenêtre du sixième étage, vous atteindrez le sol sans effort. Mais si vous voulez survivre et que, suspendu à une corde, on vous fasse descendre lentement, cela en prendra pas mal. Compris ?

— Compris, murmura Morrison.

Kalinine lui prit la main et la serra doucement. Elle dit, à voix basse :

— N'écoutez pas Dejhnev. Il rouspète et il hurle, mais il nous amènera à bon port.

Boranova prit la parole :

— Arkady, si la véhémence n'est pas une garantie de vérité, comme vous l'avez dit très justement, elle ne vous permet pas non plus de garder la tête froide et de trouver la solution. Alors, pourquoi ne pas filer bon train dans la veine ; peut-être que nous aurons assez d'énergie pour atteindre l'aiguille.

Dejhnev se renfroigna.

— C'est ce que je vais faire, mais si vous voulez que je garde la tête froide, laissez-moi lâcher de la vapeur.

Le vaisseau poursuivit sa course et Morrison se dit que chaque mètre qu'ils parcouraient les rapprochait de l'aiguille hypodermique.

Ce n'était pas très réconfortant, car il serait aussi grave de la rater de peu que de la rater de beaucoup. Cependant cette pensée réussit à apaiser les battements de son cœur et lui donna l'impression qu'à regarder la paroi défiler rapidement il accomplissait quelque chose.

Il semblait y avoir beaucoup moins de globules rouges et de plaquettes qu'à l'aller. Alors, le sang coulait et on ne voyait que les corpuscules relativement peu nombreux qui se déplaçaient en même temps qu'eux, dans leur voisinage immédiat. Maintenant, ceux-ci étaient pratiquement immobiles et le vaisseau semblait en croiser une quantité innombrable, qu'il repoussait à gauche et à droite et laissait derrière lui, dansant dans son sillage.

Ils rencontraient même parfois un globule blanc, énorme, sphérique et immobile, qui ne réagissait plus du tout à la présence d'un corps étranger passant rapidement à côté de lui. Une fois, le vaisseau en faucha un et le laissa derrière lui, sens dessus dessous.

— Nous allons dans la bonne direction, confirma Konev. La veine est nettement plus large.

Morrison l'avait remarqué sans en tirer de conclusion. Il était trop attentif au simple fait qu'ils continuaient à avancer.

Il sentit l'espérance renaître dans son cœur. Aller dans la mauvaise direction aurait été un désastre. La veine serait devenue plus étroite et aurait éclaté, les laissant perdus dans la matière grise, sans assez de carburant pour trouver une autre veine.

Konev notait quelque chose que Dejhnev répétait après lui.

— Arkady, demandez confirmation de ces chiffres... Bien !

Il s'affaira sur son cérebrographe, puis :

— Écoutez, ils savent dans quelle veine nous sommes et ils vont introduire une aiguille hypodermique à un endroit spécifique que j'ai repéré sur le cérebrographe. Nous l'atteindrons dans une demi-heure, au grand maximum. Pouvez-vous continuer à avancer pendant une demi-heure, Arkady ?

— Probablement pas tout à fait. Si le cœur battait...

— Oui, je sais. Mais il ne bat plus. Natalia, puis-je avoir les enregistrements de ce que nous avons capté sur les processus de pensée de Chapiro ? Je vais transmettre les données brutes, telles quelles, à l'Antre.

— Au cas où nous ne pourrions pas nous tirer d'affaire ?

— Exactement. C'est pour cela que nous sommes venus ici et il n'y a pas de raison que ces informations disparaissent avec nous si nous n'arrivons pas à sortir.

— C'est ce qu'il convient de faire, Iouri.

— Si tant est que ces données aient une valeur, dit Konev d'une voix brusquement teintée de colère, en jetant un regard noir à Morrison.

Puis il se pencha vers Dejhnev et tous deux se mirent à transmettre électroniquement ces informations d'ordinateur à ordinateur, d'un miniaturisé à un normal, de l'intérieur d'une veine au monde extérieur.

Kalinine tenait toujours la main de Morrison, peut-être pour se réconforter elle-même autant que lui, pensa-t-il.

Il lui dit, à voix basse :

— Que se passera-t-il, Sophia, si nous manquons d'énergie avant d'avoir atteint l'aiguille ?

Elle haussa les sourcils.

— Nous devons rester passivement sur place. Les gens de l'Antre essaieront de nous récupérer.

— Nous n'allons pas nous déminiaturiser et exploser, dès que l'énergie aura disparu ?

— Oh, non. La miniaturisation est un état métastable. Nous vous l'avons expliqué, vous vous en souvenez ? Nous resterons indéfiniment tels que nous sommes. Il se pourrait que le pseudo-mouvement brownien déclenche la déminiaturisation spontanée mais pas avant... qui sait combien de temps ?

— Des années ?

— Peut-être.

— Cela ne nous aidera pas, nous mourrons asphyxiés. Sans énergie, nous ne pouvons pas recycler notre air.

— Je vous ai dit que les gens de l'Antre feront tout leur possible pour nous récupérer. Nos ordinateurs continuant de fonctionner, ils pourront se diriger automatiquement vers nous ; ils ouvriront la veine et nous repéreront électroniquement... ou même visuellement.

— Comment pourraient-ils trouver une cellule parmi cinquante milliards d'autres ?

Kalinine lui tapota la main.

— Il ne faut pas être pessimiste, Albert. Nous sommes une cellule reconnaissable... et qui émet des ondes radio.

— Je préférerais que nous trouvions l'aiguille hypodermique tout de suite et qu'ils n'aient pas besoin de nous chercher.

— Moi aussi. Je vous expliquais simplement que manquer d'énergie et *ne pas* trouver l'aiguille ne signifient pas forcément notre fin.

— Et si nous la trouvons ?

— Ils nous sortiront et l'Antre utilisera sa propre énergie pour nous déminiaturiser.

— Ils ne peuvent pas le faire maintenant ?

— Nous sommes entourés de trop près par des masses de matière non miniaturisée et ils ne pourraient pas faire la mise au point d'un champ de miniaturisation au-dessus de nous de façon suffisamment précise. Lorsque nous serons dehors et qu'ils nous verront, les conditions seront totalement différentes.

La voix de Dejhnev s'éleva alors :

— Nous avons tout transmis, Iouri ?

— Oui. Tout.

— Alors, il est de mon devoir de vous dire que je ne peux plus faire avancer le vaisseau que durant cinq minutes. Peut-être moins, sûrement pas plus.

## 77

Morrison serra convulsivement la main de Kalinine et la jeune femme fit la grimace.

— Excusez-moi, Sophia.

Il lâcha sa main, qu'elle frotta énergiquement.

— Où sommes-nous, Iouri ? demanda Boranova. Pourrons-nous atteindre l'aiguille ?

— Je voudrais bien vous dire que oui. Ralentissez, Arkady. Économisez votre énergie.

— Non. À la vitesse actuelle, je me fraie un chemin dans le sang en formant relativement peu de turbulences, grâce aux lignes aérodynamiques du vaisseau et aux caractéristiques de sa surface. Si je ralentis, il y aura davantage de turbulences et une perte d'énergie.

— Mais il ne faut pas dépasser le point donné.

— Aucun danger. Dès que vous me direz de couper les moteurs, nous commencerons à ralentir, à cause de la viscosité du sang. Les turbulences augmentant, nous ralentirons encore, et en dix secondes nous serons immobiles. Si nous avons une masse et une inertie normales, un tel coup de frein nous écraserait tous contre l'avant du vaisseau.

— Alors coupez les moteurs quand je vous le dirai.

Morrison s'était soulevé de son siège et regardait par-dessus l'épaule de Konev. L'agrandissement de la cérébrographie devait être au maximum. La mince ligne rouge qui avait marqué la route du vaisseau, à l'estime, était maintenant très épaisse et se rapprochait d'un petit cercle vert qui, présumait-il, devait représenter la position de l'aiguille hypodermique.

Mais tout cela n'était qu'une estimation et l'aiguille pouvait être un peu plus loin. Le regard de Konev ne cessait d'aller de la cérébrographie à la vue qui s'étendait devant eux.

— Nous aurions dû chercher une artère, dit Morrison. Elles sont vides après la mort. Nous n'aurions pas été retardés par la viscosité et les turbulences.

— C'est une mauvaise idée, répliqua Konev. Le vaisseau ne peut pas se déplacer dans l'air.

Il aurait bien continué à discuter, mais il se raidit soudain et hurla :

— Coupez les moteurs, Arkady !

Dejhnev poussa un levier du revers de la main. Le vaisseau ralentit et s'arrêta presque aussitôt.

Il y avait devant eux un grand cercle qui brillait d'une lueur orangée. Konev le désigna du doigt.

— Ils se servent de fibres optiques pour s'assurer que l'extrémité rougeoie. Ils ont dit que je ne pourrais pas la manquer.

— Mais nous l'avons manquée, s'exclama Morrison. Nous la voyons, mais nous n'y sommes pas. Pour y pénétrer, il faudra tourner. Ce qui veut dire que Dejhnev devra démanteler de nouveau le système de communication.

— Cela ne servirait à rien, répondit celui-ci. J'avais assez de puissance dans mes moteurs pour avancer pendant encore quarante-cinq secondes, mais je n'en ai pas assez pour redémarrer. Nous ne pouvons plus bouger.

— Alors... commença Morrison, presque en gémissant.

— Alors, dit Konev, nous avancerons tout de même. Il y a une intelligence à l'autre extrémité de l'aiguille. Arkady, dites-leur de l'enfoncer lentement.

Le cercle orange grandit peu à peu, devint légèrement elliptique.

— Elle va nous rater ! s'écria Morrison.

Konev ne répondit pas mais se pencha vers Arkady pour parler dans le micro. L'ellipse orange se déformait toujours, puis elle s'arrêta sur un aboiement de Konev. Ensuite, elle redevint presque circulaire. L'aiguille était proche maintenant, et pointée vers eux.

Brusquement, tout se mit en mouvement autour d'eux. Les globules rouges et une ou deux plaquettes aux contours flous convergèrent vers le cercle et le franchirent. Le vaisseau aussi s'ébranla.

Morrison vit le cercle orange les dépasser, glisser derrière eux, rapetisser rapidement et disparaître.

Konev dit avec une satisfaction austère :

— Ils nous ont aspirés. À partir de maintenant, nous n'avons plus qu'à attendre calmement. Ils vont

Morrison s'efforça de faire le vide dans son esprit. Soit il allait se retrouver dans le monde normal, dans la réalité, soit il allait mourir en un clin d'œil et le reste de l'Univers continuerait sans lui – comme il le ferait dans vingt, trente ou quarante ans.

Il ferma les yeux et décida de ne plus prêter attention à rien, même pas aux battements de son cœur. Il sentit qu'on lui effleurait la main. Ce devait être Kalinine. Il la retira ; non pas brusquement, mais lentement, comme pour dire :

— Non, pas maintenant.

Plus tard, il entendit la voix de Boranova.

— Arkady, dites-leur d'évacuer le secteur C, de n'utiliser que les télécommandes. Si nous devons mourir, ce n'est pas la peine d'entraîner quelqu'un d'autre avec nous.

Morrison se demanda s'ils avaient vraiment évacué le secteur C. Lui se serait bien gardé d'y rester, mais il devait y avoir des dingues qui voulaient être présents lorsque les premiers explorateurs du corps humain reviendraient sains et saufs... afin de pouvoir le raconter à leurs petits-enfants.

Que feraient-ils, se demanda-t-il, s'ils n'avaient pas de petits-enfants ?... s'ils mouraient trop tôt pour les connaître ?... ou si leurs enfants n'en avaient pas ?... ou si... ?

Il prit vaguement conscience qu'il se forçait à penser à des choses banales ou absurdes. On ne peut pas penser à rien, surtout si l'on a consacré sa vie à la réflexion, mais on peut penser à des choses sans importance. Il y a tellement plus de pensées sans intérêt, insignifiantes...

Il s'endormit peut-être. En y repensant plus tard, il se dit que oui. Il n'aurait pas cru cela possible, mais ce n'était pas un signe de sang-froid ; c'était l'épuisement, l'absence de tension nerveuse, l'impression que quelqu'un d'autre prenait les décisions, qu'il pouvait donc enfin se détendre totalement. Peut-être l'épreuve avait-elle été trop forte pour ses nerfs et s'était-il simplement évanoui (mais cela, il ne voulait pas l'admettre).

De nouveau, il sentit qu'on lui touchait légèrement la main et, cette fois, il ne la retira pas. Il ouvrit les paupières sur une lumière normale. Trop normale... Il cligna des yeux et ceux-ci se remplirent de larmes.

Kalinine était debout à côté de lui.

— Réveillez-vous, Albert !

Il s'essuya les yeux et regarda autour de lui.

— Nous sommes revenus ?

— Tout s'est bien passé. Nous sommes sains et saufs. Nous vous attendons. C'est vous qui êtes le plus près de la porte.

Morrison vit que celle-ci était ouverte ; il fit mine de se lever et retomba.

— Comme je suis lourd !

— Je sais. J’ai l’impression d’être un éléphant. Allez-y doucement. Je vais vous aider.

— Non, non. Ça va.

Il la repoussa. La pièce était pleine de monde. Il distinguait maintenant des visages souriants tournés vers lui. Il ne voulait pas que des citoyens soviétiques voient le seul citoyen américain présent remis sur ses pieds par une jeune femme soviétique.

Lentement, en titubant un peu, mais tout seul, il se leva, s’avança vers la porte et, très prudemment, entama la descente d’une volée de marches. Une demi-douzaine de bras se tendirent pour le soutenir, sans s’occuper de ses protestations.

— Ça va. Je n’ai pas besoin d’aide.

Puis brusquement, il s’écria :

— Attendez !

Il se retourna et regarda par-dessus la tête de Kalinine, qui était derrière lui.

— Qu’est-ce qu’il y a, Albert ? demanda-t-elle.

— Je voulais seulement jeter un dernier coup d’œil sur le vaisseau, car je n’ai pas l’intention de le revoir, *jamais*. Ni de loin, ni dans un film, ni sur aucun autre procédé de reproduction.

Il posa le pied sur un sol normal et se retourna vers les autres qui le suivaient. À son grand soulagement, il s’aperçut qu’on les aidait tous à descendre.

Il allait y avoir une petite célébration improvisée, mais Boranova s’avança, échevelée, ne ressemblant en rien à la femme calme et soignée qu’elle était habituellement – surtout avec cette combinaison en coton léger qui ne dissimulait rien de sa silhouette mûre.

— Camarades, je suis sûre que vous aviez prévu des festivités pour célébrer notre fantastique voyage, mais je vous en prie, nous ne sommes pas maintenant en mesure de nous joindre à vous. Nous avons d’abord besoin de nous reposer, de nous remettre des moments difficiles que nous venons de vivre. Nous réclamons votre indulgence.

On les emmena, sous une tempête d’acclamations frénétiques et seul Dejhnev eut la présence d’esprit de prendre le verre qu’on lui tendait et qui semblait contenir de l’eau ou de la vodka. Morrison n’eut plus de doute à ce sujet en voyant le large sourire qui s’épanouit sur le visage moite du navigateur tandis qu’il le sirotait.

— Nous sommes restés combien de temps dans le vaisseau ? demanda Morrison à Kalinine.

— Plus de onze heures, je crois.

— J’ai plutôt l’impression que cela fait onze ans.

— Je sais, répondit-elle avec un petit sourire, mais les pendules manquent d’imagination.

— Est-ce l’un des aphorismes de Dejhnev père ?

— Non. C’est l’un des miens.

— Ce que je voudrais, c’est prendre une douche, mettre des vêtements propres et manger un bon dîner. Dans cet ordre, je pense, et surtout la salle de bains d’abord.

— Vous aurez tout cela, comme nous tous.

Le dîner fut particulièrement bienvenu. Durant le voyage, la forte tension nerveuse avait occulté son appétit, mais la faim s’était mise à le tenailler dès qu’il s’était senti vraiment sain et sauf, vraiment rassuré, enfin propre et convenablement habillé.

Le plat principal était une énorme oie rôtie que Dejhnev découpa en disant :



— Modérez votre appétit, mes amis, car, comme mon père disait toujours : « Trop manger tue plus rapidement que manger trop peu. »

Ayant dit cela, il se servit la plus grosse part.

Le seul étranger parmi eux était un homme très grand et très blond qu'on présenta à Morrison comme étant le commandant militaire de l'Antre ; ce qui était visible au premier coup d'œil car il portait un uniforme constellé de décorations. Les autres semblaient à la fois extraordinairement polis avec lui et étrangement gênés par sa présence.

Pendant le repas, Morrison sentit la tension nerveuse revenir. Le commandant le regardait souvent d'un air pensif mais ne lui adressa pas directement la parole. À cause de cet homme, Morrison n'osa pas poser la question essentielle et, quand l'officier s'en alla, il avait trop sommeil pour le faire. Il n'aurait pas été capable de discuter efficacement s'il y avait eu des complications.

Lorsqu'il put enfin se jeter sur un lit, sa dernière pensée à demi consciente fut qu'il y aurait *forcément* des complications.

## 79

Le petit déjeuner fut servi tard et Morrison découvrit qu'il y avait deux couverts. Ce fut Boranova qui s'assit en face de lui.

Il était un peu désappointé car il avait escompté revoir Sophia Kalinine. Quand il vit qu'elle n'apparaissait pas, il décida qu'il valait mieux ne pas demander de ses nouvelles, il avait d'autres questions à poser.

Boranova avait l'air fatiguée, comme si elle n'avait pas dormi suffisamment, mais elle paraissait heureuse. Ou peut-être heureuse n'était-il pas le mot exact, pensa Morrison. Satisfaite, plutôt.

— J'ai eu une bonne conversation avec le commandant, hier soir, suivie d'un appel vidéo émission-réception avec Moscou. Soigneusement brouillé. Le camarade Rashchine en personne m'en a parlé ; il était très, très content. Ce n'est pas un homme démonstratif mais il m'a dit qu'hier il s'était tenu heure par heure au courant des événements et que, lorsque nous n'étions plus en communication avec le monde extérieur, il n'avait pu manger ni faire autre chose que de marcher de long en large. C'était peut-être un peu excessif. Il a dit aussi qu'il avait pleuré de joie quand nous sommes rentrés sains et saufs, et c'est peut-être vrai. Les hommes peu démonstratifs sont capables de grandes émotions.

— Cela semble prometteur pour vous, Natalia.

— Pour le projet tout entier. Vous comprenez, nous ne nous attendions pas à tenter un voyage dans le corps humain avant au moins cinq ans. Avoir fait cela avec un vaisseau terriblement inadéquat et s'en être tirés vivants, c'est un grand succès pour nous. Même les bureaucrates de Moscou ont compris dans quelles conditions critiques nous avons travaillé.

— Je doute que nous ayons vraiment obtenu ce que nous cherchions.

— Vous voulez parler des pensées de Chapiro ? C'était le rêve de Iouri. C'est une chance qu'il ait réussi à nous persuader. Autrement, nous n'aurions jamais tenté ce voyage. En outre, cet échec ne ternit en rien notre haut fait. Si nous étions morts, on aurait critiqué notre folie, mais nous sommes les

premiers à avoir pénétré dans un corps humain vivant et à en être sortis sains et saufs... Cette première soviétique restera à jamais dans l'histoire. Pendant des années il n'y aura sûrement pas d'exploit de cette importance à l'étranger, notre chef en est bien conscient et très satisfait. Nous aurons tous les crédits nécessaires pendant pas mal de temps, je suppose, pourvu que nous fournissions, de temps à autre, une trouvaille spectaculaire.

Cette perspective lui arracha un large sourire ; Morrison hocha poliment la tête et sourit aussi. Il coupa l'omelette au jambon qu'il avait demandée et dit :

— Est-ce que cela aurait été diplomatique de souligner qu'un Américain faisait partie de l'équipage ? A-t-on parlé de moi ?

— Allons, Albert, ne nous jugez pas si mal. Nous avons mis l'accent sur votre exploit, sur le fait que c'est vous qui avez retourné le vaisseau à la main, au péril de votre vie.

— Et la mort de Chapiro ? J'espère qu'on ne nous en accuse pas ?

— Cette mort était considérée comme inévitable. Tout le monde sait qu'il ne doit qu'aux techniques médicales avancées d'être resté vivant aussi longtemps. Je doute qu'on en parle beaucoup dans les rapports.

— En tout cas, le cauchemar est terminé.

— Le cauchemar ? Dans un mois ou deux, vous le considérerez comme un épisode exaltant auquel vous serez fier d'avoir pris part.

— J'en doute.

— Vous verrez. Si d'autres voyages de ce type ont lieu de votre vivant, vous serez ravi de dire : « J'ai participé au premier. » Et vous ne vous lasserez pas de raconter cela à vos petits-enfants.

C'est le moment, se dit Morrison.

— Alors vous supposez que je verrai mes petits-enfants un jour ? Que va-t-il m'arriver, Natalia, lorsque nous aurons fini ce petit déjeuner ?

— Nous allons vous reconduire à votre hôtel.

— Non, non, Natalia. Ça ne me suffit pas. Qu'est-ce qui va se passer, ensuite ? Je vous préviens si l'on parle publiquement de la miniaturisation et s'il y a une parade sur la place Rouge, je n'y participerai pas.

— Il n'est pas question de parade, Albert. Nous sommes encore loin de pouvoir livrer nos résultats au public, bien que nous en soyons plus proches qu'avant-hier.

— Alors, laissez-moi vider brutalement mon sac. Je veux retourner aux États-Unis. Tout de suite.

— Dès que possible, bien sûr. J'imagine que votre gouvernement va faire pression sur le nôtre.

— Je l'espère bien, répliqua sèchement Morrison.

— Il ne voulait pas vous réclamer avant que vous ayez eu une chance de nous aider, ou (elle le regarda d'un air plutôt sévère), selon lui, de nous espionner. Maintenant que vous avez rempli votre contrat – et je suis sûre qu'il l'apprendra d'une manière ou d'une autre –, il va exiger votre retour.

— Et vous me renverrez. Vous me l'avez promis plusieurs fois.

— Nous tiendrons notre promesse.

— Ne croyez surtout pas que je vous ai espionnés. Je n'ai vu que ce que vous avez bien voulu me laisser voir.

— Je le sais. Pourtant, croyez-vous que, lorsque vous rentrerez dans votre pays vous ne serez pas

impitoyablement interrogé sur ce que vous avez vu ?

Morrison haussa les épaules.

— Vous deviez vous y attendre lorsque vous m’avez enlevé.

— C’est vrai, et cela ne nous empêchera pas de vous laisser repartir. Il est certain que vous ne pourrez rien dire à vos services secrets qu’ils ne sachent déjà. Ils fourrent soigneusement et habilement leur nez dans nos affaires.

— Comme vous le faites chez nous, riposta Morrison quelque peu indigné.

— Sans doute, reconnut Boranova avec un petit geste négligent. Bien sûr, vous pourrez leur parler de notre exploit ; cela ne nous déplaît pas qu’ils le sachent. Les Américains ont toujours cru que la science et la technologie soviétiques étaient de second ordre. Cela nous fait plaisir de leur donner une leçon. Une chose, cependant.

— Ah, ah !

— Pas quelque chose d’important, mais un petit mensonge. Vous ne devrez pas dire que vous avez été enlevé. Quand vous parlerez publiquement de tout cela, il faudra que vous racontiez que vous êtes venu ici volontairement, pour tester vos théories dans des conditions qu’on ne vous offrait nulle part ailleurs. Ce qui est tout à fait vraisemblable. Qui en douterait ?

— Mon gouvernement sait que ce n’est pas vrai.

— Oui, mais lui aussi vous recommandera, avec insistance, de mentir à ce sujet. Il est aussi peu désireux que nous de plonger le monde dans une crise internationale. Sans parler du fait qu’un différend entre les États-Unis et l’Union soviétique dresserait instantanément le reste du monde contre nos deux pays. Le vôtre n’a pas plus d’intérêt à admettre votre enlèvement que le nôtre. Vous voyez, Albert, c’est une bien petite chose.

Morrison soupira.

— Si vous me renvoyiez maintenant, comme vous vous êtes engagés à le faire, je ne parlerais pas d’enlèvement.

— Vous utilisez le conditionnel. Vous dites « si ». Vous ne croyez pas que je tiendrai parole ? Pourquoi ? Parce que je suis une Soviétique ? Deux générations de paix, deux générations de coopération, et les vieux clichés persistent. N’y a-t-il donc aucun espoir pour l’humanité ?

— Nous n’aimons toujours pas votre type de gouvernement.

— Qui vous donne le droit de juger ? Nous n’aimons pas non plus le vôtre. Mais peu importe. Si nous commençons à nous quereller, cela va gâcher ce qui devrait être pour vous un jour de joie – ce qu’il est pour moi.

— Très bien. Nous ne nous disputerons pas.

— Alors, disons-nous adieu tout de suite, Albert. Je suis sûre qu’un jour nous nous rencontrerons dans des circonstances plus normales.

Elle lui tendit la main et il la serra.

— J’ai chargé Sophia de vous reconduire à l’hôtel et d’organiser votre retour. Je suis certaine que cela n’a rien pour vous déplaire.

— Non. J’éprouve de la sympathie pour Sophia.

— Je m’en étais aperçue, dit Boranova avec un sourire.

Ce fut, pour Boranova, un jour de joie et son épuisement ne l'empêcha pas d'en profiter.

L'épuisement ! Combien de jours de repos, combien de nuits de sommeil, combien de temps à la maison avec Nicolaï et Alexandre lui faudrait-il pour s'en remettre ?

Mais pour le moment, elle était seule et n'avait rien à faire. Autant en profiter !

Elle s'allongea voluptueusement sur le divan de son bureau et laissa vagabonder ses pensées... les louanges de Moscou, accompagnées d'une promotion, les jours qu'elle allait passer sur une plage de Crimée avec son mari et son fils... Elle s'endormit et rêva qu'elle courait après le petit Alexandre qui s'avavançait d'un pas assuré dans les eaux froides de la mer Noire sans penser qu'il pouvait s'y noyer. Elle tenait un tambour qu'elle se mit à battre frénétiquement pour attirer son attention.

La vision s'évanouit et le son du tambour se transforma en coups frappés à sa porte.

Elle se leva avec peine, les idées encore embrouillées, lissa les plis de sa blouse et s'avança à grands pas vers la porte avec une inquiétude qui se transforma en colère lorsqu'elle découvrit Konev, l'air sombre et renfrogné, le poing levé pour renouveler son assaut.

— Qu'est-ce qui vous prend, Iouri ? Est-ce une manière de vous annoncer ? Nous avons des signes de reconnaissance.

— Auxquels personne n'a répondu ; mais je savais que vous étiez là.

Boranova lui fit signe d'entrer. Elle ne souhaitait pas le voir et il n'offrait pas un spectacle agréable.

— Votre nuit n'a pas été bonne ? Vous avez une sale mine.

— Je n'ai pas eu le temps de dormir. J'ai travaillé.

— À quoi ?

— C'est vous, Natalia, qui me demandez ça ? Mais sur les données que nous avons recueillies hier, dans le cerveau !

Boranova sentit sa colère se dissiper. Après tout, c'était lui qui avait rêvé de tout cela. La joie d'avoir survécu, ils l'avaient tous éprouvée, sauf lui. Il était le seul à avoir échoué.

— Asseyez-vous, Iouri. Essayez de voir les choses en face. L'analyse de la pensée a échoué... elle ne pouvait pas marcher. Le coma de Chapiroff était trop profond. Il était déjà à l'agonie lorsque nous sommes entrés en lui.

Konev regarda Boranova avec des yeux vides, comme s'il n'avait pas entendu ce qu'elle venait de dire.

— Où est Albert Morrison ?

— S'acharner contre lui ne servirait à rien. Il a fait ce qu'il a pu, mais le cerveau de Chapiroff était en train de mourir. Écoutez-moi ! C'était le cerveau d'un mourant.

Toujours ce visage inexpressif.

— De quoi parlez-vous, Natalia ?

— Des données que nous avons. Ces fameuses données avec lesquelles vous vous débattiez. Laissez tomber. Même sans cela, le voyage a été un merveilleux succès.

— Un merveilleux succès *sans* cela ? Vous ne savez pas ce que vous dites. Où est Morrison ?

— Il est parti, Iouri. C’est fini. Il va rentrer aux États-Unis. Comme nous le lui avons promis.

Konev écarquilla les yeux, horrifié.

— Mais c’est impossible ! Il ne faut pas qu’il parte. Il ne *doit* pas partir.

— Allons bon, dit calmement Boranova. De quoi parlez-vous, Iouri ?

Konev trépigna de colère.

— J’ai étudié les données, espèce d’imbécile, et tout est devenu évident. Il faut retenir Morrison.

Il faut le retenir à tout prix !

Le visage de Boranova s’empourpra.

— Vous osez m’insulter, Iouri ? Justifiez-vous sur-le-champ ou je vous fais exclure du projet.

Qu’est-ce que c’est que cette nouvelle fixation délirante sur Albert ?

Konev leva les mains, comme poussé par le désir insurmontable de se débattre contre quelque chose, sans savoir contre quoi lutter.

— Je suis désolé. Vraiment désolé. Je retire ce que j’ai dit. Mais il faut que vous compreniez. Tout le temps où nous sommes restés dans le cerveau-pendant que nous essayions de capter les pensées de Chapiro... Morrison nous mentait. Il *savait* ce qui se passait. Il le savait forcément et nous a habilement menés dans une fausse direction. Natalia, il faut le retenir, lui et son équipement. Et ne *jamais* le laisser repartir.

# Chapitre XVIII

## Le retour ?

*L'ennui, avec un triomphe, c'est qu'on peut être du mauvais côté.*

Dejhnev père

## 81

Morrison faisait de son mieux pour dominer ses émotions. Il était naturel qu'il éprouve, une certaine allégresse. Il allait rentrer chez lui. Être libre. Se retrouver hors de tout danger. Bien plus encore, il allait...

Mais il n'osait pas encore penser à cela. Iouri Konev était terriblement intelligent et il se méfiait. Si Morrison laissait ses sentiments s'exprimer sur son visage, le Soviétique pourrait les déchiffrer.

...Mais peut-être se jouaient-ils tous de lui ? C'était une autre possibilité.

Voulaient-ils le briser pour l'obliger à travailler pour eux ? C'était un vieux truc : on vous promettait quelque chose et puis, brusquement, on vous l'enlevait... C'était pire que de n'avoir jamais eu d'espoir.

Natalia Boranova était-elle capable de faire une chose pareille ? Elle n'avait pas hésité à l'emmener de force. Elle l'avait menacé de salir à jamais sa réputation pour l'obliger à participer au voyage. Jusqu'où pouvait-elle aller ?

Son cœur bondit de soulagement en voyant arriver Sophia Kalinine. Elle ne se rendrait pas complice d'une telle vilenie.

Elle lui sourit, l'air plus heureuse qu'il ne l'avait jamais vue, et elle le prit amicalement par le bras.

— Vous allez rentrer chez vous. J'en suis bien contente pour vous.

Morrison n'arrivait pas à croire que ces mots – leur intonation, l'expression de son visage – puissent faire partie d'une comédie soigneusement élaborée.

Néanmoins, il dit avec prudence :

— *J'espère* que je vais rentrer chez moi.

— Bien sûr que oui. Êtes-vous déjà monté en géoplaneur ?

Tout d'abord, Morrison ne comprit pas bien le mot russe, puis il le traduisit mentalement en anglais.

— Vous voulez parler d'un ultra-léger à énergie solaire ?

— Conçu par nous. Et très amélioré. Il a un petit moteur. On ne peut pas toujours faire confiance au soleil.

— Mais pourquoi un géoplaneur ?

Ils avançaient d'un bon pas vers le couloir qui menait hors de l'Antre.

— Pourquoi pas ? Nous serons à Malenkigrad en un quart d'heure, et, puisque vous n'en avez jamais pris, cela va vous amuser. Ce sera une manière de plus de célébrer votre retour.

— L'altitude me rend toujours un peu nerveux. Il n'y a pas de danger ?

— Absolument pas. Et puis, je n'ai pas pu résister. Nous sommes maintenant dans une situation merveilleuse et je ne sais pas pendant combien de temps cela durera. Tout ce que nous voulons, nous l'obtenons... pour le moment. J'ai dit : « Il nous faut un géoplaneur. » Ils m'ont fait un grand sourire. « Mais bien sûr, docteur Kalinine. Nous en mettons un à votre disposition. » Avant-hier, j'aurais dû remplir un formulaire avec preuves à l'appui pour avoir une assiette de borchtch. Aujourd'hui, je suis une héroïne de l'Union soviétique... officieusement, bien entendu. Nous sommes tous des héros. Vous aussi, Albert.

— J'espère qu'on ne s'attend pas à ce que je reste pour les cérémonies officielles.

— Elles se limiteront à l'Antre et se passeront dans l'intimité. On vous enverra sans doute votre citation. Peut-être notre ambassadeur vous la remettra-t-il au cours d'une petite cérémonie discrète, à Washington.

— Ce n'est pas nécessaire. J'apprécie l'honneur qu'on me fait, mais je me contenterai de la recevoir par la poste.

Ils avaient tourné dans un couloir que Morrison n'avait jamais pris et ils marchaient depuis si longtemps qu'il commençait à se demander où ils allaient. Ce n'était pas la peine de s'inquiéter, pensa-t-il, lorsqu'ils débouchèrent sur un petit terrain d'aviation.

Il reconnut aussitôt le géoplaneur. Il avait de longues ailes qu'une couche de cellules photovoltaïques faisait briller, comme les planeurs à énergie solaire américains. Cependant ceux-ci dépendaient uniquement des panneaux solaires. Ce géoplaneur là avait de petits rotors, sans doute à essence, qui faisaient office de moteurs auxiliaires. Pour Sophia, c'était un progrès, mais Morrison se dit que les cellules photovoltaïques soviétiques n'étaient peut-être pas aussi efficaces que les américaines.

Un mécanicien se tenait près de l'appareil ; Kalinine s'approcha à grands pas, pleine d'assurance.

— Comment s'est-il comporté lors des essais ?

— Il est doux comme un rêve.

Elle sourit et hocha la tête, mais lorsqu'il s'éloigna, elle murmura à Morrison :

— Je vais l'essayer tout de même. J'ai vu des rêves tourner au cauchemar.

Morrison examina le géoplaneur avec intérêt et appréhension. Il ressemblait à un squelette d'avion dont tout serait plus mince et plus étiré qu'à l'ordinaire. L'habitacle, minuscule, était fixé telle une bulle de savon sous les ailes immenses et le grand fuselage mince.

Kalinine dut presque se plier en deux pour monter dedans. Elle tripota les commandes, puis roula jusqu'au bout de la piste et revint. Ensuite, elle mit les moteurs en marche, les fit tourner lentement, puis les éteignit et descendit.

— Il fonctionne très bien. Il y a suffisamment de carburant et le soleil brille. Que demander de plus ?

Morrison hocha la tête et regarda autour de lui.

— On pourrait faire venir le pilote. Où est-il ?

Kalinine se figea.

— Où est-il ? Cette tâche exige-t-elle forcément l'appartenance au sexe masculin ? Je pilote moi-même mon géoplaneur.

— Vous ! s'exclama machinalement Morrison.

— Oui, moi ! Pourquoi pas ? J'ai mon brevet de pilote. Montez !

— Je suis désolé, bégaya-t-il. Je... je prends rarement l'avion ; quant à conduire un véhicule dans les airs, je trouve que cela tient du miracle. Je croyais que piloter était un métier et que, lorsqu'on avait une autre activité, on ne pouvait pas être pilote. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je n'essaie même pas de comprendre, Albert. Montez.

Morrison pénétra dans l'habitacle en prenant soin de ne pas se cogner la tête – enfin, de ne pas endommager le géoplaneur.

Il s'installa dans un siège et s'écria :

— Il n'y a pas de portière ?

— Pourquoi une portière ? Cela gâcherait la merveilleuse impression que l'on a quand on vole. Attachez-vous et vous n'aurez rien à craindre... Là, je vais vous montrer... Vous êtes prêt ?

Elle s'assit à côté de lui, tout à fait sûre d'elle. Ils étaient serrés l'un contre l'autre et Morrison trouva cela réconfortant.

— Prêt, non. Mais résigné...

— Ne faites pas l'idiot. Vous allez adorer cela. Nous allons nous servir des moteurs pour monter.

Une vibration s'éleva et devint de plus en plus aiguë et les rotors se mirent à tourner régulièrement. Lentement, le géoplaneur prit de l'altitude... tout aussi lentement, il vira sur l'aile. Morrison se retrouva suspendu au-dessus du vide, mettant ainsi à rude épreuve la courroie qui le retenait. Il lutta contre l'envie folle de prendre Kalinine dans ses bras, sans aucune intention érotique.

L'avion se redressa et Kalinine dit :

— Maintenant, écoutez.

Elle éteignit le moteur et appuya sur le bouton marqué, en cyrillique : Solaire. La vibration se tua et les rotors ralentirent tandis que l'hélice avant se mettait à tourner. Le géoplaneur volait lentement et presque sans bruit.

— Écoutez ce silence, chuchota Kalinine. On a l'impression de flotter à la dérive.

Morrison regarda sous lui avec inquiétude.

— Nous ne tomberons pas. Même si un nuage passait devant le soleil, ou si une panne de circuit mettait les cellules photovoltaïques à zéro, il y a suffisamment de puissance dans les éléments de stockage pour plusieurs kilomètres de manière à assurer, si nécessaire, un atterrissage en douceur. Au cas où nous manquerions d'énergie, le géoplaneur ressemble assez à un ultra-léger pour se poser sans nous mettre en danger. Je crois que, même si je le voulais, je ne pourrais pas provoquer de catastrophe. Le seul vrai danger, c'est un fort coup de vent, mais aujourd'hui, il n'y en a pas.

Morrison déglutit et fit remarquer :

— On n'est pas secoué.

— Bien sûr que non. La vitesse de notre appareil ne dépasse guère celle d'une automobile et son mouvement est bien plus doux. Détendez-vous et regardez le ciel. Il n'y a rien de plus paisible qu'un trajet en géoplaneur.

— Depuis combien de temps pratiquez-vous ce sport ?



— J'avais vingt-quatre ans quand j'ai eu mon brevet de pilote. Iou... lui aussi. Nous avons passé de merveilleux après-midi d'été dans un géoplaneur comme celui-ci. Une fois, nous avons pris chacun un appareil de course et nous avons tracé des entrelacs amoureux dans le ciel.

Son visage se crispa et Morrison pensa que, si elle avait demandé à prendre un géoplaneur pour se rendre à Malenkiograd, c'était pour revivre quelques souvenirs.

— C'était dangereux, dit-il.

— Pas vraiment... si l'on sait bien piloter. Un jour, nous avons survolé les premiers contreforts du Caucase et ça, c'était dangereux. Une bourrasque aurait pu nous précipiter contre une colline, mais nous étions jeunes et insouciantes. Un accident aurait peut-être été préférable à ce qui s'est passé ensuite...

Son visage s'assombrit, puis elle sourit sous l'effet d'une pensée secrète.

Morrison sentit sa méfiance se réveiller. Pourquoi le fait de penser à Konev la rendait-elle heureuse alors qu'elle ne supportait pas de le regarder lorsqu'ils étaient ensemble, à bord du vaisseau miniaturisé ?

— Sophia, on dirait que cela vous est égal de parler de lui. (Puis, délibérément, il utilisa le nom tabou :) De Iouri, je veux dire. Cela semble même vous rendre heureuse. Pourquoi cela ?

Kalinine serra les dents.

— Ce ne sont pas des souvenirs sentimentaux, Albert, qui me rendent heureuse. La colère, la frustration et... et un cœur brisé peuvent pervertir une femme. Je veux me venger, et je suis assez méchante – assez humaine – pour y prendre plaisir le moment venu.

— Vous venger ? Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple. Il m'a privée d'amour, il a privé ma fille d'un père et, à ce moment-là, je ne pouvais pas lui rendre coup pour coup. Il s'est moqué de tout cela tant qu'il a cru pouvoir réaliser la miniaturisation à faible consommation d'énergie et devenir ainsi, d'un seul coup, le savant le plus célèbre du monde... ou de l'histoire.

— Mais il a échoué. Nous n'avons pas tiré du cerveau de Chapiro l'information qui lui était nécessaire. Vous le savez aussi bien que moi.

— Vous ne le connaissez pas. Il ne renoncera jamais ; il est comme possédé. Je l'ai surpris en train de vous regarder, après que le voyage a pris fin. Je connais les expressions de sa physionomie, Albert. Je peux déchiffrer ses pensées rien qu'à la manière dont il baisse les paupières. Il croit que vous détenez la réponse.

— Que je l'ai lue dans le cerveau de Chapiro ? C'est impossible, comment aurais-je pu le faire ?

— Peu importe que vous l'ayez lue ou pas, Albert. Il le croit et il vous veut, vous et votre équipement, plus qu'il n'a jamais rien désiré de sa vie ; certainement plus qu'il ne m'a désirée, moi. Et je vous ai pris à lui, Albert. Je vous ai arraché à l'Antre, je vais veiller à ce que vous partiez pour votre pays. Je veux le voir malade à mourir d'ambition frustrée.

Morrison la regarda, stupéfait, tandis que le géoplaneur avançait, obéissant à sa main ferme comme un roc sur les commandes. Il n'aurait pas cru le visage de Kalinine capable d'une expression aussi sadique.

Boranova avait écouté le discours passionné, haletant, de Konev et s'était laissé emporter par cette conviction profonde. Cela lui était déjà arrivé lorsqu'il l'avait persuadée qu'il était possible de se mettre à l'écoute du cerveau mourant de Chapiro et que Morrison, le neurophysicien américain, était l'instrument idéal. Aussi, aujourd'hui, essaya-t-elle de résister.

— Cela semble complètement fou.

— Peu importe du moment que c'est vrai.

— Oui, mais est-ce vrai ?

— J'en suis certain.

— Il faudrait qu'Arkady soit ici pour nous répéter ce que son père disait sur la véhémence, qui n'est pas garante de la vérité.

— Elle n'est pas non plus garante de l'erreur. Si vous admettez ce que je vous dis, vous comprendrez du même coup qu'il est impossible de le laisser partir. Surtout pas maintenant, et peut-être jamais.

— N'importe comment, il est trop tard. On ne peut rien y faire. Les États-Unis le réclament et notre gouvernement est d'accord pour le laisser partir. Il ne pourra pas revenir sur sa promesse sans provoquer une crise mondiale.

— Étant donné l'enjeu, Natalia, nous pouvons en prendre le risque. La crise mondiale ne sera pas si grave que ça. On parlera très fort et on en fera tout un plat, d'un côté comme de l'autre, pendant un mois ou deux, et quand nous aurons obtenu ce que nous voulons, nous le laisserons partir... ou nous arrangerons un accident.

Boranova se dressa sur ses pieds, furieuse.

— Non ! Ce que vous dites là est impensable. Nous ne sommes plus au XX<sup>e</sup> siècle.

— Natalia, peu importe le siècle où nous sommes, il s'agit de savoir si l'Univers sera à nous... ou à eux.

— Vous ne pourrez pas convaincre Moscou. Le gouvernement a ce qu'il souhaitait : un équipage soviétique a pénétré dans un corps humain et en est ressorti sain et sauf. Pour le moment, cela lui suffit. Nos dirigeants n'ont jamais su que nous voulions arracher à l'esprit de Chapiro ses dernières hypothèses. Nous ne nous sommes jamais risqués à leur en parler.

— C'était une erreur.

— Savez-vous, Iouri, combien de temps il nous a fallu pour les convaincre qu'il serait nécessaire d'enlever Albert s'il refusait de venir volontairement ? Ils n'avaient pas envie de provoquer une crise, si mineure soit-elle. Et vous voulez leur demander d'en affronter une encore plus grave ? Non seulement vous échouerez, mais encore ils se rappelleront la manière dont Albert est arrivé ici, et je ne crois pas que cela nous sera favorable.

— Nos dirigeants ne sont pas tous d'accord. Certains sont convaincus que nous cédon trop facilement aux Américains, que nous payons un prix trop élevé le droit de recevoir, de temps en temps, une petite tape amicale sur la tête. Ceux-là ont l'habitude de m'écouter.

— Cela fait longtemps que je le sais. Vous jouez à un jeu dangereux, Iouri. Des hommes plus forts que vous et qui se sont mêlés à ce genre d'intrigues ont connu une fin déplorable.

— C'est un risque qu'il faut savoir prendre. Dans un cas comme celui-ci, je peux faire changer le gouvernement d'avis. Mais pour y arriver, nous devons retenir ici Albert Morrison. Une fois qu'il

sera parti, ce sera fini. Quand doit-il s'en aller ?

— Ce soir. Sophia et moi, nous nous sommes mises d'accord là-dessus ; pour éviter de provoquer ceux qui sont contre tout compromis avec les Américains, il vaut mieux qu'il parte de nuit.

Il la regarda avec des yeux qui semblaient vouloir sortir de leurs orbites.

— Sophia ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

— Elle est chargée de s'occuper de tous les détails de son retour. Elle s'est portée volontaire.

— C'est elle qui l'a demandé ?

— Oui. J'imagine qu'elle voulait être avec lui un peu plus longtemps. (Exprès, elle ajouta :) Peut-être que vous ne l'avez pas remarqué, mais elle a l'air de bien l'aimer.

Konev ricana d'un air dégoûté.

— Absolument pas. Je connais ce petit démon. Je sais même ce qu'elle pense. Elle veut l'éloigner de moi. Assise à côté de lui dans le vaisseau, à guetter tous ses mouvements, elle a dû deviner son importance et elle a l'intention de me l'arracher. Elle n'attendra pas la tombée de la nuit. Elle va précipiter le départ de cet Américain.

Il se leva et sortit de la pièce en courant.

— Iouri ! cria Boranova. Iouri, qu'avez-vous l'intention de faire ?

— L'arrêter pendant qu'il est encore temps ! répondit-il sans se retourner.

Elle le suivit des yeux, pensive. Elle pouvait l'empêcher d'agir. Elle en avait les moyens. Cependant...

Et s'il avait raison ? Si ce qui était en jeu, c'était vraiment l'Univers ? Si elle l'empêchait d'agir, tout – *tout* – tomberait peut-être aux mains des Américains. Si elle le laissait faire, il y aurait une crise comme on n'en avait pas connu depuis des générations.

Il fallait qu'elle prenne, immédiatement, sa décision.

Elle développa son raisonnement.

Si elle retenait Iouri, il y aurait des traces de son acte... Si Iouri avait raison, on la tiendrait pour responsable de l'avoir empêché d'agir et d'avoir ainsi perdu l'Univers. Et s'il avait tort, on oublierait vite ce qu'elle avait fait – empêcher qu'une erreur soit commise, cela n'a rien de spectaculaire.

Au contraire, si elle laissait faire Iouri, tout reposerait alors entre ses mains à lui. S'il empêchait Morrison de retourner aux États-Unis et si leur gouvernement était forcé de le rendre dans des conditions humiliantes pour eux, c'est Konev qu'on blâmerait. Elle ne serait pas tenue pour responsable : il était parti en courant sans lui dire ce qu'il allait faire ; elle pourrait prétendre qu'elle n'avait pas imaginé qu'il oserait s'opposer aux intentions bien connues du gouvernement. Elle serait au-dessus de tout soupçon. Si, d'autre part, il faisait obstacle au retour de Morrison pour de bonnes raisons et que leur gouvernement gagne dans l'affrontement qui s'ensuivrait, elle pourrait réclamer l'honneur de n'avoir rien fait pour l'en empêcher. Elle pourrait même dire qu'il avait agi avec sa permission.

Bien, alors, si elle l'empêchait d'agir, au pire : un blâme, au mieux : bilan zéro. Si elle ne faisait rien, au mieux : des louanges, au pire : bilan zéro.

C'est pourquoi Boranova ne fit rien.

Morrison se dit que Kalinine avait raison. Plus les minutes passaient, plus il se sentait à l'aise à bord du géoplaneur ; il commença même à y prendre plaisir.

Il voyait clairement le sol au travers du treillis non ponté qui constituait le châssis de l'appareil. Le paysage, à trente mètres à peu près estimait-il, glissait doucement.

Kalinine semblait absorbée par les commandes bien qu'elle ne parût pas faire grand-chose. C'était sans doute une observation attentive et nourrie de savoir-faire qui lui permettait de garder le géoplaneur sur la bonne voie, sans correction de cap minute par minute.

— Que se passerait-il, Sophia, si vous avanciez contre le vent ?

Elle répondit, sans quitter les commandes des yeux.

— Je devrais me servir des moteurs et consommer du carburant. Si le vent est trop fort, on ne peut pas utiliser un géoplaneur. Par chance, aujourd'hui il fait un temps idéal.

Pour la première fois depuis qu'il avait quitté les États-Unis – non, depuis bien plus longtemps que cela, en fait –, Morrison commençait à sentir quelque chose qui ressemblait à du bien-être. Il imaginait ce qu'allait être son retour ; il osait enfin le faire.

— Que va-t-il arriver lorsque nous serons à l'hôtel, à Malenkigrad ?

— Nous prendrons une voiture pour l'aéroport, dit Kalinine sur un ton cassant, et vous embarquerez pour l'Amérique.

— Quand ?

— Ce soir. Je vais tout faire pour que cela se passe rapidement.

— Vous avez hâte de vous débarrasser de moi ? plaisanta Morrison.

À sa grande surprise, elle répondit du tac au tac :

— Oui.

Il étudia son profil. L'expression haineuse avait disparu depuis longtemps, faisant place à une inquiétude qui le fit frissonner. L'image de son retour aux États-Unis commença à pâlir.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Sophia ?

— Rien, pour le moment. C'est seulement que je m'attends à ce que... à ce qu'il se lance à notre poursuite. Le loup s'est mis en chasse, aussi il faut que je vous fasse partir le plus vite possible.

La ville de Malenkigrad se déployait sous eux. Ce n'était pas vraiment une ville. Petite de par son nom, elle l'était dans les faits et se perdait vite dans la plaine.

C'était là que logeaient ceux qui travaillaient au programme de miniaturisation, et dans la journée, la ville semblait déserte. De temps à autre, un véhicule passait, parfois un piéton, mais dans les rues poussiéreuses il y avait surtout des enfants en train de jouer.

Albert Morrison manquait de point de repère pour la situer dans l'immense territoire de l'Union soviétique. Elle n'était pas dans les forêts de bouleaux ni dans la toundra. En ce début d'été, il y faisait chaud et le sol paraissait semi-aride. On pouvait être en Asie centrale ou dans les steppes proches des rives européennes de la mer Caspienne. Il n'en savait rien.

Le géoplaneur descendait maintenant, plus doucement qu'un ascenseur. Morrison ne s'était jamais senti aussi en sécurité lors d'un atterrissage. Les roues touchèrent le sol, l'appareil freina et s'arrêta presque aussitôt. Ils étaient derrière l'hôtel, dont il avait constaté la petite taille du haut des airs.

Kalinine sauta vivement de la carlingue et attendit Morrison qui émergea plus calmement.

— Que va devenir le géoplaneur ?

— Si le beau temps se maintient, je le ramènerai au champ d'aviation de l'Antre, dit-elle avec insouciance. Je vais vous accompagner à votre chambre. Vous pourrez vous reposer, puis nous discuterons de notre plan d'action.

— Vous voulez parler de cette pièce où j'étais gardé par des soldats ?

— Il n'y aura plus de soldats. Maintenant, vous n'avez plus aucune raison de vous échapper. (Puis, jetant un regard autour d'elle, elle ajouta :) À la limite, je préférerais qu'il y ait encore des soldats.

Morrison, un peu inquiet, jeta lui aussi un coup d'œil alentour, mais il aimait mieux ne plus être gardé. Il pensa que si Konev venait le réclamer, comme Kalinine le craignait, lui serait accompagné de soldats.

Puis il se dit : « Y a-t-il vraiment des raisons d'avoir peur ? Elle croit tout ce que dit Iouri... » Mais cela ne suffit pas à le tranquilliser.

Morrison n'avait jamais vu l'hôtel de l'extérieur, à la lumière du jour. Il servait probablement aux fonctionnaires en visite et aux invités tels que lui – si toutefois il pouvait se ranger dans cette catégorie. Bien que le bâtiment soit petit, l'Américain se demanda s'il était jamais plein. Il y avait passé deux nuits très calmes. Il ne se souvenait pas avoir entendu de bruit dans les couloirs, et la salle à manger avait toujours été à peu près vide.

C'était à cette pièce qu'il pensait lorsque arrivant devant l'entrée il vit, assise au soleil et plongée dans un livre, une femme corpulente aux cheveux brun-roux. Elle portait des demi-lunettes perchées au bout de son nez. (Il s'étonna de cet archaïsme. Il était rare de voir des lunettes en ces jours où le remodelage de l'œil était chose courante.)

Les lunettes et l'expression studieuse changeaient tellement son apparence que Morrison faillit ne pas la reconnaître. Il ne l'aurait sans doute pas fait s'il n'avait pas pensé à ce moment-là à la salle à manger. C'était la serveuse à laquelle il avait fait appel trois jours auparavant et qui avait refusé de l'aider : Valerie Paleron.

— Bonjour, camarade Paleron, dit-il d'un air froid.

Son expression n'avait rien d'amical, ce qui ne parut pas la déconcerter. Elle leva les yeux, ôta ses lunettes et répliqua :

— Ah, camarade américain. Vous êtes revenu sain et sauf. Félicitations.

— Pourquoi ?

— Tout le monde en parle, ici. Vous avez participé à une expérience qui a remporté un grand succès.

Kalinine, mécontente, intervint sèchement.

— On ne devrait pas en parler en ville. Nous n'aimons pas les langues bien pendues.

— Quelles langues bien pendues ? Tout le monde ici travaille pour l'Antre, ou est parent de quelqu'un qui y travaille. Comment ne pas être au courant ? Puis-je m'empêcher d'entendre ? Dois-je me boucher les oreilles ? Je ne peux pas à la fois porter un plateau et mettre les doigts dans mes oreilles.

Elle se tourna vers Morrison :

— J'ai entendu dire que vous vous êtes très bien conduit et qu'on vous a félicité.

Morrison haussa les épaules.

— Et dire que cet homme voulait partir avant d'avoir eu la chance de participer à cet exploit ! reprit Paleron en se tournant vers Kalinine qui fronçait les sourcils, de plus en plus agacée. Il m'a demandé de l'aider à filer, moi... une simple serveuse. Je l'ai aussitôt dénoncé, bien entendu, ce qui l'a fâché contre moi. Même maintenant, voyez comme il me jette des regards furibonds. (Elle le menaça de l'index.) Mais je vous ai pourtant rendu un grand service. Si je vous avais aidé, vous ne seriez pas devenu ce que vous êtes maintenant à Malenkigrad, et peut-être à Moscou : un héros. La petite tsarine ne vous en aime que mieux, sans doute.

— Si vous ne cessez pas immédiatement, espèce d'effrontée, dit Kalinine, c'est moi qui vais vous dénoncer.

— Allez-y, répliqua l'autre, les mains sur les hanches, les sourcils levés. Je fais mon travail, je suis une bonne citoyenne et je n'ai rien dit de mal. De quoi pourriez-vous m'accuser ? Et puis une voiture de luxe vous attend.

— Je ne vois pas de voiture.

— Elle n'est pas au parking, mais de l'autre côté de l'hôtel.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle est pour moi ?

— Vous êtes, pour le moment, la seule personne importante dans les parages. Pour qui serait-elle là ? Pour le portier ? Pour la réceptionniste ?

— Venez, Albert. Nous perdons notre temps.

Elle passa si près de la serveuse qu'elle lui marcha sur le pied. Ce ne fut peut-être pas accidentel. Morrison lui emboîta le pas.

— Je déteste cette femme, chuchota Kalinine tandis qu'ils gravissaient l'escalier.

— Vous croyez qu'elle est à la solde du Comité central de coordination ?

— Qui sait ? Mais, de toute façon, elle est trop insolente. Elle ne sait pas rester à sa place.

— À sa place ? Alors, il y a des différences de classe en Union soviétique ?

— Ne soyez pas ironique, Albert. On prétend aussi qu'il n'y en a pas aux États-Unis, pourtant c'est faux. Il en est de même chez nous. Je connais la théorie de la société sans classe, mais on ne peut pas vivre que de théorie. Tiens, le père d'Arkady aurait dû en parler...

Ils entrèrent dans la chambre qui avait été celle de Morrison et, apparemment, l'était toujours. Il avait pour cette pièce une certaine aversion. Elle était dépourvue de charme, bien qu'à la lumière du soleil elle fût un peu moins lugubre que dans ses souvenirs. En outre, la perspective de son retour suffisait à embellir toute chose.

Kalinine s'installa dans le meilleur des deux fauteuils ; elle croisa les jambes et l'un de ses pieds se mit à décrire de petits arcs de cercle. Morrison s'assit au pied du lit et la contempla pensivement. Lorsqu'il était sous tension, il ne se montrait jamais très calme, aussi trouvait-il bizarre de voir quelqu'un de plus nerveux que lui.

— Vous semblez préoccupée, Sophia. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je vous l'ai dit. Cette femme, la Paleron, m'inquiète.

— Pas à ce point. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je n'aime pas attendre. Les jours sont longs en cette saison. Il faudra compter encore neuf heures avant que le soleil se couche.

— C'est curieux que nous n'ayons que quelques heures à attendre. Les pourparlers diplomatiques auraient pu durer des mois.

Il dit cela sur un ton désinvolte, mais cette idée le fit frissonner.

— Pas dans un cas comme celui-là. Les Suédois sont dans le coup. Ce n'est pas un avior américain qui va venir vous prendre. Notre gouvernement ne voulait pas qu'un appareil de chez vous vienne se poser en plein cœur du territoire soviétique. Mais un suédois... Nos deux pays les ont acceptés comme médiateurs et ils se donnent beaucoup de mal pour éliminer tout élément de friction.

— Aux États-Unis, nous n'apprécions pas beaucoup leur tiédeur à notre égard. Je crois que nous aurions préféré la Grande-Bretagne...

— Pourquoi pas le Texas ! La Suède est encore plus tiède avec nous. En tout cas, c'est eux qu'on a choisis et ils ont pour principe de désamorcer le plus rapidement possible toute situation conflictuelle.

— Cela me convient parfaitement. Mais c'est moi qui suis pressé de partir. Pourquoi le fait d'attendre quelques heures vous rend-il si nerveuse ?

— Je vous l'ai dit. *Il* est à nos trousses.

Elle proféra ce « il » entre ses dents ; comme une injure.

— Iouri ? Que peut-il faire ? Si votre gouvernement est décidé à me renvoyer...

— Il y en a, parmi nos dirigeants, qui souhaiteraient ne pas le faire et notre... ami connaît bien certains d'entre eux.

Morrison mit un doigt sur ses lèvres et regarda autour de lui, mais Kalinine le rassura :

— Vous craignez qu'il y ait des micros ? Encore un mythe des romans d'espionnage américains. On peut facilement les découvrir maintenant, et aussi les brouiller. J'ai sur moi un petit détecteur et il n'en a repéré aucun.

Morrison haussa les épaules.

— Alors, parlez.

— Notre ami n'est pas vraiment un extrémiste, mais il pense pouvoir utiliser ceux qui, au gouvernement, le sont. Vous en avez aussi en Amérique, je suppose ?

— Des gens qui pensent que notre politique vis-à-vis de l'Union soviétique est trop modérée ? Oui, j'en ai rencontré quelques-uns.

— Lui, il brûle d'ambition, et si l'extrémisme peut servir ses projets, il est prêt à jouer cette carte.

— Vous ne croyez tout de même pas qu'il pourrait organiser une espèce de coup d'État, à Moscou, et mettre les réactionnaires au pouvoir, tout cela pour m'empêcher de partir ce soir ?

— Vous ne mettez pas ça dans le bon ordre, Albert. S'il peut vous empêcher de partir et provoquer une crise, il saura persuader certains membres du gouvernement de rester fermes et de repousser indéfiniment votre départ. Il peut se montrer très persuasif, notre ami, quand il est possédé par sa monomanie. Il arrive même à ébranler Natalia.

Kalinine se tut et commença à se mordiller la lèvre inférieure. Pour finir, elle leva les yeux et ajouta :

— Il n'a pas renoncé à vous et ne le fera jamais, j'en suis certaine. Il faut absolument que vous partiez...

Brusquement, elle se leva et marcha de long en large, à petits pas rapides. Elle semblait vouloir plier l'univers à ses desseins. Elle s'arrêta devant la porte, écouta, puis l'ouvrit à toute volée.

Valerie Paleron, le poing levé comme si elle allait frapper, afficha un air de surprise innocente.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda brutalement Kalinine.

— Moi ? je ne veux rien. C'est à vous que j'allais poser cette question. Je viens voir si vous voulez du thé.

— Nous n'avons rien demandé.

— Je le sais. C'est un simple geste de courtoisie.

— Alors repartez aussi par courtoisie. Et ne revenez plus !

Les joues de Paleron s'empourprèrent, ses yeux allèrent de Kalinine à Morrison et elle dit entre ses dents :

— J'interromps peut-être de tendres ébats.

— Fichez le camp ! cria Kalinine.

Elle ferma la porte, attendit le temps de compter jusqu'à dix (ses lèvres bougeaient en silence) puis la rouvrit brusquement. Il n'y avait plus personne.

Elle la referma à clef, se rendit à l'autre extrémité de la pièce et dit, à voix basse :

— Elle était sûrement là depuis un bon moment. Je l'ai entendue traîner les pieds.

— Si les micros de la technologie de pointe appartiennent au passé, écouter aux portes est revenu à la mode.

— Mais pour le compte de qui ?

— Vous croyez qu'elle fait cela pour Iouri ? Je n'ai pas l'impression qu'il ait les moyens de se payer des espions, mais je me trompe peut-être.

— Cela ne lui coûterait peut-être pas cher. Une femme comme ça le ferait pour le plaisir.

Il y eut un silence, puis Morrison reprit :

— Si vous êtes entourée d'espions, Sophia, pourquoi ne pas venir en Amérique avec moi ?

— Quoi ?

Elle semblait ne pas avoir entendu ce qu'il venait de dire.

— Vous allez peut-être avoir des ennuis après mon départ.

— Pourquoi ? J'ai l'ordre officiel, écrit, de vous faire partir à bord de l'avion.

— Si l'on cherche un bouc émissaire, cela ne suffira pas à vous sauver. Pourquoi ne pas monter dans l'avion avec moi, Sophia, et m'accompagner en Amérique ?

— Comme ça, tout simplement ?... Et mon enfant ?

— Nous la ferions venir après.

— Nous ? Qu'est-ce que vous sous-entendez ?

Morrison rougit un peu.

— Je ne sais pas. Nous pourrions rester amis. Dans un nouveau pays, on a besoin d'amis.



— Non, c'est impossible, Albert. J'apprécie votre gentillesse et l'intérêt – ou la pitié – que vous éprouvez à mon égard. Mais c'est impossible.

— Si, c'est possible. Nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle, pas au XX<sup>e</sup>. On peut se déplacer librement d'un bout à l'autre de la planète.

— Cher Albert, on dirait que vous ne vivez pas dans la réalité. Oui, on peut se déplacer librement, mais il y a des exceptions, dans tous les pays. L'Union soviétique ne permettrait pas à une scientifique possédant une grande expérience des champs de miniaturisation de partir. Réfléchissez et vous verrez que c'est logique. Si je vous accompagne, notre gouvernement protestera immédiatement en prétendant que j'ai été enlevée et, pour éviter une crise, on criera des quatre coins de la planète qu'il faut me renvoyer chez moi.

— Moi, j'ai vraiment été enlevé.

— Ils seront nombreux à croire que je l'ai été, ou à faire semblant de le croire, et les États-Unis me renverront, comme nous le faisons pour vous. Nous avons réglé de cette manière des douzaines de crises depuis plus d'un demi-siècle, et n'est-ce pas préférable à une guerre ?

— Mais vous pourriez insister, répéter avec opiniâtreté que vous voulez rester aux États-Unis...

— Je ne reverrais jamais mon enfant et ma vie même serait en danger. Et puis, je n'ai pas envie d'aller vivre aux États-Unis.

Cette affirmation parut surprendre Morrison.

— Vous trouvez cela difficile à croire ? demanda Kalinine. Est-ce que vous voulez rester en Union soviétique, vous ?

— Bien sûr que non. Mais mon pays... (Il se tut.)

— Vous voyez, vous parlez tout le temps de l'humanité, de l'importance d'une vision planétaire, mais au niveau émotionnel vous êtes patriote. Moi aussi, j'ai un pays, une langue, une littérature, une culture, une manière de vivre. Je ne veux pas abandonner tout cela.

Morrison poussa un soupir.

— Vous avez raison, Sophia.

— Mais je ne peux pas rester plus longtemps dans cette pièce, Albert. Cela ne sert à rien d'attendre ici. Prenons la voiture ; je vais vous conduire à l'endroit où l'avion suédois vous attend.

— Il ne sera probablement pas encore arrivé.

— Alors, attendons à l'aéroport plutôt qu'ici... dès qu'il arrivera, vous pourrez y monter. Je veux vous voir partir, Albert, et je veux aussi voir *son* visage, après.

Elle sortit de la pièce et descendit bruyamment l'escalier. Il se hâta de la suivre. Il n'était pas mécontent de quitter les lieux.

Ils parcoururent à grands pas le couloir et franchirent une porte latérale. Là, garée près du mur, les attendait une limousine noire et brillante.

Un peu hors d'haleine, Morrison s'étonna :

— On nous a vraiment fourni un luxueux moyen de transport ! Vous savez conduire ce genre d'engin ?

— C'est le rêve, dit-elle en souriant, puis elle s'arrêta pile et le sourire mourut sur ses lèvres.

Konev tournait le coin de l'hôtel. Lui aussi s'arrêta et, durant un bon moment, ils demeurèrent immobiles – comme une paire de gorgones changées brusquement en pierre par cet échange de

Morrison parla le premier, d'une voix un peu rauque :

— Vous êtes venu pour me voir partir, Iouri ? Eh bien, adieu. Je m'en vais.

Ces phrases sonnaient faux, même à ses propres oreilles, et son cœur battait la chamade.

Iouri lui jeta un bref coup d'œil et ses yeux revinrent se fixer sur Kalinine.

— Venez, Sophia, reprit Morrison.

Il aurait aussi bien fait de garder le silence car, lorsqu'elle put enfin parler, ce fut pour s'adresser à Konev.

— Que voulez-vous ?

— L'Américain.

— Je l'emmène.

— Non. J'ai besoin de lui. Il nous a trompés.

— C'est vous qui le dites. J'ai des ordres. Je dois l'accompagner à l'avion et l'y faire monter. Vous ne l'aurez pas !

— Ce n'est pas moi qui l'aurais, mais notre pays.

— Dites-le. Allez-y. Dites que notre Mère, la Sainte Russie, a besoin de lui et je vous éclaterai de rire au nez.

— Je ne dirai pas cela. C'est l'Union soviétique qui a besoin de lui.

— Allons donc, vous ne pensez qu'à vous. Écartez-vous de mon chemin.

Konev s'interposa entre eux et la voiture.

— Non ! Vous ne comprenez pas combien il est essentiel qu'il reste ici. Croyez-moi. Mon rapport est déjà parti pour Moscou.

— Je n'en doute pas, et je sais même à qui vous l'avez envoyé. Mais le vieil ours grincheux ne pourra rien faire. C'est un vantard, tout le monde le sait. Il n'osera pas dire un seul mot au Présidium, et s'il le fait, Albert sera parti depuis longtemps.

— Non. Il ne va pas partir.

— Je vais m'occuper de lui, Sophia, dit Morrison. Ouvrez la porte de la voiture.

Il tremblait un peu. Konev n'était pas grand, mais mince et nerveux ; il semblait déterminé. Morrison ne se prenait pas pour un gladiateur, surtout pas maintenant.

Kalinine leva la main.

— Restez où vous êtes, Albert. (Puis, à Konev :) Comment comptez-vous m'arrêter ? Vous avez une arme ?

Konev eut l'air surpris.

— Non, bien sûr que non. Il est illégal de porter une arme.

— Vraiment ? Eh bien, moi, je suis armée.

Elle sortit de la poche de sa veste une petite chose nichée dans sa main, dont le canon pointait, brillant, entre ses doigts.

Konev recula, les yeux écarquillés de stupeur.

— C'est un paralyseur ?

— Oui. C'est pire qu'un revolver, n'est-ce pas ? Je me doutais que vous alliez intervenir, aussi je m'y suis préparée.

— Ça aussi, c'est illégal.

— Allez-y, dénoncez-moi, et je dirai qu'il fallait que j'accomplisse mes ordres malgré votre interférence illicite. Ma loyauté me vaudra des louanges.

— Certainement pas, Sophia.

Il fit un pas vers elle. Elle recula.

— Ne vous approchez pas ! Je suis prête à tirer et pourrais le faire, même si vous restez où vous êtes. N'oubliez pas les effets d'un paralyseur : il brouille le cerveau. C'est vous-même qui me l'avez appris, n'est-ce pas ? Vous serez inconscient, vous vous réveillerez en état d'amnésie partielle et il vous faudra des heures, peut-être même des jours, pour récupérer toutes vos fonctions cérébrales. J'ai même entendu dire que certaines personnes ne s'en sont jamais tout à fait remises. Imaginez que votre admirable cerveau ne retrouve pas entièrement sa belle intelligence...

— Sophia !

Les lèvres serrées, elle poursuivit :

— Pourquoi m'appellez-vous par mon prénom ? La dernière fois que je l'ai entendu dans votre bouche, vous m'avez dit : « Sophia, nous ne nous parlerons plus jamais, nous ne nous regarderons plus jamais. » Aujourd'hui, vous me parlez, vous me regardez... Partez, et tenez votre promesse, misérable... (Elle proféra un mot russe que Morrison ne comprit pas.)

— Sophia... écoute-moi. Tu peux croire, si tu veux, que chaque mot que je dis est un mensonge. Mais écoute-moi tout de même. Cet Américain constitue une menace mortelle pour l'Union soviétique. Si tu aimes ton pays...

— Je suis lasse d'aimer. Pour ce que cela m'a rapporté !

— Et à moi ? chuchota Konev.

— Tu n'aimes que toi, dit amèrement Kalinine qui était elle aussi passée au tutoiement sans s'en apercevoir.

— Non ! Tu ne cesses de dire cela, mais ce n'est pas vrai. Si j'ai quelque respect pour moi-même, c'est parce que moi seul, je peux sauver notre pays.

— Tu crois cela ? Tu le crois vraiment ? Tu es fou !

— Pas du tout. Je connais ma propre valeur. Rien ne devrait me détourner de ma tâche, même pas toi. Pour l'amour de notre pays et de mon travail, j'ai renoncé à toi, à mon enfant. J'ai renoncé à la meilleure moitié de moi-même.

— Ton enfant ? Tu reconnais que tu es son père ?

Konev baissa la tête.

— Par quel autre moyen aurais-je pu te dégoûter de moi ? Comment faire pour pouvoir travailler sans entrave ? Je t'aime. Je t'ai toujours aimée. J'ai toujours su qu'elle était mon enfant, qu'elle ne pouvait pas avoir d'autre père que moi.

— Albert est à ce point important pour toi ? (Le paralyseur était toujours braqué sur lui.) Tu étais prêt à dire que c'était ton enfant, que tu m'aimais... Tu pensais que j'allais te croire et te rendre Albert... et puis tu aurais tout nié ! Tu as une bien piètre opinion de mon intelligence !

— Comment te convaincre ? J'ai délibérément tout rejeté, je ne peux pas m'attendre à tout récupérer, n'est-ce pas ? Alors, pourrais-tu me donner l'Américain pour l'amour de notre pays et me repousser ensuite ? Peux-tu me laisser t'expliquer pourquoi nous avons besoin de lui ?

— Je ne croirai pas à ton explication.

Kalinine jeta un bref coup d'œil vers Morrison.

— Vous entendez cet homme, Albert ? Vous ne savez pas avec quelle cruauté il nous a rejetées, ma fille et moi. Et maintenant, il me demande de croire à son amour !

— C'est vrai, Sophia. Il vous aime et vous a toujours éperdument aimée, ne put s'empêcher de dire Morrison.

Kalinine se figea. Puis elle fit de la main gauche un geste à Morrison sans quitter Konev des yeux.

— Comment le savez-vous, Albert ? Il vous a menti, à vous aussi ?

Mais Konev s'écria, tout excité :

— Il le sait, il l'avoue ! Tu ne vois donc pas ? Il l'a senti par l'intermédiaire de son ordinateur. Si tu me laissais t'expliquer les choses, tu me croirais.

— Est-ce vrai, Albert ? Vous confirmez les dires de Iouri ?

Morrison, trop tard, serra les lèvres, mais ses yeux le trahirent. Konev reprit :

— Mon amour pour toi n'a jamais faibli, Sophia. Tout ce que tu as souffert, je l'ai souffert aussi. Rends-moi l'Américain et il n'y aura plus d'obstacles entre toi et moi. Je ne réclamerai plus ma liberté. J'accomplirai ma tâche en vivant avec toi et l'enfant, quel qu'en soit le coût... et que je sois maudit si je n'y arrive pas.

Kalinine regarda Konev, les yeux soudain noyés de larmes.

— Je voudrais bien te croire, chuchota-t-elle.

Comme une somnambule, elle s'avança vers Konev en lui tendant le paralyseur.

— Et vos ordres de me conduire à l'avion ! cria Morrison en se précipitant vers eux.

Mais il entra en collision avec quelqu'un d'autre. Des bras se refermèrent sur lui et une voix lui souffla à l'oreille :

— Calmez-vous, camarade américain. Ne vous attaquez pas à deux bons citoyens soviétiques !

C'était Valerie Paleron qui le retenait d'une prise impossible à briser.

Kalinine enlaçait aussi Konev, mais pour d'autres raisons ; elle tenait toujours mollement le paralyseur dans sa main droite.

— Académicien Konev, docteur Kalinine, nous allons attirer les regards si nous restons ici, intervint Paleron. Retournons dans sa chambre. Et vous, camarade américain, tenez-vous tranquille, sinon je serai obligée de vous faire mal.

Konev, croisant le regard de Morrison, lui sourit d'un air triomphant. Il avait tout regagné : sa femme, son enfant... et son Américain.

Morrison vit son rêve de départ éclater comme une bulle de savon.

# Chapitre XIX

## Coup de théâtre

*Cependant, dans un véritable triomphe, il n'y a pas de perdant.*  
Dejhnev père

### 86

Morrison se retrouva dans la chambre qu'un quart d'heure avant il avait cru ne jamais revoir. Il était presque désespéré – plus encore, lui semblait-il, que lorsqu'il était perdu, seul, dans le courant cellulaire du neurone.

À quoi bon ? Il se le répétait sans cesse, et cette phrase semblait captive d'une chambre d'échos. Il avait perdu. Dans la vie, il n'avait jamais eu de chance.

Pendant un jour ou deux, il avait cru que Sophia était attirée par lui, mais bien sûr que non. Elle ne voyait en lui qu'une arme contre Konev, et quand celui-ci l'avait appelée, lui avait fait signe, elle était retournée au jeune Soviétique. Elle n'avait plus besoin de ses armes ; ni de Morrison, ni du paralyseur.

Il les regarda, découragé. Ils se tenaient tous deux dans la lumière du soleil qui ruisselait par la fenêtre – eux au soleil, lui dans l'ombre, comme il se devait.

Ils se chuchotaient des choses, tellement absorbés l'un par l'autre que Kalinine semblait avoir oublié qu'elle tenait encore le paralyseur. Un moment, elle fléchit les genoux, comme si elle allait s'en débarrasser en le jetant sur le lit, mais Konev lui dit quelque chose et de nouveau elle perdit conscience de l'existence de son arme.

Morrison s'écria d'une voix rauque :

— Votre gouvernement n'acceptera pas cela. Vous avez reçu l'ordre de me relâcher !

Konev leva les yeux à grand-peine, se forçant à prêter attention à son captif. Après tout, ce n'était pas comme s'il lui avait fallu le surveiller. La serveuse Valerie Paleron s'en acquittait bien plus efficacement. Elle restait à un mètre de Morrison et ne le quittait pas des yeux, ce qui d'ailleurs avait l'air de bien l'amuser.

— Ne vous occupez pas de mon gouvernement, Albert. Il va bientôt changer d'avis.

Kalinine leva la main gauche, comme pour protester, mais Konev la prit dans la sienne.

— Ne t'inquiète pas, Sophia. L'information dont je dispose a été expédiée à Moscou. Cela va les faire réfléchir. Ils m'appelleront bientôt sur ma longueur d'onde personnelle et, quand je leur dirai que nous avons retenu Morrison, ils prendront les mesures qui s'imposent. Je suis sûr qu'ils seront assez persuasifs pour faire entendre raison au Vieux. Je te le promets.

— Albert ! appela Kalinine d'une voix inquiète.

— Sophia, vous vous préparez à me dire combien vous êtes désolée d'avoir mis fin à mon existence sur un mot de l'homme que vous prétendiez haïr.

Kalinine rougit.

— Votre existence n'est pas en danger. Vous serez bien traité. Vous travaillerez comme vous le feriez dans votre pays, sauf qu'ici on vous respectera.

— Merci, dit Morrison en se découvrant un petit reste d'ironie. Si vous vous réjouissez pour moi, peu importe en effet ce que je ressens...

Paleron intervint, agacée.

— Camarade américain, vous parlez beaucoup trop. Pourquoi ne pas vous asseoir ? Asseyez-vous ! (Elle le poussa dans un fauteuil.) Attendez tranquillement puisqu'il n'y a rien d'autre à faire.

Puis elle se tourna vers Kalinine, que Konev tenait d'un air protecteur par les épaules.

— Et vous, petite tsarine, est-ce que vous voulez encore mettre votre bel amoureux hors d'état de nuire, que vous teniez d'un air si menaçant ce paralyseur ? Vous le serrerez mieux dans vos bras lorsqu'ils seront libres tous les deux.

Paleron tendit la main et Kalinine lui remit l'arme sans un mot.

— Je suis soulagée de l'avoir, fit la serveuse en regardant l'objet avec curiosité. J'avais peur que, dans vos élans amoureux, vous ne tiriez dans n'importe quelle direction.

Elle revint auprès de Morrison en continuant à tourner l'arme entre ses mains.

Morrison s'écarta avec inquiétude.

— Hé ! femme, ne le pointez pas vers moi ! Il pourrait partir.

Paleron le regarda d'un air arrogant.

— Il ne partira que si j'en ai envie, camarade américain. Je sais m'en servir.

Elle sourit en regardant Kalinine et Konev. Débarrassée de son arme, la jeune Soviétique avait maintenant les deux bras autour du cou de son amoureux et l'embrassait sur la bouche. Paleron dit, mais pas à eux puisqu'ils n'écoutaient pas :

— Je sais m'en servir. Comme ça ! Et comme ça !

Konev puis Kalinine s'écroulèrent.

Paleron se tourna vers Morrison :

— Maintenant, aidez-moi, espèce d'idiot ! Il faut faire vite.

Elle dit cela en anglais.

## 87

Morrison ne comprenait pas ce qui se passait. Il se contenta de la regarder avec de grands yeux.

Elle le secoua par l'épaule, comme si elle essayait de le tirer d'un profond sommeil.

— Allons. Prenez-le par les pieds.

Morrison obéit machinalement. Ils les allongèrent sur le lit dont Paleron avait enlevé la mince couverture ; d'abord Konev, puis Kalinine, serrés l'un contre l'autre sur l'étroit matelas d'une personne. Puis, d'une main experte, elle fouilla rapidement la jeune femme.

— Ah ! s'exclama-t-elle en découvrant une feuille de papier pliée, dont les petits caractères serrés

indiquaient qu'il s'agissait de charabia administratif.

Elle la fourra dans la poche de sa veste blanche et poursuivit ses recherches. Elle sortit d'autres objets, dont une paire de petites clefs. Puis elle passa à Konev, arrachant un disque métallique fixé au revers de sa veste.

— Sa longueur d'onde personnelle, dit-elle en le mettant aussi dans sa poche.

Pour finir, elle récupéra un petit objet noir et rectangulaire.

— C'est à vous, n'est-ce pas ?

Morrison grogna. C'était son programme d'ordinateur. Il ne s'était même pas aperçu que Konev le lui avait pris. Il s'en empara avec avidité.

Paleron tourna les deux corps l'un vers l'autre et passa le bras de Konev autour de Kalinine. Puis elle les recouvrit avec la couverture, les bordant de façon qu'ils ne glissent pas.

— Ne me regardez pas comme cela, Morrison, dit-elle lorsqu'elle eut terminé. Venez.

Elle le prit par le bras. Il résista.

— Où allons-nous ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Je vous le dirai plus tard. Pas un mot maintenant. Il n'y a pas de temps à perdre. Pas une minute, pas une seconde.

Elle dit cela avec une douceur si implacable que Morrison la suivit.

Ils sortirent de la chambre, descendirent l'escalier (elle s'efforçait de ne pas faire de bruit et il l'imita), parcoururent le couloir recouvert d'un tapis et rejoignirent la limousine.

Paleron ouvrit la portière du côté du passager avec l'une des clefs qu'elle avait sorties de la poche de Kalinine et ordonna, d'un ton bourru :

— Montez.

— Où allons-nous ?

— Montez !

Elle le poussa dans la voiture, puis s'installa rapidement derrière le volant et Morrison résista à l'envie de lui demander si elle savait conduire. Émergeant de l'état de confusion où il était plongé, il comprit enfin que Paleron n'était pas une simple serveuse.

Qu'elle en ait joué le rôle, c'était indéniable à la faible odeur d'oignons qui se dégageait d'elle et se mêlait fâcheusement à celle, plus luxueuse et agréable, de la limousine.

Elle mit le moteur en marche, parcourut du regard les alentours du parking – qui était désert, sauf un chat qui vaquait à ses affaires – et s'engagea dans l'allée sablée qui menait à la route la plus proche.

Graduellement, la limousine accéléra et atteignit enfin la vitesse de quatre-vingt-quinze kilomètres à l'heure sur l'autoroute à deux voies où les croisait parfois une automobile. Morrison se sentit enfin capable de penser normalement.

Il se tourna alors pour étudier le profil de Paleron. Elle avait l'air compétente et implacable. Il était clair que sa profession ne consistait pas à servir dans un restaurant et qu'en outre elle n'était probablement pas citoyenne soviétique. Personne n'aurait pu apprendre à l'école ni acquérir d'une autre manière cet accent américain.

— Vous attendiez notre arrivée en faisant semblant de lire ?

— Vous avez pigé.

— Vous êtes un agent américain, n'est-ce pas ?

— De plus en plus perspicace !

— Où allons-nous ?

— À l'aéroport où un avion suédois va vous prendre. J'ai soutiré ces détails à Kalinine.

— Et vous savez comment y aller ?

— Oui. Je suis à Malenkigrad depuis plus longtemps que votre Kalinine. Mais dites-moi pourquoi vous avez affirmé que ce type, ce Konev, était amoureux d'elle ? Ce qu'elle souhaitait, c'était de l'entendre dire par une tierce personne. Elle voulait une confirmation et vous la lui avez fournie. De cette manière, Konev avait toutes les cartes en main. Pourquoi vous avez fait cela ?

— D'abord, parce que c'était la vérité.

— La vérité ? (Paleron, stupéfaite, secoua la tête.) Vous n'avez pas les pieds sur terre, ça c'est sûr ! Je m'étonne que personne ne vous ait encore assommé et enterré, juste pour votre bien. Et puis, comment savez-vous que c'était vrai ?

— Je le sais, c'est tout. En outre, j'étais désolé pour elle. Sophia m'a sauvé la vie, hier. Elle nous a tous sauvé la vie. En fait, Konev aussi m'a sauvé la vie.

— Vous vous êtes mutuellement sauvé la vie, je suppose.

— Oui.

— Mais c'était hier. Aujourd'hui, vous recommenciez de zéro et il ne fallait pas vous laisser influencer par ce qui s'est passé hier. Elle ne se serait jamais laissé convaincre par lui. Il aurait pu jurer ses grands dieux qu'il l'aimait et sortir toutes les inepties habituelles qu'elle ne l'aurait pas cru. Elle n'aurait pas osé le croire. Se rendre encore une fois ridicule devant tout le monde ? Jamais ! Elle allait tirer sur lui et le paralyser. Alors vous auriez pu lui dire : « Eh bien, oui, ma mignonne, ce type vous aime », et cela aurait suffi. Je vous le dis, Morrison, on ne devrait jamais vous laisser sortir seul.

Gêné, il s'agita sur son siège.

— Comment êtes-vous au courant de tout cela ?

— J'étais couchée au pied de la banquette arrière de cette voiture, prête à partir avec Kalinine et vous, afin de m'assurer qu'elle vous emmenait bien là-bas. Et puis vous avez fait l'imbécile. Il ne me restait plus qu'à vous empoigner et empêcher que vous soyez victime du paralyseur. J'ai ensuite ramené tout le monde dans votre chambre pour avoir un peu d'intimité et m'emparer de l'arme, d'une manière ou d'une autre.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi. Et je les ai disposés sur le lit comme un couple d'amants. Si quelqu'un entre, il dira forcément « Oh, excusez-moi » et ressortira aussitôt. Cela nous laisse un peu de temps.

— Quand vont-ils se réveiller ?

— Je n'en sais rien. Cela dépend de la manière dont j'ai réussi à régler la radiation, de l'état de leur esprit et de Dieu sait quoi d'autre. Mais quand ils reprendront conscience, il leur faudra un certain temps pour se souvenir de ce qui s'est passé. J'espère que, dans la posture où ils se trouvent, ils commenceront par se rappeler qu'ils sont amoureux l'un de l'autre. Cela les occupera un moment. Lorsqu'ils se souviendront de vous et de ce qui est en train de se passer avec Moscou, il sera trop tard.

— Vont-ils garder des traces de l'action du paralyseur ?



Paleron jeta un bref coup d'œil sur le visage inquiet de Morrison.

— Vous vous faites du souci pour eux ? Que sont-ils pour vous ?

— Euh... des compagnons de bord.

Paleron fit un bruit inélégant.

— Je pense qu'ils s'en tireront bien. Il vaudrait peut-être mieux pour eux, d'ailleurs, qu'ils ne retrouvent pas toute leur hypersensibilité. Ils pourraient vivre ensemble et former une belle famille.

— Et que va-t-il vous arriver ? Vous feriez mieux de monter dans l'avion avec moi.

— Ne dites pas de bêtises. Les Suédois ne voudraient pas de moi. Ils ont reçu l'ordre de prendre un seul type et ils vont vous questionner pour être sûrs que vous êtes le bon. Ils ont des enregistrements de vos empreintes digitales et rétiniennes tirés des fichiers du ministère. S'ils se trompaient sur la personne ou en emmenaient une deuxième, cela provoquerait un incident, et les Suédois sont trop malins pour prendre un tel risque.

— Alors que va-t-il vous arriver ?

— Pour commencer, je vais dire que vous vous êtes emparé du paralyseur, que vous avez tiré sur eux, que vous m'avez forcée à vous conduire à l'aérodrome parce que vous ne saviez pas où c'était. Avant l'entrée, vous m'avez dit de m'arrêter et vous m'avez tiré dessus. Demain matin, je reviendrai à Malenkigrad comme si je venais de me réveiller.

— Mais Konev et Kalinine démentiront votre version des faits.

— Ils ne me regardaient pas lorsque j'ai tiré et, n'importe comment, on ne se rappelle presque jamais ce qui s'est passé juste avant qu'on perde conscience. Et puis, le gouvernement soviétique sait bien qu'il a donné l'ordre de vous laisser partir. Quand vous serez chez vous, tout ce que dira Konev ne servira plus à rien ; les dirigeants accepteront le fait accompli. Je vous parie un rouble, ou plutôt un dollar, qu'ils préféreront oublier toute l'affaire. Je retournerai donc à mon travail.

— On continuera forcément à vous soupçonner.

— Alors, nous verrons. Comme disent les Soviétiques : *nichevo*. Ce qui sera, sera. (Elle eut un petit sourire.)

Ils poursuivirent leur route et Morrison finit par s'inquiéter avec un peu de timidité :

— Ne pourrions-nous pas accélérer un peu ?

— Pas même d'un kilomètre à l'heure. Nous sommes juste en dessous de la limite de vitesse et les Soviétiques ont des radars tout le long de l'autoroute. En ce qui concerne les excès de vitesse, ils manquent particulièrement d'humour. Je n'ai pas l'intention de passer des heures à essayer de sortir d'un commissariat de police parce que j'ai voulu arriver un quart d'heure plus tôt à l'aérodrome.

Il était plus de midi, maintenant, et Morrison commençait à sentir les premiers tiraillements de la faim.

— Est-ce que vous savez ce que Konev a dit de moi à Moscou ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, on lui a répondu sur sa longueur d'onde personnelle. Le signal a retenti, il y a vingt minutes. Vous ne l'avez pas entendu ?

— Non.

— Vous n'auriez pas fait long feu dans mon métier. Bien entendu, ils n'ont pas obtenu de réponse et Moscou va essayer de trouver pourquoi. Quelqu'un va les découvrir et penser que vous êtes en route pour l'aérodrome. On va nous prendre en chasse afin d'essayer de nous arrêter. Vous savez,

comme les chars du Pharaon.

— Et nous n'avons pas de Moïse pour ouvrir la mer Rouge devant nous, murmura Morrison.

— Si nous arrivons à l'aérodrome, nous aurons les Suédois. Ils ne vous céderont à personne.

— Que pourraient-ils faire contre des soldats soviétiques ?

— Ce ne seront pas des militaires mais des fonctionnaires à la solde d'un groupe dissident extrémiste, qui essaieront de bluffer les Suédois.

— Et vous êtes sûre que nous ne pouvons pas aller plus vite ?

Paleron se contenta de secouer la tête.

Une demi-heure plus tard, elle tendit le doigt et dit :

— Nous y sommes et nous avons de la veine. L'avion suédois est en avance.

Elle arrêta la voiture, pressa sur un bouton et la porte s'ouvrit du côté de Morrison.

— Il faut que vous y alliez seul, je n'ai pas envie qu'on me voie. Mais, écoutez... (Elle se pencha vers lui.) Je m'appelle Ashby. Quand vous serez à Washington, dites-leur que je suis d'accord s'ils pensent qu'il est temps pour moi de rentrer... Vous pigez ?

— J'ai compris.

Morrison sortit de la voiture et cligna des yeux, ébloui par le soleil. Au loin, un homme en uniforme – pas un Soviétique, autant qu'il puisse le dire – lui fit signe d'avancer.

Morrison se mit à courir. Il n'y a pas de limitation de vitesse à la course à pied, et bien que personne ne se soit lancé à sa poursuite, il n'aurait pas été surpris de voir un Soviétique surgir du sol pour l'arrêter.

Il se retourna, fit un dernier signe de la main en direction de la voiture, crut voir Paleron lui répondre et se remit à courir.

L'homme s'avança, d'abord en marchant, puis en courant, et le rattrapa au moment où Morrison allait tomber. Celui-ci s'aperçut qu'il portait un uniforme de la Fédération européenne.

— Pouvez-vous me dire votre nom ? demanda l'homme en anglais.

À son grand soulagement, Morrison s'aperçut qu'il avait l'accent suédois.

— Albert Jonas Morrison, articula-t-il et tous deux se dirigèrent vers l'avion près duquel un petit groupe l'attendait pour vérifier son identité.

## 88

Morrison, tendu et las, regardait par le hublot défiler le paysage. Un déjeuner, composé principalement de harengs et de pommes de terre bouillies, avait apaisé son corps mais pas son esprit.

Le fait d'avoir voyagé hier – était-ce vraiment hier – miniaturisé, dans le sang et le cerveau d'un homme, l'avait-il à jamais plongé dans cette crainte d'un désastre imminent ? Ne pourrait-il plus jamais considérer l'univers comme amical ? Ne connaîtrait-il plus jamais la sérénité de celui qui sait que rien ni personne ne lui veut du mal ? Ou bien lui fallait-il simplement un peu de temps pour récupérer ?

Bien sûr, le sens commun lui disait qu'il avait des raisons de ne pas se sentir en sécurité. C'était toujours le territoire soviétique qui défilait sous l'appareil.

L'allié de Konev, à Moscou, aurait-il le temps d'envoyer des avions à la poursuite du sien ? Était-il assez puissant pour le faire ? Les chars du Pharaon allaient-ils prendre l'air et continuer la poursuite ?

Lorsqu'il aperçut, au loin, un avion, puis un autre, le cœur lui manqua.

Il se tourna vers l'hôtesse, assise de l'autre côté de l'allée. Il n'eut pas besoin de lui poser de questions. Elle vit son expression angoissée.

— Des avions de la Fédération nous escortent, le rassura-t-elle. Nous avons quitté le territoire soviétique. Les équipages de ces appareils sont suédois.

Quand ils eurent traversé la Manche, des avions américains se joignirent à eux. Morrison était maintenant à l'abri des chars du Pharaon.

Mais son esprit ne lui laissait pas de répit. Des missiles ?

Quelqu'un pourrait-il commettre un acte de guerre ? Il essaya de se calmer. Aucun membre du Soviet suprême, même son chef, n'oserait prendre une telle décision sans consultation préalable, et aucune consultation ne pourrait avoir lieu avant plusieurs heures, peut-être plusieurs jours.

C'était impossible.

Pourtant, Morrison ne pensa réellement que c'était fini, qu'il était sain et sauf dans son pays, que lorsque l'avion eut atterri à Washington.

## 89

On était dimanche matin et Morrison récupérait. Il avait pris son petit déjeuner, s'était douché et en partie habillé.

Puis il s'était allongé sur le lit, les mains derrière la tête. Le ciel était nuageux, mais il n'avait qu'en partie désopacifié la fenêtre pour garder un peu d'intimité. Dans les heures suivant son débarquement, tant de gens avaient grouillé autour de lui qu'il s'était demandé s'il se sentait mieux aux États-Unis qu'en Union soviétique.

Les médecins avaient effectué leurs examens, il avait répondu au premier interrogatoire qui s'était prolongé durant le dîner et, finalement, on l'avait laissé dormir dans une chambre située au cœur d'une espèce de forteresse.

Au moins, il n'avait plus à affronter la miniaturisation. Cette pensée le réconfortait.

La lumière de la porte clignota et Morrison leva la main, cherchant à tâtons au-dessus de sa tête le bouton qui désopacifiait une partie de la porte. Il reconnut le visage qui apparut et appuya sur une autre commande qui permettait d'ouvrir la porte de l'extérieur.

Deux hommes entrèrent. Celui dont le visage familier s'était encadré dans la vitre du guichet commença :

— Vous vous souvenez de moi, je pense ?

Morrison ne fit pas mine de se lever. Il était à présent le point central autour duquel tout tournait,

et il entendait bien en tirer avantage. Il le salua simplement de la main et dit :

— Vous êtes l'agent qui voulait que j'aille en Union soviétique. Rodano, c'est bien ça ?

— Francis Rodano, oui. Et voici le professeur Friar. Je crois que vous le connaissez.

Morrison hésita, puis la politesse le poussa à se lever.

— Bonjour. Je vous connais, en effet, je vous ai souvent vu à l'holovision. Je suis heureux de vous rencontrer en chair et en os.

Friar, l'un de ces savants connus presque du monde entier à cause de leurs apparitions à l'HV, lui adressa un sourire tendu. Il avait un visage rond aux joues colorées, des yeux bleu pâle, avec une ride permanente entre les sourcils, un corps vigoureux de corpulence moyenne ; il avait l'air nerveux et ne cessait de jeter des coups d'œil autour de lui.

— Je suppose que vous êtes bien Albert Jonas Morrison ?

— Oui. M. Rodano répond de mon identité, répondit-il calmement. Je vous en prie, asseyez-vous tous les deux. Excusez-moi si je m'allonge de nouveau, mais pour me remettre il me faudra au moins une année de repos.

Les visiteurs s'installèrent sur un canapé. Rodano sourit un peu timidement à Morrison.

— Je ne peux pas vous promettre beaucoup de détente, docteur Morrison. Du moins pour le moment. À propos, nous avons reçu un rapport d'Ashby. Vous voyez de qui je veux parler ?

— La serveuse qui bousculait les tables ? Oui. Sans elle...

— Nous connaissons la plus grande partie de l'histoire. Elle vous fait dire que vos amis se sont bien remis et qu'ils sont, apparemment, toujours amoureux l'un de l'autre.

— Et Ashby ? Elle m'a dit qu'elle était prête à rentrer si Washington jugeait que c'était préférable. Je l'ai signalé hier soir.

— Oui, nous allons la faire sortir d'une manière ou d'une autre. Bon, je crains que nous ne soyons obligés de vous importuner de nouveau.

— Ça va durer encore longtemps ? grommela Morrison.

— Je n'en sais rien. Il faut que vous preniez les choses comme elles viennent. Professeur Friar, à vous de poursuivre.

— Vous permettez que je prenne des notes, Morrison ? Oh, et puis il vaut mieux que je vous dise : je vais prendre des notes.

Il sortit de son porte-documents un petit clavier d'ordinateur.

— À quoi ces notes sont-elles destinées, professeur ? demanda Rodano.

— À mon appareil d'enregistrement.

— Qui est ?

— Dans mon bureau, au ministère de la Défense. (Puis, comme l'agent continuait à le regarder d'un air insistant, il précisa, agacé :) Dans le coffre-fort de mon bureau, au ministère ; il est codé, tout comme mon ordinateur. Vous êtes satisfait ?

— Vous pouvez continuer, professeur.

Friar se tourna vers Morrison.

— Est-ce vrai que vous avez été miniaturisé, en personne ?

— Oui. À l'extrême, j'ai atteint les dimensions d'un atome dans un vaisseau grand comme une molécule de glucose. J'ai ainsi passé plus d'une demi-journée à l'intérieur d'un corps humain, vivant,

d'abord dans la circulation sanguine, ensuite dans le cerveau.

— Et c'était vrai ? Ce ne pouvait pas être une illusion ou une supercherie ?

— Je vous en prie. Si j'avais été hypnotisé ou drogué, mon témoignage n'aurait aucune valeur. Nous ne pouvons poursuivre cet entretien que si vous admettez que je suis dans mon état normal et que les événements dont je parle se sont réellement passés.

Friar pinça les lèvres.

— Vous avez raison. Il faut commencer par poser ce postulat et je vais donc faire comme si vous étiez sain et digne de confiance – ce qui ne m'empêchera pas de réviser ultérieurement ce jugement.

— Tout à fait d'accord.

Friar se tourna vers Rodano.

— Nous commencerons par le point le plus important : la miniaturisation *est* possible, les Soviétiques l'ont maîtrisée et s'en servent pour miniaturiser des êtres vivants sans leur causer de dommages apparents. (Il s'adressa à Morrison :) Les Soviétiques prétendaient probablement qu'ils miniaturisaient en réduisant la constante de Planck ?

— Oui.

— Bien sûr. Il n'y a pas d'autre moyen de le faire. Vous ont-ils expliqué comment ils procédaient ?

— Non, évidemment. Vous devez admettre également que les savants soviétiques sont aussi sains d'esprit que nous. Ils ne révéleraient en aucun cas, même par inadvertance, une information qu'ils veulent garder secrète.

— Bon, admettons. Maintenant, dites-moi exactement ce qui vous est arrivé. Ne me racontez pas une aventure mais rapportez-moi les observations d'un neurophysicien.

Morriso se mit à parler. Finalement, cela ne lui déplaisait pas tant que ça. Il voulait exorciser cette expérience et, surtout, ne pas rester le seul Américain à savoir ce qu'il savait. Il raconta la chose en détail et cela prit des heures. Il n'avait pas encore terminé lorsqu'on leur servit le déjeuner dans la chambre.

Au dessert, Friar dit :

— Laissez-moi résumer cela de mon mieux. La miniaturisation n'affecte pas l'écoulement du temps, ni les interactions quantiques – c'est-à-dire les interactions électromagnétiques, faibles et fortes. L'interaction gravitationnelle, elle, est touchée et décroît proportionnellement à la masse. C'est bien cela ?

Morrison hocha la tête.

Friar poursuivit :

— La lumière... les radiations électromagnétiques en général, peuvent entrer et sortir du champ de miniaturisation, mais pas le son. La matière normale est faiblement repoussée par ce champ, mais en augmentant la pression, on peut l'y faire pénétrer et elle se miniaturise alors aux dépens de l'énergie du champ.

De nouveau, Morrison approuva de la tête.

— Plus un objet est miniaturisé, moins il faut d'énergie pour le miniaturiser encore. Savez-vous si l'énergie requise décroît proportionnellement à la masse restante, à ce stade de la miniaturisation ?

— Ce serait logique, répondit Morrison, mais je ne me souviens pas que quelqu'un ait mentionné

la nature quantitative de ce phénomène.

— Continuons, alors. Plus un objet est miniaturisé, plus les chances d'une déminiaturisation spontanée s'accroissent – et cela s'applique à la masse totale renfermée dans le champ plutôt qu'à l'un de ses éléments. En tant qu'individu séparé, vous aviez plus de chances de vous déminiaturiser spontanément que lorsque vous faisiez partie du vaisseau. Est-ce exact ?

— C'est ce que j'ai compris.

— Et vos compagnons soviétiques ont avoué qu'il était impossible de rendre les choses plus grandes et plus massives qu'elles le sont de nature.

— Là aussi, c'est ce que j'ai compris. Remarquez bien, professeur Friar, que je ne peux que répéter ce qu'on m'a dit. Ils ont pu me fourvoyer, ou se tromper parce que eux-mêmes n'avaient qu'une connaissance insuffisante du phénomène.

— Oui, oui, je sais. Avez-vous des raisons de croire qu'ils vous ont délibérément trompé ?

— Non. J'avais l'impression qu'ils étaient honnêtes.

— Bon, peut-être. Ce qui m'intéresse aussi, c'est que le mouvement brownien et l'oscillation de la miniaturisation sont en équilibre instable l'un par rapport à l'autre et que, plus le degré de miniaturisation est élevé, plus l'oscillation l'emporte sur le mouvement brownien.

— C'est une observation que j'ai faite concrètement, professeur ; elle ne repose pas seulement sur ce qu'on m'a dit.

— Et cette modification de l'équilibre est liée au taux de déminiaturisation spontanée ?

— Je le crois. Mais je ne l'ai pas réellement constaté.

Friar sirota pensivement son café et dit :

— L'ennui, c'est que tout cela ne concerne que les apparences du phénomène. Nous savons comment se comporte un champ de miniaturisation, mais nous ignorons comment on le produit... En réduisant la valeur de la constante de Planck, ils ne touchent pas à la vitesse de la lumière, dites-vous ?

— Oui, mais comme je l'ai souligné, cela signifie qu'il faut énormément d'énergie pour maintenir le champ de miniaturisation. S'ils pouvaient coupler la constante de Planck à la vitesse de la lumière, et accroître celle-ci tout en réduisant la première... Mais ce n'est pas encore possible.

— C'est ce qu'ils disent. La solution était, paraît-il, dans l'esprit de Chapiro, mais vous n'avez pas réussi à l'en tirer.

— C'est exact.

Friar resta perdu dans ses pensées durant quelques minutes, puis il secoua la tête.

— Nous allons revoir tout ce que vous avez dit et en tirer les déductions que nous pourrons, mais j'ai bien peur que cela ne nous apporte pas grand-chose.

— Pourquoi ? intervint Rodano.

— Parce que nous n'avons rien d'essentiel. Si quelqu'un n'ayant jamais vu de robot ou entendu parler de ses composants devait en observer un en action puis faire un rapport, il pourrait décrire la manière dont sa tête et ses membres bougent, le son de sa voix, comment il obéit aux ordres, etc. Mais rien de tout cela ne révélerait comment fonctionne un cerveau positronique ou ce qu'est une valve moléculaire. Ni lui ni les savants qui travailleraient sur ses observations n'auraient la moindre idée que cela existe.

— Les Soviétiques possèdent une technique pour produire un champ de miniaturisation et nous en ignorons tout. Ce que Morrison nous dit ne peut pas nous aider. Ils auraient pu, sans s'en rendre compte, publier quelque chose qui nous aurait mis sur la voie. C'est arrivé au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, quand on a publié les premiers travaux sur la fission nucléaire avant de comprendre qu'ils auraient dû rester secrets. Mais les Soviétiques n'ont pas commis cette erreur en ce qui concerne la miniaturisation. Nous n'avons réussi à recueillir aucune information, que ce soit par l'espionnage ou par la défection d'un de leurs savants à l'Ouest.

— Je vais consulter mes collègues de la Commission, mais j'ai bien peur, docteur Morrison, que votre aventure en Union soviétique, si hardie et digne d'éloges qu'elle soit, ne reste inutile, en dehors de votre confirmation que la miniaturisation existe. Je suis désolé, monsieur Rodano, nous en serions au même résultat si rien de tout cela n'était arrivé.

## 90

Pendant que Friar énonçait sa conclusion, Morrison ne réagit pas. Il se versa un peu de café, ajouta de la crème et but sans se presser.

Puis il dit :

— Vous vous trompez, Friar.

— Vous sous-entendez que vous savez quelque chose sur le processus de la miniaturisation ? Vous avez dit que...

— Ce dont je veux parler n'a rien à voir avec la miniaturisation. Cela concerne exclusivement mes propres travaux. Les Soviétiques m'ont emmené à Malenkigrad afin que je me serve de mon ordinateur pour déchiffrer les pensées de Chapiro. Cela a échoué, ce qui n'est pas surprenant étant donné que celui-ci était dans le coma et sur le point de mourir. D'autre part Chapiro, qui avait une intelligence remarquablement pénétrante, a dit après avoir lu certains de mes articles que mon programme fonctionnait comme une station relais. Il s'est avéré que c'était exact.

— Une station relais ? (Le visage de Friar prit un air perplexe et méprisant.) Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Au lieu de se mettre à l'écoute des pensées de Chapiro, mon ordinateur programmé, une fois arrivé à l'intérieur des neurones, a agi comme un relais en transmettant les pensées de l'un de nous aux autres.

Friar prit un air indigné.

— Vous voulez dire que c'était un appareil de télépathie ?

— Exactement. Je l'ai expérimenté pour la première fois en prenant conscience d'une intense émotion amoureuse et d'un désir sexuel pour une jeune femme qui était avec nous à bord du vaisseau miniaturisé. Bien sûr, j'ai cru qu'il s'agissait de mes propres sentiments parce qu'elle était séduisante. Je n'avais pourtant jamais éprouvé quelque chose d'aussi fort pour elle. Ce ne fut qu'après plusieurs incidents semblables que je compris que je captais les pensées d'un de nos compagnons. La jeune femme et lui étaient brouillés, mais toujours aussi passionnément épris l'un de l'autre.

Friar sourit d'un air indulgent.

— Êtes-vous sûr qu'à bord de ce vaisseau, vous étiez en situation d'interpréter convenablement ces pensées ? Après tout, vous étiez soumis à de terribles tensions nerveuses. Avez-vous capté des pensées similaires en provenance de la jeune femme ?

— Non. Le jeune homme et moi, nous avons involontairement échangé des pensées, plusieurs fois. Quand je pensais à mon épouse et à mes filles, il pensait à une femme avec ses deux enfants. Lorsque je me suis retrouvé seul dans le sang, c'est lui qui a ressenti ma panique. Il croyait avoir détecté, par l'entremise de mon ordinateur resté en ma possession, les souffrances de Chapiro, mais il s'agissait de mes propres émotions. Je n'ai pas échangé de pensées avec les femmes qui étaient à bord, mais elles l'ont fait entre elles. Quand elles essayaient de capter les pensées de Chapiro, elles recevaient des mots et des sentiments similaires – l'une de l'autre, bien sûr – que le jeune homme et moi-même ne captions pas.

— C'était dû à la différence sexuelle ? demanda Friar, sceptique.

— Pas vraiment. Le pilote du vaisseau, par exemple, ne recevait rien du tout, tant des femmes que des autres hommes, bien qu'une fois il semble avoir capté une pensée. Je ne peux pas dire de qui. Je pense qu'il y a des groupes cérébraux comme il y a des groupes sanguins – probablement aussi peu nombreux –, et que la communication télépathique ne peut s'établir qu'entre personnes d'un même groupe.

Rodano s'interposa poliment :

— Même s'il en est ainsi, docteur Morrison, à quoi cela nous mène-t-il ?

— Laissez-moi vous expliquer. Pendant des années j'ai travaillé, avec un succès médiocre, à identifier la localisation et les réseaux de la pensée abstraite dans le cerveau. Parfois, je captais une image, mais je n'ai jamais su interpréter correctement ce phénomène. Je pensais qu'elle provenait de l'animal sur lequel je travaillais, mais je suppose maintenant que cela m'arrivait lorsque j'étais à proximité d'un être humain en proie à une forte émotion ou à des pensées profondes. Je ne l'avais jamais remarqué. C'est ma faute.

— Piqué par l'indifférence générale ainsi que par l'incrédulité qu'affichaient mes collègues et leurs moqueries, je n'ai jamais rien publié là-dessus, mais j'ai modifié mon programme en vue d'intensifier son acuité. Je n'ai pas, non plus, publié certaines de ces modifications. J'ai donc pénétré dans le corps de Chapiro avec un matériel plus que jamais capable de servir de relais télépathique. Et maintenant que j'ai tout compris, je sais ce qu'il faut faire pour perfectionner mon programme dans ce sens.

— Entendons-nous bien, Morrison. Vous êtes en train de me dire qu'à la suite de votre voyage fantastique dans le corps de Chapiro, vous pouvez améliorer votre équipement en vue de rendre la télépathie possible ?

— Possible, jusqu'à un certain point. Oui.

— Ce serait prodigieux – à condition que vous puissiez le démontrer. (Le scepticisme transparaissait encore dans la voix de Friar.)

— Encore plus prodigieux que vous ne le pensez. Vous savez sûrement que des télescopes, optiques ou radio, peuvent être installés en plusieurs parties, sur un large territoire, s'ils sont reliés par un ordinateur qui coordonne leur travail. Ils accomplissent alors les fonctions d'un seul grand télescope, si grand qu'on ne pourrait pas le construire en un seul morceau.

— Oui. Et alors ?



— Ce n'est qu'une analogie. Je suis convaincu que je peux démontrer l'existence de quelque chose du même type avec le cerveau. Si nous pouvions unir télépathiquement six êtres humains, leurs cerveaux agiraient comme un seul organe qui dépasserait le cerveau humain en intelligence et en intuition. Pensez aux progrès que l'on pourrait faire en science, en technologie... et dans tant d'autres domaines. On pourrait créer un surhomme mental sans les ennuis de l'évolution physique ou les dangers de la manipulation génétique.

— Intéressant, c'est vrai, reconnu Friar, intrigué et toujours peu convaincu.

— Mais ce n'est pas si simple. J'ai accompli toutes mes expériences sur des animaux, en implantant les fils de mon ordinateur dans leur cerveau. Ce n'était pas du tout précis... et je comprends pourquoi, maintenant. J'aurais beau perfectionner mon programme, nous n'aurions qu'un système télépathique rudimentaire. Ce qu'il faudrait, c'est s'introduire dans le cerveau et implanter dans un neurone un ordinateur correctement programmé et miniaturisé, qui agirait comme un relais.

— Et le pauvre être humain auquel vous infligeriez ce traitement finirait par exploser lorsque l'ordinateur se déminiaturiserait.

— Le cerveau d'un animal est bien inférieur à celui de l'homme parce qu'il comporte un moindre nombre de neurones, ordonnés de façon moins complexe. Mais le neurone individuel du cerveau d'un lapin n'est peut-être pas inférieur à un neurone humain. Un robot pourrait servir de relais.

— Des cerveaux américains travaillant en équipe, intervint Rodano, pourraient découvrir le secret de la miniaturisation et mettre au point, avant les Soviétiques, le couplage de la constante de Planck et de la vitesse de la lumière.

— Oui, confirma Morrison, enthousiaste, et un savant soviétique, Iouri Konev, celui qui échangeait des pensées avec moi à bord du vaisseau, l'a compris presque en même temps que moi. C'est pour cette raison qu'il n'a pas hésité à défier son propre gouvernement pour essayer de me retenir, ainsi que mon programme. Sans nous, je doute fort qu'il puisse reproduire mes expériences avant longtemps. Ce n'est pas vraiment son domaine.

— Continuez, ça commence à me plaire, fit Rodano.

— Voilà quelle est la situation. Nous avons, pour le moment, une espèce de télépathie rudimentaire. Même sans la miniaturisation, elle peut nous aider à prendre de l'avance sur les Soviétiques, mais ce n'est pas sûr. Sans la miniaturisation – et sans la création d'un ordinateur correctement programmé et implanté comme relais dans un neurone animal –, nous ne sommes pas certains d'arriver à quelque chose.

— D'autre part, les Soviétiques ont une forme rudimentaire de miniaturisation. Ils peuvent, par une investigation ordinaire, trouver le moyen de coupler la théorie des quanta et la théorie de la relativité, afin de rendre vraiment efficace leur procédé, mais cela pourra prendre très, très longtemps.

— Si nous avons la télépathie et pas la miniaturisation, et eux la miniaturisation et pas la télépathie, il se peut que nous gagnions, à longue échéance, à moins que ce ne soit eux... Le vainqueur brisera la limite de la vitesse de la lumière, l'Univers lui appartiendra. Le pays qui perdra est condamné – du moins ses institutions. Il serait bien pour nous de gagner la course, mais ils peuvent aussi la gagner, et cette rivalité risque d'éroder une paix difficilement maintenue pendant deux générations et nous mener tous à une guerre d'annihilation totale.

— D'un autre côté, si nous travaillions avec les Soviétiques et si nous utilisions la télépathie, affinée et renforcée par une station de relais miniaturisée implantée dans un neurone vivant, nous

pourrions obtenir, très rapidement, l'antigravité et une vitesse infinie. L'Univers appartiendrait à la fois aux États-Unis et à l'Union soviétique, c'est-à-dire à toute la planète, à la Terre, à l'humanité...

— Pourquoi pas, messieurs ? Personne n'y perdrait. Tout le monde y gagnerait.

Friar et Rodano le regardaient avec de grands yeux, émerveillés. Le professeur finit par dire, après avoir dégluti :

— Présenté comme cela, c'est prometteur, *à condition* que vous maîtrisiez vraiment la télépathie.

— Avez-vous le temps d'écouter mes explications ?

— Tout le temps que vous jugerez nécessaire.

Il fallut quelques heures à Morrison pour expliquer sa théorie en détail. Puis il s'appuya sur son dossier et soupira.

— Il est presque l'heure du dîner. Je sais que vous et vos collègues allez m'interroger encore et me demander d'installer un système qui démontrera la viabilité de la télépathie, ce qui m'occupera pendant... eh bien, le reste de mon existence ; mais je voudrais une chose, à présent.

— Quoi ? demanda Rodano.

— Un peu de repos. Je vous en prie. J'en ai vu de toutes les couleurs. Donnez-moi vingt-quatre heures.

— Jusqu'à demain soir. Laissez-moi lire, manger, réfléchir, me reposer et dormir. Juste une journée, si vous voulez bien, et ensuite, je serai à votre disposition.

— D'accord, dit Rodano en se levant. Je vais essayer d'arranger cela, et je pense pouvoir le faire. Vous avez vingt-quatre heures. Profitez-en au maximum. Je suis d'accord avec vous, ensuite vous aurez peu de loisirs. À partir de maintenant, et pour un bon bout de temps, résignez-vous à devenir la personne la plus strictement surveillée de toute l'Amérique – plus encore que le président.

— Bon. Je vais faire monter mon dîner.

## 91

Rodano et Friar avaient mangé en silence, dans une pièce isolée et rigoureusement gardée. Rodano repoussa son assiette.

— Dites-moi, professeur, vous y croyez, vous, à cette histoire de télépathie ?

Friar soupira et dit, avec prudence :

— Il faut que je consulte certains de mes collègues qui s'y connaissent mieux que moi dans ce domaine, mais j'ai l'impression que Morrison ne se trompe pas. Il a des arguments très convaincants. Moi, j'ai une question à vous poser.

— Oui ?

— Pensez-vous que Morrison a raison en disant qu'il faut que les États-Unis et l'Union soviétique coopèrent ?

Il y eut un long silence, puis Rodano répondit :

— Je crois que oui. Bien entendu, cela va soulever un peu partout de nombreuses protestations, mais nous ne pouvons pas prendre le risque que les Soviétiques y arrivent avant nous. Il faudra bien

que tout le monde le comprenne.

— Et les Soviétiques ? Le comprendront-ils aussi ?

— Oui, eux aussi. Ils ne peuvent pas courir le risque que nous y arrivions avant eux. Et puis, les autres nations auront sûrement vent de quelque chose ; elles demanderont à participer au projet et exigeront qu'il n'y ait pas de nouvelle guerre froide. Cela prendra peut-être quelques années, mais les États-Unis et l'Union soviétique coopéreront.

Rodano secoua la tête et reprit :

— Savez-vous ce qui m'a particulièrement frappé, professeur ?

— Je me demande plutôt ce qui peut bien ne pas vous frapper particulièrement dans cette histoire ?

— Mais je veux dire : plus particulièrement. J'ai rencontré Morrison dimanche dernier, afin de l'exhorter à partir en Union soviétique. À ce moment-là, le découragement s'était emparé de moi. Je trouvais que c'était un homme dépourvu de courage, une poule mouillée, un zéro qui avait échoué dans sa profession. Je le croyais incapable d'accomplir quoi que ce soit. J'avais l'impression de l'envoyer à la mort. C'est ce que je pensais à l'époque – je l'ai dit à un collègue le lendemain –, et le pire, c'est que je le pense toujours. C'est un miracle qu'il ait survécu et il ne le doit qu'aux autres. Et pourtant...

— Oui ?

— Et pourtant, il est revenu après avoir fait une incroyable découverte scientifique et *il* a mis en route un processus grâce auquel les États-Unis et l'Union soviétique seront forcés, à contrecœur, de coopérer. Et pour couronner le tout, il va devenir le savant le plus célèbre du monde... et peut-être même de tous les temps.

— Il a rendu inopérant le système politique mondial et il en a édifié un autre – ou du moins, il a participé à cette édification. Il a fait tout cela entre dimanche dernier et aujourd'hui, samedi. Il l'a fait en six jours. C'est un peu effrayant par certains côtés...

Rodano se renversa en arrière et éclata de rire.

— Et, chose plus effrayante encore, il a décidé de se reposer le septième jour !